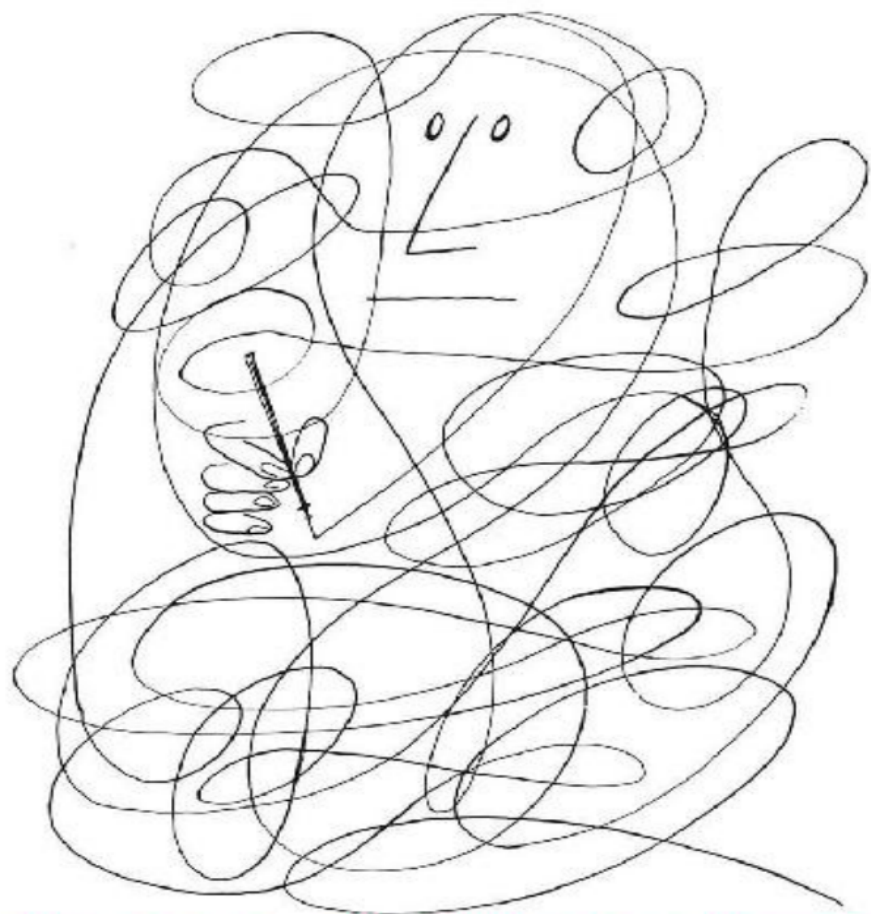


Mille et un morceaux

Jean-Michel Ribes

VISIT...

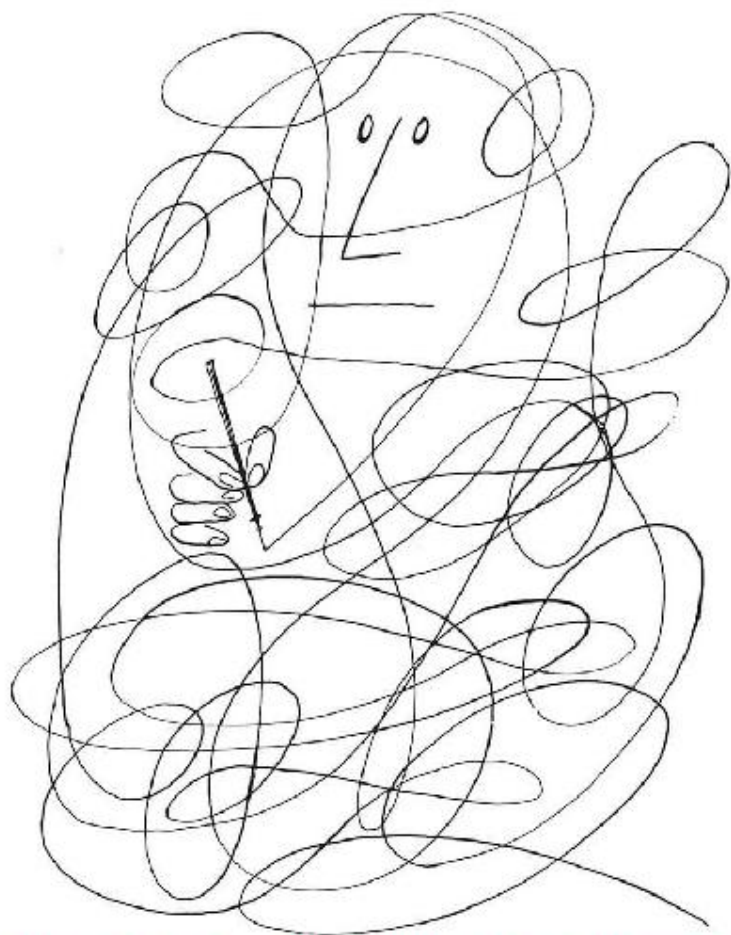
LANZAROTE
Caliente.COM



JEAN-MICHEL RIBES
MILLE ET UN MORCEAUX



L'ICONOCLASTE



JEAN-MICHEL RIBES
MILLE ET UN MORCEAUX



L'ICONOCLASTE

Jean-Michel Ribes

Mille et un morceaux

« Écrire une autobiographie est impossible, même en morceaux, je m'y suis donc jeté avec gourmandise, sachant que c'était foutu d'avance. »

Pour la première fois, Jean-Michel Ribes se raconte.

Mille et un morceaux comme les mille facettes d'une vie de passion, de création, d'engagement, mille rencontres, mille combats, mille amitiés et inimitiés, mille souvenirs, mille choses vues, mille bruits et fureurs.

Avec une énergie gargantuesque, Ribes fait surgir au fil des pages les acteurs, les artistes, les politiques, les proches, les amours et les paysages.

Un récit foisonnant, irrévérencieux et drôle, où alternent le ton grave et le coq-à-l'âne, les aphorismes et les histoires vraies troussées comme des nouvelles, le tout écrit d'une plume irrésistible.

Mille et un morceaux est un livre mené à mille à l'heure que l'on dévore sans compter.

*Écrivain, metteur en scène, cinéaste,
Jean-Michel Ribes dirige le Théâtre du Rond-Point
depuis 2002, où il défend les auteurs vivants.
Il est l'auteur d'une vingtaine de pièces, dont
Théâtre sans animaux (2001) et Musée haut, musée
bas (2004). Pour la télévision, il a notamment
réalisé deux séries cultes, Merci Bernard et Palace,
et de nombreux films pour le cinéma, dont le plus
récent est Brèves de comptoir (2014).*

MILLE ET UN
MORCEAUX

JEAN-MICHEL RIBES
MILLE ET UN
MORCEAUX



Mille et un morceaux
se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

© Éditions de L'Iconoclaste, Paris, 2015
Tous droits réservés pour tous pays.

Éditions de L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

« Oublier c'est se souvenir que tout est beau. »
Qui a dit ça ?
J'ai oublié.

*À ma fille Alexie qui a tant
de souvenirs devant elle.*

*Merci à Virginie Ferrere qui a saisi
les mille et un morceaux de ce texte, l'accompagnant depuis le début dans
toutes ses hésitations avec l'aide de Capucine Crône.*

Soleil

Le carré de lumière orangé sur le mur de ma chambre, 23 rue Raynouard, un morceau de soleil, une tache chaude et gaie, mon premier souvenir. Ça donnait envie de continuer.

Jean Mercure

Le 27 juin 1998, Roland Blanche et moi sommes arrivés à l'heure. On nous avait dit fin de matinée, 12 villa Léandre. Courte impasse cachée dans le haut Montmartre. La maison est en pierre meulière, elle n'est pas grande, des arbres autour, de l'herbe, des fleurs, courbées déjà, comme pensives ; le ciel est gris et blanc, une grille rouillée, fichée sur un muret, entoure ce petit jardin, une porte en fer forgé lui donne accès.

Nous sommes entrés ensemble. La salle à manger est étroite. Les meubles des années 1940 ont été poussés contre les murs pour laisser la place au centre de la pièce à deux cercueils. Ils sont côte à côte, ouverts. Dans celui de gauche repose Jean Mercure, metteur en scène, comédien, directeur du Théâtre de la Ville qu'il a fondé en 1968. La mort n'a pas amolli sa chair. Son visage a conservé la vivacité de son caractère, la bouche surtout est ferme comme réprimant une colère. Dans celui de droite est allongée sa femme, la comédienne Jandeline, douce comme un pastel de Fantin-Latour ; sa tête repose sur un coussin de dentelle. Ils se sont donné la mort trois jours plus tôt le mercredi 24 juin. Le week-end précédent ils l'avaient passé comme à leur habitude dans leur maison de Villiers-sous-Grez où vivaient leur fille Isabelle et son mari l'acteur Gilles Guillot. Le dimanche soir avant de repartir vers Paris, Jandeline dit à sa fille : « Tu sais chérie, on ne viendra pas la semaine prochaine parce qu'on doit s'absenter mercredi.

— Vous partez longtemps ?

— Oui.

— Vous allez vous reposer ?

— Oui, répondit sa mère, on en a besoin. »

En embrassant ses parents, Isabelle ne savait pas ce soir-là qu'elle ne les reverrait plus vivants.

Leur décision était prise depuis longtemps. Pas question de continuer à jouer la comédie de la vie quand on trébuche sur le texte. Rideau. Sortie de scène.

Jean, depuis quelque temps, avait perdu la vision d'un œil et son audition baissait. Il ne supportait pas de ne plus entendre le monde et

surtout celui des poètes qu'il aimait passionnément aller découvrir au théâtre où il se rendait tous les soirs en tenant la main de sa chère Jandeline. « Regarde, m'avait-il dit un jour que nous déjeunions tous les deux place du Châtelet, regarde ! » Il me tendit une petite photo jaunie sortie de son portefeuille, c'était le portrait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, visage d'ange, des yeux clairs, charme et beauté. « C'est Jandeline quand je l'ai connue, tu te rends compte du mal que je lui ai fait ! » Jean Mercure se sentait responsable de tout, même de la vieillesse de sa femme.

J'avais rencontré ce petit homme énergique et souvent drôle sans le savoir, vingt-six ans plus tôt, grâce à un autre metteur en scène, Jean Deschamps, qui dirigeait à l'époque le Festival de Carcassonne. Il avait pour son édition 1973 décidé de célébrer la Méditerranée et cherchait des pièces qui pourraient illustrer ce thème. Nous ne nous connaissions pas. Il me téléphona un soir en me demandant si cela m'intéressait d'écrire quelque chose sur cette *mare nostrum* pour son festival.

Surpris et flatté par sa proposition, je lui réponds que j'allais y réfléchir. « Vite s'il vous plaît ! Je vous appelle dans trois jours. » Comment ? Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais dans la nuit l'idée me vient soudain de réécrire *L'Odyssée*. À vingt-cinq ans la mégalomanie n'est pas toujours un défaut, elle est souvent la fille de l'enthousiasme. Pas question de me comparer à Homère, mais simplement de répondre à cette excitation naïve de savoir si Ulysse le malin, le fantasque, pourrait prendre goût à voyager dans mon imagination. Emporté par la houle, la folie et le génie de cette histoire, j'écris en un mois une première version de mon *Odyssée* entraînant Ulysse et ses compagnons dans une fantaisie baroque dirigée par un Zeus très efféminé entouré de toiletteurs qui le pomponnent jour et nuit dans un Olympe-salle-de-bains d'où il lance des éclairs de rage en tirant sur une chasse d'eau. Pour le reste, tout le monde est là, le cheval de Troie, le Cyclope, Nausicaa, les sirènes, les Lotophages, Circé, Pénélope, etc. Quant au monde des morts, c'est un palace 1880 où il est éternellement dix-sept heures ; les défunts y boivent du thé, vêtus d'élégants habits sur lesquels sont sculptés un rocher, une lance, les dents d'un tigre... la cause de leur décès. Plus de cent rôles nécessitent une troupe de quarante comédiens, trente tableaux donc trente décors, de la musique, des tempêtes, la mer, le soleil et des animaux à profusion. Ah, célébrer le père de l'Occident ne se fait pas avec trois allumettes ! Je lis tout haut la pièce, je m'amuse, les personnages galopent sans m'attendre, l'histoire me dépasse, je la suis, je n'en suis pas le maître, tout ce que j'aime.

J'envoie le manuscrit à Jean Deschamps, confiant et heureux d'avoir répondu à sa demande dans le délai qu'il souhaitait. La réponse ne

s'est pas fait attendre. Une bordée d'injures ! « Vous vous foutez de moi, hurla le directeur du Festival de Carcassonne au téléphone, vous vous prenez pour qui ? Giraudoux, c'est ça ? Même si ça m'avait plu, ce qui n'est pas le cas, avec quel argent voulez-vous que je produise un spectacle avec ce nombre d'acteurs ? Je regrette vraiment de vous avoir sollicité ! » Et il raccrocha. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas bronché, ce fut violent, ordurier, et terriblement humiliant. Me connaissant, j'aurais dû pleurer. Mais je n'ai pas pleuré. Sans doute parce que s'il avait réussi à me blesser, presque à me tuer, la pièce restait indemne, il ne l'avait pas atteinte. Elle continuait à gigoter. D'ailleurs je ne l'ai pas rangée dans un tiroir mais dans le coffre de ma voiture. Bien m'en a pris. Six mois plus tard, en novembre, bloqué à un feu rouge place du Châtelet, j'eus soudain — j'allais dire une illumination — disons une forte intuition en regardant la façade immense du Théâtre de la Ville. C'est là, me suis-je dit, là que *L'Odyssée* doit être jouée ! Je me gare aussitôt sur un trottoir, attrape mon manuscrit et me dirige vers l'entrée de l'administration, quai de Gesvres. Vu mon air décidé, la dame de l'accueil, persuadée que j'ai rendez-vous avec Jean Mercure, patron du lieu, m'indique son bureau, premier étage à l'extrémité du couloir. Secrétariat de Jean Mercure. Je frappe. « Entrez ! » Claude Jallier, la secrétaire de direction, encore belle femme à la silhouette moelleuse, me regarde interrogative : « Puis-je voir Jean Mercure ? »

— Qui êtes-vous ? »

Je le lui dis.

« Vous avez rendez-vous ? »

— Non. » Je me fais éjecter de son bureau comme un malpropre qui s' imagine qu'on peut déranger M. Mercure sans avoir eu la courtoisie de téléphoner pour demander un rendez-vous ! Mme Jallier est offusquée. Je la supplie de lui remettre mon manuscrit que je jette avant de sortir sur son bureau. « Je n'ai pas que ça à faire, monsieur ! » La porte claque. Je redescends penaud, réalisant que question illumination divinatoire, je suis très loin de saint Paul ou de Claudel.

Une semaine après cette non-rencontre catastrophique avec Jean Mercure, ayant abandonné tout espoir que mon Ulysse puisse voguer un jour sur une scène, un certain Serge Peyrat me téléphone. C'est un des principaux collaborateurs du patron du Théâtre de la Ville. « Nous avons lu votre pièce, elle nous intéresse, me dit-il, Jean Mercure aimerait vous rencontrer. » Je n'en crois évidemment pas mes oreilles, j' imagine un canular d'un de mes amis à qui j'ai raconté mes déboires. Mon interlocuteur insiste pour fixer un rendez-vous... Je bégaye comprenant peu à peu que l'homme qui me parle est bien celui qu'il dit être... Bouleversé, dans une sorte d'inconscience, je propose à ce

M. Peyrat d'inviter Jean Mercure à dîner chez moi si cela lui convient. « Pourquoi pas, me dit-il, je vous rappelle. »

Vingt et une heures déjà ! Toutes les dix minutes, je me penche à la fenêtre le cœur battant. Personne dans la rue. Plus de vingt minutes de retard. Il ne viendra pas. Je le sais. Comment ai-je pu croire qu'un des directeurs de théâtre les plus prestigieux de Paris viendrait dîner chez un écrivain inconnu de vingt-cinq ans qui lui avait déposé un manuscrit à la hussarde un mois auparavant. Sa secrétaire allait me téléphoner demain excusant Jean Mercure mais il fallait que je comprenne, son emploi du temps était sans cesse vampirisé par l'effervescence du Théâtre de la Ville dont la programmation enchaînait music-hall, théâtre, danse, chanson, concerts classiques, spectacles vus chaque soir par mille spectateurs à 18 h 30 (horaire inhabituel qu'il avait institué, comprenant que son théâtre était construit au-dessus de la station de métro Châtelet, intuition géniale qui fit de cet horaire le plus couru des théâtres parisiens) se mêlant à mille autres à 20 h 30. Je n'avais pas dû peser lourd à côté de l'arrivée impromptue d'un chorégraphe balinais ou d'un maître de la mise en scène roumain.

Laurence, mon épouse, dans le petit bout de cuisine qui occupe une partie du couloir, se débat avec un bœuf bourguignon, sa spécialité, que je lui avais demandé de mijoter jusqu'au chef-d'œuvre. L'heure tournant, elle s'inquiète du temps de cuisson. À bout d'angoisse, je lâche prise et lui avoue que nous allons probablement le manger tous les deux. C'est à ce moment précis qu'il me semble entendre une voiture ralentir. Je me précipite une fois de plus à la fenêtre ; une Peugeot 206 crème grimpe sur le trottoir et s'arrête en bas de chez moi. Un petit homme aux cheveux gris, gabardine beige, en descend et se dirige vivement vers la porte d'entrée de l'immeuble. C'est lui ! Je n'arrive pas à le croire. Je me penche pour vérifier. Oui c'est lui, c'est Jean Mercure, le directeur du Théâtre de la Ville qui vient dîner chez moi ! Je hurle à ma femme : « Il arrive ! », sans doute avec la même force mêlée de terreur que le cri de la sentinelle allemande qui a soudain aperçu à l'horizon des côtes normandes la flotte anglo-américaine. Ce soir va débarquer chez moi l'une des puissances les plus considérables de la galaxie théâtrale parisienne pour me libérer de l'anonymat en montant ma pièce ou pour m'y plonger définitivement en la refusant.

J'attrape une veste, la boutonne, la déboutonne, la reboutonne. J'habite au second, il monte sûrement les escaliers quatre à quatre. J'ai du mal à respirer. J'écarte mes bras pour me détendre ; j'inspire, j'expire, je sursaute. La sonnerie vient de retentir. Tétanisé, je ne bouge pas. Laurence sort de la cuisine, me regarde étonnée. Deuxième coup de sonnette. Profonde respiration. J'attrape la poignée de la

porte que j'ouvre d'un coup sec. Jean Mercure est là, immobile sur le palier, silencieux. Pas un mot, pas un sourire, pas un geste. Je suis paralysé, incapable d'ouvrir la bouche. J'ai l'impression qu'il regarde mes pieds. Après quelques secondes qui durent un siècle, il lance en articulant presque trop : « Vous avez des papillotes ? »

— Des papillotes ! ?

— Oui, j'espère que vous avez des papillotes. »

Désemparé par ce mot « papillote », première parole de cet homme tant espéré, préférant mourir que le décevoir, je n'ose pas lui en demander la signification. « Parce que votre chat, là, derrière vous, est anormalement nerveux, poursuit-il, le seul remède c'est la papillote. » Je réalise qu'Odeur, le bien-nommé, gratte le mur tout à côté de moi. Je l'avais oublié celui-là, minuscule félin noir acheté par ma femme trois mois auparavant, sans doute émue par son regard perdu à l'intérieur d'une cage de je ne sais quel trafiquant d'animaux sur les quais. Nous nous étions rapidement aperçus qu'Odeur, non seulement puait, mais était fou. Une sorte d'Antonin Artaud mâtiné de Pol Pot réincarné en chat. Il poussait tout à coup des cris stridents, se hérissait ou torturait à loisir nos mains de ses griffes quand il ne pissait pas sur nos têtes pendant notre sommeil. Devant mon hébétude et poussé par l'urgence d'apporter la sérénité à ce malheureux animal, Jean Mercure se résout à nous dire que la papillote est une cordelette sur laquelle on place des petits papillons en papier de soie, que l'on accroche de préférence à l'angle des murs pour que le chat en s'amusant à les attraper finisse par retrouver calme et sérénité.

Nous voilà donc, avant même d'avoir échangé le moindre mot autre que « papillote », Jean Mercure, Laurence et moi assis dans le couloir à tresser ces fameuses papillotes avec fébrilité. Nous avons découvert miraculeusement de la ficelle dans un tiroir de la cuisine et faute de papier de soie, nous confectionnons les papillons avec du papier toilette. En metteur en scène averti, Mercure indique très précisément les endroits où il faut les accrocher afin d'établir un parcours ludique pour que le chat s'apaise en se distrayant. Cet exercice dure à peu près vingt minutes dans un silence total. Je sens dans le regard de mon épouse la quasi-certitude que son bœuf bourguignon ne sera pas exposé au Louvre. Dans un élan de convivialité qui a beaucoup de mal à paraître naturel malgré le sourire qui l'accompagne, je propose que l'on passe à table.

Essayant de ne pas interrompre le propos de Jean Mercure qui se lance dans un discours sans fin sur l'éducation et le dressage des animaux domestiques, Laurence place dans son assiette les morceaux de bœuf bourguignon les moins brûlés. J'écoute avec attention les conseils que le directeur du Théâtre de la Ville profère avec passion pour que mon chat redécouvre le plaisir d'être normal, espérant

attraper un mot qui pourrait permettre une association d'idées avec l'art dramatique et dévier la conversation sinon directement vers ma pièce, au moins sur le théâtre. Rien n'y fait, la passion pour les animaux de Mercure et sa science vétérinaire sont intarissables. Le seul qui parvient à l'arrêter est Odeur lui-même. Tout à coup le chat bondit sur la table en s'approchant du plat de viande mijotée. « Tu vas descendre de là, toi ! » Je hurle en me levant pour l'attraper. « Non ! lance Mercure avec une autorité qui me rassoit aussitôt, surtout pas de gestes violents ! Il faut parler aux animaux. Ils comprennent comme vous et moi. » Il se penche alors vers Odeur et s'adresse à lui avec la douceur ferme d'un grand-père pour son petit-fils qui vient de voler des chocolats. « Dis-moi petit chat, tu sais pourtant que tu n'as pas le droit de monter sur la table pendant que tes maîtres mangent... » Le chat arrondit son dos et s'approche doucement de Mercure qui me lance un regard de fierté : « Vous voyez qu'il comprend. » Puis il se penche vers le chat : « Alors tu ne recommenceras plus ? poursuit-il, promets-le moi ! » Le chat s'arrête tout près de lui et le regarde. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai soudain la sensation que le pire va arriver. Et le pire arrive. Avec la rapidité de l'éclair, Odeur lance sa patte sur le visage de Mercure qui gémit horriblement ; l'une de ses griffes vient de lui transpercer la paupière, je me précipite, impossible de la retirer. Panique. Je me dis qu'il va lui arracher l'œil gauche. J'attrape le chat pour l'immobiliser. Si je tire, l'œil va suivre. Laurence court chercher la boîte à pharmacie. Je supplie Mercure de ne pas bouger. Il saigne, je parviens, comment, je ne sais pas — la terreur peut soudain vous transformer en chirurgien inspiré —, toujours est-il que j'arrive à extraire la griffe du chat sans entraîner le globe oculaire.

La demi-heure qui suit est entièrement consacrée à désinfecter et panser l'œil de Jean Mercure qui subit avec une dignité muette la pose d'un sparadrap, plaquant de son sourcil à sa pommette gauche un coton imbibé d'alcool à quatre-vingt-dix degrés. J'attrape discrètement le chat, maîtrise mon envie de l'étrangler et l'enferme dans les toilettes à l'extrémité du couloir. Le repas reprend, façon de parler car il n'a pas encore commencé.

Malgré le léger sourire de Jean Mercure qui signifie que pour lui rien de grave ne s'est passé — tout cela n'est qu'un épisode tout à fait normal, voire attendu, dans la relation homme-chat —, je ne parviens pas à prononcer un mot, ni même à en concevoir un, tant mon estomac est noué. Laurence, héroïque, tente un « Voulez-vous de la salade monsieur Mercure ? » Le directeur lève sa main droite pour signifier son refus, de la gauche il repousse discrètement les morceaux de bourguignon sur le bord de son assiette sélectionnant les pommes de terre qui lui apparaissent comme la seule chose mangeable dans ce ragoût cramé. Tout à coup, comme par miracle, une vague idée prend

forme dans mon cerveau pour tenter d'aborder ma pièce. Je décide de rapprocher cet accident animalier avec Ulysse dont le voyage est, lui aussi, parsemé d'imprévus, de monstres, sirènes, magiciennes et autres tempêtes... et puis soudain l'évocation du Cyclope m'apparaît comme une fausse route vu l'état de Mercure qui à cet instant n'a plus qu'un œil lui aussi. J'en étais là de mes pensées lorsque je vois le chat comme échappé de l'enfer entrer dans la pièce et sauter à nouveau sur la table ! Je ne parviens même pas à pousser un cri. Laurence qui se précipite sur Odeur est aussitôt stoppée dans son élan par un « Stop ! » tonitruant de Mercure. « Ne le touchez pas ! Vous ne comprenez pas qu'il vient nous demander pardon ? ! » Laurence lâche Odeur. Ronronnant, il s'approche de Mercure ravi de voir un animal une fois de plus se comporter mieux que la plupart des humains incapables de présenter des excuses.

Le chat bâille copieusement et s'assoit devant l'assiette de l'homme au pansement. Impassible, il regarde le directeur du Théâtre de la Ville avancer son nez en avant pour lui faire un baiser sur le museau. L'air dans la pièce se solidifie soudain. Je sens que je vais m'évanouir. Laurence devient pâle. Au moment où la bouche de Mercure va toucher la minuscule truffe d'Odeur, ce dernier pousse un miaulement strident, saute en l'air et tape sa patte droite sur la joue de Jean Mercure qu'elle laboure profondément. Trois sillons sanguinolents dégoulinent de son oreille jusqu'à son menton.

Le sentiment d'horreur qui m'envahit n'est pas tant nourri par la certitude que ma pièce ne sera jamais jouée au Théâtre de la Ville, pas plus que par les soins que nous allons devoir à nouveau apporter à Jean Mercure pour que sa plaie n'empire pas mais plutôt par la gêne immense que je ressens en imaginant la honte qu'il doit avoir devant l'échec de son numéro de dompteur spécialisé dans le félin d'appartement. Je l'ai perdu à jamais. Impossible de revoir quelqu'un qui a été témoin d'une telle déroute et qui, de plus, vous a collé tant de sparadrap sur la figure. J'étais déjà conscient qu'un bienfait ne restait jamais impuni. Surtout dans ce métier.

Pour ne pas perdre la face, ou ce qu'il en reste, Mercure avale une demi-poire pochée, son œil l'étant aussi, puis, prétextant un rendez-vous très tôt le lendemain matin, nous demande l'autorisation de se retirer.

Une main sur sa joue, maintenant un coton rougi de sang, il traverse sans se retourner le couloir où pendent les papillotes. La porte d'entrée se referme dans un bruit sec derrière lui. Nous n'avons pas dit un mot de la pièce.

Mon abattement est tel que je me demande si le mieux ne serait pas que je me jette par la fenêtre. Mais je tomberais probablement sur lui sortant de l'immeuble ; il mourrait et moi pas. Non, les

emmerdements, ça suffit pour la soirée.

Nous nous regardons avec Laurence et par je ne sais quel dérèglement de nos cellules, un peu comme une mayonnaise qui tourne, notre affliction se transforme soudain en un fou rire inextinguible.

Dix jours plus tard, Serge Peyrat me téléphone à nouveau en me disant que si dans le mois qui suit Arthur Miller n'a pas donné de réponse pour sa pièce *La Création du monde*, Jean Mercure a décidé qu'on monterait *L'Odyssée* au Théâtre de la Ville. Ce fut bien évidemment un des mois les plus longs de mon existence. Au bout de trente jours, aucun signe de vie d'Arthur Miller, Mercure n'a qu'une parole, *L'Odyssée pour une tasse de thé* sera programmée pour la saison 1973-1974. Il acceptera que j'en fasse la mise en scène. Il y a des moments où la vie vaut d'être vécue avec un chat.

Huissier

Hiver 1982-1983.

Topor avale une gorgée de rouge, pose sa pipe, allume un cigare. Il marche de la fenêtre à la table. Plusieurs fois. On trouve le titre : *Batailles*. Une réplique, une autre, une idée, on rit, on raye, on reprend, j'avance, on marche, il note, j'écris, on essaye, on joue, ça vient, je vais pisser, il parle, je réponds, on rit, on rit encore... on sonne. C'est qui ? Il va voir. C'est un huissier. Il annonce à Topor qu'il doit aux impôts une somme monumentale. Il fait semblant d'être désolé. Il hésite, se gratte le nez puis nous demande s'il peut rester. Il aimerait beaucoup assister à une séance d'écriture, il dit qu'il nous admire. On ne peut rien lui refuser, c'est un huissier, il fait peur, il le sait. Il vient réclamer deux millions de francs à Roland Topor. Impossible de le jeter dehors. Il s'appelle Bellamy en plus. Topor enlève les assiettes avec les restes de jambon espagnol posées sur un fauteuil pour qu'il puisse s'y asseoir... Il nous regarde comme un enfant sage. Il reste l'après-midi entier. On lui offre du vin. À 18 h 30, il demande s'il peut revenir demain, il sait qu'on va dire oui. Il nous demande en combien de temps on écrit une pièce. Quinze jours. Il soulève les sourcils d'étonnement et sa bouche s'entrouvre. Topor précise : vite fait, bien fait. À demain donc. À demain monsieur Bellamy. On calcule que s'il enlève un pour cent de la dette de Roland par heure passée à nous regarder, ça vaut le coup qu'il arrive tôt le matin.

Il est resté dix jours, assis sur le fauteuil derrière nous, sans rien dire. Vous pouvez parler monsieur Bellamy, n'hésitez pas, ça ne nous dérange pas, si vous avez des questions, questionnez. Rien à dire, répond l'huissier, je suis aux anges. Topor et moi on a trouvé sa métaphore évangélique un peu exagérée, un peu à côté, un peu concon même. Ça ne nous a pas rassurés. Le dernier jour, il nous a apporté un paquet de meringues de toutes les couleurs pour nous remercier. Il a dit qu'il venait de passer l'un des plus beaux moments de sa vie. Grâce à nous il ne regrettait pas d'être huissier, métier dont il avait souvent eu honte. Il pensait même ne jamais pouvoir rencontrer une femme avec qui il aurait pu avoir des rapports. Les

femmes n'aimaient pas embrasser les huissiers. Il le savait, mais maintenant il pourrait séduire, il dirait qu'il nous connaît. Il allait aussi pouvoir se marier. Il aimerait qu'on soit ses témoins. Il sait qu'on ne peut pas lui refuser. Il fait un petit pas de danse comme pour nous montrer que malgré ce qu'on dit, les huissiers savent aussi être là où on ne les attend pas. Il nous serre la main et s'en va. Topor referme la porte. On souffle.

Deux mois plus tard, Roland reçoit une lettre recommandée du centre des impôts du XVI^e arrondissement de Paris. Il est écrit qu'après avis de M. Bellamy, la somme réclamée par l'administration fiscale reste la même, augmentée d'une amende.

Suzanne Castelli

Les herbes sont hautes. C'est l'été. Je tente de placer un pied devant l'autre sans perdre l'équilibre. Au moment où je trébuche, une main attrape mon bras et me redresse. C'est ma tante Néma, sœur aînée de ma mère qui m'apprend à marcher dans la prairie qui s'étend devant Mira Montes, la maison de ma grand-mère ainsi nommée car, située non loin de la petite ville d'Ossun dans les Hautes-Pyrénées, elle fait face au pic du Midi qui perce l'horizon.

Tandis que nous avançons cahin-caha, le ciel se perle de flocons de soie qui descendent lentement en se balançant. Ce sont les jeunes recrues de la division parachutiste de Pau qui sautent d'avion et s'entraînent chaque matin à descendre du ciel où la plupart remonteront d'ici peu dès qu'ils toucheront le sol de l'Indochine. J'ai appris à rester debout sous des hommes qui allaient tomber.

Suzanne Castelli, ma grand-mère, les regarde amusée sur le long balcon de bois qui borde le premier étage de sa maison. Après la mort de son premier époux, père de ses deux filles, elle s'est remariée avec un petit homme, ancien officier passionné de chevaux, surtout de courses – il en présidait d'ailleurs la société d'encouragement pour le Sud-Ouest. Héros de la Grande Guerre où, entre autres faits d'armes, il avait ramené sur ses épaules son Trompette dont les jambes avaient été arrachées par un obus, sans oublier Verdun, la bataille du Chemin des Dames pendant laquelle, avec les douze hommes de son régiment qui restaient en vie, dans un brouillard à couper à la baïonnette, il avait réussi à faire prisonniers plus d'une centaine d'Allemands qui ne distinguaient rien dans cette purée de pois. Aux cris des Français, « Mitrailleuses en batterie ! », les Boches se sont crus encerclés par une division ennemie, ils ont aussitôt levé les bras et se sont rendus au commandant Gasquet et à sa poignée de survivants. Georges Gasquet. Ainsi se nommait cet officier de petite taille à la fois discret et cocasse qui allait devenir le beau-père de ma mère et de ma tante et que tout le monde finirait par appeler « oncle Georges ». Il avait hérité d'un ancêtre, sans doute fidèle serviteur de l'Empire, du titre de baron. C'est ainsi que Suzanne Castelli, ex-modiste, devint par ces épousailles baronne Gasquet, ce qui, par je ne sais quelle prestidigitation de son

ADN, fit soudain s'épanouir toute la noblesse d'Empire de sa personne. Belle femme à la poitrine abondante et haut placée, le front grand, le regard tendre, vêtue de robes en cotonnades à fleurs, elle alternait avec une intensité égale fous rires et crises de larmes. Celle que nous, ses petits-enfants, appelions mamie, conduisait sa Juvaquatre pour aller au marché de la ville avec imprudence et distinction, sans jamais porter un regard hautain sur le petit peuple gascon qui la saluait au passage, ni un regard tout court sur les panneaux routiers, ce qui permettait de voir arriver de loin la voiture zigzagante de la baronne fraîchement anoblie. Les gens l'aimaient. Son charme, sa façon de mettre de la joie dans chacun de ses propos, sa drôlerie et son allure de grande dame flattaient ses interlocuteurs qui s'adressant à elle devenaient soudain bien nés. Elle avait un large public d'admirateurs, peut-être une tradition familiale héritée de son père Louis Castelli, sociétaire de la Comédie-Française et amant de Sarah Bernhardt qui, agacée par sa pilosité, lui demanda un jour de couper sa moustache. Il refusa. Elle le quitta sur-le-champ et le fit exclure de la grande Maison. Ce refus de sacrifier sa moustache pour se plier aux ordres de son amante, reine de Paris et presque du monde, reste dans notre famille un des actes de résistance dont nous sommes le plus fiers.

Pendant nos toutes premières années nous passions un mois d'été dans cette grande bâtisse, ferme de style basco-béarnais entourée de tilleuls et dont les couchers de soleil rougissaient l'horizon concassé par les sommets pyrénéens.

L'un de mes plaisirs favoris lors des vacances de juillet était de faire semblant de dormir lorsque ma grand-mère entra dans ma chambre pour me dire bonsoir. Ne pouvant garder son trop-plein de tendresse pour son petit-fils, elle s'approchait de moi à bas bruit et me déposait un baiser silencieux sur le front. À cet instant précis, je jaillissais des draps, bondissant sur le lit en enlevant ma culotte de pyjama, j'attrapais aussitôt ce que l'on nomme à cet âge « sa bistouquette » et la remuais tel le battant d'une cloche, de gauche à droite et inversement en hurlant : « Ding dong, ding dong ! » Ma grand-mère, après avoir sursauté, s'étouffait, s'éloignait puis était saisie d'un fou rire qui s'amplifiait, elle se tenait le ventre, croisait ses jambes en les serrant de toutes ses forces, me suppliant d'arrêter puis finissait par s'abandonner dans un pipi qu'elle ne pouvait retenir et qui se répandait sur le plancher. J'avais gagné ! Je cherchais probablement de manière empirique, avec la première chose qui me tombait sous la main, à vérifier si faire rire était le meilleur moyen pour désarmer l'adversaire, même si ma grand-mère n'en avait jamais été un. Disons qu'elle me servait de cobaye pour une expérience qui me permit de comprendre par la suite que lorsque l'on est ni celui qui court le plus vite, ni le plus beau, ni le plus fort en géographie, déclencher le rire

permet de se frayer un passage dans une société qui ne vous avait pas réservé la meilleure place.

À la fin des années 1950, ma grand-mère et oncle Georges quittèrent Mira Montes que la baronne avait tenté de transformer en camping trois-étoiles pour couvrir les frais de la propriété qu'ils ne pouvaient plus assurer. Mais malgré la vue inégalable sur la chaîne des Pyrénées et la noblesse de la tenancière, très peu de campeurs vinrent planter leurs tentes dans cette prairie où, la faute à Diên Biên Phu, aucun parachutiste ne se posait plus.

Le baron et la baronne vendirent et allèrent s'installer entre Dax et Bayonne dans les faubourgs du village de Biaudos. Maison carrée au bord de la nationale, forêt de bambous derrière, magnolia devant sur les branches duquel nous avions construit une cabane pendant un de ces nombreux étés où nous passions une partie de nos vacances, mon frère Patrice, mes cousines et moi, qui continuais d'essayer de faire rire mais sans plus jamais enlever mon pyjama.

Je ne me souviens pas

Je ne me souviens pas des pyramides de Tenochtitlan ni de celles de Tulum aux pieds desquelles je me baignais. Je ne me souviens pas des temples de Pagan, ni des chutes d'Iguaçu, ni de l'île de Miyajima. Je ne me souviens pas du Bairro Alto ni de la tour de Belém à Lisbonne. Je ne me souviens pas des Pyrénées, je ne me souviens d'aucun paysage de mes vacances, ni des îles Chausey, ni des plages du Lavandou, vaguement de la dune du Pyla, et encore. Je ne me souviens pas de Zanzibar, de la forteresse de Jaisalmer, de l'archipel des Tuamotu, des fonds marins de Lombok, des rizières des îles Sulawesi, je ne me souviens pas du tout de Val-d'Isère, d'Avoriaz je me souviens seulement des films projetés pendant le festival, je ne me souviens ni de Naples, ni de Rome et encore moins de Venise, je n'ai aucun souvenir de l'Atlas, des lacs birmans, de La Havane, du Kerala, Colombo, Pékin, New York, non, je ne m'en souviens pas non plus. Pareil pour Buenos Aires, Tahiti, Caracas, Rio ou Shanghai. Je ne me souviens pas des îles de Stockholm ni des manchots du Cap. La réalité ne m'impressionne pas, le naturel ne s'imprime pas en moi. Mais leurs photos, oui, je me les rappelle parfaitement. J'ai fait des milliers de clichés de tous ces endroits pour m'en souvenir. Le vrai ne m'intéresse pas. Même le vrai-faux parfois je n'aime pas. Je me souviens de ma déception en visitant les expositions Odilon Redon ou Hopper. Voir en vrai les toiles, les dessins, les gravures authentiques, mon émotion disparaît. Je ne retrouvais pas celle éprouvée devant la gravure d'Odilon Redon reproduite dans un livre de classe pour illustrer « le Soleil noir de la mélancolie », cher à Nerval. Quant à Hopper, en découvrant la vérité de sa peinture dans ses toiles originales, le rêve que je faisais devant les innombrables reproductions de son œuvre s'évanouit instantanément. C'est un peu comme les petits pois frais, ils sont plats et sans intérêt à côté des petits pois en boîte dont le goût et la forme ont été manipulés pour en augmenter la saveur. J'aime la vie réinventée. Le retour au bio me semble un abandon de l'art, et sans art la nature est insipide et inhumaine. La photographie, je m'en souviens parce qu'elle ne ressemble pas à ce qu'on voit.

Henry de Montherlant

Je déjeune chez ma mère. Il est 14 h 30 déjà. Je suis en retard. Nous répétons *Par-delà les marronniers* dans vingt minutes. Je dévale les escaliers. Je dois passer d'abord chez moi chercher le manuscrit. Je cours rue du Bac, oblique à droite rue de l'Université, jusqu'à la rue de Beaune où j'habite. Comme à mon habitude, pressé, je saisis de la main gauche le poteau sens interdit planté à l'intersection des deux voies et pivote en m'envolant dans la rue de Beaune. Le choc est violent, brutal, l'étourdissement l'emporte sur la douleur. Je manque de perdre l'équilibre, ma vue se trouble puis redevient nette, je viens de percuter un homme qui remontait ma rue à contresens. Il est tombé. Il gît là, à mes pieds, immobile sur le trottoir. Il est vêtu d'un imperméable mastic. Son chapeau, un feutre marron, est chiffonné sur sa tête. Le souffle me revenant il me semble avoir déjà vu ce visage carré coiffé de cheveux gris en brosse dure, glacé. Ses yeux mi-clos sont fixes, il ne respire pas. Terrorisé, je me penche vers lui. Mon cœur s'arrête de battre, je viens de reconnaître Henry de Montherlant ! L'homme qui est étendu sans vie, là devant moi en cette fin de matinée de juin 1972, est Henry de Montherlant ! Je viens de tuer Henry de Montherlant ! Paralysé d'effroi, incapable de bouger, d'appeler, de crier, un crissement de pneu tout proche me fait sursauter. Une longue Buick blanche décapotable s'est immobilisée de l'autre côté de la chaussée. Le conducteur, un Noir au torse sculptural moulé dans un tee-shirt immaculé, saute par-dessus la portière, se précipite vers Montherlant qu'il saisit dans ses bras, court aussitôt vers la voiture américaine et jette le grand homme comme une vieille valise sur la banquette arrière puis démarre en trombe, direction la Seine. J'ai le temps d'apercevoir l'auteur de *La Ville dont le prince est un enfant* se redresser et taper furieusement sur l'épaule de son chauffeur avec son chapeau, ce qui semble laisser de marbre le magnifique Africain.

Tout cela ne dure qu'une poignée de secondes. Reprenant peu à peu mes esprits, je devine que l'académicien se rendait à pied depuis son domicile du quai Voltaire chez son éditeur, Gallimard, rue Sébastien-Bottin (aujourd'hui rue Gaston-Gallimard) qui prolonge la rue de

Beaune. En gravissant l'escalier menant à mon petit appartement, je suis saisi peu à peu par le désespoir d'avoir manqué de si peu l'occasion d'être l'assassin de Montherlant. Ce crime commis à l'âge de vingt-cinq ans m'aurait assuré une postérité qu'aucun des chefs-d'œuvre que je pourrais écrire ne me permettrait d'atteindre.

Trois mois plus tard, le 21 septembre 1972, Henry de Montherlant avale une pilule de cyanure et se tire une balle dans la tête, ne laissant à personne d'autre qu'à lui-même la gloire d'être son meurtrier. Il était devenu presque aveugle, ce qui explique sans doute notre rencontre qu'il n'avait pas vu venir.

Miettes

Mère porteuse

Ma mère me porta pendant neuf mois puis continua, dès que le poids de la vie me faisait trébucher. Il lui arrivait elle aussi de tomber. Le chagrin, l'anxiété, alors je la portais. Mère porteuse, fils porteur. Nous avons dansé l'existence ainsi avec beaucoup d'affection et de tendresse.

Roland Dubillard

Nous nous sommes dit tant de choses avec Roland Dubillard quand des heures entières, rue du Bac, dans son salon nous ne parlions pas.

Place d'Alésia

Mai 1991. Place d'Alésia. Un soleil blanc frappe les façades d'immeubles. À l'extrémité d'une terrasse, un vieil homme seul, vêtu de vêtements récupérés, une paire de Nike sale et dépareillée aux pieds, est assis devant un verre de vin rouge. Il tient dans les mains un livre intitulé *Rimbaud ou la liberté vraie*. Il tourne lentement une page, s'arrête, sort d'une poche abîmée de sa veste un petit crayon et souligne un passage.

Coca-Cola

À sept ans, j'ai lancé par la fenêtre de ma chambre une bouteille de Coca-Cola. Nous habitions au douzième étage, des dizaines de badauds marchaient dans la rue. Personne n'a été tué. Pourquoi dit-on tant de mal du Coca-Cola ?

De Gaulle et moi

Je garde quelque part chez moi, dans une boîte fermée, une petite photo jaunie aux bords dentelés. Elle date de l'été 1947. Ma famille paternelle est réunie devant la maison de mon grand-père, à Ordizan, dans les Hautes-Pyrénées. Je n'ai pas un an, je suis dans les bras de ma

mère qui en a dix-huit. Mes jeunes oncles et mon père sont là, entourant le général de Gaulle venu saluer le père de mon père, qui s'occupait d'un réseau pendant la guerre, chargé de faire passer en Espagne ceux que poursuivaient les nazis. Les deux seuls qui regardent l'objectif sont De Gaulle et moi. Il ne l'a pas signalé dans ses Mémoires, je me devais de le dire.

Alain Cuny

En 1969 la configuration de la grande salle de Chaillot était celle d'un palais des congrès garni de fauteuils jaunâtres devant lesquels, depuis une vingtaine d'années, Jean Vilar, Georges Wilson, Judith Magre et quelques autres prouvaient tous les soirs que le théâtre pouvait être à la fois national et populaire.

J'ai rendez-vous à quinze heures. Je me glisse discrètement à l'arrière de la salle. Elle est vide, au loin sur la scène des acteurs répètent. Mon regard est attiré par une petite femme qui marche à quatre pattes entre les rangées de fauteuils tel un rongeur apeuré, un manuscrit serré entre les dents. Elle est vêtue d'un chemisier jaune clair et d'un gilet noir. Elle avance rapidement, tête baissée. Elle s'immobilise par instants, écoute puis repart. À l'une de ses haltes, elle tourne son visage vers moi. J'hésite. Si, c'est elle, je la reconnais, c'est Marguerite Duras ! Je l'ai vue à la télévision. Marguerite Duras à quatre pattes, un texte dans la bouche qui se faufile d'une rangée à l'autre... ! Soudain un hurlement rauque éclate. Elle s'arrête le cœur battant, les yeux fixés sur le sol, le manuscrit dans lequel elle a planté ses canines se mouille d'une bave que la peur liquéfie. Je me cache derrière une colonne. Volcan furieux, Alain Cuny sur scène est en éruption. Sa voix tonne. Les murs vibrent. Chacune de ses phrases est précédée d'un grondement sourd, comme si un métro roulait dans sa poitrine. Le colossal acteur répète sur scène *Danse de mort* de Strindberg, mais là ce n'est pas une tirade de Strindberg, c'est un texte de Cuny qu'il vient de rugir, les mains plaquées contre ses oreilles devant sa partenaire Maria Casarès. « Je ne peux plus entendre cette truie mécanique ! » Face à cette énorme carcasse qui éructe un torrent d'insultes, la comédienne, imperturbable, se retourne sans un mot et quitte le plateau. Profitant de ce moment de répit, Marguerite Duras toujours à quatre pattes redémarre à toute allure vers la cabine son où se terre le metteur en scène Claude Régy. Tremblante, les genoux rougis par la moquette, elle accélère, espérant ne pas être aperçue par celui qui porta avec tant de force et de grâce Jean-Louis Barrault dans ses bras lorsqu'il interprétait quelques années auparavant *Tête d'or* de Claudel, chef-d'œuvre inoubliable même pour ceux qui ne l'ont pas vu.

Marguerite Duras atteint saine et sauve la cabine technique où elle peut enfin se redresser. Claude Régy est assis, hagard, sur un tabouret devant la console son. Il vient de vomir. La vitre qui sépare l'endroit de la salle n'assourdit que faiblement une nouvelle irruption colérique de Cuny : « Alors tu te caches Claude Régy, tel un poisson visqueux dans ton aquarium ! » Craignant que la foudre ne tombe la prochaine fois sur moi, je sors discrètement de la salle. Fin de ce moment de théâtre aussi inattendu qu'exceptionnel.

C'est la seule et unique fois que j'ai approché Marguerite Duras ; Claude Régy je devais le retrouver souvent, quant à Alain Cuny, il sonnait quelques jours plus tard à la porte de ma mère et de mon beau-père, le peintre Jean Cortot, avec qui il était très ami. C'est moi qui lui ouvre. Il entre, immense, enveloppé dans un manteau de loup ocre-gris qui semble être son propre pelage. « Ah, vous êtes là Jean-Michel, grommelle-t-il, vous êtes venu à Chaillot m'a-t-on dit, mais je ne vous ai pas vu... » Je lui réponds que je n'ai pas souhaité le déranger d'autant que Claude Régy n'avait pas l'air très en forme. Il marmonne : « Ah oui, ce pauvre Régy, il paraît que j'ai réussi à le faire vomir !... Pas mal, non ? » Un sourire triomphant tord son beau visage d'ogre tandis que ma mère arrive le saluer ; il la soulève dans ses bras et l'embrasse comme on dévore.

Quelques années auparavant, vers l'âge de dix-sept ans, à peine sorti de la pension du Montcel, lorsque mon agitation pour tenter de réunir quelques copains dans le but de fonder une troupe semblait rendre crédible l'idée que je finirais un jour par faire du théâtre, Jean Cortot me suggéra d'aller prendre conseil auprès de son ami Alain Cuny. N'ayant qu'un souvenir flou de lui dans *Notre-Dame de Paris* de Jean Delannoy et dans *La Dolce Vita* de Fellini, je ne connaissais Alain Cuny que par la lecture d'*Othello* qu'il avait faite un soir chez mes parents en présence du poète André Frénaud et du psychanalyste André Green. Nuit impressionnante où chaque phrase de Shakespeare était écartelée, mâchée, torturée jusqu'à ce qu'elle avoue un sens caché, ou qu'elle livre une signification contraire à celle qu'elle proclamait ingénument. Les commentaires se bousculaient, s'augmentaient, se poétisaient et finissaient par être plus fascinants que le texte lui-même. Ce pauvre Maure avait pâle figure à côté de celle de Cuny l'évoquant. « À part l'art, tout le reste est puanteur », disait ce tragédien tourmenté par le mépris qu'il éprouvait d'être acteur. On peut comprendre que lorsque Jean demanda à Alain Cuny de me rencontrer, bien que flatté qu'il ait accepté, je sentis mon cœur étreint comme si le diable avec qui Cuny avait pactisé dans *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné allait me recevoir.

Une Japonaise fragile en kimono bleu pâle m'ouvre. Après s'être courbée deux trois fois devant moi avec un mutisme raffiné, elle me

conduit à petits pas vers une pièce dont elle ouvre délicatement la porte. Tignasse drue et fournie, carrure d'athlète, vêtu d'une tunique blanche, Cuny trône au milieu de sa chambre tel un empereur romain. Avec une pointe d'agacement il fait signe à la Japonaise, qui n'est autre que sa compagne, de se retirer ; elle obtempère en s'inclinant. « Asseyez-vous Jean-Michel, me dit-il de sa voix sépulcrale en m'indiquant un fauteuil face à lui, connaissez-vous Paul Claudel ? » commence-t-il. Je regarde ce géant, acteur de génie qui me parle avec passion de *L'Annonce faite à Marie*, passion comme celle du Christ, un grand gaillard de Christ en souffrance. Je me dis en l'écoutant que si le théâtre ne peut se pratiquer qu'avec de tels hommes, je ne pourrais jamais faire partie du club, même si parfois je pouvais ressentir en moi quelques aptitudes à danser avec les monstres. Je vois bien qu'il ne veut pas m'entraîner vers ce métier qui l'avilit. Il faut tout de même qu'il dise quelque chose à ce tout jeune homme venu rencontrer un maître. Il se tait un instant, reste pensif. Puis avec un sourire dont je ne parviens pas à percevoir s'il est tendre ou moqueur, il se lève en me disant : « Ce qui est bien avec vous Jean-Michel c'est que vous êtes arrivé avant d'être parti. » Phrase définitive dont je ne sais toujours pas si elle se voulait encouragement ou persiflage de ma prétendue vocation. Nous nous sommes quittés.

Il accompagna des années plus tard Jean Cortot et ma mère à la première de ma pièce *Il faut que le Sycomore coule* puis, deux ans plus tard, il assista au Théâtre de la Ville à *L'Odyssée pour une tasse de thé*. À la sortie, il me fit part de sa détestation pour Pierre Santini qui jouait Ulysse tout en serrant chaleureusement ma main dans la sienne considérable : « Il est ignoble ce Santini... et c'est pire encore quand il n'est pas sur scène...

— Pourquoi ? demandai-je gêné.

— Parce qu'on se dit qu'il va revenir ! »

Louis Malle, Buñuel, Rosi, Fellini firent appel à lui et même Just Jaeckin qui lui offrit un rôle dans *Emmanuelle*, celui d'un donneur de leçons d'amour, qu'il accepta, dit-il, « pour me débarrasser de l'estime des gens que je n'aimais pas ». Je voue un culte à cette phrase.

Il avait acheté une grange à Civry-la-Forêt, minuscule village des Yvelines. Il y invita un dimanche ma mère et mon beau-père à déjeuner. Une fois le café bu, il leur proposa... de jouer au rugby ! À trois dans un champ semi-labouré... ce qu'ils firent...

Je ne l'avais plus vu depuis longtemps. Lorsque ce 17 mai 1994 j'appris qu'il nous avait quittés, une tristesse profonde m'envahit, peut-être celle qu'il porta en lui toute sa vie.

Roland Topor

Cet homme qui saute de l'autobus, cet autre riant à la terrasse d'un café, la concierge qui monte le courrier, le président saluant la foule, ces femmes qui pleurent, ces enfants qui rentrent en classe... des acteurs, juste des acteurs !

Tout est prévu, répété, réglé, mis en place. Simples rebondissements d'une pièce écrite depuis la nuit des temps que le monde interprète sans entracte ni relâche. Ainsi pensait parfois Topor, acteur rebelle de la comédie humaine, qui refusait le rôle que lui avait confié le tyrannique destin, implacablement mis en scène par la société.

Ce mauvais théâtre fait d'idées reçues, de pantomimes mécanisées et de paroles obligées, dramaturgie de la fatalité, où l'homme est distribué sans qu'on lui demande son avis, Topor ne voulait pas la jouer. Trop étouffante, trop ennuyeuse, trop triste. Dès son plus jeune âge, il refusa de monter sur scène préférant rester en coulisse. Là, à l'abri des projecteurs illuminant la platitude, il inventa son propre théâtre en faisant parfois la sieste, ce qui lui permit de rêver et de nous rapporter les images et les sons d'une vie où l'homme libre joue la pièce qu'il désire.

Aujourd'hui encore, des années après sa mort, quand je téléphone, le premier numéro que composent mes doigts est le sien, je ne peux m'empêcher de l'appeler au secours...

L'ennui

L'ennui, comme toute chose détestable, peut se révéler, lorsqu'il est de grande qualité, un mets tout à fait savoureux. Jacques Dutronc, grand amateur d'ennui, avait découvert un endroit à Paris d'une densité d'ennui tout à fait exceptionnelle. Il s'agissait du hall de l'hôtel PLM Saint-Jacques, un cinq-étoiles étouffé dans une tour de béton gris qui s'élevait non loin de l'hôpital Saint-Anne dans le XIV^e arrondissement. Il aimait nous y convier Jacques Villeret et moi à l'heure du déjeuner le dimanche, jour rêvé pour s'ennuyer.

Première étape. Nous pénétrions dans le hall sinistre, lunettes noires sur le nez pour protéger notre anonymat, surtout celui des deux Jacques, et nous allions nous asseoir sur les canapés et fauteuils dont les housses colorées tentaient vainement d'apporter un peu de gaieté au lieu. Là, tels des explorateurs fascinés par la beauté d'une pyramide maya soudainement apparue dans la jungle, nous regardions sans en perdre une goutte le total manque d'intérêt de tout ce qui nous entourait. Jacques Dutronc, qui était de loin le plus connaisseur de nous trois en la matière, nous indiquait parfois d'un signe de tête une situation ou un moment particulièrement ennuyeux qui aurait pu nous échapper. Comme par exemple ce monsieur vêtu d'un manteau en loden, un attaché-case à la main, qui venait de s'asseoir près de la baie vitrée, le visage immobile, sans aucune expression, ses deux pieds posés à plat sur le carrelage, séparés l'un de l'autre par une vingtaine de centimètres. Ou les deux dames un peu replètes, en tailleur, l'une bécotant un minuscule chien blanc qu'elle tenait sous son bras tandis que l'autre passait du rouge sur ses lèvres devant la porte d'un ascenseur. Les touristes qui se renseignaient à la réception, les bagagistes poussant leurs chariots, une vieille dame assoupie sur un siège son sac à main sur le ventre, tout n'était que vide et platitude, pas l'ombre du plus petit incident qui, sans aller jusqu'à la péripétie, aurait pu, l'espace de quelques secondes, briser la torpeur du hall. Ce dimanche-là était une cuvée exceptionnelle, rarement nous n'avions éprouvé un ennui d'une telle qualité, sans aucun accroc, parfaitement lisse et plat.

Deuxième étape. Rassasiés, soûlés presque, de ce moment fade et

indifférent, nous nous installions ensuite au bar du restaurant japonais de l'hôtel, face aux plaques chauffantes. Nous commandions rituellement trois homards grillés, non pas que nous ayons une passion particulière pour ce crustacé mais parce que cela nous permettait d'assister à la performance du cuisinier qui jetait ces bestioles en l'air avec virtuosité, les découpant en morceaux avant qu'elles ne retombent sur le gril. Jacques Dutronc l'applaudissait à tout rompre en poussant des sons gutturaux censés être du japonais. Il demandait ensuite au cuisinier s'il était vietnamien. Comme chaque dimanche il lui répondait qu'il était originaire d'Osaka. Peu importe, vous êtes asiatique, lui rétorquait Jacques, et moi j'ai beaucoup fait pour l'arrêt de la guerre au Vietnam. Il lui racontait alors le court-métrage qu'il avait réalisé. La caméra suivait des pieds qui marchaient sur une vaste carte géographique, partaient de la France, passaient en Allemagne puis en Russie, descendaient, marchaient sur la Chine et enfin arrivaient au Vietnam. À ce moment, l'homme dont on suivait les pas s'accroupissait et lâchait une flatulence tonitruante. S'inscrivait aussitôt en lettre d'or sur l'écran « Pet au Vietnam ». Dutronc s'écroulait instantanément de rire, au point d'en perdre le cigare qu'il venait d'allumer. Le cuisinier japonais s'inclinait plusieurs fois devant Jacques, courtoisie d'autant plus appuyée qu'elle cherchait à cacher qu'une fois de plus il n'avait pas compris un traître mot à ce récit.

Troisième étape. Nous nous dirigeons en quittant le restaurant vers la boutique de l'hôtel. Là, Jacques Dutronc achetait la totalité des reproductions de *La Joconde* ainsi que toutes les répliques de la *Victoire de Samothrace* et autres célébrités grecques du musée du Louvre. Chargés de ce butin qu'il avait divisé en trois, Villeret et moi quittons l'hôtel avec lui et nous placions un peu plus loin sur le trottoir, attendant les fous qui sortaient en rang de l'hôpital Saint-Anne pour leur promenade dominicale accompagnés de quelques infirmiers. Dès qu'ils arrivaient à notre hauteur, nous distribuions à chacun qui une *Joconde*, qui une statue de Zeus, qui une Nefertiti... Les aides-soignants nous laissaient faire et les malades mentaux acceptaient sans crainte ces cadeaux, conscients que nous étions des leurs.

Nous nous séparions vers dix-sept heures en nous donnant rendez-vous le dimanche suivant. Chacun partait de son côté sachant que nous allions traverser une semaine loin du PLM Saint-Jacques, pendant laquelle hélas nous risquions de nous ennuyer pour de vrai.

Les deux souris

Le gouffre, l'angoisse, perdre pied, quand je tombe, m'effondre, quand les larmes me noient, ni Bible, ni poème, ni croyance ne me secourent, pas de religion à laquelle m'agripper, ni méditation, ni amulette, ni baume, ni pilules pour arrêter ma chute, pas de Freud en bouée, pas d'amis, pas d'amour, rien pour revivre, seule une histoire que me racontait ma grand-mère me ressuscite, la voici :

Il fait nuit, la cuisine est plongée dans une obscurité brisée par un trait de lune. Il blanchit les restes d'un repas sur une table en bois. À l'angle d'un placard deux souris surgissent. Elles ont déjà grimpé sur la table et rongent, grignotent, avalent, miettes de pain, croûtes de fromage, peau de poulet. Une grande jatte de lait borde une pile d'assiettes sales. Elles s'y précipitent, y plongent, se baignent se désaltérant de lait. Repues, gavées même, elles décident de retourner sur la table. Le niveau du lait a baissé tant elles en ont bu. Il leur faut remuer vivement les pattes pour atteindre le rebord du récipient et s'en extraire. La paroi est lisse. Elles glissent, s'élèvent et retombent, à bout de souffle. Aucune aspérité où accrocher leurs griffes. Elles moulinent, pattes arrière comme pattes avant, mais rien n'y fait, elles restent à mi-corps dans le lait. Repos. Elles reprennent haleine et pédalent à nouveau, accélérant jusqu'à l'épuisement. Aucune adhérence. L'espoir de sortir s'éloigne. Encore une fois elles s'élancent. Impossible de s'extraire du pot où elles pataugent en vain. L'une des deux, exténuée, abandonne son amie. Elle se laisse couler et se noie. L'autre refuse ce destin. Avec ce qui lui reste de rage, sans savoir ni comprendre pourquoi elle continue à battre des pattes. À l'instant où elle perd connaissance, elle sent une glu sous ses griffes, une pâte molle qui durcit peu à peu.

Battu et rebattu par son désir de vivre, le lait est devenu du beurre. Elle quitte le pot, bondit sur la table, saute sur le sol et s'enfuit chez elle.

Ce petit conte, je l'ai toujours en poche. Combien de fois il m'a permis d'éviter la noyade dans une réalité aux parois si désespérément lisses.

Quel jour sommes-nous ?

Le 24 juin 2013, Dominique Constanza, doyenne de la Comédie-Française, dépressive, en pleine nuit sur une plage de Normandie, se laisse rouler par les vagues jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le suicide qui libère cette femme d'une vie qu'elle avait de plus en plus de difficultés à traverser a, entre autres conséquences, permis d'attribuer le titre de doyen de la Maison de Molière à Gérard Giroudon suivant la règle de l'ancienneté ! Gérard Giroudon, qui fut ce tout jeune acteur bondissant que j'avais choisi pour jouer Télémaque, fils d'Ulysse dans *L'Odyssée pour une tasse de thé*, et puis Gérard Giroudon est soudain cet acteur chauve, grisonnant devenu premier notable de l'institution de la place Colette. Je le vois à peine sorti de l'adolescence courir vers Geneviève Page sur la scène du Théâtre de la Ville. Je me retourne un instant, je reviens vers lui, il est doyen ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Du temps ? Je n'ai rien vu. Ça voudrait dire que moi aussi j'ai vieilli ? Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui s'est passé ?

Miettes

Début de phrases

J'écris des débuts de phrases un peu comme on tapote sur un piano, pour trouver un air...

Pensée

La pensée vient en pensant, le calcul en calculant, la vie en vivant, l'amour... pas toujours.

Patrice Chéreau

Chaque fois qu'un ami meurt, il devient très vivant. Quand j'ai appris la mort de Patrice Chéreau, je me suis immédiatement retrouvé avec lui dans ma voiture, le raccompagnant à Paris après que nous eûmes assisté tous les deux à un spectacle en lointaine banlieue. Moment léger, il est apaisé, simple, doux, nous nous disons ces choses sans importance qui sont essentielles. Comment aurais-je pu revivre avec lui ces deux heures uniques et oubliées s'il n'était pas mort ?

Autobiographie

Dans l'autobus on lit, dans l'autocar on rêve, dans l'autobiographie on raconte sa vie.

Coulisse

Ne cherchez rien en coulisse, ni à l'arrière, ni dessous, pas plus que dans ma corbeille ou dans mes tiroirs, je ne suis rien d'autre que ce qui a été montré.

Théodore de Banville

Mais qu'est donc devenu Théodore de Banville dont, petit, on me forçait à apprendre les poésies ?

La Baule

La Baule, 4 février 2014. Je descends du train. Tornades de vent, ciel javellisé par la tempête, le taxi avance dans des rues désertes bordées de maisons aux volets clos. Par endroits, accrochées à la devanture de magasins fermés, gigotent des bouées d'enfants qui n'ont pas trouvé acquéreur l'été passé. Un grand pin se plie sous la bourrasque. Front de mer. Des vagues noires s'écrasent sur le sable et l'avalent. J'essaye de deviner laquelle de ces petites maisons à colombages mes parents ont louée cet été 1952. C'est en m'y échappant un matin pour rejoindre ma mère partie sur la plage sécher ses cheveux au soleil qu'une voiture, une 4CV Renault, me percute puis me traîne sur la chaussée pendant vingt mètres et me roule dessus. J'avais cinq ans et faillis ne jamais avoir plus. Cassé de partout, le corps criblé de gravats et recouvert de goudron, le pronostic vital suspendu à l'état de ma rate. Il fallait attendre huit jours. Ma mère les endura dans un état d'angoisse extrême. Mon petit organe avait réussi à se cacher quelque part au fond de moi pour se protéger. Il allait bien, j'allais vivre. Parfois je me dis que si tout s'était arrêté là, j'aurais terminé mon devoir d'existence un peu plus rapidement que les autres. C'était fait. Pas plus mal. Sauf que j'aurais manqué *Huit et demi* de Fellini, Gérard de Nerval, Dada, de nombreux fous rires avec Topor, deux ou trois grandes passions accompagnées de chagrins infinis et de joies extrêmes, l'amitié complice de Gérard Garouste, Roland Blanche et Philippe Khorsand, je n'aurais pas connu ma mère, cette femme d'une grande beauté, sensible, anxieuse, pleine d'humour et parfois un peu méchante comme seules le sont les vraies gentilles. Alors finalement c'est aussi bien que ce brave petit homme qui conduisait en regardant la mer ne m'ait pas tout à fait occis. À part la terreur qu'on me fasse des piqûres, ce souvenir s'est effacé. Seul le récit que m'en fit ma mère le conserve quelque part, comme une carte postale d'un endroit que je ne reconnais plus ainsi qu'une cicatrice sur le côté gauche rappelant une plaie due à trois côtes cassées. Reste une photo de mes parents en maillot de bain assis sur la plage avant l'accident, je me tiens entre eux deux. Ils ont la jeunesse et la beauté un peu figée de l'après-guerre. Nous avons l'air heureux, pas plus. Je

me demande si mon père aimait déjà une autre femme. Je ne suis revenu à La Baule qu'une seule fois depuis cet été-là, un week-end dans les années 1980 pour rompre avec une fort brillante et jolie jeune femme dont la passion dragonnante m'épuisait. Sans doute m'étais-je dit que l'iode et le bon air de la mer me donneraient le courage d'en finir.

Ville étrange que cette station balnéaire dont le succès tient peut-être moins à cette longue plage un peu ennuyeuse qui la borde qu'au fait qu'on y échappe à la mort et à l'amour vampire.

L'hôtel est vaste, sombre, le bar en bois blond, les fauteuils couverts de velours épais, le concierge stylé. Sur sa veste brillent sans éclat des boutons de cuivre, ses joues sont marbrées par le whisky, il m'indique la réception. Les tapis sont profonds. Tout repose dans l'ennui confortable d'où jaillissent les romans d'Agatha Christie.

Je suis ici pour la thalassothérapie, je dois y patauger pendant quatre jours, je n'ai pas eu le choix, ils s'y sont tous mis, ma fille Alexie en tête. « Dès ta sortie de l'hôpital tu pars, j'ai réservé. »

L'hôpital, c'est l'hôpital Cochin. Le SAMU toutes sirènes hurlantes m'y a conduit il y a trois jours. Samedi dernier, après avoir gravi un peu vite les deux étages qui menaient à la sortie d'un cinéma proche de l'Opéra, j'eus soudain la sensation que mes poumons s'étaient miniaturisés, presque impossible de respirer. « Tu es tout blanc, me dit Juliette qui m'accompagnait, il faut appeler un docteur. » Le souffle me revenait peu à peu mais pour la rassurer je téléphonai à mon ami Patrick Pelloux, inscrit depuis toujours sur la liste des contacts de mon portable car il a la double qualité d'être un excellent urgentiste et de faire partie de la rédaction de *Charlie Hebdo* ; il est de plus l'auteur d'un best-seller consacré aux dernières heures d'une centaine de grands personnages et, pour certains, à leur ultime bon mot. Au cas où les choses se compliqueraient et si avec un peu de chance me venait à l'esprit une phrase cocasse, question postérité j'étais dans les meilleures mains. « Tu t'assieds dans ta voiture, tu ne bouges pas, je m'occupe de tout, tu attends », lança Pelloux d'une voix qu'il ne parvenait pas à rendre rassurante.

Très vite j'aperçois au loin l'éclat bleuté d'un gyrophare tournant sur le toit d'un camion blanc qui fend à toute vitesse les embouteillages du boulevard des Italiens. J'adorerais ressentir un jour la jouissance d'un conducteur d'ambulance du SAMU regardant, telle la mer Rouge, s'ouvrir devant lui le trafic le plus compact du monde pour lui laisser le passage.

Tout perclus de fils, de perfusions et d'électrodes, enveloppé dans un morceau de drap, sorte de hérisson albinos, on me débarque sur un chariot qui file aussitôt dans les couloirs du pavillon Achard réservé aux soins intensifs de cardiologie. Un troupeau de blouses blanches

m'engouffre dans une chambre dont le plafonnier hoquette puis s'allume violemment. On me déshabille, on raccorde mes tuyaux à un ordinateur fixé au-dessus du lit, on m'allonge vite et doucement, on me pose des questions en rafale. « Nom ? Âge ? Poids ? Adresse ? Vous vivez en appartement ? » La petite Antillaise en train d'installer mon urinoir éclate de rire : « Un appartement ? ! Il habite une villa, minimum ! Un patient qui a une chambre seul, réservée avant même qu'il ait été examiné, c'est même un château où il doit vivre ! » Ses rires redoublent entraînant ceux des autres. Je me demande de quel prince Pelloux a annoncé l'arrivée.

D'ailleurs le voilà l'ami Patrick, il entre dans la chambre, blouson de cuir noir et casque de motard sous le bras accompagné de Juliette qu'il n'a pas quittée pendant qu'on m'accompagnait ici. « Tout va bien mon Jean-Michel, dit-il avec un grand sourire, les premiers résultats ne sont pas alarmants. » Pelloux a le regard le plus gentil du monde, c'est le genre de type qui redonne au mot « ami » une saveur que beaucoup de ceux qui se targuent d'en être lui ont enlevé. Il a même réussi à joindre son copain le professeur Varenne qui viendra demain matin dimanche (je ne suis pas un prince, je suis un roi !) me faire une coronarographie.

Alité, nourri d'un yaourt, seule denrée identifiable sur le plateau du dîner, parfaitement branché à la machine qui dit tout de l'état de mon cœur, le calme s'installe. Le personnel hospitalier a disparu. Pelloux rassuré s'échappe, Juliette assise au pied de mon lit après avoir pratiqué un humour noir haut de gamme destiné à me faire rigoler avant ma mort attend que je sois endormi pour quitter la pièce à son tour. Obscurité.

Le fracas de la porte tapant contre le mur explose dans mon crâne. Je me réveille en sursaut. Les néons qui s'allument m'aveuglent. « Bonsoir, je suis Sophie, votre infirmière de nuit », clame une voix vinaigrée qui s'échappe d'une petite dame, format rongeur, sanglée dans une blouse verte. Lunettes rondes, monture d'acier, cheveux blancs extrafins chignonnés sur la nuque. L'aide-soignante fixe le tensiomètre dont elle vient de ceindre mon bras gauche. « Pas trop mal », murmure-t-elle et, sans me jeter un regard, griffonne quelques chiffres sur mon dossier. Elle place ensuite le mesureur d'oxygène à l'extrémité de mon index. Deux, trois questions machinales suivent, j'y réponds. Pour la première fois elle me regarde : « Théâtre du Rond-Point ? Bien sûr que je connais, j'y suis allée tous les soirs pendant une semaine... » Je me redresse intrigué par cette spectatrice dont l'assiduité frôle l'addiction. « Quand je vous dis une semaine c'est peut-être même dix jours... Malgré le froid et les cars de flics on n'a rien lâché... On a tenu jusqu'à la dernière représentation de cette

saloperie de pièce qui crachait sur notre Seigneur Jésus... » Ma poitrine se serre. Elle me fixe : « Vous me reconnaissez ? » Je remue négativement la tête. « Moi si, d'ailleurs je me doutais bien que c'était vous... c'est de la chance je ne fais pas partie de l'hôpital, je suis là juste cette nuit pour un remplacement et je tombe sur vous, qui avez programmé ce sacrilège dans votre théâtre... » Mes mains prisonnières des perfusions deviennent moites. « *Golgota Picnic* ! Déjà le titre, juste le titre, il est odieux, vous ne trouvez pas ? » Elle est pâle, ses yeux se durcissent, sa voix est métallique. « Vous veniez nous narguer tous les soirs protégé par vos quatre cents CRS pendant que nous clamions notre foi à Celui qui a racheté nos péchés et que vous torturiez tous les soirs devant huit cents personnes. »

Ma bouche s'assèche, je viens d'apercevoir accrochée à son insigne d'infirmière une médaille en fer-blanc représentant le cœur de Jésus triomphant d'où jaillit un crucifix. Mon cœur à moi se met à tanguer de plus en plus. Je n'arrive pas à le croire, je suis là, seul dans une chambre d'hôpital à la suite d'une alerte cardiaque, et qui débarque en plein milieu de la nuit ? Une infirmière membre de Civitas ! Ceux qui veulent ma peau depuis trois ans. Civitas, cette secte d'intégristes catholiques dont le leader Alain Escada, transfuge du Front national belge, étrange humanoïde mélange de Tintin au Congo et de Godefroy de Bouillon tendance inquisiteur médiéval, champion de la parole immaculée et du Christ roi du monde, a lancé — médiatisation oblige — une croisade d'abord contre le Théâtre de la Ville où se jouait la pièce de Romeo Castellucci, *Sur le concept du visage du fils de Dieu*, qu'il n'a pas réussi à faire interdire, puis contre le Théâtre du Rond-Point dans l'espoir de délivrer Jésus du tombeau de blasphèmes où le tient prisonnier Rodrigo García avec sa pièce *Golgota Picnic*. Chaque soir il a rassemblé ses partisans avenue Franklin-Delano-Roosevelt, trois à cinq cents personnes bardées d'étendards aux armes du Christ sauveur, les uns brandissant des vierges lumineuses, les autres coiffés de couronnes d'épines traînant sur leur dos des crucifix de la taille d'un chêne suivis par des troupes de dames enchasublées aux couleurs des fraternités Saint-Pie-X qui se traînaient à genoux, les mains aux ongles vernissés de Chanel jointes dans la prière, tandis que des prêtres faméliques dont le visage osseux était surmonté d'un béret noir — mélange subtil d'anachorète et de commando parachutiste — avançaient mâchoires serrées prêts à en découdre avec les forces de l'ordre qui entouraient le théâtre. Propre et souriant, les mains derrière le dos, vêtu d'une gabardine beigeasse impeccablement repassée, Alain Escada lançait par à-coups des slogans que reprenaient en chœur ses fidèles. « France blanche et catholique ! », « Jésus règne ! », alternant avec des cantiques en latin entre lesquels la foule chantait avec une jubilation carnassière : « Pendez, pendez Jean-

Michel Ribes dans son théâtre de Satan ! » Suite en musique des centaines de menaces de mort que j'ai reçues par courrier anonyme les mois précédant les représentations. Se mêlaient à cette horde grand nombre de membres de partis d'extrême droite, des intégristes islamiques — tous les fanatismes religieux sont bienvenus — et probablement quelques adhérents à l'UMP tendance Droite forte, puisque quarante-neuf députés de ce parti (républicain ?) venaient de leur déclarer leur soutien. Sans oublier le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, catcheur en soutane, menaçant la police de son crucifix en hurlant : « *In nomine Pater...* » Je regardais avec admiration les compagnies de CRS alignées face à ces hordes fascistes, protégeant chaque soir pendant cinq à six heures la liberté d'expression. Je me pris à regretter d'avoir jeté sur eux tant de pavés en mai 68. D'autant que de près le CRS est souvent attendrissant. Ces hordes hystérisées de Civitas, croisés du Nouveau Testament, avaient été précédées quelques jours avant la première représentation par une troupe de ravis de la crèche venus déposer des gerbes de fleurs blanches autour du théâtre pour le purifier, certains s'agenouillant devant la billetterie, bras écartés, tête levée vers le ciel, suppliant que le diable ne vienne pas prendre logis ici.

Mon ami Michael Lonsdale vint aussi un soir traîner sa gentille silhouette de saint homme devant le théâtre, me demandant s'il était vraiment nécessaire que je maltraite le Christ. Je lui demandai à mon tour si lorsqu'il se faisait fouetter cul nu par une pute en cuissardes devant des moines dans *Le Fantôme de la liberté* de Luis Buñuel, il illustrait parfaitement le dogme des Évangiles. Il sourit en haussant les épaules.

Nous recevions quotidiennement des soutiens de nombreuses associations, la Ligue des droits de l'homme en tête, catholiques modérés, passants, public. Un seul homme politique est venu sur le terrain nous apporter son soutien : Manuel Valls qui n'était pas en décembre 2011 ministre de l'Intérieur ni Premier ministre. J'oubliais, il y en eut un autre, disons un demi-homme politique, le ministre de la Culture en titre, censé être le premier rempart contre tous les assauts lancés pour bâillonner la liberté de création, Frédéric Mitterrand qui, pour toute condamnation de ces attroupements liberticides, s'exprima à la radio en demandant timidement « une protection de la laïcité » tout en ajoutant qu'il était très attaché à la tradition chrétienne et qu'il soutenait tous les maires qui souhaitaient construire une chapelle. Là il ne s'agissait plus de défendre devant les caméras de la presse internationale Roman Polanski, idole soutenue par l'ensemble de l'intelligentsia planétaire, mais de venir au secours d'un poète hispano-argentin dont l'œuvre courageusement iconoclaste qui s'attaquait à la tyrannie de la religion catholique ne plaisait pas à la

Sarkozie. Les courtisans du président en exercice craignaient en prenant position pour l'art de Rodrigo García de perdre les voix d'extrême droite qu'ils cherchaient à récupérer par tous les moyens en vue de la prochaine élection présidentielle.

Frédéric Mitterrand, ombre parmi les ombres, se glisse dans le hall du théâtre quelques instants avant l'une des représentations. Il me fait demander. Craignant de croiser le regard d'un des responsables de la police qui aurait pu témoigner de sa présence dans ce lieu de perdition, il m'entraîne derrière le guichet des invitations. « Tu vois, tu pourras dire que je suis venu », terminant sa phrase d'un sourire aussi mou que sa lèvre inférieure qui se met à pendre plus qu'à l'accoutumée. « Tu vas voir, le spectacle n'a rien d'un sacrilège », lui dis-je en me dirigeant vers une des portes d'entrée de la grande salle. « Ah non je ne reste pas !

— Tu ne vois pas la pièce ?

— Certainement pas... ça je ne peux pas ! »

Et il s'enfuit la queue entre les jambes. L'ami des poètes, le frère des artistes, le protecteur des arts et des lettres abandonnait un écrivain à la vindicte de l'hystérie chrétienne, sans même avoir ni lu ni regardé son œuvre, retournant ni vu ni connu à la niche de peur que son maître ne le réprimande d'avoir par cette visite inopportune risqué de fâcher cette foule d'inquisiteurs beuglants, conglomerat d'électeurs qu'il cherchait à séduire. Civitas qui, quelques mois plus tard, le 13 mars 2012, m'a fait agresser par deux de ses nervis vers 20 h 30 à la sortie d'une répétition de l'opéra-bouffe que j'avais commis avec Reinhardt Wagner, *René l'énervé*, qui se jouait à l'Opéra de Nancy. Ils se sont précipités sur moi, me déversant sur la tête un cageot rempli d'excréments de chien et des tracts à l'effigie de Jésus. Ce mélange est l'annonce prémonitoire du résultat de leur action : mettre la religion dans la merde.

La petite infirmière, fanatique d'un Christ dont Jésus lui-même aurait honte, est des leurs. D'une main nerveuse, elle déchire l'enveloppe contenant un médicament. Ne serait-elle pas membre d'un commando venu en finir avec l'antéchrist profitant de son hospitalisation ? Je tente de me raisonner, en vain, la peur m'envahit. « Tenez, buvez ! » lance-t-elle en me tendant un verre d'eau d'une main et une gélule de l'autre. J'avale une gorgée parvenant à conserver sous la langue la pilule que je recrache dès qu'elle tourne la tête, persuadé qu'il s'agit d'une substance toxique destinée à me bloquer une artère... Le souffle me manque mais je tente une médiation. « Vous savez madame que la plupart des personnes qui nous ont soutenus étaient des catholiques...

— Modérés ! tonne-t-elle, je sais, seulement les catholiques modérés n'existent pas, on est catholique ou on ne l'est pas ! Croyez-vous que

l'on peut croire modérément en Dieu ? » Incapable d'articuler une parole après cette canonnade, je me recroqueville dans mon lit en essayant de saisir la petite poire destinée à appeler de l'aide, mais je réalise horrifié que cette nuit, l'aide c'est elle, venue exécuter une vengeance divine, achever le pire des mécréants qui a conspué la figure de Jésus en place publique ! Elle s'approche de ma perfusion. Le bip témoin de mon rythme cardiaque s'accélère follement. Un cri déchire ma gorge : « Non, ne faites pas ça ! » Mon hurlement bloque son geste. Elle s'approche de moi avec un regard tendre qui ne présage rien de bon et s'agenouille à mon chevet me susurrant à l'oreille : « Confessez-vous monsieur Ribes, Dieu vous aime, il a besoin de vous entendre... » Incapable de me laver de mes péchés avant ma mort prochaine, je tente de me persuader que tout cela n'est pas vrai, qu'il s'agit d'une hallucination due aux médicaments dont on m'a gavé. Je sens un objet rigide s'introduire dans mon oreille, c'est elle qui l'enfonce, j'ai mal. « Je prends votre température, monsieur Ribes. » Je ne la crois pas, c'est la fin. « 36,9 », dit-elle d'une voix blanche. Je la sens s'éloigner. Elle m'a probablement injecté un liquide mortel dans le tympan. Il me semble apercevoir des larmes qui coulent sur ses joues, elle les essuie d'un revers de manche. Elle regrette son crime, mais c'est trop tard ! Mon cœur bat la chamade, je suis foutu. Le plafonnier s'éteint. Elle ouvre la porte, la lumière grise du couloir découpe sa silhouette de rat sur le mur. « Au revoir monsieur Ribes, j'ai fini. » La porte se ferme. Noir. Je ne bouge plus. Je ne bouge plus du tout. Ma bouche est entrouverte. Aucun air n'y entre ni n'en sort. Je n'ose pas remuer les yeux. Je vais mourir immobile. Sur le mur face à moi une petite lumière verte fait des bonds réguliers, c'est le reflet de l'ordinateur fixé au-dessus de mon lit qui dit tout de mon cœur. Les éclats continuent de taper le mur. Donc je suis vivant. Oh merci mon Dieu !

Soleil de février. Morceau d'été incongru. Les boulevards sont doux. Je quitte l'hôpital Cochin. Une vaste terrasse attire mon cœur guéri. Boire un café. Je m'assieds heureux comme un étranger à Paris. Un homme lit un journal, une fumée de cigarette l'entoure, une bière posée sur la table ronde. J'appelle le garçon. L'homme tourne une page, je découvre son visage : le diable ! Ou plutôt son assistant, Philippe Sollers ! Il rigole en me voyant. « Tu sors de là ? Ils t'ont évité le Père-Lachaise ? » Boire un coup avec le diable ça fait quand même plaisir après la nuit que je viens de passer.

Miettes

Abraham Topor

Topor me dit que c'est la gardienne de l'immeuble où ils habitaient qui a dénoncé son père Abraham aux nazis. Il fut emmené au camp de Drancy. Je lui demande si à son retour, la gardienne était toujours là. Elle l'était. « Vous ne l'avez pas égorgée ? »

— Non, me répond-il. Quand on passait devant elle, papa nous disait : “Ne ne la regardez pas, ça lui apprendra...” »

Perroquet

La première femme dont je suis tombé amoureux avait un perroquet. Je l'ai rencontrée dans le wagon-restaurant du train Paris-Nice. J'avais dix-sept ans. J'ai voulu la rejoindre dans sa couchette, mais quand j'ai frappé à la porte le perroquet a crié : « N'entrez pas ! » Par la suite, je me suis efforcé de n'aimer que des femmes dont les animaux domestiques ne parlaient pas.

À choisir

L'amour est volage et souvent éphémère, la mort rarement. La garantie d'une fidélité éternelle que nous offre le décès nous console de mourir. D'où sans doute ce désespoir serein ressenti lors des enterrements, tandis que la cérémonie du mariage nous étreint toujours d'une joie intranquille.

Faiblesse

Je ne résiste pas à la guimauve en lanière. Non, je ne résiste pas.

Trois déjeuners rue du Bac

Régulièrement, écrivains ou peintres amis de mon beau-père Jean Cortot et de ma mère venaient déjeuner à la maison. Parfois, j'étais là.

L'homme pressé

Hiver 1974. Paul Morand est assis en face de l'écrivain Claude Delay. Il connaît Jean Cortot depuis qu'il est enfant, il aime ma mère, elle le fait rire. Il coupe sa viande deux fois plus vite que nous. Il avoue qu'il n'a jamais été capable de rompre avec aucune de ses maîtresses et à l'âge qu'il a, quatre-vingt-six ans, il lui faudrait deux autocars pour les faire voyager et une dizaine de châteaux pour les loger. Mais c'est ainsi, l'amour ne s'achève pas chez lui, il ne peut se séparer d'aucune des femmes que son cœur collectionne. Est-ce la conversation sur Coco Chanel avec Claude Delay — tous deux ont écrit un livre sur elle — qu'il ne souhaite pas poursuivre ou un léger coup d'œil sur sa montre qui soudain le fait jaillir de sa chaise sans un regard pour le filet de bœuf à peine entamé qui gît dans son assiette, toujours est-il que Paul Morand, à la stupéfaction générale, quitte la table, puis la pièce, se précipite sur son manteau laissé dans l'entrée et avec une autorité cinglante réclame à ma mère qui le poursuit un taxi ! Tout a été très vite. Je me propose de le conduire, il accepte. Nous dévalons l'escalier. Il saute dans ma petite voiture rouge mal garée. Il me félicite de m'être stationné sur les clous ; le temps perdu à chercher une place est à rayer de l'existence. Je conduis vite, ça lui plaît. Nous arrivons place de la Concorde. Il m'indique l'entrée de l'Automobile Club. Il me dit faire plusieurs longueurs de piscine chaque jour à quatorze heures. Il est 13 h 57. Parfait. Pile. Tout juste. Paul Morand n'attend pas que je lui ouvre la porte, il est déjà dehors, il lève une main pour me remercier, le portier le salue, il a disparu. Les vingt minutes qu'a duré ce voyage m'en ont paru à peine une. Vit-on plus vieux en vivant plus vite ? Vit-on plus ? Vit-on moins ? Pas de réponse. Le seul gagnant aujourd'hui est Éros notre chien, qui va se régaler avec le filet de bœuf délaissé par l'homme pressé.

L'homme oppressé

Printemps 1980. Ma mère a préparé un poulet aux marrons et poivrons. Recette de Marie-Laure Tardieu, qui vient déjeuner avec son mari le poète Jean Tardieu. Milan Kundera et sa femme Olga seront là aussi, c'est Carlos Fuentes qui les a présentés à Jean Cortot et à ma mère, depuis ils se sont liés d'amitié. Milan Kundera est un homme solide, fragile, courtois, rugueux. Sa femme veille sur lui. Elle ne le lâche pas des yeux, même quand elle s'adresse à vous, c'est lui qu'elle regarde. Belle, brune, chaleureuse, Olga entoure son mari. Elle fait de la gymnastique avec lui, elle note ce qu'il dit quand ils se promènent, elle surveille ce qu'il mange. Kundera parle des traductions de ses livres en français qui sont épouvantables, il va toutes les réécrire maintenant qu'il manie notre langue comme la sienne. Jean Tardieu, charmant, timide, étonné, l'écoute avec une compassion souriante. De temps en temps, Olga souligne, précise, commente la pensée de Kundera. Il ne s'en offusque pas, il ne l'en empêche pas, il accepte. Elle nous déclare au milieu du repas que Milan est fatigué en ce moment et qu'il a beaucoup de mal à écrire. Ils devront nous quitter dès la fin du déjeuner, elle veut qu'il fasse une sieste de deux heures pour pouvoir travailler ensuite détendu. Elle tient absolument à ce qu'il écrive tous les jours. Milan écoute sa femme exposer devant nous les règles de son hygiène de vie. Il ne dit rien. Son visage carré n'exprime aucune exaspération, ses yeux sont immobiles. Marie-Laure félicite ma mère pour son poulet qu'elle réussit beaucoup mieux qu'elle. Kundera se glisse avec amabilité dans l'hommage. Sous son impassibilité, je l'imagine oppressé, oppressé par sa femme qui le guide, l'enveloppe et le soutient mais aussi oppressé à l'idée qu'elle puisse ne plus être là et qu'il se retrouve tout seul face au vide qu'il traverse.

Comme annoncé, à la dernière cuillerée de la salade de fruits, Olga se lève, dit combien ils ont été heureux de partager cet excellent déjeuner avec nous, Milan surenchérit et quitte la table à son tour. Olga l'aide à enfiler son manteau, elle lui souffle quelques mots tchèques à l'oreille, Kundera se tourne vers sa femme en écartant les bras pour lui signifier qu'il ne peut pas aller plus vite. Il embrasse ma mère. Olga passe son bras sous celui de son mari et l'entraîne sur le palier.

Un mois plus tard paraîtra *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Vive la sieste !

L'homme compressé

Automne 1960. Raymond Queneau et son épouse Jeanine, sa « Zazie », viennent souvent déjeuner ou dîner à la maison. Ils sont très

proches de ma mère et de Jean Cortot. Chaque fois qu'ils arrivent, c'est une joie. J'adore Queneau, sans savoir qu'il s'agit de Queneau. Enfant je ne connaissais ni ses romans, ni ses poèmes, c'était lui que j'aimais. Son rire enrayé dont les éclats remplissent de larmes ses yeux tendres et malins, sa gentillesse nuageuse, sa science discrète, son savoir caché, il sait tout Raymond Queneau, les petites choses sans importance, les histoires vraies, rigolotes et toutes les mathématiques acrobatiques qui vous montent jusqu'aux étoiles. Ce jour-là, en plus des Queneau, vient déjeuner Jean Parédès, un acteur dodu avec une grande bouche et une fine moustache dont la fantaisie fait merveille chez Pagnol et en ce moment dans *La Vie parisienne* d'Offenbach montée par Jean-Louis Barrault. Le subtil et drôlissime Pierre Bertin y interprète le baron de Gondremarck. C'est un ami de longue date de Jean Cortot, ils se sont rencontrés lorsque Jean peignait les décors de la compagnie Renaud-Barrault, installée au Théâtre Marigny après guerre. Jean a demandé à Pierre Bertin le téléphone de Parédès, qui l'a enchanté dans le rôle du Major, pour l'inviter à déjeuner. Amoureux passionné d'Offenbach, mon beau-père est capable de chanter l'intégrale de ses opéras-bouffes. La conversation s'envole bien sûr autour d'Offenbach. Parédès, la bouche pleine, il mange très salement, ne peut s'empêcher de lancer deux ou trois répliques, Queneau s'en remémore d'autres, Jean chante *Son habit a craqué dans le dos*, repris en chœur par l'ensemble des convives. Seule Jeanine, petite souris silencieuse, n'ajoute pas sa voix à la joyeuse chorale. Elle ne quitte pas des yeux Raymond son mari. Il ne chante plus. Jeanine n'aime qu'une chose, le faire rire, le surprendre, l'étonner. Elle se doute qu'il s'ennuie. Alors dès que le chant se termine, elle s'adresse à Jean Parédès dont il est de notoriété publique qu'il est homosexuel, d'une voix douce et courtoise elle lui dit : « Cher monsieur, puisque nous avons la chance de vous avoir à cette table, j'aimerais vous poser une question qui me taraude depuis longtemps.

— Je vous en prie madame, répond Parédès, flatté que la femme du grand Queneau le sollicite.

— Eh bien voilà, poursuit Jeanine, est-ce que ça fait mal au dos de se faire enculer ? »

L'air devient soudain solide. Un silence paralysant saisit les convives. Parédès, dont la lèvre inférieure s'effondre lentement sous le choc, ne parvient pas à respirer. Mutisme général, brisé peu à peu par le gémissement d'un animal blessé. Une longue plainte douloureuse. Tous se tournent vers Raymond Queneau, le visage congestionné, qui paraît s'étouffer. Il se plie en deux, posant le front sur son assiette, cherche de l'air, en trouve dans une aspiration de pachyderme, on devine un rire qui se débat sans pouvoir éclater, un rire énorme compressé dans sa gorge trop étroite. Des larmes jaillissent sous ses

paupières, il porte sa serviette contre sa bouche pour empêcher les jets de salive, il étouffe, relève la tête d'un coup et libère par sursauts un rire aigu, un rire d'enfant, un rire dont la douleur devient bonheur. Zazie-Jeanine est radieuse, elle a réussi à faire rire l'homme qu'elle aime.

Kignorge

Kignorge est le titre d'une encyclopédie que nous rêvions d'écrire Topor et moi. Une somme considérable réunissant l'ensemble de nos ignorances, pour les saluer, les remercier de rester vivantes, honorer leur résistance à tous les savoirs. Il s'agissait d'un ouvrage qui devait s'opposer frontalement à la célèbre publication « Que sais-je ? », dévorée quotidiennement par l'Université, bible des étudiants, compilation des certitudes accouchées par trois mille ans de civilisation. Fort heureusement, *Kignorge* n'a jamais vu le jour. Notre projet est resté à l'état de rêve, de désir, sans doute pour le protéger, en l'empêchant de naître dans un monde qui dès sa première publication l'aurait salué comme un complément à nos connaissances, assassinant du même coup son contenu.

Bien plus utile que le sauvetage de l'ours blanc pataugeant sur une banquise tiède, bien plus nécessaire que l'arrêt de la déforestation en Amazonie, beaucoup plus urgent que l'éradication du SIDA ou la mise en place de je ne sais quel cessez-le-feu au Moyen-Orient, bien plus indispensable que ces milliers d'ONG soignant les pestiférés, appareillant les handicapés ou réhydratant le Sahel, la conservation de nos ignorances, la défense de nos incompréhensions, de nos terreurs et de nos balbutiements. Notre idiotie est taillée en pièces chaque année par une science arrogante qui la réduit comme peau de chagrin au risque de faire disparaître à jamais inconscience, naïveté, inexpérience, approximation, incompetence et mystère d'où naissent tous les arts et poèmes sans lesquels l'Humanité ne serait depuis longtemps qu'un vieux cadavre plastifié par les raisonnements. Ne pas même se laisser tenter par le gai savoir, seul le pas-savoir est source d'émerveillement.

Aux ignorants le cœur rempli de joie. *Kignorge* ? Tout j'espère.

Jean-Marie Gourio

Seule une « brève » prononcée sur un comptoir et aussitôt inscrite par lui sur son carnet pourrait dire qui est Jean-Marie Gourio.

Jean-Marie est nombreux. Il a attrapé plus de soixante mille phrases dans des cafés. Elles sont toutes lui. Ne nous parvient que ce qu'on est. Nous n'écoutons que nous-même chez l'autre. Poète fulgurant, homme d'alcool comme on dit homme de génie, rieur de tout, guerrier fragile sorti blessé mais vainqueur des combats de l'enfance, Gourio laisse souvent ses cheveux boucler comme ceux de Molière, sans doute parce qu'il aime le théâtre. Il écrit ses romans dans un village au bord d'un lac où, quand vient le printemps, il organise un carnaval du livre. Une foule de gens venus des montagnes et des villes s'y rend, et même le maire, le député, des docteurs et le préfet accourent se faire dédicacer leur livre par un écrivain qui ne sait pas quoi leur dire. Nous avons inventé ensemble du cinéma, du théâtre, de la télévision. Nous nous comprenons très vite. Comme des tigres. « Je n'ai des rapports humains qu'avec les animaux », a écrit Gourio. Des bêtes rapides surtout. Comme l'était Topor. Question vitesse, ils sont pareils. À peine vue, la gazelle est croquée. Ou pas. Ils sont fauves ou moineaux. Surprenants d'abord. Jean-Marie se lève tôt, à l'aube ou même avant quand elle traîne en hiver. Il a une montre-bracelet qui pend à sa ceinture, il ne la regarde pas beaucoup, il est toujours en avance aux rendez-vous, ou alors il ne vient pas. Il a peur parfois. Je ne sais pas de quoi, mais il a peur. Il ne veut pas le montrer, alors il ne vient pas.

C'est Gébé, le grand Gébé, ça ne m'étonne pas de lui, qui me l'a présenté au début des années 1980. Il l'a emmené sur le tournage de *Merci Bernard*. C'était dans le jardin des Tuileries, il faisait beau, nous filmions le générique de la série. Tout en noir avec des chaînes qui lui pendaient partout, des bottes et des lunettes noires aussi. Il est arrivé caché. Trois ans auparavant, il empaquetait les *Charlie Hebdo* à livrer, il en était devenu le rédacteur en chef. Rapide, je l'ai dit, Jean-Marie. « Salut ! Salut ! », nos premiers mots. Après il y en a eu plein d'autres pendant trente-cinq ans.

Gourio a entendu le vrai monde, celui qu'on ne raconte pas dans les journaux mais que les gens vivent. En plus il sait tout des étoiles. Et de

la Lune aussi. C'est lui qui nous révéla le premier dans un de ses romans l'existence d'un bistrot sur cette planète qui s'allume la nuit. Il préféra ne pas y emmener Blandine qu'il épousa à Talloires, là où les cafés ont les pieds sur terre.

Jour blanc

La campagne est vaste, gelée, blanche. La voiture est venue nous chercher à l'aéroport de Toulouse tôt ce matin pour nous conduire à Ambox, petit village du Gers où le producteur Daniel Toscan du Plantier possède une maison. Il m'avait invité un été à y passer une semaine. Sydney mon épouse et Alexie ma fille m'avaient accompagné. Nous avions ri, Daniel était comme à son habitude brillant, tendrement cynique et chaleureux. Souvent en maillot de bain au bord de la piscine. C'est la première fois que je le voyais brillant en maillot de bain. Son talent de causeur ne souffrait aucunement de sa nudité brièvement interrompue par un short rose et des sandales de moine. Son épouse, Sophie, ne venait pas à la piscine. Elle était souvent occupée dans d'autres pièces de la maison, la plupart du temps à la cuisine où elle préparait les repas. Nous déjeunions dans la cour protégée du soleil par de grands arbres je crois. Une sorte d'espace rempli d'indifférence polie ou parfois d'une série de facéties acidulées sur le mariage séparait souvent Daniel de sa femme. Comme s'ils souhaitaient se parler de loin de peur qu'une conversation trop rapprochée n'envenime leurs rapports distendus. Sophie esquivait sans manifester la moindre affectation, l'habitude probablement, les piques de Daniel à la fois spirituelles et toujours dérangeantes... Est-ce pour accroître cette distance entre elle et lui que Sophie est tombée amoureuse de cette petite maison isolée dans le comté de Cork en Irlande et qu'elle s'en est portée acquéreuse ? Maison blanche perdue dans la lande où il y a neuf jours, le 22 décembre 1996 au matin, on l'a retrouvée morte, allongée sur un chemin qui grimpait chez elle, le front cassé par la pierre de son assassin. Elle avait trente-huit ans.

La voiture s'est arrêtée sans bruit devant la maison de maître collée à une grange, vaste pièce élégamment décorée de meubles régionaux anciens et de toiles de peintres contemporains. Daniel, entouré de quelques amis, vêtu d'un costume gris clair s'approche avec un léger sourire, le sourcil moqueur. « Pour une bonne blague, c'est une bonne blague, non ? » avait-il l'air de dire. Il me remercie d'être là sans faire peser ni sur moi ni sur personne le chagrin qui rehausse sa superbe. Le

fil de Sophie vient d'annoncer à son père que désormais il resterait avec son beau-père, Daniel. Ce dernier lance à la cantonade : « J'ai toujours rêvé d'avoir quatre femmes et pas d'enfants, et me voilà avec quatre enfants sans femme ! » Puis, plus Guitry que Guitry, il enchaîne : « Quelle présence, non ? Elle est là plus que jamais. »

Il est temps de rejoindre l'église. Daniel enfilant un manteau se tourne vers l'assemblée : « C'était prévu pour moi ce cimetière, elle a voulu me montrer comment il fallait faire. Elle commandait tout. »

Dehors la température est tombée en dessous de zéro. À ceux qui s'inquiètent qu'elle ne soit encore plus basse dans la petite église où doit se dire la messe, Nicolas Seydoux, l'ami fidèle, celui qui confia « sa » Gaumont à Daniel pendant des années puis la lui retira en 1985 après quelques films d'opéra, genre cinématographique dont Daniel était l'inventeur, qui avaient fini par faire sonner faux les comptes de la grande maison du septième art français, Nicolas Seydoux donc, avec une rigueur protestante très complémentaire à l'extravagance distinguée de Daniel, rassure les frileux en leur expliquant qu'il venait de les compter : il y aurait deux cent cinquante personnes dans l'église et, sachant que chaque être humain dégage une chaleur équivalente à cent watts, une température produite par vingt-cinq mille watts même agenouillés sur les prie-Dieu les maintiendrait dans une douillette moiteur qui ne les empêcherait en rien de communiquer avec l'Éternel pour qu'il accueille comme il le doit Sophie. Je regarde ces deux hommes si dissemblables dont l'amitié ne pouvait s'expliquer que par leur dinguerie commune, l'une raisonneuse jusqu'à porter la maniaquerie au rang des beaux-arts, l'autre flottante et improbable dont la drôlerie et le narcissisme pulvérisaient tout ce qui s'approchait de près ou de loin du convenu.

Parmi les invités, Maurice Pialat venu en voisin et récemment réconcilié avec son ami, son frère, producteur de l'ensemble de son œuvre qu'il avait appelé quand Daniel s'était fait virer de la Gaumont pour lui dire : « Que ce soit bien clair entre nous, je vous suis. »

Émotion intense, sanglots étouffés, larmes quand le cercueil si léger est déposé face à l'autel. Simple, avec des paroles qui nous parviennent, le prêtre nous parle de la résurrection, baume passager pour les uns, légende sans effet pour les autres. Tandis que l'homme de Dieu nous décrit le bonheur qu'éprouve la défunte de s'asseoir à côté du Seigneur, je sens sur ma nuque se répandre un souffle chaud. Je me retourne, c'est Maurice Pialat assis derrière moi qui s'est penché et me susurre qu'il aimait *Palace* et *Merci Bernard*, se remémorant dans un demi-fou rire la séquence des Jeux olympiques du Vatican avec l'épreuve du quatre fois cent mètres en eau bénite. Que fallait-il attendre d'autre du réalisateur de *Sous le soleil de Satan* assis dans une église sinon un petit blasphème !

Je regarde Daniel debout dans cette église glacée. Cet homme tendre, élégant, maître de lui qui, en ce jour de deuil, porte au creux de sa douleur son humour en panache. À quoi pense-t-il ? À Sophie qu'il vient de perdre mais qu'il avait perdue bien avant qu'elle ne disparaisse ? Ou est-il simplement à côté de lui-même, capable comme le disait celle qui avait été son grand amour avant de devenir sa meilleure amie, Isabelle Huppert, de désamorcer instantanément la pensée qui l'animait quelques secondes auparavant ? Immobile, il semble bouleversé autant que Nicolas Seydoux qui, à la vue des petits nuages de buée s'échappant de la bouche de chacune des personnes présentes, réalise que, pour la première fois peut-être de sa vie, un de ses calculs prévisionnels se révélait faux. Les gens ne se réchauffaient pas les uns les autres.

Miettes

Pierre Tornade

Pierre Tornade, acteur comique au physique d'éléphant triste, dès les beaux jours allait chaque dimanche tondre la pelouse autour du catafalque qu'il s'était fait construire pour son repos éternel, sur un lopin de terre près de Fontainebleau.

Parfois il emmenait sa fille qui aimait les monuments, son père et la campagne.

Âme

On parle peu des voyelles, pourtant un poète indien a certifié qu'elles étaient notre âme. C'est ma tante Néna qui m'a rapporté ces propos. On peut la croire, elle en a deux dans son nom et bien plus dans sa tête.

Spirale

- La cohérence est le poison de la création.
- Le raisonnement tue la pensée.
- Dire la pensée la diminue.
- Expliquer réduit.
- Comprendre ne permet pas de savoir.
- Ressentir ne suffit pas.
- Le silence n'est pas une garantie.
- Même les crétins se taisent.
- Et merde !

Le Montcel

Il pleut. Les essuie-glaces couinent. Je ne peux pas m'arrêter de pleurer. Assis à côté de ma mère, à l'avant de la Simca Aronde noire aux pneus blancs. Je la supplie de faire demi-tour. Ma valise est posée sur la banquette arrière remplie du linge obligatoire. La liste était précise. En traversant le carrefour Sèvres-Babylone, ma mère, pour écarter mon chagrin, me montre un immeuble qui faisait office de prison pour femmes. Je lui dis que c'est moi qu'elle emmène en prison, sans avoir commis d'autre crime que redoubler ma quatrième. Le feu passe au rouge. Ma mère m'embrasse, sans espoir de me rassurer elle me répète qu'elle viendra me chercher dimanche prochain, que nous passerons la journée ensemble. Et puis le parc, il y a ce beau parc. J'ai treize ans et déjà je n'aime pas la nature. Porte d'Orléans. Nationale 20. Paris dans le dos. Mon cœur se serre. C'est un tribunal qui a ordonné qu'on me mette en pension.

Un an auparavant, un étudiant brésilien, fils d'une amie de ma mère, m'est présenté. Il cherche un petit garçon brun pour jouer dans son film de fin d'études à l'IDHEC, école de cinéma devenue la FEMIS. Ça marche. Je tourne une journée. Il obtient son diplôme. Une semaine après cette brève rencontre, il me propose de jouer dans *Plouft le petit fantôme*, pièce de Maria Clara Machado aussi célèbre en Amérique latine que *Le Petit Prince* chez nous. Le personnage principal de ce conte a mon âge, douze ans. C'est un jeune fantôme vivant avec sa mère et son oncle sur une plage abandonnée. Il est le seul de la famille à croire que les gens existent. Ma mère m'autorise à aller faire le clown sur scène, ce qui permettra peut-être que je le fasse moins en classe. Répétitions. Je manque un peu l'école. Le grand soir arrive. Nous présentons la pièce dans le théâtre de la Maison du Brésil à la Cité internationale. Je parviens à surmonter ma terreur et, sans talent mais sans trou de mémoire non plus, je dis mon texte. Nous jouons six fois. Cette brève expérience d'acteur ne provoque en moi aucune vocation.

Mon père d'ordinaire très étranger à mon quotidien apprend ce court passage sur les planches. Il exige aussitôt que ma garde soit retirée à ma mère. La façon dont elle m'élève va me conduire tout

droit à l'échafaud. Je refuse d'habiter chez lui. Il intente un procès. Les charges à l'encontre de ma mère s'accumulent, ma grand-mère paternelle ayant même découvert entre autres forfaits dont ma génitrice s'est rendue coupable qu'elle me permet de manger ma viande avec de la moutarde. Je me réfugie chez les parents de mon ami de classe Serge Pelletier qui possèdent une maison à Framicourt dans l'Oise. Me soustraire de fait à une éventuelle décision de justice condamnant ma mère est contraire à la loi. On nous menace d'envoyer les gendarmes me récupérer. Le jugement est rendu. La sentence tombe : ni papa, ni maman, la pension.

La beauté du parc, surtout en ce début septembre, est séduisante, pourtant le choix de l'école du Montcel n'est pas dû au charme de la nature qui l'environne mais à sa capacité à accueillir sans rechigner des élèves de tous bords et de toutes origines. Pas nécessaire de montrer patte blanche, bulletin scolaire, ni même de passer le moindre examen pour y entrer. Il suffit que les parents honorent la note de cette scolarité nourrie-blanchie-logée. L'établissement borde la route qui mène à Jouy-en-Josas, gros bourg à proximité de Versailles, célèbre pour ses tissus d'ameublement dont le procédé d'impression avait été inventé au XVIII^e siècle par Oberkampf. Les fameuses toiles de Jouy tapissent encore aujourd'hui de bergères roses et moutons bleus les salons des notaires et la plupart des résidences secondaires des chirurgiens-dentistes non conventionnés. HEC, prestigieuse école de commerce, vient de s'installer dans la commune, l'endroit semble donc idoine pour y créer un collège d'excellence copié sur les pensions anglaises qui, grâce à une discipline quasi militaire, forment chaque année un petit troupeau de gentlemen à qui toutes les élites de la planète rêvent de ressembler.

Les cheveux drus et la carnation rose vif de M. Pierre-Jean Renaud montraient combien l'emmental, la vigne vaudoise et le lac Lemman dont il était originaire avaient donné à son âge avancé force et santé. Il lui en fallut sans doute pour acquérir ce château 1830 et ses dépendances dans les années 1950 et transformer le tout en internat haut de gamme. Hélas, le mode de recrutement pour le moins laxiste des élèves n'allait pas permettre à ce bon directeur helvète de remplir son établissement d'une jeunesse issue de l'écume de la bourgeoisie distinguée dont il rêvait. Patrick Modiano, qui parle de sa jeunesse errante dans son émouvant roman *Pedigree*, se souvient de ses quatre années passées au Montcel qu'il quitta quand j'y entrai. « À l'école du Montcel, écrit-il, se trouvaient des enfants mal aimés, des bâtards, des enfants perdus. Je me souviens d'un Brésilien qui fut longtemps mon voisin de dortoir, sans nouvelles de ses parents depuis deux ans, comme s'ils l'avaient mis à la consigne d'une gare oubliée. »

Passé le grand portail, la Simca de ma mère roule lentement en

montant la longue allée courbe qui mène au château. La magnificence du parc que nous traversons dont la pelouse éparpille cèdres, pins canadiens, sycomores et rhododendrons, loin de m'émerveiller m'étouffe. Je devine que ce paradis terrestre trop parfaitement arboré doit cacher une partie de l'enfer sinon sa totalité. Ma mère se gare sur un terre-plein où d'autres voitures sont alignées. Il y en a des belles et des moches, des vieilles et des neuves, des petites et des luxueuses. Nous ne descendons pas de la voiture. Ma mère est émue. Elle sait comme moi que dans une poignée de secondes, sans qu'elle l'ait voulu, nous allons être séparés pour la première fois. Rien à voir avec la section nette du cordon ombilical, là il s'agit d'un arrachement. Faire le deuil d'un proche disparu reste possible, mais le deuil d'un vivant n'est pas supportable. Je lui attrape la main, je ne veux pas rejoindre la file de garçons qu'un surveillant aligne au bas de l'escalier du château. Un homme, un professeur peut-être, habitué à ce type de situations, s'approche de la voiture et nous fait signe d'en descendre, les adieux les plus courts sont les moins douloureux.

Je suis en bout de rang. Je tiens ma valise et des papiers que je dois remplir dès l'attribution de mon dortoir. Personne ne parle. Les élèves ont le visage fermé, gris pour certains. Nous attendons, immobiles. La voiture de ma mère a disparu, je n'ai pas osé la regarder s'éloigner. Je revois tout à coup mon jeune frère Patrice en larmes courant dans la neige pour rattraper le taxi qui s'en va emmenant ma mère et moi. Elle vient de le confier à un home d'enfants à la montagne pour raison de santé. Il hurle qu'on ne l'abandonne pas. Ma douleur aujourd'hui est la même. Un « grand », comme on appelait ceux qui étaient en première, se place face à nous et d'une voix glaciale hurle : « Gauche !... Gauche !... Gauche !... » Nous le regardons sans comprendre. Il continue. Il répète : « Gauche ! » Peu à peu chacun d'entre nous, machinalement, tape le sol de son pied gauche. La file devient une colonne qui avance. Nous marchons au pas pour la première fois. Marche au pas. Section halte. Réveil dès l'aube par les cris rauques d'une sirène enrôlée. Salut aux couleurs, courses dans la forêt, on gèle, défilé en rang, repas immangeables, punitions à tout-va et bizutage à gogo. Ça allait durer quatre ans, le tout encadré par une dizaine d'élèves des grandes classes nommés « aspirants » par la direction, les plus zélés pouvant devenir « capitaines », le chef absolu ayant grade de « capitaine général ». Ces jeunes gens aussitôt adoubsés se pavanaient devant nous, ne se privant pas de jouir d'un pouvoir sans limites qui leur permettait même de nous priver de notre unique sortie du dimanche. Discrètement, avant les douches le soir, ils nous proposaient des marchandages qui pouvaient différer voire annuler les punitions infligées dans la journée. Racheter par exemple le triple du prix des romans policiers confisqués, payer l'équivalent d'une

cartouche de cigarettes pour un paquet saisi, courir l'hiver nu dans la nuit jusqu'au court de tennis et rapporter une poignée de terre rouge pour prouver qu'on y était allé. Un aspirant obligea un soir un jeune élève en larmes à boire un verre de sa pisse s'il voulait qu'il le laisse sortir le dimanche suivant. Dès ma première nuit dans cette pension de rêve, je ne fus pas épargné. Un grand type avec une tête triangulaire d'insecte tueur, chef de mon dortoir, me tira de mon lit prétextant que je remuais trop ce qui l'empêchait de dormir. Il jeta le matelas par terre, m'attrapa à la ceinture, me glissa entre les lamelles métalliques du sommier et se mit à sauter dessus. Hormis après la lecture de certaines critiques de mes pièces, c'est la seule fois de ma vie que j'ai eu envie de tuer.

La suppression de surveillants professionnels, remplacés par des élèves choisis, faisait partie des éléments chocs d'une communication destinée à vanter les méthodes d'éducation de la Maison. Sur le revers de la veste des capitaines, on épinglait un écusson métallique où brillait la devise du Montcel : « AGIR ». Devise respectée : sauf que l'action consistait essentiellement à mettre en place une organisation mafieuse parrainée par certains capitaines qui contrôlaient en sous-main tout ce que l'on pouvait tirer des deux cents élèves de la pension. L'omerta régnait. Aucun professeur, pas plus que l'administrateur, l'infirmière ou le directeur en bonne santé n'imaginaient le monde sordide qui grouillait sous l'élégante réputation néobritannique du collège. Lorsque, terrorisé après la torture du lit, je fis part à ma mère de ces pratiques, l'un des dirigeants du collège lui répondit en souriant que tout cela ne pouvait exister dans une maison où chacun veillait au bien-être des élèves. Il devait s'agir d'élucubrations d'un enfant dont l'adaptation à la pension n'était pas encore tout à fait aboutie.

C'est vrai que j'ai mis du temps à comprendre comment s'adapter à la face cachée du Montcel. L'organe de la démerde se développa chez chacun d'entre nous, favorisant des amitiés complices.

Long garçon protégé de M. Dambreville, professeur de sport qui admirait ses dons pour le handball, favori du professeur de dessin, M. Fromenger, qui montrait en exemple ses gouaches, Gérard Garouste fut mon premier ami, l'un des rares à être plus heureux dans cette pension que chez lui où ses parents se déchiraient. Bon en maths, moi en espagnol, nous échangeions nos copies sous les pupitres pendant les contrôles de ces deux matières. Une œuvre d'art commune créée pendant les cours d'espagnol de M. Vincent scella définitivement notre amitié. Petit homme brun aux cheveux courts, qui n'avait certes pas les diplômes requis pour enseigner dans un lycée mais parlait parfaitement le castillan qu'il enseignait par le mime, ancien élève de Marcel Marceau, tous ses cours étaient des mises en spectacle de son corps. Il se tortillait, se déliait, ondulait, se pliait, sautillait pour nous

inculquer les règles de grammaire les plus ardues. Maigre compensation à sa vocation contrariée par la nécessité de gagner sa vie. Pendant qu'il pantomimait des séries de verbes irréguliers, Gérard et moi, assis au fond de la classe chacun à l'extrémité d'une table, dessinions sur une longue feuille faite de copies collées entre elles par du papier adhésif. Le sujet de notre fresque était au programme, il s'agissait de la bataille du Guadalquivir, choc décisif entre les armées d'Isabelle la Catholique et les troupes d'un sultan maure dont l'issue permit aux Espagnols de reconquérir l'Andalousie. Le fleuve séparait la feuille en deux parties égales, Gérard dessinait les soldats et la cavalerie espagnole, moi, venant à leur rencontre, les armées arabes. Ce dessin occupa l'équivalent d'un bon trimestre de cours d'espagnol. Il finit par nous être confisqué par M. Vincent. Sa fille Marie, comédienne, m'apporta il y a peu une photocopie de notre dessin que son père décédé avait toujours conservé dans son bureau. M. Vincent portait un grand cartable en cuir mou, qu'il laissait traîner dans le vestiaire des professeurs pendant l'heure du déjeuner. La veille des compositions d'espagnol, j'accompagnais Gérard dans ses expéditions périlleuses, pour aller fouiller dans le cartable de M. Vincent et dénicher les sujets de l'examen du lendemain.

Le corps enseignant de la pension, probablement recruté avec la même tolérance que les élèves, était composé de professeurs munis d'une vague expérience et d'un peu d'études post-bachot. Deux types de maîtres officiaient. Ceux de l'extérieur, venus de nulle part, qui s'accrochaient quelques heures par semaine au Montcel comme à une bouée pour ralentir leur dérive vers le chômage, et ceux qui vivaient dans la pension. Ceux-là étaient liés par alliance à la famille du directeur, Pierre-Jean Renaud. Parmi les occasionnels, fuyant une retraite dont ils craignaient qu'elle leur apportât le repos éternel au lieu du repos, le surnommé Sosthène, professeur de mathématiques, vieux lamantin amorphe, donnait ses cours le matin. Il s'appuyait d'une main sur le tableau noir pour maintenir son équilibre et de l'autre il griffonnait des équations aussi illisibles que ses explications étaient incompréhensibles. Seul Gérard Garouste, dont l'imaginaire déjà très développé parvenait à se nourrir de ce galimatias de théorèmes, avait réussi à obtenir des notes honorables dans cette matière demeurant à jamais obscure pour le reste de la classe. Le professeur d'histoire, vieillard obèse au physique de crapaud qu'aucun baiser de jeune fille — fût-elle la mieux intentionnée du monde — ne serait parvenu à transformer en prince charmant et même en prince tout court, était une vedette du petit écran. Il avait remporté un jeu concours célèbre, *L'Homme du xxe siècle*, où il prouva à la France entière qu'une tête mal faite pouvait être bien pleine. Cette éphémère célébrité, au vu de l'ennui lugubre qui suintait de ses cours, ne l'avait

visiblement pas déridé. M. Dambreville, professeur de sport, grand gaillard dominateur à qui le survêtement qu'il portait du matin au soir ajoutait à son savoir la suffisance de l'uniforme, avait une aversion viscérale pour tous ceux qui couraient le cent mètres en moins de..., qui ne parvenaient pas à sauter en hauteur moins de... et qui ne réussissaient pas à monter à la corde juste à la force des bras... C'est dire si ma présence dans ses cours était pour lui une sorte de punition du ciel, le châtement d'un crime qu'il ignorait avoir commis. L'éducation anglaise annoncée sur le dépliant du collège se manifestait entre autres par la présence d'un professeur d'escrime qui enseignait la façon de toucher à la fin de l'envoi dans une petite cabane proche du parc, deux heures tous les jeudis. L'attraction du déguisement me fit m'inscrire à cette activité quelques mois jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il s'agissait en vérité d'un sport. Mais le casque grillagé, le plastron molletonné et le fleuret me firent oublier l'espace de quelques heures par semaine ma condition pénitentiaire. Les matchs de foot approximatifs sur la pelouse en fin d'après-midi, et ceux de hockey sur gazon qui se terminaient en pugilat à coups de crosses dont personne ne savait se servir, permettaient à la petite infirmerie sise près du portail d'empiler un nombre considérable de garçons amochés ravis d'être mercurochromés par la ravissante aide-soignante petite-fille du directeur.

Les autres professeurs, les sédentaires, armature familiale du collège, étaient au nombre de trois plus le surveillant général. M. Jean Berthier, époux de la fille du directeur, homme sec, précis, style officier de cavalerie qui enseignait la poésie comme on explique le fonctionnement du fusil-mitrailleur, faisait office de directeur adjoint. M. Baudat, de la famille lui aussi, prof de français aussi, jovial et blond, coiffé avec un ventilateur, veste beige, manches trop longues, semelles de crêpe épaisses qui donnaient à sa démarche un léger rebond à chaque pas, avait coutume dès son entrée dans la salle de classe de lancer sa serviette au-dessus de nos têtes, qui retombait à grand bruit sur le bureau. Puis il commençait son cours d'une voix favorisant beaucoup les voyelles en aboyant : « Rabelais se chauffait les couilles avec des châtaignes qu'il faisait griller dans sa cheminée ! » Inutile de préciser qu'il était celui à qui nous portions le plus d'attention.

Le professeur d'anglais, maigre et nerveux, ressemblant à un amas de brindilles dont la plupart étaient des triques, de son vrai nom M. Chantecler, était surnommé « Petsec ». Il vivait avec la grassouillette maîtresse des petites classes qu'il avait faite sienne. Remuant la tête d'avant en arrière comme un minuscule échassier, il avait obtenu une certaine célébrité un soir de février en présentant à l'ensemble des élèves, rassemblés au garde-à-vous devant lui dans la cour de

l'Ermitage, *Othello* de Shakespeare. Les Tréteaux de France, installés depuis trois jours à Jouy-en-Josas, y présentaient la pièce. La direction avait organisé une sortie exceptionnelle, estimant que le théâtre pouvait être un complément non négligeable à la compréhension du génie élisabéthain. Petsec termina son exposé sur le Maure de Venise en regrettant que la représentation ait lieu à vingt et une heures. Alors il prononça cette phrase qui devint culte : « Quel dommage que les Tréteaux commencent très tard ! »

Quant à M. Kirshtester, surveillant général, Alsacien à l'autorité ferme et tranquille, il faisait respecter la discipline de surface, celle des profondeurs lui échappant. Il avait eu son heure de gloire — ou de ridicule au choix — avec un élève à fort tempérament, disons même au caractère rebelle, qui avait coutume de faire le mur la nuit. À la suite d'une altercation particulièrement vive, ils en étaient venus aux mains, et pour le dire vite, le surveillant général s'était fait casser la gueule par cet élève irascible, renvoyé aussitôt, qui se nommait Michel Sardou. Ce bannissement n'ayant nui en aucune façon, comme on s'en doute, à sa carrière de chanteur. Mauvais élève comme nous tous mais bon copain, il m'avait invité un dimanche après-midi de sortie chez ses parents à Montmartre pour ce qui s'appelait à l'époque une surprise-partie. C'est la première fois que je dansais avec une fille et que je fumais une cigarette.

Restait ce professeur de sciences naturelles, au statut incertain, habitant dans l'un des pavillons dont il surveillait les dortoirs. Homme potelé, s'approchant sans vieillir de la quarantaine, j'ai oublié son nom mais pas cette nuit où il faillit violer un tout jeune élève. J'avais été transféré vers une chambre à deux lits dans le pavillon qu'il occupait. Le deuxième lit était réservé à mon ami Jean-Pierre Monnet, dont le père venait d'être horriblement déchiqueté dans l'accident du train Paris-Dijon en 1962. Bombardé d'office soutien psychologique de ce grand garçon roux qui sanglotait toutes les nuits, j'avais fini par devenir plus triste que lui, au point que certains soirs les rôles s'inversaient, c'est lui qui me consolait. Nous dormions peu. Il y eut un étrange remue-ménage cette nuit-là dans le dortoir des petits au même étage que le nôtre : des cris, des pleurs, puis le silence. Intrigués, Jean-Pierre et moi décidons d'aller voir. Nous sautons par la fenêtre de notre chambre et atterrissons sur le toit d'une salle de classe longeant le pavillon. Nous avançons à tâtons dans l'obscurité vers les fenêtres du dortoir des petits, soudain l'une d'elles s'allume. Nous nous plaquons contre le mur, le cœur battant, pour éviter le faisceau de lumière, mais réalisons vite qu'il s'agit de la chambre du professeur de sciences naturelles. Il vient d'y entrer. Amusés à l'idée de le découvrir dans son intimité, nous rampons jusqu'à ses volets. L'homme tient un tout jeune enfant en larmes dans ses bras. Il l'embrasse pour le

consoler. Il l'assied sur son lit et lui offre un verre d'eau. Tendus, mâchoires serrées, il va et vient devant le lit pendant que l'enfant boit. Soudain n'y tenant plus, il se jette sur le petit garçon et lui arrache sa culotte de pyjama. L'enfant se débat en criant. Jean-Pierre et moi, dans un sursaut-réflexe, cassons les vitres de la fenêtre et sautons dans la chambre. Le visage du professeur se fige. Il lâche le garçon, se lève, blême, et s'appuie contre le mur. Il semble beaucoup plus apeuré que le gosse qui remonte sa culotte de pyjama en demandant s'il peut retourner dans le dortoir. Étrange suite compassionnelle. L'homme s'effondre en larmes, nous avoue ne pouvoir maîtriser ses pulsions depuis qu'il s'est découvert une attirance pour les enfants lors de son service militaire en Algérie, où il est resté plus de trois ans. Il nous montre un livre d'André Gide *Les Nourritures terrestres*, nous en lit des passages : « Oh Nathanaël... », comme pour nous montrer qu'il n'est pas un monstre, qu'il n'est pas le seul, même les plus grands écrivains... Ses mains tremblent, hagard, perdu dans lui-même, il nous regarde sans nous voir. Une curieuse innocence se dégage de cet homme dévasté. Jean-Pierre et moi démunis ne nous sentons pas investis de je ne sais quel pouvoir de justice. Il nous demande si nous allons le dénoncer au directeur. Il nous demande, il ne nous supplie pas, même si son existence en dépend. Il n'habite nulle part et n'a aucune ressource. Sans même nous consulter, nous promettons de ne rien dire, à la seule condition qu'il ne recommence plus. Il nous jure. Son stratagème consistait, les nuits où le désir le torturait, à se couvrir d'un drap et à aller faire le fantôme dans le dortoir des petits. Il recueillait le plus terrorisé des enfants et l'emmenait le consoler dans sa chambre. Deux ans après, nous avons appris qu'il s'était tiré une balle dans la tête. Nous ne l'aurions pas condamné à mort.

Les mois passant, je commençais peu à peu à supporter les règles complexes et souvent cruelles de cette pension. Avec Jean-Pierre, Gérard et quelques autres, nous avions mis au point des moments de déconne oxygénants. Le jet de petits-suisses par catapulte, faite d'une fourchette mise en levier sur un morceau de pain, était l'un des plus savoureux. Le fromage blanc traversait tout le réfectoire en se pulvérisant et aspergeait finement la table des profs qui ne sentaient pas les minuscules particules de laitage caviarder leur veston. Intense trafic de clopes dans l'immense blockhaus au fond du parc, ancien QG de la Luftwaffe pendant la guerre devenu une fumerie. Tirage au sort chaque soir pour savoir qui irait chercher la clef des douches au domicile de la femme de l'intendant dont le décolleté nous rendait fous. Une rumeur courait affirmant qu'elle était une chienne lubrique et qu'elle adorait se faire caresser et sucer les élèves qui lui plaisaient. Hélas, aucun d'entre nous en quatre ans ne lui ouvrit l'appétit.

Un Américain atterrit un beau jour en classe de seconde sans qu'on

sache vraiment pourquoi. Il se nommait Sam Allen et jouait de la trompette comme un dieu. Nous avons fini par improviser un petit orchestre de jazz. Jean-Pierre Monnet tenait les claviers. Chantant faux mais ayant le sens du rythme, on m'avait confié les percussions. Une grange, transformée en salle de spectacle où un samedi sur deux on nous projetait les films de Chaplin et ceux de Laurel et Hardy, accueillait de temps en temps nos tentatives d'imitation de Gerry Mulligan, Miles Davis, Charlie Parker ou Dave Brubeck, même si je ne suis jamais arrivé à battre les cinq temps de *Take Five*. C'est sur cette scène précaire que je réussis à mettre au point ma revanche. On m'avait interné au Montcel parce que j'avais commis le crime de faire du théâtre à douze ans ; un an plus tard, dans le lieu même de l'expiation, nous parvenions, un stagiaire surveillant, quelques copains et moi à monter *Orion le tueur*, grand succès des Frères Jacques et *Les Précieuses ridicules*. Les parents furent invités aux deux représentations, je vérifiai que les organisateurs de la soirée avaient bien l'adresse de mon père.

Les récréations qui aéraient parfois l'emploi du temps militaire de l'école ne réussissaient pas à évacuer le cafard de nos journées. Surtout l'automne, l'immense automne que célébrait outrageusement le parc, lui offrant à rougir tant d'arbres différents. Les feuilles mouraient par milliers tous les jours, étouffant l'herbe de la pelouse. Forcés de subir l'agonie de la nature, puisque nous y vivions prétendument pour profiter de son bon air, l'automne déclenchait en moi des angoisses qui s'augmentaient au fur et à mesure que les jours raccourcissaient. D'autant que hormis les pompes, la punition principale que l'on nous infligeait à la moindre incartade était le jardinage. Combien de fois ai-je entendu : « Ribes ! Deux heures de jardinage ! » Mon aversion pour la nature et ses diktats s'est augmentée grandement avec ce putain de parc.

Quant à la tyrannie des capitaines dont le sadisme nous humiliait quotidiennement, elle fit naître en moi le désir de devenir chef de bande, de commander pour ne plus l'être, pour mener des révoltes... Repéré au bout de trois ans comme un agitateur résistant à toutes menaces disciplinaires, la direction décida de changer son fusil d'épaule. Quelle ne fut pas ma surprise en classe de première d'être convoqué un beau matin par le directeur qui m'apprit que le conseil des professeurs venait de me nommer capitaine. Nommer le loup chef de la bergerie pour en faire un agneau était une idée habile, mais risquée. J'acceptai, curieux de pénétrer les arcanes du pouvoir des surveillants et pour tordre le cou à ses dérives. Devant l'école rassemblée — c'était la tradition — on épingla sur le revers de ma veste l'insigne « AGIR ». Deux précautions valant mieux qu'une, ils nommèrent quelques jours après mon complice Gérard Garouste au

même grade. Les voleurs devenus gendarmes, le taux d'infractions allait diminuer. La direction pourrait souffler.

Étrange sensation de sentir soudain peser sur soi le regard de ses camarades qui, sans dire un mot, vous font comprendre que vous êtes devenu un collabo. Plus curieuse sensation encore, celle de vous surprendre investi de ce pouvoir, ayant soudain plaisir à punir un des vôtres dont vous détestez l'arrogance, à le forcer à se taire, à vous obéir, à vous respecter comme son supérieur, bref à l'humilier. Jouir enfin de votre nouvelle impunité, à crier : « Section halte ! Garde à vous ! » et à éprouver une fierté à voir marcher impeccablement la classe dont vous êtes responsable en martelant d'une voix martiale : « Gauche !... Gauche !... Gauche !... ». Scansion qui vous avait terrorisé trois ans auparavant et dont aujourd'hui vous vous délectez. L'autorité que l'on vous confère est une drogue empoisonnée. Le plaisir d'être le chef, avec pour seule satisfaction celle de l'être, s'éteignit vite et, sans ajouter du foutoir au foutoir dans le but de plaire, Gérard et moi étions, comme la plupart des élèves avaient fini par le reconnaître, des capitaines « sympas ». Finis les bizutages, les commerces obligés, rackets et maltraitements de toutes sortes. Notre supérieur et copain de classe Olivier Coutard, capitaine général, était un garçon généreux et d'une grande probité qui tentait d'assainir les mœurs obscures et perverses dont il avait souffert autant que nous. Il continua plus tard sur cette trajectoire, qui le conduisit à devenir avocat à la Cour de cassation.

L'insoumis endormi en moi, un instant bercé par cette promotion dans l'ordre de la gouvernance, se réveilla. Je n'imaginai pas quitter cet établissement, qui allait hanter mes nuits de cauchemars jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, en élève obéissant et formaté. Ce petit insigne collé sur ma veste dans le but de me récupérer ne m'avait en rien mis dans le moule. Si j'étais parvenu à supporter cette machine plus ou moins déglinguée avec de moins en moins de chagrin, elle ne m'avait transformé en rien, ni inculqué aucune de ses règles. À peine m'avait-elle prouvé que je possédais une certaine capacité à résister. Je proposais en guise de cadeau d'adieu au Montcel que nous fassions subir à tous, en pleine nuit, ville de Jouy-en-Josas compris, la torture que nous infligeait chaque matin à l'aube le cri rauque et déchirant de l'alarme chargée de nous réveiller. Les cornes en acier qui hurlaient ce son épouvantable étaient fixées à chaque extrémité du toit du château. Il faudrait donc sectionner les câbles qui les reliaient à une armoire électrique à l'intérieur du bâtiment et les remplacer par d'autres attaches devant être connectées à une source électrique différente, que nous pourrions commander. L'opération était d'envergure. Il faudrait grimper sur le toit, chargés d'un câble de plus de deux cent cinquante mètres de long qui permettrait, en le faisant passer par la cime de

plusieurs arbres, de le raccorder au pavillon dit « Le Chalet » dont nous occupons les chambres du dernier étage. Nous devions quitter le Montcel après la première épreuve du bac en juin. Nous étions en février. À peine le temps de tout mettre au point.

Une dizaine d'élèves de première se réunissent la nuit pour parler de cet attentat dans une complète clandestinité. Gérard Garouste et moi dirigeons les opérations, Jean-Pierre Monnet se joint à nous, ainsi que Noël Chaumont qui habite une des chambres du dernier étage du Chalet où nous décidons de raccorder le câble de l'alarme. Le dénommé Malaisieux, très doué en physique-chimie, est chargé de l'ingénierie, choix des prises électriques, des fils de cuivre, calculs des tensions, voltage, watts, etc. L'aîné des frères Palomba, Paul, demande à faire partie de la bande. C'est un grand type, cheveux corbeau, qui n'arrête pas de nettoyer les verres de ses lunettes. Ses parents ont un cercle de jeux à Paris. Très féru de jazz, c'est grâce à lui qu'un dimanche par mois je me précipite à l'Olympia aux concerts organisés par Norman Granz. Je découvre Ray Charles, Charlie Mingus, Dave Brubeck entre autres. Paul Palomba m'a permis par bonheur (ou malheur) de totalement échapper à la mode yéyé. Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Eddy Mitchell, connais pas. Cinq autres élèves complètent l'association de malfaiteurs. Durant plus de quatre mois, la nuit, le jour, pendant les récréations, en séchant les cours de sport, cachés à l'arrière des douches, dans les toilettes, au fond du blockhaus, nous avons confectionné, rassemblé, tressé, caché les trois cents mètres de fils électriques faits de morceaux de cuivre récupérés ou volés à des ferrailleurs. Deux échelles télescopiques, dont l'une piquée à la maintenance, l'autre rafistolée avec du métal, ont été camouflées sous des feuilles dans le bois qui entoure le parc.

Le grand soir arrive. 14 juin. Nous réglons nos montres. La mise en place du dispositif est prévue à trois heures du matin. Dîner. Réfectoire. Retour dans les dortoirs et dans les chambres à 20 h 30. Extinction des feux à 22 h 30. Nous nous couchons tout habillés. Tensions. Écoute. Plus un bruit. Le collège dort. 2 h 45, nous sautons du lit. On court. Certains viennent de la cour de l'Ermitage, ils traversent la pelouse. Nous nous retrouvons au pied du château. Le sol est en gravier. Marche au ralenti. Deux d'entre nous arrivent de la forêt où ils sont allés chercher les échelles. Au loin, le sifflement d'un train de marchandises. On s'immobilise, il s'éloigne. Les rouleaux de fils électriques se déploient. Les échelles sont posées contre le mur du château. Gérard et Malaisieux y grimpent. Dix mètres. Ils tiennent l'extrémité des câbles. Pincés coupantes à la main. Silhouettes noires sur un ciel d'encre. Malaisieux sectionne les alarmes et raccorde notre câble. Au sol, nous tirons de petites cordes que nous avons accrochées dans les arbres pour y suspendre le fil qui se déroule depuis le toit. De

branche en branche, nous le faisons courir jusqu'au dernier étage du Chalet, situé à deux cents mètres du château. Tout se passe comme prévu. Nous nous regardons. Sourires : nous y sommes. J'éteins la lumière et lève la main. Malaisieux respire un grand coup et plonge la prise mâle dans une prise femelle située près du sol. Un rugissement retentit. Cri d'animal blessé. Sirène rauque, le son tourne, appelle, déchire le silence de la nuit. Fureur du bruit, dans l'obscurité. L'alarme stridente redouble de puissance. Pour l'instant, rien ne bouge. Mais soudain, une autre alarme se mêle à la nôtre, les deux s'augmentent. Penchés à la fenêtre, nous apercevons des éclats bleutés s'approcher du château. Trois camions de pompiers foncent sur l'allée qui borde le parc. Celui de tête est équipé de la grande échelle. Des voitures de police déboulent. C'est un triomphe. Nous éclatons de rire. Ils pensent que c'est la guerre. Nous avons fait sonner le tocsin de toutes leurs paniques. Les fenêtres du château s'allument, nous apercevons M. Berthier en caleçon courir vers la pièce où se trouve l'armoire électrique. Rien n'y fait, il ne parvient pas à éteindre l'alarme qui assourdit le collège d'un hurlement continu. Le jour se lève.

M. Berthier déboule sur le perron. Des pompiers lui indiquent le fil qu'ils ont repéré dans les arbres, tendu entre le toit du château et la chambre du Chalet. Des élèves à peine sortis de leurs lits envahissent la pelouse. M. Baudat gravit quatre à quatre l'escalier du Chalet et défonce d'un coup d'épaule la porte de la chambre de Noël Chaumont. Il arrache la prise du mur. Silence. La sirène se tait. Fou de rage, il se précipite sur nous et nous donne des coups.

Six heures du matin. Les deux cents élèves de l'école sont alignés par section, au garde-à-vous, devant le château. Gérard Garouste, Noël Chaumont, Malaisieux, Palomba et moi nous tenons côte à côte sur le perron. M. Renaud, le directeur que j'ignorais aussi sanguin, entouré de MM. Berthier, Baudat et Kirshtester, gesticule devant nous. Il ne parle pas, il aboie. Comment des élèves, dont la mission était de montrer l'exemple, que la direction avait honorés de sa confiance, ont-ils pu trahir leur serment de capitaine de façon aussi... Il ne trouve pas le mot. La colère l'étouffe. Nous sommes bannis sur-le-champ. Nos bulletins scolaires sont déchirés. Gérard et moi sommes dégradés, on nous arrache nos insignes « AGIR » du revers de nos vestes qu'on nous a obligés d'enfiler. Des applaudissements de soutien naissent soudainement dans les rangs. Ils sont aussitôt matés. C'est le plus beau jour de mes quatre années de Montcel.

Ainsi s'achèvent ces longs mois de pension qui n'ont pas servi à grand-chose. Ils n'ont pas fait de moi un homme, la vie s'en est chargée, je suis ignorant, je vais rater mon bac. À quoi donc cela a-t-il servi ? À gâcher une adolescence qui de toute façon aurait été gâchée

ailleurs ? Aujourd'hui, quand je pense au Montcel, mon cœur se serre tout autant que lorsque j'y arrivai pour la première fois.

Miettes

Si...

Si Rimbaud, une belle fille sur les genoux, buvait du champagne un cigare au bec après avoir écrit les *Mémoires d'un vieux con*, il s'appellerait Topor et aurait balayé les saisons en enfer d'un grand rire panique.

Courage

Le problème avec le courage c'est quand votre ennemi en a aussi.

Talent

Une fois la pièce écrite, il est urgent de trouver des acteurs dont le talent fait croire que vous en avez.

Jouissance

Mon autonomie d'écriture est réduite. J'écris le temps d'une jouissance. Mes pièces sont une suite d'éjaculations cousues ensemble.

Muses

Judith Magre, Claude Piéplu, Jacques Villeret, Roland Blanche, Annie Gregorio, Micha Lescot, Chantal Neuwirth, Michel Fau, Laurent Gamelon et Grégory Gadebois sont les seuls acteurs à ce jour à qui j'ai pensé en écrivant un personnage.

Lucas Carton

Automne 1991. Lucas Carton est l'un des meilleurs et des plus célèbres restaurants gastronomiques de Paris, probablement aussi l'un des plus chers. C'est le chef trois fois étoilé au Michelin Alain Senderens qui l'anime. Un des quatre mousquetaires avec Bocuse, Troisgros et Guérard qui inventent au début des années 1970 la « nouvelle cuisine ». Son « canard Apicius » est célèbre dans le monde entier. Je n'y ai dîné qu'une seule fois, ce fut le soir de la première de *La Contrebasse* de Patrick Süskind que jouait mon ami Jacques Villeret au Théâtre Hébertot. La productrice Jacqueline Cormier, dont la générosité n'avait d'égal que sa passion pour les acteurs célèbres, y avait convié une poignée d'invités parmi lesquels Jacques Villeret bien sûr, Patrice Chéreau, Jean Poiret, Caroline Cellier, Patrick Süskind, l'auteur, moi-même et quelques grandes âmes du Tout-Paris.

Dans un salon aux murs en bois de citronnier, une table somptueuse est dressée, couverts en argent, vaisselle XVIII^e, verres de cristal. Jacques Villeret y trône au centre, cachant avec humilité et discrétion son triomphe. Après un court moment de mutisme dû probablement à la magnificence de l'endroit et à la qualité des vins qui sont servis en apéritif, la conversation prend des couleurs. Tout est charme, mots d'esprit, bonheur d'être là. On interroge Süskind, chacun a lu son roman *Le Parfum*. Jacqueline Cormier, déjà légèrement pompette, est au comble de la joie d'avoir réuni cette cour autour d'elle. Les discussions sont coupées de « Oh ! » d'admiration dès qu'un nouveau plat arrive, chef-d'œuvre de cette nouvelle gastronomie dont Alain Senderens lui-même vient nous dire les saveurs. Truffes, caviar, homard se mêlent avec subtilité et culot à des pommes de terre tièdes et des salades dont la composition mystérieuse semble une création dadaïste. Suivent viandes et poissons, les verres se remplissent de vins rares, puis soudain après un éclat de rire particulièrement étincelant, Jacqueline Cormier s'écroule dans son assiette, le visage enfoui dans un risotto aux truffes. Silence glacial. Pétrification des convives. L'effroi se lit dans tous les regards. Est-elle morte ? Non, ce n'est pas cette question qui glace l'assemblée. Celle qui panique secrètement chaque invité est : si elle a passé l'arme à gauche dans son risotto, qui

va payer l'addition ? Un maître d'hôtel se précipite, la redresse, on lui essuie le visage, ses yeux s'ouvrent, lentement elle recrache des morceaux de truffes, et peu à peu reprend sinon ses esprits, du moins l'apparence de quelqu'un qui respire. Soulagement général. Süskind blanc comme un linge reprend vie lui aussi. Il me souffle à l'oreille : « J'ai eu la peur de ma vie ! La totalité de mes droits d'auteur n'aurait pas suffi à régler la note... »

Comme quoi, il n'y a pas que Mère Teresa, l'abbé Pierre ou les ONG qui font honneur à l'Humanité ; grand nombre d'écrivains et de gens de théâtre manifestent aussi une folle empathie pour leurs semblables.

Théâtre dérouté

Énormité soudain légère, la baleine jaillit parfois de la mer et se cambre vers la lune. Instant rare où le bestiau déjà poisson et mammifère a le désir d'oiseau.

Cette colossale échappée vers le ciel fut longtemps considérée comme une danse nuptiale ou je ne sais quelle chasse au plancton, alors qu'il s'agit, on le sait aujourd'hui, d'une tentative désespérée du cétacé pour anéantir les coquilles et parasites accumulés sur son corps jusqu'à obturer ses yeux. C'est aussi la volonté d'éloigner les poissons-pilotes et autres accompagnateurs indésirables.

Et nous pauvres animaux tout encroûtés d'art, confits de culture, les yeux clos par les chefs-d'œuvre, le souffle court du poids des traditions, la cervelle épuisée de pensées apprises qui ont transformé le charmant bordel de notre esprit en petite raison close, allons-nous continuer de mourir empoisonnés par ces morales qui fanent les enthousiasmes ? N'est-il pas temps, coup de reins, coup de queue, coup de tête, de quitter la route et d'oublier tous les livres ?

Et puisque le sens est unique, alors adhérons à l'insensé. Il nous reste l'ailleurs, l'inconnu, l'à-côté, il faut nous y jeter avec élan et découvrir enfin l'émerveillement de la baleine devant la lune.

Miettes

Psychologie

La psychologie est le fumier du théâtre. Aucune fraise n'y pousse, seulement des tomates à jeter sur les acteurs.

Écrire

Écrire un grand livre composé de mots auxquels je ne comprendrais rien mais dont la sonorité m'entraînerait vers des pensées jusque-là inconnues...

Conversation

Il était frisé, l'œil bleu, le front haut qui pouvait laisser penser qu'il pensait. Il aimait commenter, juger, expliquer. Lors d'un dîner où la conversation s'échauffait, il se tourna vers son voisin qui venait de laisser ses propos s'envoler et lui dit : « Tu sais Louis, parfois tu me fais penser un peu à Spinoza. » Le sourire satisfait qui s'imprima sur son visage dès qu'il eut prononcé cette phrase lui donna l'air d'un tel crétin que je doutais qu'il connaisse Spinoza, je me suis même demandé s'il savait ce que signifiait « un peu ».

Sempé

Je conduisais parfois Jean-Jacques Sempé à la piscine. Nager lui soignait le dos qu'il avait douloureux. Nous nous amusions à discuter de sujets dont nous ignorions tout et qui ne nous préoccupaient nullement. Nous appelions ces trajets nos « anesthésies ».

Vaudeville (1978-1983)

Le grand amour est indicible. Il faudrait tremper son corps entier dans l'encre pour l'écrire. Aucun mot n'est assez vaste pour conter ses joies et ses douleurs. Le récit d'une passion n'est que la peau morte de son vécu. Le seul amour dont on peut parler sans en perdre une goutte est celui qui nous a ridiculisé. Feydeau en fit son œuvre. J'en ai été victime par deux fois. Je garde toujours en poche ces deux histoires qui me permettent d'amuser la galerie à mes dépens quand la conversation s'assoupit. Plutôt rire de moi que m'ennuyer avec tous.

A.

J'ai rencontré C., comédienne et scénariste, fort belle de surcroît, dans un bistrot non loin des Champs-Élysées. Nous nous étions déjà croisés plusieurs fois. Nous discutons longtemps autour d'un café, oubliant l'heure. Comme si nous en avions besoin. Elle rit souvent, moi aussi. Nous nous plaisons. Elle accepte un dîner. Restaurant indien. Elle aime les plats épicés, moi pas, enfin une différence. Elle habite tout près de la place Maubert, moi aussi. Je la raccompagne. Embrassades soudaines devant sa porte. Nous passons la nuit ensemble. Elle vit dans un petit deux-pièces sous les toits. Elle m'avoue le matin être sur le point de se séparer de P., comédien producteur, mais le moment est mal choisi car ils sont en train de préparer un film qu'elle a écrit. De plus, il est très amoureux et jaloux comme un tigre. Ils vivent chacun de leur côté, mais elle préfère attendre la fin du tournage pour porter l'estocade. Elle m'assure que cela n'empêche en rien nos rendez-vous nocturnes qui deviennent réguliers.

À l'aube, un matin de printemps, nous sommes réveillés en sursaut par des coups d'une invraisemblable violence frappés à sa porte, heureusement blindée. La voix de P. résonne. Des hurlements plutôt. Il demande qu'elle lui ouvre. Panique. Où m'enfuir ? La seule issue pour sortir de l'appartement est la porte derrière laquelle rugit P. Ni cagibi, ni placard, le lit est à même le sol... Les coups redoublent. Je suis à poil... C'est foutu, j'imagine déjà le nombre de baffes que je vais recevoir. C. lève les yeux vers le toit. Un éclair ! Dernière chance, le

vasistas. J'attrape mes affaires, grimpe sur une chaise, ouvre le vasistas et me hisse sur le toit en refermant la vitre d'un coup de pied. Me voilà assis sur les ardoises du toit pentu de ce vieil immeuble. Nu comme un ver, serrant ma chemise et mon pantalon contre moi, les yeux fixés sur la petite vitre du vasistas dont je me suis éloigné pour ne pas être vu par P. Je perçois les cris. Comme l'a chanté Jacques Dutronc, Paris s'éveille. J'entends les commerçants installer leurs échoppes place Maubert. C'est jour de marché. Dans l'immeuble d'en face, une vieille dame apparaît à sa fenêtre. Elle me découvre à cheval sur le faîtage où je me suis installé pour assurer mon équilibre sans avoir pu m'habiller. Elle reste un instant interdite, puis me sourit en faisant un geste amical de la main, presque complice. Cette aventure a peut-être dû lui arriver. Deux étages au-dessus, un grand type apparaît torse nu dans sa salle de bains. Il m'aperçoit, s'affole aussitôt, ouvre sa fenêtre, me demande si je veux de l'aide, il va appeler les pompiers. Je le supplie avec un art du mime très improvisé de ne pas crier, terrorisé à l'idée que P. l'entende, et tente de lui faire comprendre que tout va bien, je lui souris, je lui montre du doigt le soleil qui se lève. Je lui chuchote que je suis juste là pour en prendre un bain. Il referme sa fenêtre en me considérant visiblement comme un extraterrestre.

Une heure et demie plus tard, transi de froid, je constate impuissant que la presque totalité des habitants des immeubles voisins sont en train de me regarder. Les uns riant, les autres me saluant ; un jeune homme intrépide me propose même de m'apporter un café en grimpant sur les cheminées reliant le sommet de son immeuble à mon toit. J'essaye comme je peux de cacher mon visage sur lequel une jeune fille du second vient de pointer un téléobjectif. Je finis même par croire que le brouhaha du marché qui monte jusqu'à moi, ponctué par les aboiements des commerçants vantant leurs légumes, fruits, viandes, poissons ne sont que des moqueries d'une foule qui m'a repéré. Aurais-je fait le mauvais choix ? Quelques bons coups de poing de P. dans ma gueule n'auraient-ils pas été un supplice à la fois plus rapide et moins éprouvant que les quatre heures et demie passées à grelotter sur ce toit le cul à l'air devant une partie de la population de mon quartier ? Le vasistas s'ouvre enfin, C. me fait signe de rentrer. P. s'en est allé. Elle rit, moi pas. Je me jure de ne plus jamais dormir ici même si le corps de déesse de C. me donne un vertige équivalent à celui qui m'a plongé dans la terreur en haut de son toit.

Une semaine plus tard, j'achète de la viande à l'excellent boucher qui installe son étal tous les mardis à l'angle du marché de la place Maubert. Juste avant de payer, le patron, enveloppant mon entrecôte, me dit : « J'ai de très bonnes rillettes du Mans, vous devriez les essayer... Ça donne de l'énergie et ça tient chaud au corps, recommandé surtout quand on fait de l'alpinisme. » Il me fait un clin

d'œil, la caissière étouffe un rire. Je deviens plus rouge que la bavette qui pend derrière elle.

B.

Quelques années plus tard, vers six heures du matin, je ne me retrouve pas perché sur un toit sans vêtements, mais en peignoir de bain en train d'équeuter des haricots verts dans la cuisine du regretté restaurant Dodin-Bouffant, situé à l'angle de la place Maubert et de la rue Maître-Albert où j'habitais. C'est encore une fois l'arrivée intempestive du mari d'une femme dont j'étais l'amant qui m'obligea à un sauve-qui-peut au-delà du ridicule.

J'habitais une sorte d'appartement-tube, un phare, consistant en trois petites pièces superposées que l'agent immobilier m'avait vanté comme un merveilleux triplex situé dans un quartier exceptionnel. Rien de tout cela ne correspondait à la réalité, sauf le prix qu'il n'avait pas exagéré. Il me convenait. Ma chambre au troisième, cuisine au deuxième, pièce de réception au premier par laquelle on pénétrait dans l'appartement.

L'étrange et soudain désir que nous avons éprouvé l'un pour l'autre alors que nous nous connaissions depuis longtemps se réveilla entre C. et moi lors d'une fête dans la vallée de Chevreuse chez un ami comédien. Électricité soudain en phase, chimie tout à coup compatible, aimantation irrésistible, je ne sais comment mais il fut soudain évident qu'il nous était impossible de cacher notre envie de l'un pour l'autre. Comme on peut le comprendre aisément, traumatisé par mes escalades sur les toits parisiens, j'avais cessé de me rendre au domicile des dames quand les soirées risquaient de se prolonger. Dorénavant, je les invitais chez moi sachant qu'aucun mari ou compagnon, si toutefois elles en avaient un, ne pourrait débarquer brusquement à une adresse qu'il ignorait. Est-ce les battements de cœur de C. pour ma personne, ou les miens pour la sienne, qui firent battre l'aile de son couple, toujours est-il qu'elle se libéra de plus en plus souvent pour que nous passions nos nuits ensemble. Un matin donc où nous dormions profondément du sommeil sinon du juste du moins du désir apaisé, un coup de sonnette strident retentit, suivi aussitôt d'un autre. Le concierge ? Un voisin ? Je peste, attrape un peignoir de bain et sans réveiller C. je descends l'escalier en colimaçon qui mène à la pièce du bas. J'ouvre et tombe nez à nez avec L., le mari de C., qui m'attrape le revers du peignoir en hurlant : « Où est-elle ! ? » Avant même que j'aie le temps d'ouvrir la bouche, il se rue vers le petit escalier. Là, dans un élan de lâcheté proche de l'œuvre d'art, au lieu de le suivre pour m'interposer entre lui et son épouse,

profitant de la porte d'entrée encore ouverte, je m'enfuis, traverse la rue et me réfugie dans les cuisines du Dodin-Bouffant où des apprentis sont en train d'éplucher des pommes de terre et d'équeuter des haricots verts. Le patron du restaurant m'accueille très gentiment et me propose, le temps que le volcan refroidisse chez moi, de donner un coup de main à ses employés. Il est vrai qu'il en avait vu d'autres, entre notre voisin de la rue de Bièvre, François Mitterrand, qui dînait souvent chez lui discrètement accompagné d'une très jolie attachée de presse blonde, et le professeur Choron, autre voisin, qui venait totalement bourré, un soir par semaine, tremper sa bite dans les verres de ses clients. Me découvrir à six heures du matin en peignoir de bain dans sa cuisine n'avait rien d'extraordinaire. Je m'assieds sur le petit tabouret, serrant la ceinture de mon peignoir que je découvre soudain trop petit pour moi, et, particulièrement mal à l'aise devant ces jeunes marmitons, j'attrape une poignée de haricots verts.

Vers midi, pensant que les lieux ont été abandonnés, à moins que C. n'ait été égorgée dans ma chambre, je quitte les cuisines, traverse la rue Maître-Albert sous l'œil étonné de passants qui ne saisissent pas pourquoi je suis allé prendre une douche dans un restaurant et rentre chez moi à bas bruit. Je n'affirme pas que l'état de la ville de Dresde après avoir été bombardée par les forteresses volantes de l'US Air Force puisse être totalement comparable à celui de mon appartement après le passage du mari de C., mais il y avait tout de même de nombreuses similitudes. Un mystère restait entier : comment son époux avait-il déjoué mes plans sécurisant mon appartement contre toute agression de cocus et deviné mon adresse et la présence de son épouse à cette même adresse ? C. m'en donna l'explication quelques jours plus tard. Elle se rendait en voiture à nos rendez-vous et, pressée de me retrouver, devant l'impossibilité de trouver une place, finissait par se garer sur le trottoir en bas de chez moi, oubliant que sa petite voiture était au nom de son mari. Au bout de la vingt-cinquième contravention contractée par ma femme devant le 17 rue Maître-Albert, à minuit ou sept heures du matin, j'avoue que moi-même j'aurais eu envie d'aller y faire un tour.

Ces amours drolatiques sont rapides et légères comme doit l'être la comédie. Mais point de comique sans malheur ni vaudeville sans cœur blessé.

Juif ou pas juif

1.

Hôpital Cochin, 6 novembre 2014, 15 heures.

« *Up or down* ? » Il précise : « Montez ou descendez ? » Je descends. C'est bon, lui aussi. Les portes de l'ascenseur se ferment accompagnées d'une voix qui nous dit qu'elles se ferment. Une infirmière obèse tient un dossier contre elle. Lui, cheveux courts, blancs, reflets bleutés, sa figure est rose et ferme, l'œil mi-las, mi-rieur. « *I saw you on TV...* Vous êtes malade ?...

— Non. Juste un contrôle, ça va. Et vous ?...

— *My wife*, son cœur..., il hausse les épaules, c'est la vie... » Il vante la qualité des hôpitaux français, ne comprend pas pourquoi on se plaint de tout ici, c'est un beau pays. Je lui demande quel est le sien. Pologne. Lodz. Il a cet accent qui ne s'en va jamais, seul morceau du pays qu'on a pu emporter avec soi. Rez-de-chaussée. L'infirmière s'extraît la première. La sortie est sur la droite. Il m'attrape le bras. « J'ai bien vécu, coupeur, modéliste, et puis tailleur, soixante ans que je suis ici... mais vieillir, pourquoi ? Ça c'est impossible, non ? Qui a inventé vieillir ? À quoi ça sert ? Je veux bien souffrir, mais vieillir, non... » Ses yeux s'emplissent de larmes, un sourire les sèche, il entoure ma main dans les siennes, prononce quelques mots dans une langue inconnue mais chaleureuse. « C'est du yiddish, ça veut dire "Bonne santé !" ». Il me donne une petite tape sur l'épaule, je lui souhaite de rester jeune. Il s'éloigne, disparaît derrière un distributeur de boissons ; le temps que je fasse trois pas vers la cafétéria, il est revenu sur les siens. « Je peux vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Vous êtes juif ? » Je secoue la tête négativement. Ses sourcils se lèvent : « Ça m'étonne parce que vous comprenez tout comme un juif... vérifiez tout de même. » Il me tape une nouvelle fois sur l'épaule, m'adresse un clin d'œil complice et s'en va.

2.

1999. Jean-Claude Grumberg signe sa dernière pièce dans la librairie de son beau-frère Paul, boulevard du Montparnasse. Plusieurs

de ses amis se mêlent aux clients. Les dédicaces de Jean-Claude sont rapides. Il peut inscrire n'importe quoi sur une page de garde, son écriture est indéchiffrable. Pour se faire pardonner son illisibilité, il ajoute un petit dessin censé le représenter, triste ou gai, selon son humeur. La courte cérémonie terminée, Jacqueline, sa femme, propose que nous allions boire un verre de cidre dans le bistrot voisin. Ils font les meilleures crêpes de la planète. Les Grumberg ont le génie de découvrir de petits endroits discrets qu'aucun guide gastronomique ne signale et dont la nourriture bon marché est toujours savoureuse. Le frère de Jean-Claude nous rejoint. « Tu te souviens de Maxime, me lance Grumberg, tu sais qu'il est persuadé que tu es juif. » Maxime enchaîne aussitôt : « Ah oui, certain, quand je vois comment il a monté ta pièce *Rêver peut-être*, ça ne fait pas de doute. » Un peu gêné de le décevoir, bien que je n'aurais rien contre, je lui assure ne pas l'être. « Vérifiez Jean-Michel, vérifiez... », me répond Maxime sûr de lui.

3.

Une complicité instantanée. Je ne crois pas que Gérard Rabinovitch renierait cette façon de dire notre rencontre. Nous participions lui et moi à l'émission *Le Gai Savoir*, animée par un grand taquineur de concepts. Le thème du jour dont la philosophie devait s'emparer était le rire. Inutile de dire que ce fut mortel. Le rire ne survécut pas. Tenter de le penser c'est le tuer. Heureusement, il ressuscita dans l'œil de Rabinovitch et dans le mien, très vite conscients de la trissotinerie à laquelle nous participions.

À peine sortis de la Maison de la radio, nous avons été pris d'un fou rire inextinguible qui redoublait à chaque fois que nous nous remémorions un passage particulièrement crétin de l'émission. Nous nous sommes promis bien sûr de nous revoir. Chercheur au CNRS, spécialiste de l'humour juif, Gérard me sachant adepte du rire de résistance m'envoya par mail des textes qu'il avait publiés sur l'humour comme moyen de survie dans les camps de concentration. Pressante envie de se retrouver.

Quelques jours plus tard, nous déjeunons ensemble au Théâtre du Rond-Point. Discussion amicale et passionnée sur mille sujets. Il m'épate, je l'intéresse. Il m'embarque, je le suis. Je l'entraîne ailleurs, il ne dit pas non. Nous parlons tant que nos assiettes restent intactes. Il m'offre son livre *Comment ça va mal*, je lui avoue écrire un pamphlet sous forme d'opéra-bouffe contre Sarkozy. Il m'y encourage. Nous partageons les mêmes idées et des sentiments identiques sur ce malaise que nous ressentons d'être représentés par ce président. L'heure n'est pas passée, elle a galopé. Il doit se rendre au CNRS. Il se lève mais se rassoit aussitôt, se penche vers moi et me demande tout

bas : « Jean-Michel, je peux te demander quelque chose d'intime ?

— Je t'en prie.

— Est-ce que tu es juif ?

— Non, je ne le suis pas.

— Certain ? insiste-t-il.

— En 1968, j'ai été juif allemand comme tout le monde... mais pas plus, je lui réponds amusé.

— Tu devrais vérifier... Tu sais, j'ai rarement eu une telle communauté d'esprit... ce déjeuner m'a enchanté. »

4.

J'assistai récemment au mariage de mon ami de toujours Gérard Garouste qui avait décidé d'épouser Élisabeth selon le rite judaïque. Il s'était déjà marié quarante ans auparavant avec elle du temps où il était catholique. Fasciné depuis des dizaines d'années par le judaïsme, je dirais plutôt reconstruit avec la Bible, le Talmud, les cours d'hébreu et la fréquentation régulière des causeries du rabbin Marc-Alain Ouaknin, il avait fini par se convertir, se faire circoncire à plus de soixante ans (resté catholique il aurait été fait martyr !). Il était enfin devenu juif. C'est-à-dire lui-même. Ce long parcours pour se retrouver lui aura permis d'acquérir les armes pour lutter contre des dépressions délirantes et ses allers et retours fréquents entre cauchemars et beaux temps exagérés. Fécondée par les mythes hébraïques et l'Ancien Testament, sa peinture s'était agitée et parfois torturée pour les célébrer. Elle avait gagné en abîme. Gérard est une sorte de transsexuel religieux. C'était un juif dans un corps de catholique. Il s'est fait couper la bite, l'affaire est réglée. Personne d'autre que lui-même n'est venu lui demander si par hasard il n'était pas juif. Il s'est répondu par l'affirmative sans hésiter.

5.

J'ai fini par rechercher si un petit rabbin ne s'était pas planqué en changeant de nom sur l'une des branches de mon arbre généalogique. Pas trace de kippa ni même de marranes. Du goy pur-sang partout. Cela m'a permis de découvrir du côté de mon père un curé défroqué pendant la Révolution. Quant à ma mère, une généalogiste pointue lui avait récemment annoncé, documents à l'appui, que nous descendions d'Henri IV. Rien de très étonnant pour une famille originaire du Sud-Ouest d'avoir du sang royal dans les veines, vu que le bon roi Henri, pas surnommé le « Vert galant » pour rien, avait troussé à peu près tout ce qui portait jupons de Pau à Bordeaux.

Enfant, dans les classes de l'école primaire, mon premier grand ami,

Serge Pelletier, pensait que j'étais chinois. Mon rêve aujourd'hui serait qu'un de mes copains africains après un grand moment de rigolade se penche vers moi en me demandant s'il peut me poser une question délicate : « Tu ne serais pas nègre par hasard ? »

Quand on demandait à Topor s'il était juif, il répondait : « Je suis juif quand j'en ai envie. » Je crois que je vais faire comme lui.

Cœurs, 2005

Il est le seul locataire du cinquième étage. C'est la première fois que je viens chez lui. Il a souhaité vérifier le nom des personnages. Les noms français. Il refuse Lecarpentier, Blazot, Bordinel. C'est la seule chose qu'il n'aime pas dans mon adaptation de l'anglais, le nom des personnages.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Je marque un temps d'arrêt. Épinglée sur le mur, ma tête d'une dimension gigantesque de presque un mètre sur un mètre. Mon portrait en noir et blanc. Une photo où je souris vaguement. Bruit de clefs. Alain Resnais apparaît sur le palier. « J'aime ce portrait, il vous ressemble, vous ne trouvez pas ? » Visiblement amusé par la surprise qu'il lit sur mon visage, il m'invite à entrer chez lui.

Ce type de facétie, Alain Resnais en était friand. Baroque austère au physique d'inspecteur des impôts dont la douceur du regard indiquait son incapacité à toute malversation envers le contribuable, chemise rouge, cravate noire et imper beige pour unique uniforme, Alain Resnais s'est toujours montré, pendant l'année où j'ai travaillé avec lui, charmant et courtois. Sa fantaisie à fleur de peau lui permettait de fuir avec légèreté les enfermements de la réalité en maniant un art raffiné du décalage. C'est probablement cet attrait pour l'insolite et le saugrenu comme échappatoire aux pesanteurs du monde doublé de son goût pour le théâtre qui lui ont donné l'idée étrange de me demander d'écrire le scénario de *Cœurs* adapté de la pièce d'Alan Ayckbourn *Private Fears in Public Places*.

« Alain Resnais veut vous voir ! » me lance hors d'haleine, les joues cramoisies, mon assistante qui vient de monter quatre à quatre les escaliers menant à mon bureau pour m'annoncer cette nouvelle qui semble la bouleverser autant qu'elle me surprend. Nous sommes au printemps 2005 ; un matin, Alain Resnais est dans le hall du théâtre du Rond-Point. Je cours le saluer pensant qu'il souhaite, comme il l'avait fait deux ans auparavant pour son film *Pas sur la bouche*, me demander s'il était possible de répéter son prochain long-métrage ici. Dès qu'il m'aperçoit, il s'avance, il penche plus qu'il ne boite, des chaussures de sport moelleuses le stabilisent, il accélère le pas pour

évacuer d'emblée toute tentation de compassion à son égard. « Bonjour Jean-Michel, je suis content de vous voir, pardonnez cette visite à l'improviste mais je voulais vous demander si vous étiez très occupé en ce moment . » Quelques minutes plus tard, assis face à lui, je l'écoute ahuri me dire son souhait : que j'écrive son prochain scénario. J'ai le sentiment qu'il s'adresse à quelqu'un d'autre. Je ne parviens pas à y croire, je n'imagine pas qu'il puisse savoir qui je suis ou ne suis pas. « Détrompez-vous, me dit-il avec un sérieux qui interdit de douter de ses propos, j'ai lu, je crois, toutes vos pièces et j'en ai vu beaucoup. Il y a longtemps que j'ai envie de vous demander de m'aider. » La surprise est si forte, je n'arrive pas à prononcer un mot. Je cherche à dire quelque chose, quelque chose qui veuille dire quelque chose. « Vous voulez un café Alain ? » est la seule phrase qui me sort de la bouche, unique partie de moi-même à ne pas être paralysée par l'émotion. L'œil du réalisateur de *Mon oncle d'Amérique* s'allume. « Vous aimez le café italien ? ! Le vrai ? Vous savez le faire ? Avec une cafetière italienne ? Le plus important c'est l'exact volume d'eau par rapport à la quantité de café moulu. Trop d'eau c'est foutu, pas assez c'est imbuvable ! Mais dites-moi, poursuit-il, êtes-vous très occupé en ce moment parce que le producteur Bruno Péseroy veut une première version solide du scénario dans trois semaines. Vous pensez que c'est possible ? » Bien sûr que c'était possible, même en deux semaines s'il l'avait voulu. Déjà très exercé à trouver plus de place dans mon emploi du temps qu'il ne pouvait en contenir, j'étais prêt à tenter l'exploit de l'agrandir encore pour répondre à cette demande qui m'honorait tant. Alain avait envie que l'action de la pièce qui se passait dans une petite ville anglaise se déroulât à Paris et plus précisément dans le nouveau quartier de la Grande Bibliothèque. Habitué aux adaptateurs étrangers qui massacraient souvent mes pièces en remplaçant mon talent par leur génie, j'essayais d'être le plus respectueux possible de l'original et des intentions d'Ayckbourn tout en modifiant les lieux où se déroulait l'action. « Vous êtes trop proche », me dit Resnais à la lecture des trois premières séquences que je lui envoyai. Je lui en expliquai la raison, il me répondit que c'était à moi qu'il avait demandé ce travail et donc que c'était moi qu'il voulait. D'autant que ses acteurs habituels étaient ceux avec qui je travaillais souvent, entre autres Arditi, Dussollier, ou de nouveaux venus comme Isabelle Carré. « Libérez-vous Jean-Michel ! » Feu vert. Donc, je me libérai !

Nous nous vîmes souvent. J'écrivais avec plaisir, guidé par le talent des comédiens que j'avais en tête, très excité à l'idée de faire parler le personnage de Sabine Azéma, actrice avec qui je rêvais de travailler depuis toujours. Le rôle d'Arditi m'inspira particulièrement. Comme à son habitude, André Dussollier dont l'inquiétude sur tout projet qu'il

envisageait générât des hésitations angoissées indispensables à son approche du rôle, m'appela à Vancouver où je m'étais mis au travail dès juillet. Anxieux, il me demanda si son personnage m'intéressait autant que celui d'Arditi, si je le sentais bien et si j'éprouvais du plaisir à le dialoguer. Je lui donnai ma parole qu'aucun rôle ne me semblait moins savoureux qu'un autre et que je m'efforçais de respecter l'équilibre de ce sextet. Fort heureusement, mes dires ne le rassurèrent pas et lui permirent ainsi de savourer encore quelque temps les mouvements perpétuels de son balancier interne qui allait sans cesse du oui au non, fortifiant l'adage que sa réputation avait répandu dans le métier, à savoir que quand André Dussollier disait oui cela ne signifiait pas toujours non. Malgré ces coquetteries innocentes, ils étaient tous fous de bonheur à l'idée d'être dirigés par Resnais et aucun bien entendu ne refuserait son rôle. Si, Lucchini. Il ne voulait pas répéter avant le tournage comme le souhaitait Resnais, peut-être avait-il la conviction d'être aujourd'hui parvenu au statut de grand homme. Un grand homme peut-il être dirigé par un autre grand homme ? Et si le mérite du film était partagé ? Trop risqué pour le roi Lucchini qui, de peur de partager sa gloire, refusait. Peu importait, Alain Resnais avait sa troupe comme au théâtre. Ce théâtre, sève de tous ses films, qui protégeait son imaginaire de la violence du réel. Je ne me souviens plus au sujet duquel de ses films il me disait ne plus pouvoir regarder l'écran à l'instant où ses personnages apparaissent sur une plage, seule séquence tournée en décors naturels.

Je termine en temps et en heure une première version du scénario. C'est une comédie remplie de sous-entendus tragiques et politiques, mais une comédie. Resnais est content, Pésery aussi, il me dit avoir beaucoup ri. Deuxième stade du travail chez Alain. Il me demande de lire moi-même le script en entier à voix haute pour entendre comment j'imagine le rythme des répliques. Il m'enregistre. Nous faisons des pauses pendant lesquelles il me donne des cours de café à l'italienne. Il me parle aussi de sa passion : les burlesques américains, il les connaît tous. Bob Hope, Harry Langdon, Laurel et Hardy, etc. Dernière séance de travail : le nom des personnages. Il m'avoue ne pas aimer l'équivalence française que j'ai donnée aux patronymes anglais. Avec beaucoup de délicatesse il me dit que c'est la seule chose qu'il souhaite améliorer. Alors commence avec une précision d'horloger la recherche de noms français dont la musicalité lui conviendrait. Il attrape un annuaire des postes et laisse doucement glisser une règle sur chaque ligne. Des centaines de noms défilent. Il s'arrête sur Delavigne puis sur Lecor. L'annuaire passé au crible finit par lui fournir les noms qu'il souhaite. Les rêveries de Resnais s'étaient sur une mécanique de précision implacable : la mise en image de sa fantaisie ne laisse rien au hasard ni à l'improvisation. Les dessins des

décors sont fournis très à l'avance, les comédiens répètent au mouvement près chaque plan. Quant à la scripte qui l'accompagne depuis ses premiers films, elle a calculé méticuleusement depuis des années le temps de tournage que pouvait supporter Alain Resnais l'âge augmentant. Une fois le scénario terminé, Alain m'annonce qu'il ne souhaite pas que j'assiste à la réalisation du film. « Je veux que vous découvriez le film fini. » Je comprends, il veut être seul en son royaume ; maintenant c'est lui qui écrit et il ne souhaite aucun œil derrière son épaule.

Le tournage s'achève, le film se monte, première copie de travail, je reçois un coup de fil étrange de Resnais. Il me demande d'aller voir le film sur la table de montage et de le défendre auprès de Pésery qui le trouve trop long. C'est la première fois que je le sens inquiet.

Le monteur, Hervé de Luze, me fait découvrir le film. Je reste interdit. Je ne retrouve ni l'humour ni le rythme du scénario. La drôlerie s'est diluée dans une brume de mort qui enveloppe le film. Les enjeux de la pièce d'Ayckbourn se sont fondus dans une sorte d'angoisse testamentaire. Les coq-à-l'âne et autres ruptures de ton, la saveur du non-sens qu'Alain semblait apprécier par-dessus tout se sont évanouis comme si, sur le tournage, ses états d'âme avaient courbé le scénario vers l'évocation d'une fin de vie... la sienne ?

Pésery m'appelle, je suis embarrassé ; il a la même opinion que moi, j'essaie de le rassurer. L'univers de Resnais s'est emparé de celui d'Ayckbourn. Ce n'est pas rien. Le film est étrangement puissant.

Il sort le 22 novembre 2006. Critiques mitigées, entrées décevantes. Alain et Sabine m'invitent à dîner au restaurant Le Voltaire pour fêter notre rencontre. Moment tendre et chaleureux. Alain est détendu et souriant. On fait des photos. Il est déjà tout à son prochain film, *Les Herbes folles*. Il veut que j'y joue un petit rôle, un patient qui se fait arracher une dent.

Assis sur les marches qui mènent à la librairie du Théâtre du Rond-Point, Alain tient un gros sac rempli de livres. Nous sommes en 2012, fin de l'année, il vient d'acheter toutes les pièces de Jean-Marie Besset à qui il a demandé de dialoguer son prochain film, *Aimer, boire et chanter*, tiré une fois de plus d'une comédie d'Ayckbourn. Même s'il ne veut rien en montrer, je le sens fatigué. Il se lève, nous nous embrassons. Je ne devais plus le revoir.

Alain est mort le 1^{er} mars 2014 à Paris dans son lit d'hôpital, entouré par les bras de Sabine Azéma. Le jour de ses obsèques, un soleil d'une clarté irréaliste — il ne pouvait en être autrement — frappe la façade de l'église Saint-Paul à Paris où, m'a-t-on dit, il avait tourné certaines séquences de *Providance*. La cérémonie est à son image, digne, cocasse, surprenante et tendre. Son cercueil blanc entre dans l'église porté par ses comédiens, Pierre Arditi et André Dussollier en

tête. Denis Podalydès lit un texte dont il réalise soudain qu'il a perdu la dernière page ! Alain Resnais aurait adoré ! L'homélie du père Desgens est parfaite, savant équilibre entre spiritualité et athéisme. Sur les écrans qui encadrent l'autel, on projette un extrait de *Cœurs* puis un irrésistible film musical de Laurel et Hardy et des moments de sa vie. Une foule d'acteurs et d'anonymes émus applaudissent à tout rompre le cercueil à sa sortie de l'église.

Le soir même au cinéma Normandie sur les Champs-Élysées avait lieu l'avant-première d'*Aimer, boire et chanter*, dernière œuvre d'Alain. Jean-Louis Livi, le producteur, m'y convie. La grande salle est bondée, on annonce l'arrivée de François Hollande qui entre et s'assied à côté de Sabine Azéma.

Le film commence. C'est une pièce de théâtre qui dure deux heures. Juste une pièce de théâtre filmée, merveilleusement filmée. Quelques dessins de Floc'h parcourent le film, mais sans jamais enlever la sensation que l'on assiste à un extraordinaire *Au Théâtre ce soir*.

Dernière audace de Resnais, dire et montrer sans détour son amour pour ce qu'il considérerait plus vrai que la vie : le théâtre.

Bertrand Castelli

Baskets aux pieds, joint au bec, veste effilochée en lin, milliardaires au bras et famille au cœur, Bertrand Castelli est probablement né d'un rêve qu'avaient fait ensemble André Breton, Groucho Marx et un bandit corse après avoir fumé un haschisch de très bonne qualité. Grand, les cheveux noirs ondulés, l'œil tendre et rieur d'un prince russe achevant sa nuit blanche, Bertrand Castelli avait la grâce émouvante des funambules qui ont le vertige.

Jeune homme au sortir de la guerre, il essaya d'échapper à ses peurs en écrivant, dansant, peignant. Première idée de génie, pour parvenir à produire ses ballets, il place des placards publicitaires sur ses danseurs. Dior, Perrier, Cartier deviennent aussitôt ses sponsors. Son ballet *Les Algues* est un succès, puis un incendie où la danseuse Janine Charrat sera grièvement brûlée.

Il rencontre Picasso, Dalí, Sartre, Céline, travaille comme électricien dans un cirque puis, à vingt-quatre ans, décide de répondre à une compagnie aérienne qui recrute des techniciens et s'envole pour New York. Son inventivité permanente, sa cocasserie généreuse le font immédiatement entrer dans les cercles d'avant-garde américains. Il charme Gene Kelly, Stravinsky, Aldous Huxley ou Ray Bradbury dont il devient un proche. Le jour, il joue aux échecs avec William S. Burroughs. Il participe à plusieurs films hollywoodiens comme acteur, écrit des scénarios pour la MGM, collabore à de nombreuses séries télévisées comme *Le Millionnaire*, écrit une pièce, *The Umbrella*, jouée à Broadway et à Londres, épouse l'écrivaine Lorees Yerby qui lui donne deux filles, et réalise avec elle *Richard*, irrésistible charge iconoclaste contre Nixon, sorte de pré-Watergate. Mais c'est par hasard dans la rue qu'il va rencontrer ce qui deviendra un phénomène planétaire en croisant deux musiciens du nom de Galt MacDermot et James Rado qui grattent une guitare en fredonnant *Let the Sunshine in*. Castelli a le coup de foudre. La comédie musicale *Hair* vient de naître. Il en devient le producteur délégué, en inonde le monde, et vient lui-même la monter à Paris au début des années 1970 en engageant un jeune chanteur inconnu, Julien Clerc, après avoir découvert Diane Keaton ou Donna Summer dans la version américaine. Trop élégant pour se

préoccuper de faire fructifier sa nouvelle fortune, trop amoureux de la vie pour la perdre en devenant riche, Castelli se dirige ensuite vers des aventures improbables comme l'invention du gant-raquette de ping-pong, ou la culture de vers de terre sur les banquettes arrière des Cadillac des milliardaires qui se battaient pour l'avoir à dîner. Doué pour tout et raté pour le reste, il se remet à peindre, s'occupe de ses deux filles Pandora et Joséphine qui viennent de perdre leur mère. Il s'installe chez un de ses amis qui possède un hôtel sur la mer des Caraïbes, au sud du Yucatán. Là, il peint des toiles sombres et lumineuses comme sa vie, sorte de cadavre exquis où, par sursauts et rebonds, s'enchaînent les nuits et les jours d'un poète hédoniste. Séducteur, chasseur de muses, Castelli était un homme à femmes mais les deux seules qui possédaient son cœur étaient sa mère, Tita Castelli, et sa tante, Suzanne Castelli-Gasquet, ma grand-mère qu'il appelait « tante-maman ». Quant à moi, je dois beaucoup à ce grand cousin qui, lorsque j'avais deux ans, traversa tout Paris en me portant sur ses épaules pour me faire découvrir le cirque Medrano et ses clowns qui remuent encore au fond de moi. Il mourut comme il avait vécu, en éclats. Le 1^{er} août 2008, alors qu'il pratiquait comme chaque matin ses deux heures de natation dans la mer du Yucatán, il fut heurté par un hors-bord dont l'hélice découpa son corps. Il avait soixante-dix-huit ans.

S'il existait un musée de l'art de vivre, Bertrand Castelli serait une exposition permanente.

Jacobins

Je regarde ébloui cette demi-douzaine de palmiers immenses dont les troncs de pierre rose soutiennent de leurs palmes en brique la voûte de l'église du cloître des Jacobins, à Toulouse.

Comment est-il possible qu'au XIII^e siècle nous soyons à ce point avancés dans l'art de construire, si inventifs pour se défaire de la pesanteur, si créatifs pour engendrer grâce et beauté avec une architecture faite seulement de roches ?

Il saute aux yeux que la nef de ce lieu de culte a nécessité un savoir bien plus élaboré et subtil que celui qui permit la construction de l'arche de la Défense ou de l'ignoble tour Montparnasse.

Comment donc est-il possible que ce XIII^e siècle si habile à bâtir, au point d'échafauder ses rêves de pierre, ait été à ce point en retard pour les soins dentaires, la machine à coudre ou le moteur à explosion, pourtant beaucoup plus aisés à mettre au point qu'un clocheton de cathédrale ? A-t-il fallu que l'Homme ait peur de Dieu pour lui consacrer son génie tout entier ! De combien de siècles la foi a-t-elle retardé la fusée Ariane pour construire Notre-Dame ?

Miettes

Magicienne

Avec beaucoup d'émotion, j'ai vu Amélie Nothomb toute vêtue de noir, coiffée de son grand chapeau, animer la conversation avec une folle gaieté toute la soirée et puis soudain s'écrouler en pleurs. Avec l'ingénuité des enfants qui, ayant deviné le truc d'un magicien, refont son tour à l'envers, la piquante Amélie, en transformant l'importante quantité de vin de Savoie qu'elle avait ingurgité en eau de larmes venait de faire la nique à Jésus.

Divorce

1973-1974. Les répétitions de *L'Odyssée pour une tasse de thé* au Théâtre de la Ville ont duré trois mois. Long travail. Dès les premières représentations, dix membres de l'équipe qui en comptait cinquante ont divorcé. C'était éprouvant, mais au final, certains ont été récompensés.

Amis

Il n'aime pas avoir beaucoup d'amis. Ça le gêne. Il a l'impression d'avoir une bouée autour du ventre.

Journal

Par périodes, j'écris un journal, c'est du temps fixé, un peu comme un album de photos, sauf que sur les photos on sourit toujours, rarement dans son journal.

Temps Claire

Nous nous téléphonons toujours en février avec Claire Bretécher pour savoir comment se passe notre dépression d'hiver.

Par-delà les marronniers, 1972

Il habitait l'une de ces larges avenues du VIII^e arrondissement de Paris qui mènent fièrement à l'arrière des Invalides, semblant attendre avec une impatience muette que Napoléon ressuscite.

Il vivait donc là, M. Lemaître, directeur du Festival du Marais, manifestation culturelle créée à l'aube des années 1960 dans le but de réhabiliter ce quartier historique dont les palais et hôtels particuliers s'étaient transformés peu à peu en garages, entrepôts et autres ateliers de ferronnerie ou d'ébénisterie. Il m'avait donné rendez-vous à quinze heures. J'entrai dans cet immeuble à la robustesse haussmannienne dont la façade percée de fenêtres cossues laissait deviner à travers leurs rideaux de voiles blancs qu'il s'agissait probablement d'un nid de gérontologues à la retraite, de notaires dépressifs ou d'anciens ministres tentant d'écrire le roman qui leur permettrait enfin de s'asseoir sous la Coupole.

L'ascenseur, avec la lenteur des élévateurs en bois et grillage qui sentent leur arrivée prochaine dans un stand des puces, me fait grimper au cinquième étage. « Ravi de vous connaître », lance-t-il d'une voix large. C'est un homme d'une soixantaine d'années, le regard adolescent, vêtu d'une veste en velours aubergine, la chevelure mi-blanche mi-blonde, d'une stature considérable, élégante et animale. Un mélange de Sacha Guitry et d'ours blanc. « Vous souhaitez donc jeune homme présenter un spectacle dans notre festival ?

— J'aimerais beaucoup, répondis-je, mais je vous avoue que pour l'instant je n'ai pas encore la moindre idée...

— C'est parfait, coupe-t-il, parfait ! Les gens à idées m'épuisent. La plupart sont stupides et celles que l'on m'assure originales, c'est pire. Ne pas avoir d'idées est un excellent départ... Ça me rassure. »

Quoi de plus naturel après cette rencontre pour le moins hors du commun que j'en fasse d'autres. Dès le lendemain, en passant devant la librairie La Hune à Saint-Germain-des-Prés, je suis intrigué par les titres de deux ouvrages exposés dans la vitrine : les *Lettres de guerre* de Jacques Vaché et *J'étais cigare* d'Arthur Cravan, tous les deux édités par Éric Losfeld. J'ignore qui sont ces deux auteurs mais dès les premières pages, le ravissement est total. Il s'agit de dadaïstes dandys

dont la désinvolture est cousine de celle du directeur du Festival du Marais.

Le premier, Jacques Vaché, est interprète dans l'armée anglaise pendant la Première Guerre mondiale. Les cheveux rouges, il porte six uniformes parfaitement coupés, passe maître dans l'art d'attacher très peu d'importance aux choses, tire quelques balles de revolver dans le lustre du théâtre à la première des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire, promène de ruines en villages son monocle de cristal et invente l'Umour sans « H ». Il écrit quinze lettres de guerre au chirurgien militaire André Breton qui après les avoir lues devient André Breton, abandonnant définitivement bistouris et points de suture pour le surréalisme. 1919, à Nantes, Jacques Vaché fume de l'opium à l'hôtel de France et ne se réveille pas.

Le second est Arthur Cravan, neveu d'Oscar Wilde. Lui mesure deux mètres, poète et boxeur, il ne peut combattre sans remplir ses gants avec les boucles blondes de ses maîtresses. Il vend à la criée dans une poussette d'enfant *Maintenant*, la revue qu'il écrit et édite. Il défie Jack Johnson, le champion du monde de boxe à Barcelone en 1916. Ivre mort, il tient néanmoins six rounds, fuit la guerre et l'Europe pour l'Amérique, se déshabille sur scène au Salon des indépendants de New York et entièrement nu hurle une conférence sur l'art. À l'automne 1918, il monte dans une barque, s'éloigne dans le golfe du Mexique, on ne le reverra plus, un rire de résistance s'est perdu dans l'océan.

Peu après, guidé par une étoile soucieuse de ne pas laisser isolé un troisième larron si proche des deux premiers, je découvre les *Écrits* de Jacques Rigaut, secrétaire du peintre Jacques-Émile Blanche. Il se targue d'être le « Raté-étalon » brillant, dédaigneux, il assure que chaque Rolls-Royce rencontrée prolonge sa vie d'un quart d'heure. Collectionneur d'accessoires de bar, il s'ennuie avec passion, estimant que penser est une activité de pauvre. Son désir : être sérieux comme le plaisir. Le 6 novembre 1929, après avoir fait longuement sa toilette, il se tire une balle dans le cœur. Il disait avoir sa mort dans sa poche depuis l'âge de raison.

Si la mémoire du monde c'est l'art, on ne se souviendra pas d'eux, ils le détestent.

Inconnus il y a peu, ils deviennent passionnément mes amis, mes frères, je pénètre dans leurs œuvres par effraction. Envie de faire partie de la bande, de me glisser sur la photo de groupe. J'adapte leurs écrits en m'y mêlant. J'écris une pièce intitulée *Par-delà les marronniers*, vers tiré d'un poème de Cravan. Gérard Darmon interprète Cravan, Christian Delangre, Jacques Vaché et Stéphane Bouy, Jacques Rigaut. Myriam Mézières incarne toutes les (leurs) femmes, Gilbert Bahon la médiocrité de la réalité et David Rocheline qui a créé leurs costumes, smoking blanc à paillettes, est une sorte de

récitant volant. Jack Lang, tout nouveau directeur de Chaillot, vient nous saluer pendant les répétitions. Le spectacle est l'un des succès du festival, la presse en dit du bien... M. Lemaître est enchanté comme il l'avait prévu et sur la lancée, Pierre Cardin décide de nous accueillir dans son théâtre, « l'espace » du même nom, ex-théâtre des Ambassadeurs qu'il vient de racheter.

La grande salle ne convient pas — trop vaste —, nous nous installons dans une pièce du premier étage qui peut accueillir deux cents spectateurs. Un matin tôt, j'arrive pour régler les lumières avec l'équipe technique. Les électriciens terminent d'accrocher les projecteurs sur le gril. Au sommet d'une échelle, j'aperçois deux souliers vernis noirs et le bas d'un pantalon de smoking. Intrigué, je m'approche et découvre Pierre Cardin bras levés en train de fixer une découpe sur un cintre. Il m'aperçoit à son tour. « Ah vous êtes là Jean-Michel !... Je pense que tout sera prêt en temps voulu... Vous voyez, j'avais dit que je vous aiderais pour votre spectacle, je vous aide ! » Il descend de l'échelle en s'essuyant les mains avec un mouchoir. « J'ai un théâtre, je m'en occupe, rien de plus normal, non ? »

Le soir de la première, une foule bigarrée se presse dans le hall. La pièce a déjà été jouée une trentaine de fois, et pourtant le trac nous ulcère, un trac plus costaud que celui du Festival du Marais. La truille sur les Champs-Élysées serait-elle plus violente que celle de la rue François-Miron ? N'est-ce pas plutôt la présence annoncée de Louis Aragon, ami des trois poètes, qui nous tарауде ? Il arrive à l'heure, vêtu de blanc des pieds à la tête joliment coiffée d'un chapeau en duvet de cygne dont les larges bords ombrent son visage de vieux poète. Je découvre aussi parmi les spectateurs mon père. Que fait-il là, lui qui ne vient jamais aux premières de mes pièces ? Pourquoi venir écouter ces trois hommes si loin de lui ? La représentation est tendue mais tenue. Le stress des acteurs ajoute au spectacle une touche d'émotion qui embarque les spectateurs les plus réticents. La pièce s'achève, Aragon m'est présenté. Je l'admire infiniment. Si par chance il s'était suicidé après son *Traité du style*, je l'aurais à coup sûr mis sur scène ce soir ! Jeune il faisait partie de ces briseurs de réel, canonnant à tout-va leur révolte contre les remparts du vieux monde, « creusant des galeries vers le ciel », comme il l'affirma lors d'une conférence qu'il fit devant des étudiants à Madrid. « Je puis vous affirmer qu'ils n'étaient absolument pas comme vous les avez montrés, cher monsieur, me dit-il d'un ton agacé qui se transforma instantanément en sourire affectueux, mais je vous remercie, poursuit-il, j'ai passé toute la soirée avec eux ! » Il me donne une tape amicale sur l'épaule puis s'éloigne vers la sortie ; un groupe de spectateurs s'écarte pour laisser le passage à ce bonhomme tout blanc, lumineux même.

Je croise mon père qui récupère son imperméable au vestiaire. « Je

ne comprends pas pourquoi tu fais des spectacles aussi tristes, franchement, quel intérêt le suicide ? » Mon père ne supportait pas la mort, il n'était pas allé à l'enterrement de son père, il n'avait pas voulu voir sa mère sur son lit d'agonie, il avait horreur de la maladie, des malades, des mauvaises nouvelles, il détestait les tracas, les soucis, les emmerdements, bref tout ce qui perturbe le plaisir de vivre. « Rideau ! » disait-il dès qu'il voyait rappliquer le mauvais augure ! Un rideau de fer qu'il tirait entre lui et l'angoisse. Un rideau infranchissable. Un rideau que moi je ne suis jamais parvenu à installer, jamais pu me protéger de rien, mitraillé jour et nuit par la vie. On n'en meurt pas mais on s'y habitue mal.

Comme prévu, *Par-delà les marronniers* se joua pendant deux mois à l'Espace Cardin devant des salles qui n'étaient pas pleines mais suffisamment remplies pour faire découvrir à plus de huit mille personnes l'iconoclastie revigorante de ces trois dadaïstes.

Quelques jours avant la dernière représentation, l'Administrateur nous annonça la mine réjouie qu'il allait falloir transplanter le spectacle pour un soir dans la grande salle. Une réservation de huit cents personnes venait de tomber. Le cabinet du ministre des Finances avait téléphoné pour annoncer que Valéry Giscard d'Estaing avait choisi d'offrir *Par-delà les marronniers* à ses sympathisants venus de province assister au congrès annuel des républicains indépendants, parti qu'il présidait.

Vers 19 h 30, une vingtaine de cars s'immobilisent avenue Gabriel, tous remplis de joyeux drilles, républicains indépendants de leur état, venus des quatre coins de France. Rires, chants folkloriques, trompettes, coiffes en papier crépon, heureux à l'idée de passer une soirée à Paris, ville de tous les plaisirs. Je les regarde débarquer dans le hall, un frisson d'effroi me parcourt. J'ai la sensation qu'ils entrent au Moulin Rouge, certains tiennent une bouteille de champagne à la main, sans doute pour trinquer à la santé des danseuses dont ils rêvent, depuis Auxerre ou Angoulême, de voir les seins nus.

Le service d'ordre fait place nette autour de la porte d'entrée du théâtre. Valéry Giscard d'Estaing et son épouse entrent, détendus, souriants, accueillis par l'Administrateur qui a réservé à leur demande des places au premier rang.

Salle bondée. Bruissante. Le noir se fait. Quelques gloussements. Silence. Le rideau se lève.

Au bout de quinze minutes environ, la majeure partie des spectateurs comprend qu'aucun acrobate, humoriste ou magicien ne va apparaître sur scène, et surtout pas, hélas, les danseuses tant attendues avec pour tout costume un bouquet de plumes d'autruche. Des murmures commencent à parcourir les rangées. Bientôt un violent « Faites-nous marrer au moins ! » à l'adresse des acteurs résonne dans

la salle suivi de rires tonitruants. L'entourage de Giscard demande le silence. Il n'en obtient que quelques minutes. Des sifflets jaillissent au balcon, puis un peu partout dans la salle. Imperturbables, les acteurs continuent à jouer. Cinquante personnes se lèvent et quittent la salle. Gérard Darmon qui interprète Arthur Cravan, dans une scène où la conversation d'un bourgeois l'épuise, lance : « JE M'ENNUIE ! » Comme un seul homme la salle lui répond : « NOUS AUSSI ! » À partir de cet instant, l'hémorragie est totale, rangée par rangée, balcons et parterre se vident. La pièce s'achève, il ne reste dans la salle qu'une vingtaine de personnes, entourant le ministre et cinq ou six spectateurs qui dorment. L'intégralité des républicains indépendants s'est précipitée au sous-sol, s'empiffrant de petits fours et vidant les boissons du cocktail qui devait les accueillir à l'issue du spectacle. Je ne sais plus où me mettre. Les comédiens qui, avec une conscience professionnelle héroïque, ont tenu jusqu'à la dernière réplique sans décaler, se décomposent de rire dans les loges. Giscard d'Estaing, imperturbable et concentré, jette un œil sur le programme, se lève et demande à son directeur de cabinet : « Qui est ce Ribes ? J'aimerais bien le saluer, moi aussi je suis très intéressé par les mots... » On me le présente. Avec un grand sérieux il me questionne sur les trois dadaïstes, sans faire aucune allusion au bordel qu'ont déclenché ses militants pendant la représentation.

Des années plus tard, Valéry Giscard d'Estaing fit paraître ses Mémoires. On me signala qu'il avait rendu compte de cette soirée en indiquant le grand intérêt qu'il avait pris à découvrir Cravan, Vaché et Rigaut. Celui qui apparut à la France entière comme un grand bourgeois gentilhomme hautain n'était peut-être qu'un économiste sensible aux amis de Picabia qui s'était réjoui d'avoir organisé cette soirée foutoir, digne de la première des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire.

Suppositoire

Jacques Hébertot dirigeait le Théâtre Hébertot, un peu comme Victor Hugo habitait l'avenue Victor-Hugo, je veux dire, de son vivant. Là s'arrête la comparaison, car à la différence de l'auteur de *La Légende des siècles*, Jacques Hébertot n'avait à la fin de sa vie pas le moindre poil sur le visage. Ni barbe, ni moustache, ni cheveux, des sourcils peut-être, et encore je n'en suis pas sûr.

Janvier 1971. À bout de souffle, j'arrive langue tirée boulevard des Batignolles devant le Théâtre Hébertot où je ne sais par quel passe-droit, chance ou erreur de la secrétaire m'ayant pris pour quelqu'un d'importance, j'ai obtenu un rendez-vous avec le directeur dont le nom s'étale en lettres lumineuses sur la façade de son théâtre. Je porte au maître du lieu (que d'ailleurs il faut appeler « maître ») ma pièce *Il faut que le Sycomore coule* encore toute chaude. Le bureau de Jacques Hébertot est perché au grenier de son théâtre. « Entrez ! » La voix est costarde ; tremblant, je pousse la porte espérant que le grincement qui s'ensuit soit perçu comme le signe d'une grande délicatesse par le puissant directeur que je sais sensible à ceux qui le sont.

Jacques Hébertot est assis derrière son bureau. Il est épais, c'est un buffle. Un buffle sans cornes. Sa tête est ovale, lisse, à peine percée par deux petits yeux gris. Une image me dévore soudain : les suppositoires à la glycérine de ma grand-mère, ceux qu'elle laissait traîner sur les tablettes de sa salle de bains lorsqu'elle était constipée. Mon frère en avait avalé un pensant qu'il s'agissait d'un bonbon au miel. Folie ! J'attendais ce rendez-vous depuis deux mois, je suis enfin devant celui que je n'espérais plus rencontrer, et je n'ai dans la tête que ce suppositoire à la glycérine qui se superpose très exactement sur la tête du maître. Je n'arrive pas à m'en défaire. Même de profil et malgré un nez proéminent, rien n'efface sa ressemblance avec ce gélatineux médicament oblong qui fluidifiait le transit intestinal de Suzanne Castelli, baronne Gasquet, ma grand-mère. Je baisse la tête, tente de regarder ailleurs, de ne pas poser mon regard sur son visage luisant qui redouble aussitôt une impression rétinienne encombrée de suppositoires. Rien n'y fait. À l'instant où je veux simuler un malaise pour m'évader de ce cauchemar, le suppositoire parle. « Je suppose,

jeune homme, que vous venez me proposer un projet, une pièce de vous probablement ? » Miracle ! La glycérine fond, le visage d'Hébertot apparaît. Il a fallu qu'il ouvre la bouche. Il suffit de parler pour devenir un autre, disait Topor. « Et vous allez sans doute vouloir me convaincre que vous m'apportez un succès », poursuit-il achevant de reprendre forme humaine. « Maître, je ne suis pas devin mais pardonnez cette immodestie, j'en suis tout à fait persuadé.

— Dommage », maugrée l'homme qui dirige ce théâtre qui porte son nom. « Oui jeune homme, je n'aime pas le succès, et j'ai le triomphe en horreur. Les gens affluent dans le théâtre, résultat, les moquettes des escaliers comme celles du hall se détériorent en moins d'une semaine. Vous savez ce que coûte la réfection de l'intégralité des tapis de ce théâtre ? » J'arrive tout de même à faire non de la tête. « Une fortune ! La foule est la calamité des théâtres, des vrais, ceux qui n'ont pas cédé à la tentation du sol en ciment noir voire en marbre avec cet aspect salle de bains qui fait s'évaporer des lieux ce charme indispensable à la mise en condition de l'âme du spectateur avant le face-à-face avec celle du poète. On ne vient pas ici pour se laver les mains ! Il faut marcher sur du nuage avant d'entrer au Paradis. »

Il poursuit longtemps avec verve et autorité sa démonstration. Il existe un nombre d'or de spectateurs qui permet aux caisses de se remplir sans les vider aussitôt pour payer les dégâts occasionnés par un public trop nombreux. « Je ne produirai donc pas votre pièce que je sens réjouissante. Trop risqué ! » Il se lève, ce que je ne pensais pas qu'il puisse faire vu sa corpulence, et me raccompagne jusqu'à la porte de son bureau. « Souvenez-vous bien de cela jeune homme, le théâtre est fait pour quelques-uns, pas un de plus, pas un de moins ! »

Il me serre la main et referme la porte derrière moi.

Je quitte le boulevard des Batignolles en songeant à l'influence que pourront avoir sans que je le sache les suppositoires à la glycérine de ma grand-mère sur le devenir de mes écrits.

Farce

À chacun de mes séjours dans la capitale belge, je rends visite à Noël Godin, génial farceur surnommé à juste raison l'« Entarteur », dans sa maison-tour dont chaque étage, débordant de livres et de cassettes vidéo, est une bibliothèque consacrée à une thématique différente. Parmi ses nombreuses activités néodadaïstes, j'ignorais celle de critique de cinéma. Il écrivait régulièrement des comptes rendus saluant les films qu'il aimait dans le très catholique hebdomadaire *Ami du film et de la télévision*, journal diffusé jusque dans les églises. Il me fit lire un jour un article qu'il avait consacré à un film thaïlandais intitulé *La fleur de lotus n'atteindra pas la rive de ton île*, dans lequel il vantait le grand talent de sa réalisatrice, Vivian Peï, incitant ses lecteurs à découvrir l'œuvre de cette artiste du septième art injustement méconnue. Elle était d'autant plus ignorée du grand public qu'elle n'existait pas. Pure création de Noël, qui parlait régulièrement de ses films, analysant avec subtilité la qualité des scénarios dont il inventait le contenu et le titre. Un beau matin, il fut contacté par Paul Guinle, spécialiste du cinéma asiatique, intrigué par cette Vivian Peï dont les nombreux films lui avaient échappé. Noël lui en dit le plus grand bien, au point que le cinéphile décida d'aller la rencontrer à Bangkok. Noël ne put hélas lui donner son adresse. « Peu importe lui répondit Guinle, tout le monde doit la connaître là-bas », et il partit le mois qui suivit pour la Thaïlande, trop heureux à l'idée de rencontrer ce diamant du septième art dont les brillances n'étaient pas arrivées jusqu'à lui. Après quinze jours de recherches aussi vaines qu'épuisantes, il revint à Bruxelles dans un état de rage tel qu'il voulut aller faire la peau à ce pauvre Noël qui ne comprit pas en quoi il était fautif. Le cinéma n'est-il pas l'art de l'illusion, de l'irréalité et souvent du songe, qui ne se cache en rien d'être la partie la plus importante du mot « mensonge »...

Demain

Je ne me suis jamais vu demain. Enfant, je n'ai jamais voulu être pompier, maréchal de France ou footballeur. Le futur, à entendre les autres, devait exister, mais je n'en faisais pas partie. Les stratégies pour réussir plus tard m'étaient étrangères. Je n'apercevais aucun chemin qui menait quelque part ni comète sur laquelle j'aurais pu tirer des plans. Le temps passait sans que j'en devine la suite. L'avenir n'était pas bouché, simplement il n'existait pas, même si confusément, je savais qu'il allait me tomber dessus et que je devrais en faire quelque chose. Mais quoi ? Peut-être simplement continuer à me dépatouiller jour après jour avec ces longues heures souvent pleines d'angoisse et d'ennui, en cherchant à en rire. Tout ce que j'ai pu vivre ou faire jusqu'à aujourd'hui n'a jamais été le fruit d'une préméditation, d'une tactique ou de je ne sais quel plan de carrière, cela m'est arrivé, voilà tout... Sans doute le résultat d'un présent où fermentaient mes souhaits et mes désirs, peut-être même mes rêves. Les meilleures choses que j'ai vécues, comme les pires, les quelques succès que j'ai rencontrés ne me sont jamais apparus comme la gratification d'efforts accomplis pour atteindre un objectif. Je n'ai jamais eu d'objectif, sinon de parvenir à vivre chaque jour le moins douloureusement possible. C'est peut-être cette agitation pour ne pas sombrer dans la mélancolie à laquelle je dois d'avoir fait ce métier de théâtre.

Pourtant, ce lendemain que je n'ai jamais envisagé vient pour la première fois de m'apparaître à l'âge de soixante-sept ans. Une date lue dans un journal d'économie qui annonçait de façon inéluctable une faillite mondiale. 2050. Et j'ai soudain réalisé que je ne serai plus là pour vérifier les chiffres de cet universitaire. Ce monde, après tant de jours passés en sa compagnie, cette planète à laquelle je commençais enfin à m'habituer, allait me virer. N'avoir jamais eu conscience de l'existence du futur en avait occulté le possible arrêt. Les choses que l'on ignore n'ont ni commencement ni fin. Cette date déchirait le voile qui me cachait depuis toujours l'avenir. Pour une fois que je l'apercevais, c'était pour ne jamais l'atteindre. Ma vie avait soudain une perspective : son terme. J'ai donc vécu immortel jusqu'au

jour où demain m'est apparu.

Chaval

Adolescent, j'ai eu la chance de connaître le dessinateur Chaval. J'ai beaucoup d'admiration pour lui, un peu plus même, je ne sais pas comment ça s'appelle, un sentiment oblique et bizarre, comme ses dessins.

Si j'étais conservateur du « musée des gens qui aident à vivre », j'organiserais souvent des expositions de Chaval, lui qui écrivait : « Aimer la vie c'est aussi con que d'être patriote... seuls les morts sont les gagnants. » Ça soulage, quand on sait ce qui nous attend ! Il m'a fait un dessin que je garde toujours près de moi. Il représente un monsieur chauve avec des lunettes face à un oiseau qui a un très long bec. Ils se regardent. Nez à bec. En silence. Il ne se passe rien, et ça va durer. La vie, quoi ! Sauf qu'on peut la quitter si ça devient trop long. Chaval l'a fait le 22 janvier 1968 en ouvrant le gaz chez lui après avoir placardé sur sa porte une feuille manuscrite : « Attention, risque d'explosion. » Il faut dire que son teckel, Caca, qu'il adorait venait de mourir et que son épouse, à qui il avait annoncé qu'il la trompait souvent et à heures fixes, venait de se donner la mort. Trop long sans eux. Beaucoup trop.

Parmi les chefs-d'œuvre de Chaval qui de son vivant n'eurent aucun succès, avec son livre *Les Gros Chiens*, son recueil de dessins *Les oiseaux sont des cons* est mon préféré. Il en tira un film qui reçut à Cannes la palme du court-métrage d'animation. C'est Claude Contamine, directeur de la télévision, qui la lui remet. Le haut fonctionnaire en costume cravate s'approche du micro pour lire le palmarès, mais la qualité de son éducation bourgeoise additionnée à ses études à l'École nationale d'administration l'empêchent de prononcer le titre de l'œuvre lauréate. Il se racle la gorge, s'y reprend à deux fois et finit par annoncer : « La palme a été attribuée à M. Chaval pour son film *Les oiseaux sont... des oiseaux !* » La salle applaudit. Chaval monte sur scène recevoir son prix des mains de Claude Contamine visiblement mal à l'aise et déclare « Je remercie infiniment M. Oiseautamine de l'honneur... »

La dernière fois que j'ai vu Chaval, c'était lors d'un dîner dans un petit restaurant basque très sombre. Il avait réuni autour de lui

quelques amis, dont le peintre Jacques Busse grâce à qui j'avais fait sa connaissance ; ma mère et Jean Cortot faisaient aussi partie de la bande. Nous fûtions le vernissage des dessins qu'il avait exposés dans une modeste galerie. Des dizaines de jambons pendaient au plafond. La semi-obscurité de l'endroit indisposait Chaval. Il se plaignait de ne pas voir ce qu'il y avait dans son assiette. Il finit par faire un signe à l'un des serveurs et lui demanda s'il ne pouvait pas allumer un ou deux jambons accrochés au-dessus des convives. Sourire amusé du garçon. Chaval réitéra sa demande plusieurs fois. « Juste un saucisson, c'est possible ? Ça éclaire mal les saucissons, mais c'est mieux que rien. » Face à l'insistance de Chaval, le serveur finit par lever les yeux vers le plafond. Il fixa un long moment les jambons qui y séchaient lentement. Je sentais qu'il commençait à douter... Sans le savoir, il venait de pénétrer dans un dessin de son interlocuteur que ce dernier aurait sans doute intitulé *Serveur de restaurant basque attendant qu'un jambon de Bayonne s'allume*, rejoignant ainsi d'autres dessins titrés : *Pharmacien fuyant l'orage*, *Papes étonnés devant un gratte-ciel*, *Indiens repeignant une locomotive sans même savoir si elle marche*, ou encore celui représentant sur le pas de sa porte un homme accueillant une famille : *Saint Étienne de Baigory recevant les Stigmates...*

« Je crois qu'il faut accepter et parfois même cultiver une sorte de confusion de laquelle peut naître son ordre personnel », écrivait Chaval rejoignant ainsi Paul Claudel qui affirmait : « Pour écrire, il faut perdre connaissance. » Paul Claudel demeurant encore aujourd'hui, quoi qu'on en dise, plus chrétien mais moins amusant que Chaval.

Heureux qui comme Ulysse...

Été 1967. Nous avons vingt ans. La France s'ennuie dans le gras d'un gaullisme assoupi, nous aussi. Il faudra attendre dix mois pour que Daniel Cohn-Bendit, Geismar et Sauvageot commencent à la distraire. Dix mois, c'est long. Gérard Garouste, Philippe Khorsand et moi décidons de devancer l'appel et de partir à l'aventure. N'ayant ni l'Amazonie ni l'Himalaya à portée de bourse, nous envisageons une expédition jusqu'en Turquie. On a le bout du monde qu'on peut.

Départ fin juillet depuis Cavalaire où nous passons une semaine de vacances dans la maison louée par mon père. Acquisée avec l'accumulation de quelques péculs familiaux, la 4L sera notre moyen de transport. Récemment sortie des usines Renault, cette petite voiture à tout faire, à trois vitesses et à bas prix, est destinée à remplacer la mythique 4CV dont l'un des modèles me passa sur le corps à La Baule quinze ans auparavant.

Persuadés que nous allons rencontrer des peuplades inconnues, traverser des territoires désertiques, peut-être même être obligés de nous nourrir de notre pêche et de nos cueillettes et pourquoi pas de boire notre urine, c'est en tenue d'explorateurs, la voiture remplie d'un matériel de survie, que nous levons l'ancre vers midi. Les vacanciers qui reviennent de la plage, en nous apercevant coiffés d'un chapeau de brousse, gourde à la ceinture, jumelles autour du cou, se demandent quelle peut être notre destination ; ils ne connaissent ni jungle ni zone de combat dans les environs. Après avoir promis à nos proches de leur donner régulièrement des signes de vie, ce qui déclenche chez ma mère une angoisse force neuf sur une échelle qui en compte dix, en début de soirée, nous passons la frontière italienne sans encombre.

1. Venise

Fuyant la place Saint-Marc, d'une architecture trop occidentale, épuisée en cartes postales, nous choisissons un terrain vague près de l'aéroport pour nous entraîner à dormir à la belle étoile, qui ne le sera peut-être pas toujours.

2. Belgrade

Traversée de la Yougoslavie en deux jours, en empruntant ce que les cartes que nous possédons nomment une autoroute et qui est en vérité une misérable chaussée à deux voies où des camions de l'âge de bronze nous foncent dessus sans ralentir. Nous sommes chez les communistes, pas les vrais, pas ceux parqués derrière le rideau de fer, ici ce sont les communistes à géométrie variable du maréchal Tito, dictateur éclairé, héros de la résistance au nazisme qui de plus a continué à résister après guerre à la suprématie de Moscou, envoyant aux pelotes le pacte de Varsovie. Homme de belle prestance, sa popularité, surtout en Occident et plus particulièrement chez les bourgeoises d'un certain âge, tient beaucoup plus à son invraisemblable capacité à ne pas vieillir qu'à ses faits d'armes. Le secret de son éternelle jeunesse venait, paraît-il, d'un sérum nommé Bogomoletz fabriqué en Roumanie. Faute d'une pratique du lifting suffisamment répandue en France, le sérum miracle fut importé par containers pour lisser les visages fripés par les ans des élégantes de cocktails.

Nous entrons dans Belgrade en fin de matinée, la 4L est couverte d'une poussière jaune digne du désert de Gobi ce dont, bien sûr, nous sommes fiers.

Pause. Une place. Assis à l'ombre de la statue d'un poète serbe, nous nous restaurons de fromages et de fruits que des paysans nous ont offerts, probablement attendris par notre dégain de soldats perdus. Gérard nous fait remarquer que trois femmes vêtues de noir nous observent depuis un moment. Soudain, l'une d'elles s'approche. Dans un sabir d'où émergent suffisamment de mots franco-anglais pour que nous le comprenions, elle nous demande si nous sommes bien français comme l'indique le drapeau tricolore collé à l'arrière de notre voiture. Nous le sommes. Cette confirmation semble la réjouir. Elle nous explique alors qu'elle serait très honorée si nous acceptions de venir dîner ce soir dans son humble demeure, où sa famille se réunira pour fêter les dix-huit ans de sa fille Raïta. La présence chez elle d'étrangers et surtout de Français, si rares dans cette ville, serait le plus beau des cadeaux pour leur cadette. C'est essentiellement à Gérard qu'elle s'adresse. Amusés par cette invitation, aussi mystérieuse qu'inattendue, nous acceptons.

La pièce n'est pas grande. Des bougeoirs éclairent les murs tapissés de laine cramoisie. Celui du fond n'existe pas, c'est un rideau, rouge aussi. Au centre, une longue table basse. Tout autour, assise sur des poufs et des coussins, en habit de fête, la famille est au complet. Tantes, oncles, cousins, belles-sœurs, enfants entourent Raïta, jeune fille un peu grasse dont la belle chevelure tressée, retenue par un cerceau de fleurs blanches, ne parvient pas à faire oublier un

strabisme qui aime fort son œil gauche vers le droit. Le père, patriarche incontestable, sourcils aussi épais que sa moustache, trône au centre. Tandis que la mère dépose dans chaque assiette des morceaux d'un ragoût épais, un grand garçon verse le vin. Le père et le grand-père lèvent de plus en plus souvent leur verre en buvant à notre santé. Tout à coup, tous tapent en rythme sur la table, pour manifester leur impatience. La mère se lève. Silence. Elle s'adresse à nous, que l'on a placés face à Raïta. Sa voix est douce mais tendue. Elle et sa famille remercient Dieu que nous ayons accepté son invitation. Tous se signent. Elle nous annonce que son mari a voulu offrir à Raïta pour ses dix-huit ans le plus beau présent que l'on puisse trouver sur terre : l'amour. L'amour qu'elle ne connaît pas encore. Sachant la réputation de galanterie des Français, mais sachant surtout qu'ils sont les meilleurs amants du monde, elle a pensé que personne mieux qu'eux ne pouvait faire découvrir ce sentiment divin à leur progéniture chérie, lui épargnant ainsi de se faire dépuceler horriblement comme sa sœur aînée le fut par un sergent ivre mort. Nous nous regardons tous les trois en espérant encore qu'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie. Le père, énorme, sorte d'ogre des Balkans, se lève à son tour et pointe sur Gérard un index velu. C'est lui que la famille a choisi pour déniaiser leur fille. Très applaudi par l'assemblée, Gérard s'étouffe à moitié. Avant même qu'il ait pu reprendre son souffle, la grand-mère tire le rideau au fond de la pièce. Une petite pièce apparaît avec pour seul meuble un lit où sont éparpillées des fleurs. Un chant nuptial jaillit des poitrines des convives, couvrant les paroles de Gérard qui tente, affolé, de parlementer avec l'oncle l'entraînant vers la petite pièce où l'attend Raïta, assise sur le lit. Philippe et moi sommes saisis d'un fou rire d'une telle violence que nous sommes incapables d'intervenir. Avec le regard d'un condamné qui monte à l'échafaud, fermement conduit par l'oncle, Gérard pénètre dans la chambre et disparaît avec Raïta derrière le rideau que vient de refermer la grand-mère. Le chant nuptial cède la place à un psaume murmuré par les femmes agenouillées, devant une icône suspendue au mur. Une minute ne s'est pas écoulée que dans un rugissement d'animal blessé, arrachant le rideau, Gérard jaillit de la chambre, saute par-dessus la table, enjambe le père, se rue vers la porte d'entrée qu'il ouvre d'un coup d'épaule et s'enfuit dans la nuit à toutes jambes. Silence. Sous le choc, la famille se pétrifie. Le père bousculé se relève lentement, ajuste sa veste et se met à insulter sa femme qui lui répond en hurlant. Engueulade générale. Raïta éclate en sanglots. Philippe et moi quittons discrètement la noce, bien décidés à rejoindre Gérard pour lui dire notre fureur de l'avoir vu aussi lâchement massacrer la renommée du mâle français, l'une de nos dernières fiertés nationales.

3. Thessalonique

Traversée rapide de la Macédoine et de Skopje, sa capitale encore toute couturée. Le tremblement de terre qui l'a détruite date de quatre ans. Nous sommes vigilants, qui sait, un autre séisme peut surgir ? Le feu de la terre nous ayant épargnés, nous arrivons sains et saufs en Grèce. Nous y entrons par le nord. Une route sinueuse et cahoteuse nous emmène en trois heures à Thessalonique. À peine arrivés au centre de cette ville solide et blanche, une voiture de police se met en travers de la nôtre. Quatre hommes en uniformes bardés de matraques en descendent et nous font signe de sortir de la 4L. Nous aurions égorgé leurs mères, ils n'auraient pas l'air plus menaçant. Sans un mot, celui qui commande imite le cliquetis d'un ciseau avec l'index et le majeur de sa main droite tandis que l'un de ses adjoints attrape la tignasse de Philippe. Dix minutes plus tard, nous sommes conduits chez un coiffeur qui nous tond au plus court. Les colonels viennent de s'asseoir sur le trône d'Athènes. Le fascisme coupe aussi les cheveux. L'homme véritable a la nuque rasée et la mèche drue qui ne dégénère pas en boucles décadentes. Après s'être assurés que notre pilosité crânienne est équivalente à la leur, l'un des nervis nous demande de nous procurer au plus vite des chemises à manches longues pour cacher la nudité de nos avant-bras, l'obscénité n'ayant plus cours en Grèce depuis l'arrivée des militaires. Ainsi va la loi de la botte et du sabre au pays du bel Apollon et de Socrate le barbu.

4. Mont Athos

Accrochés au sommet de hautes falaises, une vingtaine de monastères orthodoxes, dont certains datent du ^xe siècle, dominent la mer Égée. Seuls des moines les habitent. Ce conglomerat compact de prélats, où grouillent popes, archimandrites et autres higoumènes ensoutanés de noir à la barbe grise et souvent malodorante, est une petite république néobyzantine autonome. La femelle, qu'elle soit humaine ou animale, y est totalement proscrite. Prononcer le mot « femme » en ces lieux saints peut entraîner une excommunication immédiate. Il arrive cependant le matin que, provocantes ou charitables, des demoiselles fassent du ski nautique les seins nus sous les fenêtres gothiques des monastères. Vengeance blasphématoire contre ce machisme intégriste ou tendresse pour ces hommes esseulés à qui elles offrent des images sensiblement différentes de celles de la Vierge pour ajouter goût et saveur à leurs masturbations austères, personne ne sait.

Cheveux ras et bras couverts, une barcasse ventrue nous mène au minuscule port du mont Athos, point de ravitaillement des monastères. Un bus rouillé, bondé de popes, nous y attend. Il grimpe

en toussant un chemin escarpé, secouant ses passagers et leurs paniers remplis de légumes et de volailles (uniquement des coqs...) destinés aux cuisines sommaires de ces lieux de prière. Pépite d'or dans du charbon, un jeune Danois fort blond est assis dans le car au milieu des popes. Il nous apprend que les supérieurs des monastères sont très accueillants et que si on le souhaite ils offrent des cellules pour la nuit. Ayant passé la dernière à l'abri d'un bosquet dans les jardins de l'ambassade de France à Belgrade — les diplomates étant en vacances, la gardienne nous avait autorisés à dormir sur un coin de pelouse abandonné par les tondeuses depuis huit jours —, une cellule de moine, même spartiate, nous apparaît comme une suite présidentielle. Nous descendons au deuxième arrêt devant le monastère principal. Ses coupoles couvertes de mosaïque byzantine et d'icônes en or sont le but de notre visite dans ces lieux saints. Le jeune Danois nous abandonne, il reste dans le bus, il désire visiter le monastère construit sur le plus haut piton rocheux.

Après une longue visite, émerveillé par la profusion et surtout la richesse des décors byzantins, je me demande en regardant le vieux moine qui nous guide, en soutane rapiécée par endroits, si faire vœu de pauvreté sous ces ors n'est pas plus difficile que dans une abbaye cistercienne faite seulement de pierres brutes.

Le supérieur du lieu nous offre l'hospitalité de son monastère pour y passer la nuit, mais nous invite aussi à partager le repas avec la communauté des moines. Nous acceptons, après avoir bien sûr rassuré Gérard sur le fait qu'il y avait très peu de chance qu'on le force à initier à la sodomie un jeune moine dont on fêterait ce soir l'anniversaire.

Vaste réfectoire. Une trentaine d'hommes, le visage émacié par le jeûne et la prière, sont assis le long d'une table sans fin. Pas d'assiette. Le bois de la table est creusé devant chaque religieux. Après un bénédictin grégorien, un prêtre à la barbe mitée y place des morceaux de poissons séchés et une poignée de riz. On boit l'eau des sources du mont Athos. Peu de paroles. Les moines prient sans doute en mangeant, à moins qu'ils ne dissimulent leur ennui dans le silence ou simplement, n'en ayant plus rien à foutre de rien, ils abandonnent toute activité spirituelle et se taisent, la tête vide. À l'issue du repas, deux grands gaillards les joues embroussaillées de poils noirs, torches en main, nous accompagnent à travers un dédale de couloirs et de chapelles jusqu'à nos cellules. Elles sont éloignées les unes des autres. Est-ce leur voix grave ou leurs yeux brillants, toujours est-il que lorsque les deux prêtres, dans un français rocailleux, nous disent « au revoir », une sorte d'effroi nous parcourt tous les trois. C'est peut-être la première fois que nous réalisons que « au revoir » veut dire, à la différence d'adieu, « on va se revoir », ils allaient donc nous revoir...

mais quand ? Ils savent que nous repartons le lendemain matin. Sans pousser plus loin nos déductions, nous décidons immédiatement de dormir tous les trois dans la même cellule. Six mètres carrés tout en longueur. Nous barricadons la porte avec la paille censée être un matelas et nous passons la nuit assis dos au mur, sans fermer l'œil dans notre suite dont les cinq étoiles brillent à peine dans le ciel. Au premier frémissement du jour, nous quittons le monastère et courons à l'endroit où le bus nous a déposés la veille. Le premier transport de la journée descendant vers le petit port arrive et nous embarque. Endormi, le front collé à la vitre du vieux car, quelque chose attire ce qui me reste de regard. J'aperçois le jeune Danois courir dans la forêt que nous traversons. Ses yeux sont fous, son visage griffé, sa chemise en lambeaux ; il fait des signes de la main au chauffeur pour qu'il l'attende. Le vieux bus s'arrête. En nage, les yeux rougis par les pleurs, il secoue sa tête qu'il tient entre les mains. Il avoue avoir été agressé par deux moines venus le rejoindre la nuit dans sa cellule. Tradition oblige !

5. *Istanbul*

Juste le nom, le prononcer, le dire, c'est un mot tapis volant. Notre petite 4L se meut soudain en char d'Alexandre le Grand, en caravane d'un sultan omeyyade, ses quatre chevaux sont ceux de l'empereur Constantin, nous ne sommes plus de jeunes crétins s'imaginant explorateurs, l'Orient nous adoube à l'égal de Flaubert, Maxime du Camp, Pierre Loti et peut-être surtout de Tartarin de Tarascon. Le Bosphore fait de nous de grands voyageurs pour de vrai.

Nous devinons au loin Sainte-Sophie, la mosquée bleue Topkapi, le Pera Palace... Une halte aux abords de la ville. Boire un café turc sur la terrasse d'un petit restaurant bordant le Bosphore. On y grille des brochettes d'agneau. Tout rond, une large ceinture en tissu lui enserrant le ventre, un homme coiffé d'une chéchia rouge s'approche de nous, joyeux, comme s'il venait de retrouver de vieilles connaissances. Il a tout de suite compris que nous étions français : il le parle à peu près, sa mère était la cuisinière de l'un de nos consuls et, depuis, toute sa famille et surtout lui adorent nos compatriotes. Il connaît la ville mieux que ses babouches, il serait tellement heureux de nous montrer ce qu'il considère comme la merveille d'Istanbul. Toujours prêts à accueillir favorablement les signes du destin, nous sommes partants. Il saute à l'avant de la voiture et nous guide en lançant à chaque croisement une onomatopée avec un geste de la main qui nous permet d'en saisir le sens : à droite, à gauche, tout droit. La circulation est dense, motos, carrioles, bus. Notre ami insulte au passage les véhicules qui nous frôlent de trop près. Nous passons sur la rive orientale. Un dernier virage et soudain, il lève les deux

bras. Stop. Il jaillit de la 4L dans un état de grande excitation, nous presse d'en sortir, nous le suivons, il court vers une grande artère et là, s'arrête, retient son souffle et se tourne vers nous pour voir si nos cœurs battent autant que le sien en découvrant la splendeur qui s'élève devant nos yeux. Il en ôte sa chéchia. La merveille en question qui enfle de fierté notre guide est l'hôtel Hilton, immense building rutilant, fraîchement construit dans la vieille ville. Rien n'est plus beau, plus exotique, plus somptueux pour lui que ce gros bâtiment, où se mêlent verre et pierre de taille rose dans une esthétique texano-mauresque et devant lequel deux employés déguisés en mamelouks ouvrent les portes des limousines d'où on a la sensation que va sortir Mickey. Emportés par son enthousiasme et le plaisir à nous le faire partager, nous devons subir la visite du hall, du bar et même des toilettes hommes dont la blancheur de la porcelaine entourant les pissotières est pour lui le comble du raffinement et de la modernité. Nous repensons à Flaubert, notre nouveau collègue de voyage en Orient, et nous nous demandons si ces urinoirs auraient ou non fait l'objet d'un chapitre de *Salammbô*. La suite de ce que nous fait découvrir notre ami Ketî — il s'est enfin présenté —, aurait pu à coup sûr réjouir le génial Gustave. Philippe, à qui son père, iranien, a légué ce don subtil de pouvoir demander aux gens de faire le contraire de ce qu'ils souhaitent sans jamais les vexer, fait comprendre à Ketî qu'après notre éblouissement devant le Hilton, nous ne serions pas opposés à visiter des endroits disons, plus ottomans. Ni le mot bordel, ni lupanar, ni même claque ou maison close ne fait partie du vocabulaire français de notre ami le guide, raison pour laquelle nous le suivons à l'adresse où il nous conduit. Murs carrelés, fenêtres étroites ombrées par des moucharabiehs, le sol recouvert d'un tapis de chair molle dont on ne saisit pas immédiatement qu'il est constitué pour l'essentiel de corps de femmes dont la graisse mamelonne le parterre. Alanguies côte à côte sur des coussins brodés, avec pour seul voile celui qui entoure leur chevelure, ces grosses courtisanes allongées rappellent un assemblage de montgolfières poisseuses se dégonflant. Nous suivons Ketî, là encore très excité de nous faire découvrir une autre splendeur de sa ville. Nous avançons, en essayant de ne pas enfoncer nos pieds dans un ventre ou dans une cuisse, non pas tant pour éviter de blesser l'une de ces dames que pour ne pas glisser et tomber sur le corps de l'une d'elles, sachant que nous aurions peu de chance d'en sortir vivants. Nous parcourons trois ou quatre pièces où s'entassent ces monceaux de désir volumineux et flasques. Des clients, en les désignant du doigt, en choisissent et les emmènent au premier étage. Gérard, animé par une vengeance bien compréhensible, me pousse plusieurs fois dans les bras, voire entre les seins, de ces femelles pachydermiques pour que je rappelle à mon tour à la Turquie la

vigueur du mâle français qu'il avait honteusement bafouée à Belgrade. Philippe fuit très vite ce traquenard, je m'en évade aussi après avoir échappé de peu à une énorme danseuse du ventre dont le tour de taille m'était apparu proche de l'infini. Gérard, enchanté par mon épouvante, est le seul à avoir éprouvé du plaisir dans ce bordel. Soudainement très attachés au bon sens des proverbes français, et en particulier à celui qui nous rappelle que « jamais deux sans trois », nous déclinons en chœur l'invitation de Ketî qui nous propose la visite d'une nouvelle merveille stambouliote.

Nuit dans une auberge de jeunesse, sans doute installée au fond d'une ancienne prison qu'on n'avait pas eu le temps de nettoyer. Hygiène limitée mais l'absence de tout pope dans les parages nous permet de dormir profondément. Le lendemain matin, surprise, il manque une roue à notre 4L pourtant correctement garée dans un vague parking. Nous parvenons à trouver un commissariat pour signaler le vol et savoir si par le plus grand des hasards on aurait retrouvé notre roue. Le policier barbu, dont la sueur macule la chemise kaki déjà passablement tachée, nous écoute sans prononcer un mot. Il fait tourner avec une régularité de métronome son chapelet d'ambre dans sa main droite. Quand Gérard termine de lui expliquer ce qui nous est arrivé, dans un anglais approximatif, l'inspecteur, avec un lever de sourcil méprisant, nous demande si nous sommes en train de lui expliquer que les Turcs sont des voleurs ? Philippe intervient immédiatement, il sait les dégâts que peut entraîner une susceptibilité orientale froissée. Il assure au policier que nous n'accusons personne, d'autant que ce larcin est très probablement l'œuvre de touristes étrangers. Le préposé lève son deuxième sourcil en nous demandant si nous sommes en train de lui dire que la sécurité d'Istanbul est mal assurée par les services de police turcs ? À cet instant, les images du film *Midnight Express* surgissent telle une sirène d'alarme dans nos têtes. L'enfer des prisons turques, l'étranger comme bouc émissaire... Il n'en faut pas plus pour réaliser soudain que, probablement par inadvertance, nous avons perdu notre roue arrière en roulant sans nous en apercevoir. Nous nous retirons en nous excusant d'avoir fait perdre du temps à ce policier compréhensif dont les deux sourcils sont redescendus à leur niveau : « Tout va bien. »

Roue de secours à plat. Attente au consulat. Adresse d'un ferrailleur. Une après-midi pour le trouver. Il nous fabrique une vague roue avec la jante d'une voiture américaine. Ça colle. Marre d'Istanbul. Direction Bodrum, ancienne Halicarnasse, port de la Grèce antique, patrie du philosophe Hérodote d'Halicarnasse le bien-nommé, puisqu'il y vivait.

6. Anatolie

Avertissement du consulat : ne pas s'arrêter sur la route désertique

qui traverse l'Anatolie pour rejoindre le sud de la mer Égée, trois touristes allemands qui dormaient dans leur voiture ont été tués la semaine passée, simplement pour voler leurs chaussures. C'est notre itinéraire. Pas question d'en changer. Nous abandonnons nos rôles de grands voyageurs, compagnons des poètes du XIX^e siècle, et passons en mode commando. Petite excitation supplémentaire. Devons-nous nous armer ? Nous convenons que le fusil-harpon, que j'ai emporté en cas de plongée, sera suffisamment dissuasif. Départ tôt le matin. Route poussiéreuse. Paysages vallonnés, sans végétation. La chaleur devient étouffante. Nous buvons toutes nos réserves d'eau, évitant de traverser les villes de Kütahya et Denizli pour arriver avant la nuit. Ça et là, nous croisons des paysans accompagnés parfois d'un troupeau de chèvres ou de dromadaires chargés de colis dont la démarche étrangement chaloupée nous confirme que nous sommes bien à des milliers de kilomètres de chez nous. Vers dix-neuf heures, nous nous arrêtons au sommet d'une colline. Enfin, au loin, la mer. La côte est sauvage. Seul témoignage d'une présence humaine, un petit village blotti dans une crique où le soleil semble s'endormir. Ni vus, ni connus, nous décidons d'installer sur place un campement pour y passer la nuit. Dès le lever du jour, nous irons à la rencontre des habitants du village. Des fruits, des conserves, aucun feu pour ne pas être repérés. Même si l'endroit nous semble désert, l'aventure malheureuse des Allemands trotte dans nos têtes. Nous décidons de ne pas mettre tous nos œufs dans le même sac de couchage : Philippe dormira dans la voiture, Gérard et moi à la belle étoile le long de la 4L. Nuit d'encre sans lune. Épuisés, le sommeil nous engloutit.

Est-ce un rêve ? Non, c'est la main de Gérard, allongé à côté de moi, qui presse la mienne. J'ouvre les yeux. Des dizaines de petites lumières nous entourent. Peu à peu, je distingue des visages. Des hommes. Ils parlent entre eux tout bas. Les lanternes qu'ils tiennent dans leurs mains s'approchent de nous comme pour mieux nous détailler. Philippe, dans la voiture, s'est réveillé. Il nous lance un regard effrayé. Je me dis que s'il ferme les portes de l'intérieur, il sera probablement le seul à ne pas être égorgé. Je n'éprouve aucune peur, c'est bien au-delà. La façon dont nous allons mourir, l'impossibilité d'échapper à leurs couteaux, provoquent en moi une terreur d'une telle intensité qu'elle en devient anesthésiante. Je ne sens plus rien. Je suis déjà mort. La main de Gérard, qui s'est crispée sur la mienne, est glacée. Mort lui aussi. Nous percevons des voix de femmes qui se mêlent au chuchotement lugubre qui nous entoure. Aucun de nous ne trouve la force de parler ni de bouger. À quoi bon ? Ce moment où nous respirons encore n'a plus de durée, plus d'existence. À force de nous faire du cinéma, un scénario nous est tombé dessus, sans *happy end*. Insensiblement, les lanternes s'éloignent puis disparaissent.

Silence. La nuit est semée d'étoiles. Sommes-nous déjà au ciel ?

7. *L'île déserte*

Un petit attroupement entoure la 4L lorsque nous arrivons le lendemain matin dans le village aperçu la veille. Des femmes, souriantes, nous font des signes de la main pour nous saluer, des enfants regardent à l'intérieur de la voiture en riant, tout le monde nous connaît. Un vieil homme, le patriarche de l'endroit, s'avance vers nous. Il parle un anglais correct. Nous apprendrons plus tard qu'il a été soutier dans la Royal Navy pendant la Première Guerre mondiale. Il nous dit qu'une partie du village, inquiète, était venue vérifier cette nuit que nous n'étions pas des voleurs de troupeaux, un enfant nous ayant aperçus avait donné l'alerte.

Une table est dressée sur la place. Graines, viande de mouton, pois chiches, poissons grillés la recouvrent. Repas pantagruélique en notre honneur. Le village boit, mange et nous pose des questions que nous ne comprenons pas. Le vieux qui a servi dans la marine de guerre britannique, apercevant mon fusil-harpon à l'arrière de la 4L, nous signale l'existence d'une île non habitée, proche d'ici, dont les côtes regorgent de poissons. Son fils, qui possède une barque à moteur, peut nous y accompagner si le cœur nous en dit. Nos cœurs, qui se sont remis à battre à un rythme acceptable après avoir cru s'arrêter définitivement la nuit dernière, semblent ne pas s'opposer à ce que nous passions d'Européens assassinés à Robinson Crusoé. Je dessine lentement sur le sable le nombre de jours que nous souhaitons rester sur l'île. Un soleil, un bâton, un soleil, deux bâtons, un soleil.

Le jeune Turc, fils du vieux, hoche la tête pour me dire qu'il comprend. Il viendra nous rechercher le matin du troisième jour. Il remonte sur sa barque, met en route le petit moteur et s'éloigne vers la côte. Il aura fallu un peu plus de deux heures pour atteindre cet amas de roches d'où jaillissent palmiers, épineux et plantes grasses. L'île est déserte, si l'on excepte quantité d'insectes rampants et volants, quelques oiseaux invisibles dont on entend les plaintes étirées en miaulements — sans doute des perroquets répétant le chant des baleines qui doivent frôler de temps en temps ces morceaux de roche perdus dans la mer — et des serpents dont l'un d'entre eux, à tête jaune, m'a lentement glissé sur un pied à peine l'ai-je posé sur la clairière où nous comptions planter notre tente.

Les poissons sont à fleur d'eau. Je les chasse. Nous les mangeons cuits sur un feu coincé entre des pierres. Nous faisons le tour de l'île, une fois, deux fois, trois fois. Des arbres, des rochers, le ciel changeant. Bon. La nature brute, la nature sauvage, et même la nature tout court m'insupporte sauf si elle est peinte par Corot, Courbet et quelques autres ou redessinée par Lenôtre à Versailles. Gérard, qui n'a

pas apporté de quoi dessiner, tourne en rond, quant à Philippe, à qui ni la vigueur des cactus ni l'effort fourni par ces petites bestioles bleues pour sucer leur sève ne semblent faire le moindre effet, il commence à repenser à Nathalie qui l'a quitté il y a peu. Séparation douloureuse que ce voyage était censé faire oublier. Mais avec la nature, impossible d'oublier. Elle nous rappelle qu'on est de petits animaux sans défense, des mammifères plutôt laids à qui elle va filer le cancer. On a construit Venise pour oublier, on va sur la Lune pour oublier, on joue Shakespeare pour oublier, on va voir Pina Bausch pour oublier, on regarde même la télévision pour oublier, mais il y a toujours un ver de terre ou une salade qui brise nos rêves. Cinq mille ans de civilisation approximative pour ne plus jamais vivre dans des cavernes ; des milliers d'hommes, jour et nuit, qu'on appelle Docteur luttent contre les dégâts qu'elle nous inflige, mais la mode est d'y revenir, de marcher en Pataugas dans la montagne et de manger bio, c'est-à-dire du vivant, de chier à la feuillée et bientôt peut-être de courir dans les blés blonds avec des yeux bleus devant la forêt noire... Qu'est-ce qu'ils veulent, les amoureux de la nature ? Qu'on redevienne des singes pour grimper dans les arbres qu'ils vénèrent ? Après vingt-quatre heures, on en est presque à regretter le Hilton ! Heureusement, la panique, cette panique si chère à Arrabal, Jodorowsky et Topor, va nous sortir de la mélancolie dans laquelle la nature nous fait sombrer peu à peu à coup de paysages soporifiques, traversés par des oiseaux goitrés comme des cardinaux qui nous chient dessus. C'est Philippe le premier qui s'inquiète : « Et s'il ne revenait pas nous chercher ? ! » Nous leur avons laissé la voiture remplie de tous nos bagages. Il y a beaucoup plus que des chaussures à voler. De plus, pas besoin de nous tuer. Ils nous laissent pourrir sur cette île d'où il est impossible de rejoindre la côte à la nage, en tout cas pour nous. C'est l'évidence ! Robinson Crusoé multiplié par trois et sans Vendredi ! Vendredi étant le jour où le jeune marin turc doit venir nous rechercher. Cette panique occupe l'intégralité de notre deuxième jour d'ilotes, et la nuit qui suit. Nous inventons mille plans de sauvetage qui s'avèrent tous irréalisables, sauf un, fortement aléatoire : augmenter un des arbres les plus élevés, qui servira enfin à quelque chose, d'une grande tige à l'extrémité de laquelle nous attacherons la chemise rouge de Gérard. Avec un peu de chance, un bateau passant dans les parages apercevra notre signal de détresse et viendra nous secourir sur notre radeau de la *Méduse* immobile.

Au matin du troisième jour, celui qui devrait être le moment de notre délivrance, c'est Gérard qui grimpe au sommet d'un palmier déplumé pour y fixer sa chemise. Parmi ses nombreux talents, Gérard a celui d'exceller dans ce genre d'exercice : à la pension du Montcel, il arrivait toujours le premier en haut du portique quand il s'agissait de

monter à la corde. Moi qui n'ai jamais pu me soulever de plus de dix centimètres, j'enviais bien sûr ce don à s'envoler avec la seule force de ses bras.

À peine a-t-il fait flotter sa chemise au sommet du palmier que Philippe pousse un hurlement. Là-bas, à l'horizon, un bateau. Nous secouons l'arbre de toutes nos forces pour lui donner le mouvement d'un appel au secours. Ça y est, il nous a vus, il fait route vers l'île ! Nous dansons de joie. Notre barda rassemblé, nous nous précipitons sur le bout de plage vers lequel il semble se diriger en lui faisant de grands signes. C'est une embarcation légère. Un pêcheur sans doute. L'homme à la barre nous répond en remuant son bras. Il n'est plus qu'à quelques mètres du bord. C'est le jeune Turc qui vient nous rechercher comme prévu à l'heure dite ! Mais rien ne finira donc jamais mal... !

8. Bulgarie

Voilà plus de trois semaines que nous sommes partis de Cavalaire. Nous profitons d'être encore vivants pour entamer notre retour. Après dix-huit heures de route, où nous nous sommes partagé le volant, nous arrivons au nord de la Turquie, à la frontière bulgare, que nous franchissons. Si la spécialité culinaire du pays, le *tarator*, yaourt aux herbes, est savoureuse, les reliquats fort nombreux du stalinisme le sont moins. Notamment en architecture.

Épuisés, crasseux, envahis de linge sale, nous nous réfugions dans l'hôtel le plus luxueux (mot interdit) de la ville pour reprendre forme humaine et surtout nous laver afin de faire disparaître notre odeur, acceptable certes pour les chameaux du désert mais qui risquait de nous faire lapider en milieu urbain. L'hôtel est une accumulation de cubes blancs qui s'élèvent en se rapetissant, selon l'esthétique du petit père des peuples qui avait voulu montrer à New York que lui aussi savait construire des gratte-ciel. Nous redécouvrons la douche, le bain et le lit. Leurs inventeurs devraient être nobélisés. Sinon méconnaissables, tout du moins plus comestibles, nous faisons quelques pas hygiéniquement acceptables dans la capitale bulgare.

Rencontre avec un universitaire qui enseigne le français. Sympathie. Il nous emmène découvrir un parc près de Sofia, une sorte de Disneyland sans Disney. Juste la nature. C'est pas mieux. Après nous être gavés de cascades, de biches et de ces si merveilleuses grandes fougères, nous retournons en ville. Il nous signale qu'il y a ce soir une petite fête typiquement bulgare au nord de Sofia. Orchestre, bal, baraque où l'on boit de la bière du pays. Il ne pourra pas nous y accompagner, mais nous donne l'itinéraire pour s'y rendre.

Vingt-deux heures. Flonflons, guirlandes, un orchestre sur une estrade, on guinche, ce n'est pas Joinville-le-Pont ni les guinguettes de

la Marne, mais ça y ressemble, à ceci près qu'il n'y a que des hommes. Ils boivent entre eux, parlent, rient entre eux et dansent entre eux. Nous sommes au bord de la piste. Soudain, Gérard est saisi par le bras, c'est un colossal marin bulgare qui l'attire sur la piste et l'entraîne dans ce qui ressemble à un tango. Il le plaque contre lui. On n'est pas jaloux Philippe et moi, mais quand même, il plaît Gérard ! Surtout dans les pays de l'Est. Nous le regardons avec beaucoup d'amusement tenter de s'écarter du torse du Bulgare qui le maintient serré contre lui avec ses bras aux muscles tatoués de têtes de bisons. Dans un retourné langoureux, le marin géant approche ses lèvres de celles de Garouste qui, d'un geste réflexe, avec la paume de sa main, repousse le visage du fauve. Loin de refroidir le marin, cette résistance semble l'exciter davantage et il embrasse Gérard dans le cou. L'état de soulerie avancée de la population masculine autorisant toutes les débauches, nous commençons à penser qu'il va falloir intervenir pour épargner à Gérard une manifestation amoureuse trop sexuée de la part de son partenaire de tango. À l'instant où nous nous apprêtons à les rejoindre, l'orchestre termine un morceau sèchement. Courte pause. Le danseur obéit à l'arrêt de la musique par réflexe. Il s'immobilise et lâche son étreinte. Gérard, telle une pierre lancée par une fronde, traverse à mille à l'heure la piste, en hurlant : « Vite, on se barre ! »

N'ayant manifestement pas rencontré l'homme de sa vie en Bulgarie, nous proposons à Gérard d'aller tenter sa chance en Roumanie.

9. Bucarest

Des carrioles tirées par des chevaux, des charrettes avec des roues en pneus, des ânes, des mulets encombrant les rues, souvent en terre, de la capitale. Le Moyen Âge ne semble pas encore avoir lâché prise. Celui qui se fera appeler le « Danube de la pensée » ou encore le « Génie des Carpates », Nicolae Ceaușescu, vient d'arriver au pouvoir. Dirigeant apprécié de tous les chefs d'état européens — il les invite à chasser l'ours des Carpates qu'il fait souvent venir du Canada — pour ne pas s'être agenouillé devant le Kremlin. C'était oublier qu'en Roumanie les présidents qui ne se courbent devant rien ni personne sont en général des vampires, voire Vlad Tepes, prince de Valachie, plus connu sous le nom de Vlad l'Empaleur ou encore Dracula, buveur de sang humain à la consommation inégale à ce jour. Les habitations n'ont pour la plupart qu'un étage. La ville est peinte à la chaux. C'est encore une fois un indigène qui nous aborde. Un jeune homme, dix-sept, dix-huit ans, s'approche de nous. Ce n'est pas le fait que nous soyons français qui l'a attiré, ce sont nos blue-jeans. Des Levi's pour être précis. Il nous demande s'il peut nous en acheter un. C'est son rêve. Impossible à trouver en Roumanie, ni même dans aucun pays de l'Est, seules contrées où il est autorisé à voyager. Il a un ami qui en

possède un, mais c'est un faux, il en est sûr. C'est le vêtement de la liberté ; tous les jeunes veulent aller en Amérique, porter un jean c'est avoir les jambes à New York. Nous lui proposons de lui en donner un. Il refuse, il ne veut pas de cadeau. La liberté, même vestimentaire, doit s'acquérir, ne pas être reçue comme une aumône. Il nous demande où nous logeons. Nulle part. Il nous invite chez lui pour boire un café.

Grand espace à vivre. Pauvre et propre. Une salle d'eau attenante. Son père et sa mère nous reçoivent comme des amis. Ils parlent un français parfait. Le roumain, langue latine, est une langue sœur nous précise la mère. Sans doute, pour autant nous ne comprenons pas un mot de ce que dit le jeune homme à son père. Cette conversation à sens unique achevée, le père, avec un sourire affectueux, nous remercie de notre générosité à l'égard de son fils et nous dit que pour nous remercier, il serait honoré de nous prêter son domicile le temps de notre séjour à Bucarest. Tentative de refus, immédiatement contrée. La famille se retire et nous tend les clefs en nous remerciant d'avoir accepté son hospitalité. Un sentiment de culpabilité, je dirais même de honte, nous taraude. Un blue-jean contre un logement où vit une famille entière... Nous sommes des exploiters, des profiteurs et de plus, nous pervertissons l'idéal communiste du peuple roumain en introduisant dans l'égalitaire communauté marxiste le pantalon de John Wayne, le pire réactionnaire du monde capitaliste. Aujourd'hui, je regarde cet épisode avec un peu plus d'indulgence. Ce blue-jean n'était-il pas finalement le premier coup de pioche dans le mur de Berlin qui devait s'effondrer vingt-deux ans plus tard ? En nous débarrassant de ce vieux froc usé dans les mains du jeune Roumain, n'étions-nous pas, sans le savoir, les premiers libérateurs d'un peuple étouffé par le totalitarisme néostalinien ? Ce Levi's n'a-t-il pas convaincu grand nombre de gens prisonniers de la dictature de Ceaușescu qu'ils pouvaient devenir ces cow-boys néojaponais, les sept mercenaires, libérant les humbles, les exclus, les pauvres de la tyrannie des puissants ? Ce n'est pas impossible. Je réalise aujourd'hui que Philippe Khorsand, Gérard Garouste et moi avons pris une part non négligeable dans l'effondrement du bloc communiste. Personne bien sûr n'en a pris conscience, ni même connaissance. Cela confirme bien notre implication dans l'un des bouleversements politiques les plus marquants du ^{XX}^e siècle. Les vrais héros sont anonymes.

10. Transylvanie

Est-ce la douceur du climat, l'amabilité des gens que nous rencontrons, les mélodies échappées de la flûte de Pan de Gheorghe Zamfir, les reflets du monocle de Tristan Tzara que nous croyons deviner dans le miroir des cafés, ou les nattes de cette toute petite fille

courant, sautant devant nous d'une dalle de trottoir à l'autre (peut-être Nadia Comăneci ?) qui nous mettent dans un état de bien-être tel qu'après quatre jours passés au cœur de cette ville que l'on appelle encore le « petit Paris », nous sommes tout d'un coup saisis par un manque, celui des emmerdements, des catastrophes, de l'angoisse. Nous avons soudain le mal de l'aventurier sans aventure. La peur d'être égorgés, violés, jetés dans un cul de basse-fosse turc, bref, tous ces menus plaisirs que nous avons eu la chance d'éprouver depuis notre départ, nous en sommes soudain dépourvus au profit d'un tranquille bonheur de vivre qui finit par ne pas nous déplaire, nous transformant peu à peu en gastéropodes à l'hédonisme mou, alors que nous sommes dans la très excitante patrie de Dracula, dont nous rêvions il y a peu que, faute de le boire, il nous glacerait le sang. « Réveille-toi ! » clame l'hymne national roumain. Dans un sursaut salvateur, Gérard, saisi par un urgent besoin de frisson et de terreur, suggère que nous rejoignons la Hongrie en traversant de nuit la Transylvanie. Il n'existe pas de véritable film d'horreur sans Transylvanie la nuit.

Vers dix-neuf heures, c'était un dimanche, nous rendons les clefs de leur habitation à nos amis roumains, en leur offrant nos deux derniers blue-jeans. Ce trop-plein de bonheur les fait éclater en sanglots.

La nuit, au pays des vampires, est noire, obsidienne, nos phares arrivent à peine à la griser. Nous roulons lentement, de plus en plus perdus dans des montagnes qui se répètent à l'infini. Pas trace d'habitants, ni maison, ni village, ni refuge. Les forêts qui entourent la route épaississent l'invisibilité du paysage. Un brouillard humide achève d'effacer la timide lumière de nos phares. Nous ne distinguons plus la route. Au risque de nous faire percer le cou par des canines aiguisées, nous coupons le moteur et sortons de la voiture, lampes électriques en main pour voir de plus près ce que nous ne percevons pas de loin. Après vingt pas sur la route, nous découvrons un trait noir qui l'entrave. En fait de trait noir, il s'agit d'une crevasse. La route s'est effondrée, elle plonge dans un gouffre. Si nous ne nous étions pas arrêtés, nous serions en ce moment équarris au fond de ce ravin. Que faire ? Qui appeler ? L'orage gronde, trombes d'eau, la route est un fleuve. Où aller ? Ni panneau indiquant la moindre localité, ni autre chemin pour contourner le précipice. « Ne vous inquiétez pas, je vais vous conduire. » Nous sursautons. C'est la voix d'un enfant. Nous ne réalisons même pas qu'il parle français. Le faisceau de nos lampes blanchit son visage. Il se tient au bord de la route, il doit avoir treize ans, pull bleu, short, chaussettes blanches, un parapluie dans la main droite, il a l'air d'un écolier des années 1950. Cette apparition innocente au cœur d'une forêt traversée d'éclairs ne peut être que celle d'un mort vivant. L'enfant sorti de terre nous pétrifie. « Je

connais une autre route, mais je pense qu'il faudrait d'abord vous sécher, sinon vous allez mourir de froid ! » Sa voix est cristalline, il dit s'appeler Lucian, la foudre illumine ses yeux noirs. Sa gentillesse est terrifiante.

C'est une ferme isolée. Celle de ses parents. Ils dorment. Nous entrons dans sa chambre. « Comment va Saint-Germain-des-Prés ?, nous demande Lucian, j'aimerais beaucoup aller boire un chocolat chaud aux Deux Magots.

— Mais tu connais Paris, tu es déjà allé à Paris ? » murmure Philippe, ahuri comme nous devant cette chambre dont les murs sont couverts du plan de métro de la capitale, de photos de Montmartre, de la tour Eiffel, des Invalides, de recettes de cuisine française, de portraits de De Gaulle, de Malraux, Rimbaud, Victor Hugo, mais aussi de Johnny Hallyday, de couvertures du magazine *Salut les copains*, de paquets de Gauloises, d'étiquettes de grands bordeaux. « Non, je ne suis jamais allé à Paris, j'ai une radio qui capte la vôtre. » Il nous montre un vieux poste en bakélite. « C'est mon père qui l'a bricolé. » Paris, la France, le français, faisaient rêver ce jeune paysan de Transylvanie autant que le blue-jean l'étudiant de Bucarest. Pour une fois, le rêve français était à égalité avec l'américain. Je ne sais si c'était la stature du général de Gaulle, l'ouverture politique vers l'Est ou simplement cette période faste pour l'économie, mais la France, nous le ressentions, nous, ses représentants involontaires, était aimée, admirée, ressentie comme la mère des droits de l'homme, de tous les hommes, où la liberté était un art de vivre et non une idée inatteignable issue de philosophies utopistes. Lucian s'amuse à nous indiquer les itinéraires les plus rapides pour aller à pied de la Muette à Ménilmontant, ou les lignes de métro qui permettent avec un minimum de changements de traverser Paris de la porte d'Orléans à celle de la Chapelle. Le plus beau des voyages est celui que l'on fait dans sa chambre, disait Baudelaire. Lucian est baudelairien. Il nous prépare une soupe de légumes où flotte un peu de porc, puis nous offre trois lits en bois recouverts d'édredons, à l'extrémité d'une étable. C'est là qu'il dort avec ses parents quand une vache est sur le point de vêler.

À l'aube, une fine gelée blanche habille les herbes entourant la grange, promesses d'un automne où viendront se fondre fantômes et buveurs de sang. Lucian dessine d'un trait rouge l'itinéraire pour rejoindre la Hongrie sur notre carte. Nous le quittons en lui laissant deux tubes de dentifrice achetés, nous le lui certifions, dans une pharmacie du quartier de l'Opéra. « Je vais avoir l'haleine de Paris ! » dit-il en riant. Il nous promet que chaque nuit, tapi dans la forêt près de la crevasse pour éviter aux véhicules de s'y écraser, il pensera à nous, nous imaginant marchant sur les Grands Boulevards ou buvant

un ballon de rouge place de la Contrescarpe. Nous aurions tellement aimé l’emmener avec nous dans la ville de ses rêves, au risque de le décevoir, mais comment ? J’ignorais que le très humaniste Ceaușescu, sans doute pour ajouter quelques lustres en diamants aux plafonds du palais pharaonique qu’il se faisait bâtir au centre de Bucarest, nommé la Maison du peuple — à force de prendre ses concitoyens pour des imbéciles, ils le deviendront en le massacrant comme un chien galeux —, vendait à l’Ouest quelques-uns de ces jeunes prodiges. Ainsi, à l’âge de douze ans, Vladimir Cosma, jeune violoncelliste virtuose, fut vendu pour trois ans à un orchestre de Londres dont le chef l’avait remarqué lors d’un séjour à Bucarest. Je suis sûr que Lucian aurait été un excellent maire pour Paris. Le premier magistrat de la capitale qui n’aurait jamais admis que sa ville ne ressemble pas à la cité de ses rêves.

11. Hongrie

Le temps presse. Les jours raccourcissent. Nous devons être de retour pour septembre. Traversée de la Hongrie sans halte, ni pause, ni repos. Sentiment vif que, même enserré par le rideau de fer, le pays n’a pas rouillé. Plus copieux, plus lumineux, plus fier. La révolte de 1956 face aux Soviétiques, même réprimée, a laissé la population debout. Ce qui ne tue pas renforce. Libérés de l’emprise autrichienne, presque de l’impérialisme moscovite, ils sont vivants les Hongrois, et ne vont pas tarder à devenir indépendants et libres. Quand on traverse un pays très vite sans s’arrêter, on le ressent souvent mieux qu’en s’y installant, comme le goéland qui file dans les airs aperçoit la sardine dans la mer alors qu’assis sur un rocher, il ne la soupçonnerait pas. Le vent d’ouest souffle sur ce pays de l’Est, l’herbe y est plus grasse, les vaches ont l’air normandes, les élégantes de Buda ont la démarche des Parisiennes et les messieurs de Pest celle des Londoniens. Le marxisme-léninisme prend l’eau, il se dissout lentement, il prend du ventre, met des souliers vernis et ne refuse pas une coupe de champagne... On sent la liberté comme la mer lorsqu’on approche de la côte. La côte, c’est l’Autriche.

Nous arrivons à Vienne un beau matin, hirsutes et barbus. Un mois de traversée par tous les temps sur notre minuscule barque à quatre roues. Arrivés au port, personne ne nous attend.

Même pas Pénélope... Pourtant nous sommes trois Ulysse qui achevons notre odyssee... Tant pis, nous découvrons et c’est peut-être mieux, ces délicieuses jeunes femmes qui trottent sur le Ring viennois... nous les avons beaucoup aimées ces filles qu’on nomme de joie.

Sans le savoir, nous venions de terminer le seul vrai voyage de notre vie.

Miettes

Dieu

« Dieu n'a pas d'existence, c'est l'existence. »

Phrase de Beatrix Beck entendue à dix-huit heures à la radio dans ma voiture le 19 avril 1993 place de l'Opéra. Elle me transperce. Je reste pensif. Je brûle un feu rouge. Trois cent cinquante francs d'amende. Trop cher, je continue d'être athée.

Douleur

Taire sa douleur. Je ne veux pas qu'à mes malheurs s'ajoute celui de savoir que mes ennemis s'en réjouissent.

Musique

Je crains la musique. Elle provoque en moi la mélancolie ou le patriotisme et entraîne souvent mon corps dans toute une série de mouvements qu'elle m'ordonne d'effectuer en dansant le plus souvent avec une partenaire plus grande que moi. Je préfère le bruit qui a l'avantage quand on en fait la nuit de faire apparaître aux fenêtres des fascistes qui vous tirent dessus.

Claude Régy

Il passe au-dessus du langage dont il se fatigue de la maigre utilité qui ne consiste qu'à comprendre. Il écarte le tumulte des mots encombrant le silence. Il brise la cadence des phrases et le rythme de l'éloquence pour les libérer de l'efficacité du sens. Il montre que le théâtre contient plus de temps que ne veulent nous faire croire ceux qui l'écrivent. Metteur en scène des ombres et des murmures de l'âme, visiteur sensible des arrières masqués de la réalité, Claude Régy, loin d'affadir sa spiritualité dans la posture inaccessible d'un gourou de l'art dramatique, est un être de chair, de vivacité et de grande drôlerie. Je l'ai rencontré en 1972, nous faisions l'un et l'autre du théâtre à l'Espace Pierre Cardin. Lui mettait en scène *Les Veuves* de François Billeldoux, moi je montais *Par-delà les marronniers* dans la petite salle. Nous nous sommes pris d'une vive sympathie l'un pour l'autre, basée sur notre allergie commune à l'esprit de sérieux. Nous avons beaucoup ri ensemble et à chaque fois que nous nous rencontrons nous ne manquons pas avec fantaisie de nous escrire à fleurets mouchetés. Je me souviens l'avoir visité quand il venait de déménager rue Jean-Jacques-Rousseau dans un appartement aux murs blancs très peu meublé, sans tableau ni bibliothèque. Il m'avait confié avoir un grand besoin de vide. Ce vide extérieur qui favorisait le plein intérieur. Il était vêtu d'une longue chemise de lin. « Tu ne vas pas devenir moine ! » m'inquiétais-je. Il me répondit : « Sûrement pas, j'ai horreur de leurs sandales ! » Il ne m'avait pas menti, il se promène aujourd'hui à plus de quatre-vingt-dix ans avec un long manteau en chevron et une casquette irlandaise ! Il marche vite, comme un voyou, sa voix est claire, il rit, joyeux d'emporter un groupe d'acteurs dans les mystères d'une pièce danoise ou les écrits troublants d'un jeune auteur qu'il vient de découvrir.

La spiritualité sans humour n'est qu'une cathédrale sans Dieu.

Tropique

Décembre 1976. Il fait nuit. L'air est tiède. Les palmiers se balancent devant la lune, comme à Hollywood. Mais nous n'y sommes pas. Même si Micheline Presle, qui y a tourné souvent, est à côté de nous, nous n'y sommes pas. Nous sommes très précisément dans le parc de la résidence de Bébé Doc, président à vie de la république d'Haïti. Une soirée y est donnée en notre honneur. Nous sommes en tournée dans les Antilles et en Amérique centrale avec ma pièce *Les Fraises musclées* que nous venons de jouer dans le théâtre de Port-au-Prince. L'ambassadeur de France nous a reçus, nous faisant part de l'invitation du dictateur qui serait honoré de nous recevoir chez lui après la représentation. Déjà passablement énervés d'avoir été obligés de faire escale à Haïti pour des raisons diplomatiques, nous ne souhaitons pas trinquer avec ce fils de tyran, tyran lui-même. L'ambassadeur nous a fait rapidement comprendre que notre refus serait interprété comme celui de la France, et que ce n'était pas le moment de détériorer les relations entre nos deux pays, Paris essayant de trouver des aides alimentaires en échange d'un peu de démocratie dans l'île. Il est toujours très surprenant de réaliser à quoi tient la démocratie dans le monde ! Là, elle dépendait du bon vouloir de six comédiens d'un spectacle burlesque d'aller ou non se taper un godet avec le Dracula du coin en lui faisant dix minutes de causette. Attachés aux droits de l'homme de façon pathologique, pauvres pommes que nous sommes, on a dit oui.

Un orchestre de musiciens en vestes blanches et nœuds papillons roses tente de jouer des standards de Sinatra. Des dames élégantes, dont les talons aiguilles s'enfoncent dans la pelouse bordée de plantes grasses, tendent en riant leurs verres vides à des maîtres d'hôtel à épaulettes qui les remplissent en s'inclinant.

Un officier du palais vient nous prévenir que le président à vie, M. Jean-Claude Duvalier, nous prie de l'excuser, il ne pourra pas être là ce soir. Sa journée a été rude. Il a dû faire plus de cinquante allers-retours en conduisant le plus vite qu'il le pouvait sa Ferrari sur la route goudronnée de quarante kilomètres que lui a offert la France pour le remercier de je ne sais plus quoi. Pour sa sécurité, son armée

est alignée toute la journée de chaque côté de la route, présentant les armes à chaque passage de la voiture. Parfois, après cinq heures d'immobilité, un soldat s'écroule écrasé par le soleil. Il est aussitôt remplacé et exclu d'une armée qui n'accepte pas de lavette dans ses rangs. De plus, malgré sa fatigue, le président à vie a tenu, comme chaque jour au crépuscule, à aller faire voler ses petits avions télécommandés que lui a offerts l'empereur du Japon. Il en casse dix à quinze par mois. Donc épuisé, Bébé Doc.

Micheline Presle, Éva Darlan, Philippe Khorsand, Hervé Palud, Jean Gosselin et moi restons groupés, une coupe à la main, à côté d'une imitation de statue grecque plantée près d'un bassin, comme si la représentante, même fausse, du pays qui a inventé la démocratie nous rassurait. Soudain, un grand métisse vêtu d'un smoking aux revers argentés s'approche et, parlant haut, s'adresse à Micheline Presle :

« Madame Presle, c'est un immense honneur de vous rencontrer, je suis un de vos grands admirateurs.

— Merci beaucoup, murmure Micheline.

— Je vous ai adorée dans *Le Salaire de la peur*.

— Je pense que vous devez confondre cher monsieur, je ne joue pas dans ce film, répond Micheline avec un sourire poli.

— Vous me faites une blague ? Une bonne blague ! éclate de rire le grand métis.

— Non, non, je vous assure...

— Je vous revois parfaitement, vous étiez formidable, poursuit l'homme.

— Croyez-moi, cher monsieur, vous faites erreur. » Le sourire du métis en smoking se fige.

« Madame, je suis le ministre des Affaires intérieures de ce pays, vous n'allez pas imaginer j'espère que ma mémoire est défaillante. Comment pourrais-je me souvenir de ce que je n'ai pas vu ? ! »

Micheline, amusée par l'entêtement du ministre, n'imaginant pas qu'elle puisse l'offenser, poursuit : « Excellence, ça arrive à tout le monde de se tromper, moi-même... »

Le ministre la coupe sèchement : « Mais moi je ne suis pas vous madame Presle ! Et si je vous félicite c'est parce que je vous ai aimée dans *Le Salaire de la peur*, sinon pourquoi je le ferais ? »

Le ton monte. Micheline me regarde désarçonnée. Éva Darlan, inquiète de la tournure que prend la conversation, intervient :

« Cher monsieur, oublions tout cela, et trinquons !

— Oublier ? rugit le ministre. Pourquoi oublier ? Moi justement je n'oublie jamais, je me souviens parfaitement de Mme Micheline Presle dans ce film français *Le Salaire de la peur* ! »

La voix du ministre s'est durcie. Nous savons tous que dans ce pays des centaines de gens disparaissent chaque jour pour avoir contrarié

les hommes de Bébé Doc. Ce grand con en fait partie. Je nous imagine roués de coups par les tontons macoutes, nervis dévoués à la famille Duvalier, pour avoir commis le crime de lèse-majesté de contredire un des membres de la dictature. Je lance des regards désespérés à Micheline. Un silence pesant s'installe. Un rire cristallin le brise tout à coup. C'est celui de Micheline.

« Excellence ! lance-t-elle, mais où avais-je la tête ? Bien sûr, j'oubliais, je suis venue tourner une journée, c'est Yves Montand qui me l'avait demandé... Je vous prie de m'excuser... vous avez parfaitement raison... Cela m'était complètement sorti de l'esprit. »

La tête ulcérée du grand métisse reprend forme humaine. Un énorme éclat de rire secoue ses cent vingt kilos.

Avec la démarche tranquille des vainqueurs, il vient trinquer avec nous :

« Ne vous inquiétez pas madame Presle, dit-il étouffé par son rire, ça arrive à tout le monde d'oublier... ! Sauf à moi ! »

Reiser

Dernier dîner avec Jean-Marc Reiser. Gébé est là, nous sommes installés à la terrasse du Dodin-Bouffant, à l'angle de la place Maubert et de la rue Frédéric-Sauton. Le jour n'en finit pas de vivre. Nous sommes au mois de juin 1983. Ils arrivent tous les deux d'une conférence de rédaction de *Charlie Hebdo* dont le siège est à deux rues. Reiser marche avec des cannes. Cancer des os, il le sait, nous le savons. La seule chance qu'il s'en sorte est qu'il se fasse amputer de la jambe droite. Il a refusé. Il préfère partir cet été en Amérique du Sud avec sa fiancée. Je le connais depuis longtemps, il m'a dessiné plusieurs affiches irrésistibles pour *Les Fraises musclées*, puis est tombé amoureux de mon assistante, Betty, l'ex-femme de Roland Blanche. Discret, aigu, tendre, il m'expliqua un jour qu'il ne pouvait pas dessiner sans avoir une glace devant lui car il mimait toutes les expressions des personnages ou des animaux avant de les saisir sur le papier. Aussi calme que ses dessins gigotaient, il avait le génie de détruire l'obscénité du monde et la médiocrité de ses habitants avec la légèreté d'un danseur. Trois petits coups de crayon gracieux et la bête immonde rendait l'âme sous les éclats de rire de ceux qui la regardaient éventrée par les traits de Jean-Marc.

Le dîner fut gai. Gébé, plus Buster Keaton que jamais, ne laissa rien paraître de l'émotion qui l'étreignait, quant à Reiser, il empêcha le silence de s'installer au risque que la tristesse s'en empare ; il fut charmant, incongru et délicat au point de nous faire oublier qu'il allait mourir.

Beaucoup de monde l'accompagne au cimetière Montparnasse, en particulier une pléiade de jolies veuves que Cabu immortalise dans un dessin montrant combien le deuil augmentait leur sex-appeal. Il fait beau. Je ne sais pas ce qu'a de si particulier ce putain de cimetière mais beaucoup de mes amis s'y rendent une fois qu'ils sont partis. Je finis par me demander s'il n'y a pas des souterrains menant dans des caves où ils se retrouvent tous pour rigoler ensemble. C'est là peut-être qu'il faudra que je les rejoigne un jour.

Miettes

Flammes

Un matin de février 1997, Jean Cortot apprit que le hangar où étaient stockées ses toiles avait brûlé. Plus de cent tableaux, anciens ou récents, qu'il conservait dans cette réserve étaient réduits en cendre. Sans secours de la raison ni consolation de la pensée, devenir pierre, se minéraliser, était la seule façon d'échapper à la souffrance qui allait le calciner lui aussi. « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art », écrivait Robert Filliou. Mais quand l'art a cramé, que reste-t-il de la vie ? Jean se fossilisa comme les ammonites qu'il collectionnait, que la pétrification avait protégées à tout jamais du chagrin de n'être que des brachiopodes. Puis, lichen fendillant soudain le marbre, le goût de peindre réapparut. Jean gravit un matin les marches de son atelier et recommença une à une ses toiles détruites par le feu. Le seul art qui vaille est celui de vivre.

Admiration

Moi qui suis féru des vivants, mes grands hommes, ceux que j'admire sans réserve, sont le plus souvent morts. Quant à ceux de mes contemporains qui m'épatent, ils sont soit si loin qu'ils s'estompent peu à peu à l'horizon, soit si proches que mon admiration se dilue souvent dans l'amitié qui nous lie. Par bonheur il m'est arrivé de rencontrer Robert Badinter. Il est à la bonne distance, éloigné et proche. Ne bougeons plus, c'est parfait.

7 janvier 2015

Je les connaissais depuis toujours. J'étais avec Charb et Wolinski peu de jours avant la boucherie. Mon ami Jean-Louis Fournier me rappelle que, fort heureusement, Topor, Reiser, Gébé et Cavanna, finauds, avaient senti venir le coup et s'étaient taillés longtemps avant le massacre. J'aurais tellement aimé qu'ils dessinent eux-mêmes leur assassinat pour qu'on en rit au lieu d'en pleurer. En rentrant chez moi, quand j'ai regardé dans la bibliothèque les exemplaires reliés d'*Hara-*

Kiri depuis 1960, j'étais fier qu'après cinquante-cinq ans de Rire de Résistance, ils aient enfin réussi à libérer tout le monde... ou presque.

Berlin-Est

Berlin-Est. Décembre 1982. Il fait nuit. Délégation de l'UNESCO au Berliner Ensemble. Au passage du mur, à la station de métro Friedrichstrasse qui fait office de point de contrôle, je suis avec mon ami Yossé Disraeli, auteur dramatique israélien qui dirige le théâtre Habima de Tel-Aviv. Nous présentons nos passeports aux Vopos. On me rend le mien, pas celui de Yossé à qui on refuse le passage. Je dis à l'officier que s'il ne l'autorise pas à aller au Berliner, je n'y vais pas non plus et je reste avec lui jusqu'à ce qu'on lui rende son passeport. Pas de réponse. Nous nous asseyons sur un banc face aux rails. Les sentinelles est-allemandes vont et viennent devant nous, par deux, en marchant au pas de l'oie. Les rabats des manteaux des officiers sont rouges. Yossé et moi échangeons un regard ; nous pensons la même chose, on a l'impression d'être quarante ans en arrière. Le temps passe. Yossé se lève plusieurs fois pour demander des nouvelles de son passeport. Pas de réponse. Après plus de trois heures d'attente, n'en pouvant plus, il sort un peigne de sa poche, se coiffe, redresse son nœud de cravate, époussette sa veste, se lève à nouveau, se dirige vers l'officier et avec un sourire charmeur s'adresse à lui dans le yiddish le plus proche de l'allemand qu'il connaisse. Le chef du poste frontière devient blême. Yossé continue à lui parler sans reprendre son souffle, d'une voix douce en le regardant avec tendresse. L'officier sous le choc ne parvient pas à prononcer un seul mot. Profitant de ce K-O momentané, Yossé me fait une rapide traduction de ce qu'il lui dit à cent à l'heure. Il est en train de lui demander sa main, il lui explique que depuis trois heures qu'il le regarde il est tombé amoureux de lui. Il ne demande rien, il veut bien s'il le désire habiter avec lui, même s'il vit dans le HLM le plus pourri de Berlin- Est. Il le rendra coquet, il lui préparera des petits plats savoureux comme les boulettes de viande que lui cuisinait Yoshanah sa grand-mère, il lui jure sur la Bible qu'il lui sera fidèle, il assouvira tous ses désirs sexuels, s'il veut il mettra des bas résille et des talons aiguilles, il aimera sa famille comme si c'était la sienne, il lui promet même qu'il essaiera de lui faire un enfant. Yossé parle à cent à l'heure, l'officier est groggy, assommé par le mitraillage verbal de Yossé. Le peu de lucidité qui lui reste lui fait

craindre que ses hommes qui montent la garde sur le quai entendent la déclaration que lui fait Yossé et s'imaginent qu'il est sous le charme. Toujours incapable de s'exprimer, il se rue dans le bureau du poste frontière, en ressort aussitôt le visage cramoisi, il tient le passeport de Yossé à la main, le lui tend en criant : « Raus ! »

Ses hommes lèvent la barrière. Nous passons la ligne. Yossé me tient par le bras, j'essaye d'éteindre mon fou rire. « Tu sais Jean-Michel, me dit-il, on oublie trop souvent que les communistes et surtout les antisémites ont besoin d'amour... »

Nous nous dirigeons vers le Berliner, constatant que la représentation de *Mère Courage* à laquelle nous devions assister vient de se terminer... Ce qui n'est pas tout à fait pour nous déplaire.

Nous rejoignons les autres membres de la délégation dans la seule taverne encore en activité. Les membres de l'UNESCO et la clientèle habituée du lieu sont en cercle et regardent avec un respect atterré Jean-Louis Barrault légèrement bourré, au sommet de son art en train de mimer le cheval. Yossé me souffle à l'oreille : « Il faut lui dire d'arrêter. Si jamais ils pensent que c'est ça le théâtre à l'Ouest, ils ne détruiront jamais le mur. »

Juliette Chanaud

Tout en gaieté, les yeux rieurs, taquine et joyeuse, Juliette Chanaud aime la vie en couleurs. Le rouge et le fuchsia d'abord et pourquoi pas le bleu, de préférence celui d'un ciel ensoleillé, mais ce qu'elle préfère avant toute chose, c'est le bonheur qui le lui rend bien. Ils sont faits l'un pour l'autre. Talentueuse créatrice de costumes au théâtre comme au cinéma mais aussi dans la vie, elle y habille ses amis de sa bonne humeur, les entraînant parfois dans le plaisir d'un bavardage dont elle seule a le secret pour l'allonger à l'infini. Je suis infiniment gré à Edy Saiovici, directeur du Théâtre Tristan-Bernard, de l'avoir convaincue de travailler avec moi. Son rire en éclats, son charme tendre et sa gentillesse parsemée de criailleries sont les lumières qui ont bien souvent chassé mes ombres. Elle se déplace en scooter qu'elle appelle sa Mobylette, emploie souvent un mot pour un autre, adore la réglisse et les bagels au saumon, mais préfère par-dessus tout sa chienne Tita.

Pieds dans l'eau

J'ai huit ans, mon frère Patrice trois et demi. Ma mère nous tient tous les deux par la main, nous courons, avec les dizaines de vacanciers qui viennent d'abandonner parasols et serviettes de plage. Ils se précipitent vers la mer. Trois embarcations de sauveteurs passent les premiers rouleaux de vagues pour arracher à la houle un homme qui s'y noie.

De l'eau jusqu'aux genoux, nous ne quittons pas des yeux les barques rouges qui montent et descendent, cherchant le nageur en perdition.

Nous sommes au début du mois d'août, comme chaque matin nous avons quitté la maison de ma grand-mère à Biaudos, village landais entre Dax et Bayonne où nous passons nos vacances, pour rejoindre la plage de la Chambre d'amour, ainsi nommée en souvenir de deux jeunes amants surpris dans une grotte par une mer en furie qui les emporta.

Le temps s'étire. Un homme hurle, il tend son bras pointant une vague qui vient de naître, une gerbe d'écume efface aussitôt ce qu'il croyait être un corps. Le silence s'installe, dérangé par le crépitement de l'océan qui vient s'évanouir en dentelles sur le sable.

La foule se tait, comme si chacun avait conscience que la moindre manifestation d'inquiétude diminuerait l'espoir de retrouver vivant le nageur disparu. Les embarcations des sauveteurs dansent à l'horizon, puis se calment. La mer s'apaise comme pour apporter assistance à celui qui s'est perdu dans ses plis. Patrice, mon frère, se met à pleurer, ma mère le prend dans ses bras. Je la regarde ; son visage qu'elle tente de garder impassible ne parvient pas à cacher la peur qui la gagne. Elle décide de retourner vers le sable sec. C'est à ce moment précis qu'à mon tour je pousse un cri. Un poisson énorme vient de me frôler la jambe. Un gros homme, le ventre recouvert par son short, se retourne. « Nom de Dieu ! » hurle-t-il.

Entre lui et moi ondule mollement dans trente centimètres d'eau le corps d'un noyé dont les membres bleuis flottent à moitié, sa tête raclant par à-coups le sable. C'est lui le poisson qui m'a touché le mollet ! Lui qui m'a terrorisé. Je pousse un « ouf ! » soulagé, ce n'est

pas une vive. Des panneaux à l'entrée de la plage attiraient l'attention des vacanciers sur la dangerosité de poissons nommés « vives », souvent tapis dans le sable, et dont la venimeuse épine dorsale pouvait s'avérer mortelle si sa piqûre n'était pas soignée à temps. J'avoue un instant avoir eu peur d'être piqué par une de ces bestioles. Non, il s'agissait d'un noyé, simplement du corps de ce monsieur sans vie qui avait dérivé, échappant aux sauveteurs qui continuaient à le chercher au loin. Dieu merci les noyés ne piquent pas !

Tandis que les maîtres-nageurs revenus à la hâte transportent sur un brancard le cadavre gonflé d'eau de mer, maman court, entraînant mon frère et moi vers les cabines pour récupérer nos affaires.

Pendant toute la route du retour, je chantonne dans la voiture le cœur léger, rien de méchant, aucune piqûre, juste le bras d'un mort qui m'effleure. Je l'ai échappé belle.

Claude Berri, 1978

Claude Berri ne finit pas sa sole. Il se lève, ouvre la porte du restaurant et traverse la rue de la Gaîté en courant. Surpris par cette brusque escapade, Jacques Villeret et moi abandonnons la table et le suivons.

Nous étions en train de parler de *Rien ne va plus*, le premier film que je m'apprêtais à réaliser avec Jacques Villeret qui y interprétait onze rôles. Ariel Zeitoun et Claude Berri le produisaient. La conversation obliqua insensiblement vers le théâtre. Jacques évoqua ses désirs de scène, moi des projets de pièces, Claude nous dit combien il aimait le théâtre et son envie d'en posséder un. « Trop de cinéma, pas assez de théâtre ! » s'énerma-t-il tout à coup. Le patron du Pré Carré où nous déjeunions, confident entre autres célébrités de Jeanne Moreau, acquiesça de sa voix enrouée. C'est à cet instant que Berri bondit hors du restaurant.

Nous le retrouvons devant la façade du cinéma d'en face groupant six salles qui programment toutes des films pornographiques. Il nous entraîne dans le hall. « Voilà, on pourrait faire un théâtre magnifique ici ! » tonne-t-il enthousiaste. Il se précipite vers une salle ; écartant au passage une hôtesse qui lui demande son billet, il lui lance qu'il est un ami de M. Gourevitch, propriétaire du lieu.

Nous nous retrouvons dans une salle obscure, à peine éclairée par une scène de fellation projetée sur un écran, que cinq ou six spectateurs hébétés ne quittent pas des yeux en se branlant sous leur manteau. Claude, très excité, non par les lèvres rubicondes de la dame un peu grasse qui s'acharne sur le phallus monumental d'une sorte de Viking, mais par les fauteuils de la salle qu'il compte un par un à haute voix : « Presque deux cents ! clame-t-il triomphant. Idéal pour Tchekhov, ses pièces courtes, pas *La Cerisaie* bien sûr, mais *Les Méfaits du tabac* par exemple ! Il faut un public proche et pas trop nombreux...

« Ta gueule ! » hurle l'un des masturbés du dernier rang que les propos de Berri sur la dramaturgie russe font débâter. Claude quitte la salle pour entrer aussitôt dans une autre. Nous les visitons toutes. Claude en joie clamant, sur fond de sodomie, cunnilingus et bondage,

sa passion pour Hugo, Guitry, Beckett et surtout pour Jean-Claude Grumberg, son ami d'enfance auteur de *Dreyfus*, pièce qu'il rêve de jouer. Au point que, des années plus tard, très ému par le projet du Rond-Point dédié aux auteurs vivants, il était venu me demander de la monter avec lui comme acteur. Nous avons examiné toutes les possibilités pour donner suite à ce désir, mais son emploi du temps vampirisé par le cinéma ne lui laissa aucune place pour le réaliser. Quant au temps supplémentaire qu'il parvenait je ne sais comment à arracher aux horloges, il était tout entier consacré à sa collection d'art contemporain.

Nous sommes retournés au restaurant, Claude s'est assis devant sa sole, silencieux, l'œil mi-clos, la tête légèrement penchée sur son épaule droite comme à son habitude, le souffle court du post-coïtus. Il était ému, il venait pendant trois quarts d'heure de faire l'amour au théâtre.

Sans fond (mai 1969)

Ses grosses chaussures noires bien cirées avec des trous au bout, c'est ce que j'ai remarqué en premier, avec les cariatides, grosses aussi, au-dessus de la porte d'entrée de l'immeuble, place de l'Alma. Il est petit, un grand nez, des sourcils épais. Je me dis qu'avec cette taille et de si grosses chaussures, il ne risque pas de tomber. Il est en sécurité. Il nous fait entrer dans son bureau ma mère et moi. Je ne sens rien, je n'ai aucune appréhension. Ma mère, elle, est anxieuse. Elle sourit par courtoisie, mais elle est inquiète. Que va-t-il faire, lui, de mieux que les autres ? C'est notre médecin de famille, le très efficace docteur Métreau, qui a obtenu le rendez-vous si vite. On en a vu tellement avant, pour rien, aucune amélioration. Lui est très connu il paraît. Ça dure depuis presque un an. Maintenant je ne dors plus, je n'arrive pas à parler, les cachets de Valium que j'ingurgite trois fois par jour ne me font aucun effet. Ni désir ni volonté, je ne m'accroche plus à la vie, je suis en défaite, je ne ressens même pas le plaisir d'être triste. Autour de moi les gens minimisent, ils disent que c'est juste du cafard, que ça arrive à tout le monde, tous font ce qu'ils peuvent pour me remonter le moral. Quel moral ? Je n'en ai plus. « Quinze jours de vacances et on n'en parle plus », ou encore : « Du calcium chaque matin et dans quinze jours, terminé. » C'est un gros professeur en blouse blanche qui m'a ordonné ce traitement. « Même pas besoin d'ordonnance, vous voyez jeune homme, vous ne coûtez rien à la sécurité sociale, tout n'est pas noir dans la vie », a-t-il ajouté en riant, puis il m'a donné une petite claque sur la joue et nous a raccompagnés à la porte de son cabinet avec l'air satisfait du devoir accompli.

Je ne sais plus combien de psychiatres j'ai rencontrés. Ma mère avait toujours l'espoir que le prochain serait le bon, qu'il me sortirait de là. Me sortir d'où ? Je ne me nourrissais pour ainsi dire plus, me traînant d'une pièce à l'autre les larmes aux yeux, plié d'angoisse. Parfois je me forçais à tourner très vite dans ma chambre pour annuler mes peurs en les mélangeant, pour être un autre ; je m'agitais pour essayer de ne plus penser. Ne plus penser à ce dont, horrifié, cherchant comme pour le conjurer ou le détruire à nommer mon mal, je venais de découvrir l'appellation dans un dictionnaire médical :

j'étais schizophrène ! La pensée du malade est divisée en deux. Maladie incurable. C'est précisément ce que je vivais. J'étais capable de penser deux choses à la fois, même trois ! Personne n'avait vu, compris, supposé que j'étais schizophrène, j'étais foutu. Tout s'expliquait, devenait évident. Anxieux depuis ma plus tendre enfance, tout s'était tendu peu à peu en moi, jusqu'à ce qu'à l'âge de vingt et un ans ça craque. Mon cerveau s'était fendu ! À l'époque la psychiatrie était sans nuance, ça ne rigolait pas ; quand elle tenait une maladie, elle la plaquait dans un magazine scientifique et ça ne bougeait plus. Schizophrène, rien à faire, pathologie parfaitement identifiée comme inguérissable. Qui aurait pu deviner ? Incapable de m'exprimer, il me manquait des mots. Comment expliquer un chaos qui casse les mots pour le dire ?

Cet enfer de la raison avait débuté après une rupture avec Anna M. un an auparavant. Une nuit que nous passions dans la maison de campagne de ses parents, Anna se réveilla et courut dans la salle de bains. Resté au lit, je la suivais des yeux. Elle alluma, se dirigea vers un placard proche des lavabos, l'ouvrit, en sortit une bouteille d'eau et but à plusieurs reprises au goulot. Désaltérée, elle vint se recoucher en s'excusant de m'avoir tiré de mon sommeil. Je me levai à mon tour pour aller aux toilettes. Avant de retourner dans la chambre, j'attrape la bouteille d'eau qu'Anna avait oublié de mettre dans le placard et en avale une gorgée. Ma bouche est en feu. Je recrache tout. Je viens de boire de l'éther. De l'éther pur. Mon amie boit de l'éther en cachette ! Elle se drogue, elle se défonce sans me le dire, c'est une éthéromane ! Panique et fureur m'envahissent. Boire de l'éther rend aveugle. Elle est folle. À partir de cet instant tout a commencé à se déglisser en moi. Je ne voulais plus la voir, mais l'abandonner dans cet état était impossible. Elle allait mourir. Je m'étais aussitôt renseigné sur les effets dévastateurs de cet alcool synthétique sur l'organisme. Quel poids aurais-je face à ce poison, à cette merde ! Quel bonheur pourrais-je lui offrir qui la fasse se détourner de celui que lui apporte l'éther ? La dénoncer ? Prévenir ses parents ? Elle nierait tout en bloc. Je sombrais chaque jour un peu plus. Pas d'autre solution que la perdre, elle, la précieuse petite amie avec qui j'étais parvenu à avoir une histoire qui durait... « Enfin tu as une fiancée, rigolaient mes copains, faut dire que t'es pas un cadeau ! » Je ne me résolvais pas à la quitter. Elle s'éloignait, ne supportait pas mes angoisses de petit-bourgeois. Les nuits blanches s'enchaînaient, mes jours n'étaient plus qu'une succession de terreurs et d'effondrements, j'abandonnais l'université, je ne parvenais pas à penser, dévasté par l'autodestruction d'Anna. Prisonnier d'un accablement sans issue de secours, mes acquis, mes défenses, la logique me lâchaient. Je ne trouvais plus les chemins, même ceux où l'on pouvait se perdre... Ça doit être ça

devenir fou, ne plus pouvoir se perdre.

Le docteur Lebovici s'est assis lentement derrière son bureau. Ma mère et moi en face de lui. Il est moins petit sur son fauteuil que debout. Je pense à ses grosses chaussures noires que je ne vois plus. Il parle d'une voix suffisamment forte pour que ses interlocuteurs ne perdent pas un mot de ses propos, mais il la gaine d'un feutrage qui permet à ses dires d'être perçus comme des paroles rassurantes, même si elles ne le sont pas tout à fait. Ma mère l'écoute avec l'espoir que cette fois soit enfin la bonne. Il m'interroge. Je me tais. Il n'est pas comme les autres psychiatres. C'est sa façon de regarder qui le différencie. Ses yeux sont lourds et perçants. On a l'impression qu'ils contiennent un important matériel comme un radar ou des machines laser qui lui permettent de voir clair dans la tête des patients. « Pouvez-vous nous laisser seuls madame ? » demande-t-il à ma mère avec un mouvement de tête complice. Ma mère passe dans la pièce d'à côté. Avant même qu'il n'ouvre la bouche, je lui déclare tout de go que je suis schizophrène et donc qu'il ne s'épuise pas à me rassurer ou à me persuader que l'on peut améliorer ce type de trouble, puisqu'il sait mieux que moi que c'est impossible. Je continue pourtant à lui parler dans tous les sens, en espérant au fond de moi qu'avec tout ce bastingue qu'il a derrière les yeux, il parviendra à me guérir un peu.

Il hoche la tête doucement pour m'indiquer qu'il a compris puis il décroche son téléphone, compose plusieurs numéros, parle à de nombreuses personnes avec des phrases courtes et précises qui ne laissent aucune place à la contradiction. « Une ambulance va venir chercher votre fils », annonce-t-il à ma mère à qui il a demandé de nous rejoindre. « Mais docteur, vous voulez dire... », bégaye-t-elle émue. « Dans dix minutes madame, répond Lebovici, vous pouvez lui apporter les affaires dont il aura besoin ce soir. Voici l'adresse de la clinique, c'est à Rueil-Malmaison. Je m'occupe de lui, à moins bien sûr que vous ne vous y opposiez. » Ma mère remue la tête négativement puis avec une voix qui retrouve du timbre dit : « Merci docteur », soulagée de ne plus être seule.

Deux heures plus tard, admis dans un établissement étrangement appelé « Maison de repos », entouré d'un vaste parc clos de murs, une infirmière m'accompagne dans une chambre aux parois crème où trône un lit médicalisé. J'ignore que je vais y demeurer plus de deux mois, de mai à juillet 1969. Il a vu juste le bon docteur aux grosses chaussures noires à trous. Il y a urgence. Je coule sans parvenir à toucher le fond. Je descends chaque minute un peu plus.

Perfusé du matin au soir avec un cocktail d'antidépresseurs et de calmants, Anafril et Valium, je m'évanouis deux semaines dans un coma d'où je ne sortais que pour entrouvrir la bouche où on introduisait une nourriture dont mon état mi-plomb mi-nuage

m'empêchait de deviner le goût. On me levait, on me lavait, puis les jours passant, je parvins à récupérer la station verticale et à brosser l'intégralité de mes dents.

Fin mai on décida de me lâcher dans le parc pour une promenade. Elle consistait à faire le tour d'une vaste pelouse plusieurs fois, avec possibilité de s'asseoir sur les bancs qui entouraient un chêne bicentenaire. Je fus très vite accompagné d'un jeune homme de mon âge qui me prit en sympathie. Il souhaitait cependant que je ne marche pas trop près de lui, car il lui arrivait parfois de prendre feu. Il y avait aussi cette très gentille vieille dame vêtue élégamment d'un tailleur abricot qui marchait en faisant très attention où elle posait les pieds pour ne pas risquer de faire tomber sa deuxième tête qui lui permettait de communiquer avec sa fille tuée dans un accident de la route. Sur le banc près du grand chêne, une jeune fille sanglotait en se mourant de n'être aimée de personne. Seul un moineau qui se posait parfois sur un hortensia non loin d'elle semblait la consoler.

Les visites bihebdomadaires du docteur Lebovici accompagnées par la chimiothérapie qu'il avait mise au point et dont on me remplissait les veines, finirent par me faire accepter que penser deux idées en même temps ne révélait pas forcément un dysfonctionnement pathologique. Après tout, Napoléon dictait bien cinq lettres à la fois. « Vous voyez, vous avez le choix, schizophrène ou mégalomane », dit en riant le docteur Lebovici. C'était la première fois que je voyais rire ce pont de l'école freudienne. S'il s'autorisait à faire de l'humour devant moi, il devait penser que j'allais mieux, ou au contraire plus mal, ce qui lui permettait d'abandonner son sérieux sans que cela portât à conséquence.

Fin juin, à ma grande surprise, on vient me prévenir que mon père est là. J'ai du mal à le croire, lui qui ne supporte ni les malades, ni la maladie et qui ne rend jamais visite à personne à l'hôpital. Il est là, avec mon jeune demi-frère, Jean-Pierre. J'imagine l'effort qu'a dû être pour lui la décision de venir dans cette clinique étrange, personne dans sa famille n'ayant jamais consulté un psychiatre, mot d'ailleurs tabou chez les Ribes. Nous nous voyons dans le parc. Mon père fait comme si de rien n'était, il ne me pose aucune question, il ne veut pas savoir, il a peur d'apprendre que je suis atteint de démence. Nous parlons d'autre chose. Il part le lendemain pour le bassin d'Arcachon où nous passons avec lui les vacances d'été en juillet dans une maison qu'il louait au Pyla. Cette année, je ne serai pas là. Il essaye d'ignorer les autres pensionnaires qui tournent dans le parc. J'imagine sa honte de voir son fils au milieu de malades mentaux. Il finit par me dire que j'ai bonne mine et qu'il lui semble aussi que j'ai pris du poids ce qui, tout compte fait, est mieux que le contraire. Mon petit frère Jean-Pierre ne dit rien, il me regarde avec tendresse, ne comprenant sans

doute pas les choses bizarres qu'on a dû lui dire sur moi pour que, au cas où, il ne soit pas effrayé par mon comportement. Ne maîtrisant plus le malaise qui l'envahit, mon père, prétextant les nombreux préparatifs de son départ le lendemain à l'aube, se dirige d'un pas rapide vers la sortie, s'arrête dans le hall pour m'embrasser, le fait rapidement en m'effleurant à peine puis se précipite vers sa voiture tenant Jean-Pierre par la main et démarre en trombe. Mission accomplie. Il est resté trente minutes. Une fois de plus je l'ai gêné, qu'a-t-il fait, doit-il se demander, pour mériter l'embarras que lui fait subir son fils, sensation pénible qu'il ne parvient pas à balayer aussi vite que les autres emmerdements qui tracassent son existence.

Vers la deuxième quinzaine du mois de juillet, le docteur Lebovici, après un entretien durant lequel je lui avais déclaré que je me sentais comme un pneu qu'on avait regonflé, parfaitement apte à rouler, décida que rien n'empêchait désormais que je quitte la clinique. Ma mère folle de joie me téléphona pour me dire qu'elle viendrait me chercher. Ma sortie était prévue le 21 juillet. La veille, tranquillement allongé sur mon lit, valises faites, je regardais la télévision. Une image noire et blanc, pas très nette, apparaissait sur l'écran. Un individu avec un gros casque blanc qui ressemblait un peu au bonhomme Michelin avançait en faisant des bons au ralenti à chaque pas. Le premier homme venait de marcher sur la Lune devant moi qui n'étais pas encore très sûr de mettre un pas devant l'autre sur la Terre.

Le docteur Lebovici avait tenu parole, il s'était occupé de moi, plutôt bien, comme le fera des années plus tard — sans que je réalise qu'il s'agissait de son cousin — Gérard Lebovici, patron d'Artmedia qui devint mon agent en 1978 et cessa de l'être six ans plus tard après avoir reçu quatre balles de 22 long rifle dans la nuque assis au volant de sa voiture dans le parking de l'avenue Foch.

Le premier me quitta parce qu'il m'avait guéri, le second parce qu'on l'avait assassiné. Je me laissais pousser la moustache qui, elle, ne me quittera plus. Ma jeunesse était terminée.

Téléphones

Août 1993

Allô c'est Gérard... tu m'entends ? C'est Depardieu... je suis à Genève avec ton pote Roland Blanche, on tourne, c'est vrai Godard le fait chier, mais il est trop angoissé le Roland, il finit par faire des merdes en têtes de moineaux !... ça m'inquiète... Dis, c'est la première fois qu'il chie si fin ?... ça m'inquiète, mais il est super le Roland, je l'adore... Hein je t'adore mon Roland ?... c'est pas moi qui te stresse ? c'est le vieux Godard... Allô Jean-Michel, tu m'entends ?... c'est vrai qu'il est chiant le Jean-Luc. Mais ton pote il est top !... Il garde ma petite fille le soir et quand il est pas dans la séquence, l'après-midi aussi... c'est pour ça, ça m'inquiète, son anus qui s'ouvre à peine... Je suis sûr que c'est pas une maladie c'est le Suisse fou qui le panique, il l'aime pas... Le manque d'amour ça vous contracte le cul, c'est comme... Je vais lui dire au Godard qu'il arrête de l'emmerder le Roland sur le plateau... moi j'ai ma gosse et j'ai pas envie qu'elle ait une nounou avec la rondelle fermée... ça ressent tout les gosses... Bon allez, je t'embrasse mon gars, faut que j'aille faire le con avec le génie !

Printemps 2008

Allô... c'est Jack... Jack Lang... Comment tu vas mon grand ? Je te dérange une seconde parce que je t'ai entendu l'autre jour à la radio faire tes contre-vœux à Sarkozy après qu'il eut fait les siens à la Culture... c'était formidable... si tu peux me répéter ce que tu as dit... parce que je dois rendre un texte sur les cinquante ans du ministère de la Culture et franchement ça me barbe, je ne sais pas quoi dire... oui je sais (rires) je sais... mais quand même dis-moi... « Mettre un peu d'économie dans la culture et de culture dans l'économie ? !! », non ce n'était pas ça... « Le ministère de la Culture c'est un ministère de la Pêche dans un pays sans mer », pas mal mais tu as dit autre chose... Comment ? Répète ! Oui c'est ça ! Voilà c'est ça ! Attends je note, vas-y, « Il faut travailler plus pour rêver plus », parfait. Merci mille fois. Ça va toi sinon ? Le Rond-Point c'est formidable tu sais... je t'embrasse, il faut que je rende le texte ce soir... Je ne sais pas

pourquoi ils demandent toujours ce genre de trucs à moi !

Juillet 1987

Allô ? C'est Ribes ? Oui... Je suis Jean-Luc Godard... je vous dérange ? On ne se connaît pas... Oui celui qui fait des films... Godard... voilà je vous appelle, je suis en train de tourner un film avec votre copain Villeret... oui Jacques Villeret, il est très bon comme acteur... Ça fait trois semaines qu'on a commencé et là, je n'ai plus d'idées... comment ? c'est ça, je sèche... je sais pas très bien comment continuer. Je cherche des gags... Jacques m'a conseillé de regarder votre série *Merci Bernard*... c'est bien drôle souvent... il y a beaucoup de gags... si vous pouviez me donner le nom et le téléphone de vos acteurs, je les engagerais volontiers... vous pensez qu'ils pourront trouver des gags ? ça m'aiderait bien... On n'a pas de titre encore, peut-être *Soigne ta droite* mais c'est pas sûr... Philippe Khorsand ? Je note... Éva Darlan, OK, Ronny Coutteure, OK, Tonie Marshall, OK... bon je vais les appeler... merci... vous avez pas vous-même, là, tout de suite, une histoire drôle ou un gag à me dire ? Je comprends, merci... de toute façon je vous rappelle bientôt... merci... c'était Godard.

Janvier 1990

Jean-Michel ? C'est Stéphane Bouy. Je te réveille ?... Je suis à Saint-Antoine... oui, encore... tu sais ce qu'on vient de me dire... Que j'ai un cancer. Un cancer des poumons. Je viens d'entendre cette phrase, tu te rends compte... un type, il est entré dans ma chambre, en blouse blanche, un interne, je lui ai demandé pourquoi je suis encore à l'hôpital, ça fait dix jours que je suis dans cette putain de chambre, pourquoi je ne sors pas ?... Il m'a répondu : « Parce que vous avez un cancer du poumon » et il est sorti... Je viens d'entendre ça il y a dix minutes... c'est impossible d'entendre ça... j'ai une tache... sur la radio j'ai une tache mais je leur ai déjà expliqué, ce sont des poils de mon chien, tu sais mon caniche noir, j'ai dû respirer une boule de ses poils, c'est tout... tu es d'accord... Des poils de chien ça ne donne pas le cancer... C'est dingue... ils viennent m'annoncer ça à six heures du matin... Ils viennent me dire une phrase que personne peut entendre, on n'a pas les moyens d'écouter ça... ça me creuse la tête maintenant... Tu crois ? Je sais, parfois ils se trompent, même de chambre... Peut-être que c'est pas de moi dont il s'agit... d'un autre... le pauvre mec... Pourtant ils savaient pour mon chien... Tu te rends compte ça aurait pu me tuer... Ah les cons !

Pierre Braunberger

Si bon nombre d'écologistes et autres protecteurs de la faune et de la flore dénoncent avec raison notre indifférence devant la disparition grandissante de certaines espèces animales, bien peu se sont préoccupés de la lente mais inéluctable éradication des « producteurs-artistes » dans le monde du cinéma. Georges de Beauregard, Serge Silberman, Anatole Dauman, Jean-Pierre Rassam, Claude Berri, Daniel Toscan du Plantier, Pierre Braunberger, pour ne citer qu'eux, ont disparu après avoir produit avec risques et périls, sans autre préoccupation que de permettre à de grands artistes de réaliser leurs rêves, les films les plus inventifs, les plus dérangeants, surprenants, joyeux, corrosifs, persuadés que seule l'audace permettrait au cinéma d'acquérir les chefs-d'œuvre qui, à long terme, assainiraient son économie et justifieraient son appellation de septième art. Sans eux, ni Pialat, ni Buñuel, ni Blier, ni Resnais, ni Rouch ni même Coppola (sans l'intervention de Claude Berri, *Apocalypse Now* n'aurait pas vu le jour). J'ai eu la chance de travailler avec certains et de les connaître tous. Témoins de leurs frasques, de leur souffrance, de leur courage : Jean-Pierre Rassam dans un acte de démence sous drogue quittant son domicile de l'avenue Montaigne en pleine nuit, entièrement nu et marchant jusqu'au Drugstore des Champs-Élysées, Claude Berri terrorisé par Roman Polanski lors du tournage de *Tess*, Daniel Toscan du Plantier impeccable, digne, sous les huées et les insultes du public cannois lors de la remise de la Palme d'or à Maurice Pialat pour son film *Sous le soleil de Satan*... Celui qui m'a beaucoup touché et en même temps amusé fut Pierre Braunberger. Je l'ai rencontré dans sa déroute, au moment où Les films du jeudi, sa société de production sise sur les Champs-Élysées, sombraient. Un coup mortel lui avait été porté par l'échec du film de Gérard Pirès *Fantasia chez les ploucs*. Petit homme replet, vif, autoritaire, dont l'enthousiasme et l'énergie masquaient son âge, il conduisait une Mercedes préhistorique, reliquat de sa gloire passée, dans laquelle il disparaissait, sa tête dépassant à peine le volant. Pour autant il ne laissait personne le doubler et ne se préoccupait que modérément des feux rouges. Il déjeunait tous les jours dans un restaurant de poissons place Wagram, où le personnel,

avec un respect amical, l'appelait Monsieur Pierre en le conduisant à sa table, toujours réservée pour trois personnes, car Monsieur Pierre conviait quotidiennement un scénariste, un metteur en scène, un écrivain, pour échafauder avec lui un projet de film qui serait sans nul doute l'œuvre que le public attendait depuis longtemps. Le repas était copieux, les vins généreux, Monsieur Pierre recevait comme un prince et à la fin du repas, en grand seigneur, il signait une addition que lui apportait le maître d'hôtel sachant bien qu'elle viendrait s'ajouter à une ardoise que Les films du jeudi n'étaient pas prêts d'effacer.

C'est à la suite de *L'Odyssée pour une tasse de thé*, qu'il avait vue au Théâtre de la Ville et dont le succès inattendu l'avait probablement alerté sur mon éventuelle capacité à toucher le public, qu'il m'a contacté. Il me donna rendez-vous dans ses bureaux des Champs-Élysées. Le contraste du lieu avec la splendeur de l'adresse était violent. Trois-quatre pièces désuètes, vides, meubles métalliques, quelques affiches sur des murs fanés, on se serait cru dans les bureaux d'une administration de province en cessation d'activité. Une dame d'une cinquantaine d'années, au physique marqué par le dévouement sans limite à son patron, interrompt une conversation tendue avec deux messieurs, dont je compris peu après qu'ils étaient des huissiers. « M. Braunberger vous attend », m'annonce-t-elle avec une tentative de bonne humeur. Braunberger jaillit de son bureau couvert de dossiers et s'avance vers moi bras ouverts. « Heureux de vous voir cher Maître... » Il m'a toujours appelé Maître ; après m'avoir amusé comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, j'avoue avoir été agacé au bout d'un moment par ce qui m'apparaissait comme une flatterie sans objet. Mais au fur et à mesure de nos rencontres, je compris que, pour Braunberger, un homme qui écrivait était un maître comme un homme qui dépeçait un veau était un boucher. Ni plus ni moins. Il nommait la profession par la supériorité de la fonction. Je regarde épaté le nombre impressionnant de trophées et de récompenses posés çà et là sur des étagères poussiéreuses ou brinque-balants sur les murs. « Tenez, ça va vous amuser, lisez », me dit le vieux producteur en me tendant une lettre manuscrite sortie d'un tiroir. C'est un courrier de Jean-Luc Godard en réponse à Pierre Braunberger qui lui demande si tout se passait bien sur le tournage. Je lis. « Cher Pierre Braunberger, le film avance avec la difficulté inhérente à la fabrication du cinéma. Ma première et quotidienne préoccupation étant d'éloigner autant que je le peux l'équipe technique du tournage... » Je souris. Il me reprend la lettre. « Vous voyez, Godard a toujours été Godard. Personne n'en voulait, on n'a pas été nombreux à le produire au début. Comme Lelouch, c'est moi le premier Lelouch. » Il n'y a aucun orgueil dans cette autoproclamation, seulement l'émotion du souvenir. À cet instant, son assistante entre dans le bureau visiblement émue :

« Pardonnez-moi monsieur, mais si vous ne leur faites pas un chèque, ils vont emporter la photocopieuse ! » Braunberger entre dans une colère à peine contenue : « Vous voyez bien que je parle avec Jean-Michel Ribes, alors épargnez-moi ce genre de balivernes ! Dites-leur de s'en aller au plus vite de chez moi !

— Mais monsieur... », bégaye l'assistante au moment où les deux huissiers pénètrent dans le bureau, alertés par les cris du producteur. Avec un aplomb sidérant, Braunberger se plante devant eux, lève la tête en les fusillant du regard (il leur arrive au nombril) et leur demande d'une voix outrée s'ils savent qui est dans cette pièce en me désignant. Mutisme ahuri des deux huissiers se demandant qui je peux bien être. Braunberger leur fait alors un portrait de ma personne à côté duquel Victor Hugo a l'air d'un chroniqueur de *Closer* et Fellini un réalisateur de Scopitone. Déstabilisés, les deux hommes s'excusent presque mais annoncent poliment que si Braunberger n'honore pas ses dettes d'ici à une semaine, ils seront obligés de... « J'ai bien compris, coupe Pierre, je vous prie de bien vouloir nous laisser maintenant. » Les deux huissiers se retirent penauds, presque coupables d'être venus réclamer justice. Parfaite réplique de la scène de M. Dimanche dans le *Dom Juan* de Molière... Sauf qu'ici Dom Juan n'est ni séduisant, ni jeune, ni bien fait de sa personne, mais il possède le génie de la survie. « Allons déjeuner ! » lance Braunberger, déjà sur le pas de la porte, après avoir donné à son assistante une liste impressionnante de personnes à joindre par téléphone pour rappeler à tous qu'il est encore là et bien là.

Le turbot est d'une fraîcheur parfaite. Après que le maître d'hôtel se fut assuré que tout allait pour le mieux, Braunberger m'explique son projet. Il vient de s'associer avec deux producteurs, un Japonais et un Italien. Ils ont décidé de produire un film qui rassemblerait trois histoires insolites, chacune réalisée par un metteur en scène originaire du pays producteur. Il me demande si cela m'amuserait de me charger de la partie française en écrivant un scénario d'une trentaine de minutes sur une thématique fantasque. Je lui donne mon accord. « Mon cher Maître, j'attends vos écrits avant deux mois, je suis déjà impatient. » Nous nous quittons devant les bancs de fruits de mer. Sans doute pour sauver la photocopieuse, je n'évoque même pas la possibilité d'un contrat. Trois semaines plus tard, je lui fais parvenir vingt feuillets contenant le récit d'un homme d'affaires fort riche qui se rend chaque matin à son bureau dans sa limousine conduite par son chauffeur. Un jour que le chauffeur tombe malade, l'homme d'affaires décide de tenter une aventure qui le titillait secrètement : prendre le métro. Calé au fond d'un wagon, le front appuyé contre la vitre à l'arrêt dans une station, il croise le regard d'une femme dans le train allant en sens inverse. Bouleversé par la beauté de cette voyageuse, il

se lève pour lui faire un signe, mais les trains ont démarré et s'éloignent dans des directions opposées. Le lendemain, le chauffeur est sur pied et il attend l'homme d'affaires devant son domicile, mais son maître lui donne congé et se dirige rapidement vers la bouche de métro, espérant croiser la belle inconnue. Ainsi, tous les jours, le puissant homme d'affaires prendra le métro avec le fol espoir de retrouver cette femme dont il devient de plus en plus amoureux. Il finira par ne plus sortir, errant de station en station, courant d'une correspondance à l'autre, arpentant jour et nuit couloirs et tunnels, se nourrissant de friandises dont il brise les distributeurs, partageant la vie des SDF réfugiés dans un coin d'escalator, où il s'endort avec eux. Hagard, barbu, le regard vide, il se résout à demander l'aumône. La première personne qui lui dépose une pièce dans la main est cette femme qu'il cherche depuis des mois. Il ne l'a pas reconnue... Braunberger est enchanté, c'est exactement ce qu'il espérait, mieux même, il se félicite d'avoir fait appel à moi, etc.

Plus de nouvelles. Les semaines passent. Je finis par l'appeler. « Ah Maître, je suis content de vous entendre... Nous avons un petit contretemps... L'argent vous savez... Donc rien de grave... Tout va s'arranger... Je vous appelle très vite. J'ai fait lire, tout le monde adore... »

Silence pendant deux mois. Je n'ose pas appeler craignant que le téléphone lui-même ait été saisi. J'oublie ce petit texte qui s'évapore, grossissant un peu plus le nuage de mes projets sans suite.

La sonnerie stridente déchire mon sommeil. C'est l'aube. Je décroche, l'oreille mi-close. « Allô Maître, c'est Braunberger. Bonne nouvelle, nous y sommes, le film se fait ! Votre magnifique scénario ne pouvait pas mourir dans un tiroir ! Nous tournons d'ici un mois. C'est Jaekin qui réalise... Oui, je sais, mais avec son *Histoire d'O* il est devenu international. Je vous l'avais dit, Braunberger ne laisse jamais tomber quand il y croit. Alors on se voit très vite... Ah, j'oubliais, j'ai trouvé le financement à l'île Maurice, donc bien entendu nous tournons là-bas...

— Mais Pierre, ça se passe dans le métro ! ?

— Adaptez Maître, adaptez, avec votre talent ne me dites pas que vous ne pouvez pas adapter ! »

C'est ainsi que l'histoire de ce milliardaire clochardisé dans le métro par amour devint *L'Île des six reines* vaguement inspirée par la disparition en mer du navigateur Colas que l'on n'a jamais retrouvé. J'ai supposé qu'il se serait échoué sur une île habitée par des amazones qui l'auraient recueilli, choyé, nourri dans le seul but de le manger. Tout cela a donné un petit film plat et sans intérêt. Seul mon ami Roland Blanche qui interprétait le rôle principal avait la saveur requise. Les trois moyens-métrages furent réunis sous le titre *Collection*

particulière. Le film n'encombra pas les écrans trop longtemps. Mais ce petit monsieur de quatre-vingt-cinq ans à qui le cinéma doit tant, démuné de tout, sans gémir ni se plaindre, enjambant dépôt de bilan, faillite et saisies qui continuait à produire des films m'épate encore aujourd'hui. Mieux, il me reste accroché au cœur.

Miettes

Libellule

Fabrice Emaer organisait dans son théâtre, le Palace, les fêtes les plus somptueusement fantaisistes des années 1970. Je me souviens d'un petit homme obèse et chauve déguisé en libellule qui se précipitait sur chaque invité le sexe à l'air en battant des bras. Le jour il était comptable dans un magasin de bricolage.

Dieu encore

Dieu est sans doute l'invention d'une bande de trouillards qui avaient peur dans le noir.

Steinberg

J'aimerais écrire comme Steinberg dessine.

Tragédie

La tragédie, c'est d'être encore jeune quand on est vieux.

La Vie parisienne, 1991

Yves Montand a réfléchi. Il veut que nous évoquions une fois encore le rôle du baron dans *La Vie parisienne* d'Offenbach dont l'adaptation cinématographique produite par Daniel Toscan du Plantier et Christian Fechner — pour la première fois associés — doit être tournée avant la fin de l'année. Sans doute épuisés par leurs deux derniers metteurs en scène, Léos Carax pour Fechner qui venait de produire *Les Amants du Pont-Neuf*, et Maurice Pialat pour Toscan du Plantier qui l'avait accompagné jusqu'au bout du *Soleil de Satan*, les deux producteurs cherchaient un projet qui les réconcilie avec la gaieté de la vie. À ma grande surprise ils m'ont demandé d'en assurer la réalisation. L'aspect comédie musicale filmée de *Palace* et ma récente mise en scène du *Pont des soupirs* du même Offenbach au Théâtre de Paris les ont probablement orientés vers ce choix risqué qui bien sûr m'enchant.

Catherine Deneuve et Yves Montand sont pressentis pour interpréter le baron et la baronne... Montand est immédiatement séduit par le projet. L'idée d'interpréter un rôle chanté de bout en bout l'excite beaucoup. Première rencontre chez lui place Dauphine, Christian Fechner m'accompagne. Chaleureux, le verbe haut, il nous félicite de lui avoir proposé ce rôle ; en toute honnêteté, il ne voit pas qui pourrait l'interpréter à part lui. Il ne connaît pas bien Offenbach, mais ça ne lui fait pas peur, il a tout chanté et peut tout chanter. Il souhaite que nous puissions nous rencontrer régulièrement pour que je lui donne ma vision du film et surtout de son rôle mais, comme on peut aisément l'imaginer, Simone Signoret n'étant plus là, il doit gérer les tracasseries du quotidien dont la belle « Casque d'or » le protégeait de son vivant, et cela réduit de beaucoup sa disponibilité. Nous parvenons néanmoins à fixer trois ou quatre rendez-vous. Le premier dans son entier a été consacré à l'actualité et plus précisément aux nombreux conseils que Montand venait de donner à François Mitterrand pour la gestion de la guerre du Golfe. « Tu comprends bien que je l'ai fait de "président à président" », me précise-t-il, au cas où j'aurais oublié qu'un sondage avait annoncé il y a peu que, s'il se présentait à la fonction suprême, trente-six pour cent des Français lui apporteraient

leur suffrage. « Tu vois, je lui ai dit, poursuit-il avec un sérieux ensoleillé par son accent du Midi : “Si tu envoies tes Mirage, gaffe à leur autonomie, ils ont pas le réservoir assez gros pour les emmener jusque là-bas ! Pense à envoyer des avions ravitailleurs !” C’est évident, mais ça va mieux en le disant ! » Il accompagne le récit de ses conversations avec Mitterrand de gestes appuyés qui soulignent l’évident bon sens de ses propos, qui a sans doute permis au président de la République d’éviter nombre d’erreurs dans son combat contre Saddam Hussein.

Quelques jours plus tard, le deuxième rendez-vous tourne autour de cette histoire de « Vie parisienne », qu’il trouve amusante mais tout de même un peu décousue. Le troisième rendez-vous est annulé, nous voici au quatrième. Je viens de terminer la dernière version de l’adaptation et la lui apporte. « Ah, je suis content de te voir, me dit-il à peine ai-je passé le pas de sa porte, parce que comme je te l’ai dit j’ai beaucoup réfléchi à notre histoire. Pose-toi, je vais t’expliquer... » Je m’assois sur le canapé. « Tu vois, je crois que ce qui ne va pas dans cette opérette, car on est bien d’accord, c’est une opérette. » Je rectifie : « Un opéra-bouffe plutôt. » Il accepte. « Si tu veux. Eh bien, ce qui ne va pas dans cet opéra-bouffe, attention je ne dis pas d’une manière générale, je dis par rapport à notre époque... Ce qui ne colle pas, c’est tout simplement la musique.

— Yves, vous ne l’avez pas bien écoutée, je l’interromps ahuri, c’est un chef-d’œuvre que l’on chante de Tokyo à Buenos Aires...

— Peut-être, mais moi je ne te parle pas de l’étranger, je te parle de notre époque, c’est-à-dire des jeunes, et tu sais, si quelqu’un connaît la jeunesse, c’est Montand ! Ils aiment quoi, les jeunes ? Le rock ! Tu vois il suffit qu’on remplace juste cette musique un peu vieillotte par du rock et on fait un carton chez les jeunes ! » Je tente un ultime argument : « Yves, enlever la musique d’Offenbach de *La Vie parisienne*, c’est un peu comme si vous vouliez interpréter Cyrano de Bergerac sans son nez ! » Il exulte : « C’est exactement ça petit, tu m’as pigé, il est moche et vieux son nez ! Et attention, regarde ce qu’il peut faire le père Montand ! » Il se contorsionne alors autour d’une guitare imaginaire, lançant des onomatopées sur un rythme saccadé. Il se balance, avance, recule, fait le tour de la pièce, saute par-dessus la table basse, il est debout sur le canapé, fait mine de lancer son instrument au-dessus de lui, le rattrape, virevolte, tombe à genoux, pinçant très violemment ses cordes, imite les percussions, pédale Charleston, caisse claire, cymbales se bousculent entre ses lèvres, il est en transe, c’est le final, il se plie sur sa guitare, bondit et... se prend les pieds dans ceux d’un petit meuble, perd l’équilibre et s’écroule de tout son long dans la cheminée. Je me précipite. « Ça va Yves, vous n’avez pas mal ? » Je l’aide à se relever. Le visage couvert de suie, en

sueur, il me regarde avec un sourire de vainqueur. « T'as vu petit, ça déménage ! »

On me raconterait cette petite histoire, j'aurais probablement du mal à y croire, pourtant elle est exacte au mot près, j'entends encore aujourd'hui Montand me parler, j'entends ses agacements, ses exaspérations, ses démonstrations que je retranscris ici comme s'il était là tant sa voix résonne encore dans ma mémoire...

Après quelques journées passées en sa compagnie, je me suis demandé si Montand n'était pas un crétin hors limite dont le charme, la beauté et le talent exagéré par son Italie natale, transformaient l'in vraisemblable stupidité de ses propos en sympathiques galéjades qui augmentaient l'affection que tous lui portaient. Non, à bien y réfléchir, comme il disait le faire souvent, Yves Montand n'était pas un crétin, c'était un idiot, un de ces idiots dont la naïve candeur les protège des bruits du monde. Libre dans son village, libre de rêver, libre d'inventer ce qui ne l'a jamais été, seuls les idiots sont d'authentiques artistes. Montand était libre de rappeler au président de la République de ne surtout pas oublier les avions ravitailleurs, libre d'être l'ami de Jorge Semprun, d'avoir aimé passionnément Simone Signoret sans refuser son cœur à Marilyn Monroe après l'avoir donné à Piaf, libre d'avoir été communiste et joueur de poker à la Colombe d'or, d'être l'immense acteur de Z de Costa-Gavras et de soutenir les réfugiés chiliens victimes de Pinochet en organisant pour eux un concert à l'Olympia, libre enfin de vouloir chanter *La Vie parisienne* en rock'n roll.

Accompagné de mon assistant, j'ai passé l'été à courir dans Paris pour repérer les lieux évoqués par Meilhac et Halévy, les librettistes de *La Vie parisienne*. Nous les avons trouvés. Les endroits de fête sont immortels. La préparation avançait pour le mieux. La distribution se précisait. Tout le monde voulait en être. Via ma mère qui connaissait la sienne, je reçus une longue lettre et des photos d'un jeune acteur inconnu, nommé Édouard Baer, qui rêvait de jouer Bobinet. Nous devions commencer le tournage en novembre, deux ou trois semaines après la fin du film *IP5* de Jean-Jacques Beineix, dont Montand était la vedette. Le lendemain de la dernière prise de vue, Montand est pris d'un malaise. Il meurt à l'hôpital, heureux d'avoir eu la chance de vivre sa vie. *La Vie parisienne* ne survécut pas à l'arrêt de la sienne. Offenbach échappa au Palais des sports et à la guitare électrique de Montand. Après tout, c'est peut-être dommage.

Voix Patrice

« Allô, c'est Patrice, je voulais te souhaiter un bon anniversaire. » C'est le coup de fil que je reçois de mon frère cadet chaque 15 décembre. C'est la seule fois que nous nous parlons dans l'année, excepté le 21 juin quand à mon tour je l'appelle pour lui souhaiter un joyeux anniversaire. Nous ne nous voyons plus ou très peu depuis longtemps. Je n'ai de nouvelles de lui que par son fils Vincent qui passe de temps en temps voir un spectacle au Rond-Point. Il est l'un des trois enfants que Patrice a adoptés après en avoir perdu deux d'une malformation cardiaque rarissime dix jours après leur naissance. Mon frère a de la colère en lui depuis toujours. Il ne fait pas de cadeau à ce qui l'opprime. Il s'est fâché dès sa majorité avec mon père, il a même entamé un procès contre lui pour une histoire d'engagement non respecté. Quelques années plus tard, il est entré en conflit avec ma mère. Rupture définitive. Elle l'avait pourtant beaucoup aidé, trop peut-être et peut-être aussi moins que moi. Je suis toujours frappé à chaque fois que j'entends la voix de Patrice de retrouver ce petit garçon avec qui je jouais enfant dans notre chambre. La voix reste la même, comme le regard. Ni l'un ni l'autre ne vieillissent. Le reste s'affaisse, se décompose, le reste c'est du déchet, mais pas la voix ni la façon de regarder. L'un comme l'autre sont la vie qui demeure intacte du début à la fin.

« Allô c'est Patrice... » Il a soixante-quatre ans, le temps n'est pas parvenu à user sa voix. Je l'entends dans les escaliers de l'immeuble du 23 rue Raynouard où nous habitions. Il a cinq ans, j'en ai neuf, il court plus vite que moi, je n'arrive pas à le rattraper.

C'est sans doute pour être toujours deux frères heureux de vivre avec un père et une mère dont nous ne supposons pas qu'ils se sépareraient un jour que nous aimons nous souhaiter un bon anniversaire chaque année.

Alcool

Parmi les nombreux handicaps qui ne vous facilitent pas la traversée de l'existence, être allergique à l'alcool n'est pas le moindre des emmerdements. Je le suis depuis ma plus tendre enfance. Vérification faite avec un baba au rhum qui m'a estourbi lors de l'anniversaire des cinq ans de ma cousine, suivi quelques mois après d'une tartelette dans laquelle s'étaient glissées quelques gouttes de kirsch qui ont failli me tuer. Depuis, rien n'a changé. Aujourd'hui, un verre de rouge et je suis dans la seconde en coma éthylique. Tous les alcools m'accablent, me détruisent, m'attristent. Je suis à jeun du matin au soir, avec zéro gramme dans le sang, perpétuellement bourré à la sobriété. Pas facile de s'en sortir. Il n'existe aucun traitement pour vous alcooliser, et les « à jeun anonymes » n'existent pas. Je me suis senti souvent à part, seul, anormal au milieu de mes amis dont la plupart était de fervents disciples de la dive bouteille. Certaines nuits blanches passées en leur compagnie avec ma bouteille de Coca, j'avais la sensation d'être un traître. Heureusement les meilleurs d'entre eux compatissaient et me protégeaient. Topor lançait souvent au garçon d'un des bistrots à vin qu'il fréquentait : « C'est mon ami le sobre capitaine Ribes ! » pour qu'il ne soit pas trop perturbé de m'entendre lui demander une eau gazeuse. Quant à Jean-Marie Gourio, à qui aucun alcool n'avait échappé, lorsqu'il me voyait choisir un plat mijoté au vin blanc, il s'exclamait : « Ne touche pas à ça, tu vas devenir aveugle ! » Jean Carmet, lui, avait décidé de continuer le combat, il n'admettait pas que je ne puisse pas jouir du sang de la terre, que je sois exclu d'un plaisir divin auquel tout le monde avait droit. Quand je tournais avec lui, certains matins, il me donnait rendez-vous tôt dans sa maison de Sèvres. Il préparait des dizaines de verres remplis de vins différents qu'il alignait sur le bar de sa cuisine. « Tu prends une gorgée de chacun dans ta bouche et tu t'amuses avec ! » m'ordonnait-il avec la certitude qu'il allait me guérir. Autant demander à un tétraplégique de grimper l'Himalaya. Le bon Jean faisait des miracles au cinéma, mais il ne parvint pas à changer mon eau en vin. J'ai toujours eu honte de cette tare que je taisais le plus souvent, mais parfois devant l'ahurissement d'un ami à qui je refusais mon verre où il s'apprêtait à

verser un grand cru, pour couper court à des explications sans fin sur mon allergie, j'expliquais à voix basse que j'étais un ancien alcoolique, la moindre gorgée de vin risquait de me faire replonger. Aussitôt pardonné. On ne vous en veut pas de ne pas boire si vous êtes une victime de l'alcool, mais ne pas être alcoolique du tout, là, vous risquez de trinquer ! Les buveurs d'eau sont haïs. Le nombre de rumeurs et de mauvaises légendes qu'on leur colle sur le dos en font des pestiférés. Combien de fois à l'aube j'ai raccompagné mes amis Roland Blanche, Philippe Khorsand et Jacques Villeret chez eux, attristé de ne pouvoir partager leurs fous rires délirants.

J'ai réussi à me déculpabiliser il y a une vingtaine d'années me persuadant que la seule explication valable à ce handicap était que j'étais ivre mort naturellement, raison pour laquelle une goutte d'alcool supplémentaire me mettait K-O. Je faisais donc partie de la bande... ça m'étonnait aussi !

Victime

Après le scandale ou supposé scandale révélé par la presse à la suite d'une plainte de la fille unique de Liliane Bettencourt qui soupçonne et même accuse l'artiste François-Marie Banier d'avoir vampirisé par son charme, sa grâce, son talent, sa fantaisie insolente, bref sa séduction, une partie de la fortune de sa mère, femme la plus riche de France — il lui aurait « pris » en moins de vingt ans plus d'un milliard d'euros sans compter les nombreux tableaux de maître qu'elle a décidé de lui offrir, soit 0,5 % de sa fortune, ce qui est peu en échange des 80 % de bonheur de sa vie qu'il lui avait donné —, je lui écris aussitôt un mot : « Je t'aimais déjà avant mais après ce que je viens de lire dans les journaux, je t'aime encore plus. » Il m'invite aussitôt à déjeuner chez lui, dans son hôtel particulier de la rue Servandoni derrière Saint-Sulpice. Des gardes du corps sont dans la cour. On me fouille, on inscrit mon nom et l'heure de mon arrivée sur un grand cahier puis je suis autorisé à prendre le petit ascenseur qui mène au quatrième étage où il vit. L'endroit est chaleureux et chic. Dessins de Picasso, peintures de Barry, boiseries, tissu cachemire, table dressée. Son cuisinier me fait entrer et va chercher monsieur. Il arrive, m'appelle « mon amour », il n'a pas changé, fatigué, des rides, presque plus de cheveux, mais toujours cette pétillance d'ange diabolique dans l'œil qui a envoûté Aragon, Dalí, Cardin et consorts. Je lui reproche de s'être bradé, il vaut beaucoup plus. Il éclate de rire, ce rire explosif, mélange tonitruant de joie et de douleur. Il me dit l'enfer qu'il traverse. Il faut parler bas, on l'écoute, sa maison est cernée de micros, capables d'enregistrer le moindre bruit. Il ne sort plus, les gens ne l'invitent à dîner que pour le décommander. Le téléphone sonne. Son avocat ? « Je ne dirai plus rien, je veux qu'on ne montre rien... Dites à Antoine Gallimard que s'il a besoin d'argent, je l'aiderai ! » Il raccroche.

Martin, son compagnon photographe, arrive accompagné de son oncle, le comédien Pascal Greggory, amour éternel de François-Marie Banier. Nous déjeunons ensemble. Ils me remercient d'être là, ils m'aiment, ils m'admirent, je suis un génie. Torrents de compliments et d'affection qui montrent à quel point ils sont en manque d'amis. J'ai la

sensation d'être une bouteille d'eau fraîche dans le désert torride où ils habitent. Ils se désaltèrent goulûment. Je félicite François-Marie de l'élégance avec laquelle son dandysme célèbre le plaisir aristocratique de déplaire. Il est proche de Baudelaire, une touche de Marx Brother en plus. Son rire éclate encore comme un aboiement. Je lui dis qu'une vieille milliardaire puisse donner tant à un excentrique comme lui redonne confiance dans la vie et surtout dans les gens très riches.

Il tousse, il attrape son visage dans ses mains pour s'empêcher d'étouffer. Il m'assure que sa seule sortie sera pour aller voir mon film *Musée haut, musée bas* qui se joue encore aux 3 Luxembourg à côté de chez lui. à partir de septembre il sera tous les soirs au Rond-Point pour assister à *Ordet* de Kaj Munk qu'a monté Arthur Nauzyciel et où joue Pascal Greggory. Je les quitte vers 14 h 30. Je vais répéter *Un garçon impossible* de Petter S. Rosenlund dans le glacial Centquatre, répétitions qu'interrompt souvent la délicieuse Isabelle Carré pour donner le sein à son fils nouvellement né, Antoine.

François-Marie me téléphone dès le lendemain. Il me lit une de ses lettres à sa chienne, Ondine, à qui il se confie comme si elle était sa seule amie. Je lui propose de venir en lire quelques-unes au Rond-Point. Je retourne dîner chez lui à 22 h 30 le vendredi qui suit après ma répétition. J'emmène Juliette Chanaud qu'il aime bien. Il n'y a que deux couverts. Il a déjà dîné avec Liliane Bettencourt. Il est triste. Nous avalons un délicieux poisson et nous le laissons. Il est triste.

Il l'est moins deux mois plus tard en mars 2009 au Théâtre du Rond-Point où il vient d'assister au spectacle d'Emma Dante *Le Pulle*. Hymne à tous les princes de la nuit oubliés dans les rues de Palerme, travestis, putains, transsexuels. La mise en scène obscène, émouvante et baroque de la géniale Sicilienne a réjoui François-Marie. Il m'attend dans le hall et me présente aussitôt Liliane Bettencourt qui l'accompagne. Je n'imaginais pas que cette vieille dame distinguée et discrète qui se tient en retrait puisse être ce personnage hors du commun que la presse dévore chaque jour. Elle me remercie avec une grande courtoisie de l'avoir invitée à ce spectacle qu'elle a beaucoup apprécié. Intrigué, je lui parle, elle me répond, je lui pose des questions, elle m'interroge à son tour, nous évoquons les moments qu'elle a préférés. Je suis épaté par sa pertinence, son acuité, sa culture raffinée, son culot. On a prétendu peu de temps après que Liliane Bettencourt était sourde. Je peux témoigner qu'elle a parfaitement entendu le chant douloureux des prostituées et que les dialogues des deux travestis voulant épouser des poupées gonflables l'ont beaucoup amusée. On a beau dire, mais il n'y a rien de mieux que la très grande bourgeoisie libérée par l'avant-garde.

François-Marie la raccompagne. Elle lui attrape le bras. Il lui souffle quelque chose à l'oreille. Elle éclate de rire, lui aussi. Ils s'éloignent.

On sent qu'elle est heureuse avec lui. Quel mal y aurait-il à ce qu'elle lui donne tout ce qu'elle possède ? Pour une fois que l'argent fait le bonheur !

La Comédie-Française

Acte I

Plus curieux qu'intimidé, je pénètre pour la première fois de ma vie à la Comédie-Française par l'entrée des artistes. Un huissier m'indique le chemin, c'est au premier étage en empruntant le grand escalier sur la gauche. Le gravissant, sous l'œil de Molière, Voltaire et quelques autres dont les bustes célèbres vous accueillent en souriant, me reviennent soudain en mémoire les après-midi où, enfants, nos professeurs nous entraînaient en rang dans la Maison de Molière pour laisser aux comédiens le soin de nous faire découvrir sur scène les grands auteurs qu'ils ne parvenaient pas à nous enseigner en classe. Je me souviens notamment d'un jeudi noir, une trentaine d'élèves de sixième dont je faisais partie, mitraillés depuis deux heures par des alexandrins auxquels ils ne comprenaient rien, qui dans un élan de survie se sont mis à hurler : « À poil Britannicus ! » Imperturbable, caparaçonné dans son rôle, Britannicus n'ôta pas sa jupette romaine comme nous le réclamions, mais accompagné de ses camarades sociétaires et pensionnaires, déclama encore pendant un temps infini la langue absconse de Racine que quelques années plus tard nous saluerions comme la plus belle du monde. La sanction ne se fit pas attendre, en plus d'un grand nombre d'heures de colle, on nous infligea une punition que nous n'osions même pas espérer : nous étions privés de théâtre pendant deux mois ! Mais quel plaisir aussi d'avoir assisté en cette même salle Richelieu et au même âge aux représentations du *Fil à la patte* de Feydeau interprété par deux trésors vivants de la comédie, Jacques Charon et Robert Hirsch, acteurs prodigieux qui montraient à tous nos beaux esprits fossilisés que Georges Feydeau n'était en rien celui qu'ils désignaient comme un piètre amuseur de boulevard indigne d'être célébré dans les théâtres publics, mais l'un de ces génies français dont les œuvres nous oxygènent joyeusement l'existence et nous font jeter par-dessus bord la doxa des trissotins.

J'ai rendez-vous avec Jean Le Poulain. C'est le patron. L'Administrateur de la grande maison. Comédien haut en couleur, pitre jusqu'à l'excès ne refusant ni grimaces ni finesse pour faire rire,

histrion de haute volée, il a combattu sur toutes les scènes, accompagnant aussi bien Jean Vilar que Jacqueline Maillan, Bourgeois gentilhomme de légende, M. Perrichon exceptionnel, il sert Labiche, Anouilh, Molière aussi passionnément que Pinter, Feydeau ou même René Kalisky qu'il joue à la Comédie-Française lorsqu'il en devient sociétaire en 1980. François Mitterrand le nomme Administrateur en 1986, reconnaissance du talent populaire et franc-maçonnerie obligeant. Il est haï par la moitié de la troupe, au point que certains sociétaires, le considérant comme le pire des cabots capable de tout pour se montrer jusqu'à participer à la dégradante émission *Au théâtre ce soir* qui retransmet à la télévision la lie du divertissement théâtral. La plupart des comédiens ne le saluent pas lorsqu'ils le croisent dans les couloirs. La très talentueuse Denise Gence, ulcérée par sa nomination, quitte la troupe.

Je ne le connaissais pas. C'est après avoir assisté au *Pont des soupirs* d'Offenbach, opéra-bouffe que j'avais rapiécé et mis en scène au Théâtre de Paris, qu'il me contacta. Il m'attend en haut de l'escalier, m'accueille avec chaleur et bonne humeur, me dit combien il est heureux de me savoir dans cette maison qui lui donne bien du souci et à laquelle il est pourtant très attaché, me complimente d'emblée. « Votre Offenbach m'a enchanté et surtout m'a beaucoup fait rire ! » Il m'attrape par l'épaule et me conduit vers son bureau. J'ai presque l'impression que nous sommes de vieux amis. L'endroit est imposant sans être somptueux. Une tapisserie XVII^e couvre un mur, les meubles sont d'époque, tout semble en place dans cette maison pour, au cas où il lui prendrait l'envie de revenir, ne pas dépayser Molière. À peine entrés, le téléphone sonne. Le Poulain décroche. La conversation est tendue, rude même, hachée par sa colère qui monte. Il raccroche avec une violence qui sectionne net la parole de son interlocuteur. Il est immobile, il fixe le téléphone. Il est blanc. Il serre les poings, ferme les yeux. La rage le secoue. Il respire par le nez. Je me tourne vers la fenêtre pour ne pas l'importuner par mon regard. Je cherche à m'effacer, à ne pas être témoin, j'ai le sentiment qu'il va exploser, éclater en morceaux, il va y en avoir partout, il va dégueulasser tout le bureau en y répandant ses organes... Je me concentre pour qu'il lâche de la pression, qu'il desserre les écrous, qu'il crie, qu'il vomisse, que ça sorte, qu'il ne retienne pas sa fureur en lui... Mon vœu est exaucé, je l'entends rugir. Je me retourne, il vient de sauter sur son bureau. Il danse en accéléré une espèce de twist en criant : « Ah les p'tites femmes, les p'tites femmes de Paris ! Ah les p'tites femmes, les p'tites femmes de Paris... » Je le regarde sidéré. Nous sommes de vieux amis, certes, mais je ne supposais pas que... « Oui j'aime chanter des conneries, hurle-t-il vers moi, j'adore ça, j'en pince pour le froufrou. C'est mal ? On n'a pas le droit ? Qu'est-ce que ça peut leur foutre à ces

peigne-cul, à ces petits ducs poudrés, à ces comiques d'évêché, qui n'ont jamais fait rigoler personne !... Tiens, tu veux voir comment ils me traitent ? » Il saute à terre, ouvre un tiroir, en sort une lettre, il me la tend. « C'est signé Françoise Seigner, sôôôôciétaiaiaiaire de la Côtôôédie-Française... Lis !... Quand tu penses qu'on était au Conservatoire ensemble ! » Trop impatient, il me reprend la lettre et la lit tout haut. « Monsieur l'Administrateur, voilà trois fois que vous me faites parvenir par écrit vos interrogations sur la maison. Vous n'ignorez pas, j'en suis certaine, que j'ai été élevée au grade de sociétaire voilà vingt ans, j'estime donc qu'il n'est pas indécent de réclamer par respect pour mon titre que vous m'écriviez non pas sur une vague feuille blanche, mais sur le papier à lettre de la maison et de préférence celui qui vous est destiné avec la mention "Monsieur l'Administrateur", gravée au sommet de ladite feuille, etc. » « Non mais tu te rends compte ! La grosse vache, pour qui elle se prend ? Je suis entouré de dingues, tu m'entends Ribes, de déments ! » Il se laisse tomber sur un fauteuil os de mouton, s'essuie le front puis sort de sa poche une petite édition de théâtre. « Tiens, c'est *La Cagnotte* de Labiche, je crois que c'est pour toi, c'est drôle et méchant, j'aimerais que tu la mettes en scène ici... »

Acte II

La pièce me plaît, me surprend. Labiche jette ses personnages dans le vide et les laisse se dépatouiller pour qu'ils atterrissent quelque part, la logique trébuche, la raison culbute, l'envers et l'endroit s'échangent, ni moraliste, ni démasqueur d'une société bourgeoise inventant le capitalisme comme le clame la Sorbonne, non, un briseur de formes et de lois qui jubile de nous montrer l'absurdité de ce monde. C'est un prédadaïste et cela m'enchant. J'accepte. Le Poulain me remercie, mais non c'est moi qui... Mme Aliette Martin, chargée d'organiser le planning de la troupe, me confie la liste des comédiens disponibles pour la période des représentations. Je me réjouis de proposer le rôle de Léonida à la grande Catherine Samie, Yves Gasc est libre, tant mieux, Véronique Vella, nouvelle recrue, peut être de la partie, le jeune Jean-Philippe Puymartin aussi... mais les autres... non, ils ne conviennent pas. Je m'en ouvre à Le Poulain. Il faut des acteurs pourvus d'une *vis comica* minimum, ou du moins d'une cocasserie, d'une allure pour jouer Labiche, et les derniers comédiens libres sont si bien équipés pour la tragédie qu'ils ne peuvent ajouter à leur paquetage le moindre humour. Je les refuse, proposant à Le Poulain d'engager deux acteurs pratiquant l'art du sous-entendu et de l'incongru en virtuoses, Philippe Khorsand et Jean-Luc Bideau. Leur présence dans la troupe le temps des représentations donnerait à la maison un vivifiant petit côté mal élevé qui ne serait pas pour déplaire

à l'amateur des *P'tites femmes de Paris*. Le Poulain me donne son accord, me rappelant que Labiche n'a pas terminé sa pièce et qu'il est de coutume que celui qui la monte en achève la fin. J'en avais le projet et en profite pour lui dire que je compte aussi réécrire les chansons disparues qui ponctuaient les scènes. Parfait, me répond l'Administrateur que cette proposition amuse. « Demande à Jacques Frantz, c'est le compositeur maison, de t'écrire la musique, il sera en joie, c'est le sosie d'Offenbach, pour un musicien c'est mieux que rien ! » Rendez-vous est pris la semaine prochaine pour officialiser nos dires.

Le lendemain en fin de matinée, j'apprends que Le Poulain a été victime d'une hémorragie cérébrale dans la nuit. Il est mort au lever du jour. Il avait explosé, je ne sais toujours pas qui lui a téléphoné ce soir-là.

Acte III

François Mitterrand, grand équilibriste capable de saluer le bon Dieu sans déplaire au diable et de faire un double saut périlleux arrière sur une corde tendue entre Bousquet et Jean Moulin, nomma pour succéder à Jean Le Poulain à la tête de la Comédie-Française Antoine Vitez, grand timonier de l'intelligence radicale et du théâtre de l'âme. C'est Pascal qui remplace Rabelais, l'abbé Pierre succédant à Grock, la Bible prenant la place d'un coussin péteur. Les anti-Le Poulain sautent de joie, les amis de l'ancien Administrateur rasent les murs ne sachant à quels rôles insipides ils vont être condamnés, quant à moi, qui suis dans la maison sans être de la maison, que vais-je devenir ? Antoine Vitez — nous nous connaissons un peu, nous nous aimons un peu — me reçoit quelques jours après sa nomination. Il est au courant de ma demande d'engagement de Philippe Khorsand et Jean-Luc Bideau pour interpréter les rôles de Colladan et Cordenbois dans *La Cagnotte*. Il ne s'y oppose pas. J'entre dans le bureau dont a pris possession le nouvel Administrateur. « Il faut aller vite maintenant, me dit Vitez. Khorsand est d'accord pour rejoindre la troupe, mais Bideau n'a toujours pas répondu. » Il s'appuie contre la fenêtre. « Assieds-toi et appelle-le. » J'attrape le téléphone sur le bureau où il y a quelques jours dansait Jean Le Poulain. Vitez enclenche le haut-parleur. Bideau est à Lausanne. Après trois sonneries, il décroche. « Salut Jean-Luc, c'est Ribes. Je t'appelle pour le projet *Cagnotte* au Français, je n'ai pas de nouvelles... Tu acceptes ? » Bideau éclate de rire. « Non mais tu rigoles ou quoi ? T'as vu qui dirige le Guignol maintenant, un silex ! C'est marrant Labiche, comment tu vas pouvoir monter ça avec cette porte de prison aux commandes ? » Je regarde Vitez, qui entend tout, déglutissant ce qui me reste de salive. J'interromps Bideau. Peine perdue. « T'as qu'à voir

la gueule de croquemort de ce mec, c'est l'inventeur de l'ennui, je suis certain qu'il n'a jamais ri ! Il a pas les rides de la rigolade ! » Je hurle : « Attends Jean-Luc, c'est moi qui mets en scène, le rôle est formidable, pile pour toi !

— Non, franchement, j'y crois pas. J'ai un projet avec Sim, c'est pas Labiche, mais au moins lui c'est pas un colin froid... »

L'air me manque. Tentative désespérée. « Écoute Jean-Luc, réfléchis, on se rappelle demain...

— C'est pas mon truc de réfléchir, mais si tu rappelles, je répondrai. »

Il raccroche. J'aimerais disparaître, me volatiliser, ne rien avoir entendu. Je ne suis que malaise, honte, gêne. Les yeux fixés sur le téléphone, je n'ose relever la tête de peur de croiser le regard de Vitez. Silence. Il dure. Que va-t-il dire ? Quels mots sont possibles ? Je pense à l'envoûtante mise en scène du *Soulier de satin* qu'il fit dans la cour d'honneur du palais des Papes. Comment va-t-il essuyer ce pipi de rat qui vient de lui dégouliner dessus ? Antoine Vitez, toujours dos à la fenêtre, esquisse un léger sourire, mon embarras l'amuse, puis d'une voix calme dit : « Je pense qu'il va accepter. »

Acte IV

Et Bideau accepta. À la condition toutefois qu'on lui établisse un contrat d'engagement pour la seule durée de *La Cagnotte*. Il devait rester dix ans à la Comédie-Française. Tout commença par des répétitions tendues, acteurs méfiants. Je restais un corps étranger, Khorsand et Bideau aussi. Leur talent, leur fantaisie, firent très vite oublier les puceaux qu'ils étaient dans cette maison où l'on était persuadé de posséder tous les savoirs de l'art de jouer. Réduisant peu à peu les conventions et tics de jeu, je parvins à obtenir la confiance de la troupe qui prit grand plaisir à se fondre dans l'irrésistible nonsens de l'œuvre que je tente de célébrer dans chaque scène. La musique de Jacques Frantz fut entraînante et pétillante à souhait, presque autant que celle de son sosie. La grande Catherine Samie triompha dans ce qui devint le tube de la soirée :

« Amour, Amour !

Pourquoi viens-tu si tard

Me saisir à la Ferté-sous-Jouarre... ! »

Antoine Vitez qui montait de son côté *Le Mariage de Figaro* venait lors de nos pauses communes me rendre visite. Il était très admiratif de Philippe Khorsand, comédien rare dont il appréciait la grande drôlerie du mal-être. Parfois, quand elle était déserte, il grimpait sur scène et se mettait à chanter des airs de comique troupier : « J'ai la rate qui se dilate... », etc. Petite récréation fantaisiste qui montrait

combien celui que l'on croyait fait d'un marbre froid veiné de pensées arides était un homme capable d'une fantaisie burlesque toujours à portée de main comme une trousse de secours.

La Cagnotte fut un succès, un triomphe même, si la modestie obligatoire attachée à toute évocation de soi-même ne m'empêchait pas d'employer ce vocable flatteur.

La Cagnotte prit fin en juin 1988 et quelques mois après, la vie d'Antoine Vitez fit de même. Hémorragie cérébrale lui aussi.

On ne me proposa plus de venir mettre en scène au Théâtre-Français... ma présence semblait fatale aux Administrateurs. Deux décédés en un passage, c'est beaucoup. Ce fut Jean-Pierre Miquel qui eut le courage de m'inviter à nouveau, bravant toutes les superstitions attachées à ma personne. C'était pour y monter *Amorphe d'Ottenburg* de Jean-Claude Grumberg qui me fit l'honneur et l'amitié de me confier sa pièce pour son entrée au répertoire de la Maison de Molière. C'était en l'an 2000, Jean-Pierre Miquel mourut très longtemps après que j'eus quitté la Comédie-Française. Là ce n'était pas moi. Faut pas charrier quand même !

Miettes

Homme politique

L'erreur que commettent la plupart des gens est de penser que l'homme politique est un homme, alors que c'est un homme politique.

Meetings

Au sortir de certains meetings où, perchés sur une estrade, se sont trop longuement exprimés des leaders politiques, on réalise que la partie visible de l'iceberg n'est qu'un glaçon qui flotte, la partie immergée n'existe pas.

Chef d'État

Le chef d'État ne doit pas s'étonner que son peuple soit un rassemblement de crétins, ce sont eux qui l'ont élu.

Pensée

Y a-t-il encore une pensée révolutionnaire ? C'est-à-dire une pensée tout court. Pas sûr. Les pensées d'aujourd'hui tournent ou retournent dans les pensées d'hier. Manège dont personne ne veut descendre. Même décapiter des hommes n'est pas une idée neuve.

Gouverner

N'est-il pas préoccupant qu'un homme puisse vouloir gouverner un pays ? Et pourtant on vote.

Breakfast

Tôt le matin, je descends huit à huit le vaste escalier en pierre qui distribue les étages de l'ancien hôtel particulier du 44 rue du Bac transformé en appartements. Celui de ma mère et mon beau-père, où je vis, occupe le deuxième. Je traverse en courant la cour pavée vers la lourde porte en bois qui s'ouvre sur la rue pour attraper le bus qui me conduit presque toujours en retard au collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. Je suis en cinquième. Lors d'une aube ensoleillée du mois de mai, je découvre, attablé au milieu de la cour, un homme de belle allure, enroulé dans une robe de chambre en soie moirée, en train de savourer son petit déjeuner. Surpris par cette présence aussi insolite qu'inhabituelle, je le dévisage un instant. Avec un grand sourire, l'homme lève sa carafe d'orange pressée, me proposant de m'en servir un verre. Son léger accent me fait deviner qu'il est américain. Je refuse, je n'ai pas le temps. Je fonce sauter dans mon bus. Chaque matin, pendant trois semaines, avant d'aller me faire incendier, surtout par ce prof de grec obèse qui me haïssait, je croisais ce grand monsieur charmant, élégant, et parfaitement coiffé qui buvait son café au milieu de cette partie commune de l'immeuble qu'il devait considérer comme l'extension naturelle du grand appartement du rez-de-chaussée qu'il avait loué. Était-ce son charme, sa prestance, la distinction avec laquelle il trempait ses lèvres dans sa tasse de café, toujours est-il qu'aucun des habitants de l'immeuble, pourtant si vifs à s'empoigner à la plus petite dérogation aux règles de bon voisinage, n'émit la moindre plainte à l'encontre de cet étranger qui, dès le lever du soleil, venait déguster son premier repas de la journée sur une petite table d'époque qu'il plaçait entre les pavés de la cour comme s'il s'agissait de sa terrasse. J'ai même vu un jour la concierge, acariâtre comme il se doit, venir lui porter des croissants avec une tentative de sourire qui m'émut tant je savais l'effort que ça avait dû lui coûter. Les jours passant, la rumeur se répandit que les dames de l'immeuble sortaient de plus en plus tôt le matin pour l'apercevoir, vêtues de leurs tenues les plus élégantes ; certaines, paraît-il, le reconnaissaient et allaient le féliciter. Mais qui était donc ce personnage miraculeux qui semblait séduire tous ceux qui l'approchaient ? Ma mère tomba des

nues. « Mais comment, tu ne l'as pas reconnu ? ! C'est Cary Grant ! » Cary Grant, Hollywood, Hitchcock ! Mais où avais-je la tête ? Fallait-il que ce gros porc de professeur de grec me la farcisse de terreur pour que je sois à ce point aveugle, incapable de reconnaître l'un des dieux du cinéma dans la cour de ma propre maison ? Il était à Paris pour tourner *Charade* sous la direction de Stanley Donen. J'ai vu ce film trois ou quatre fois et à chaque séance, quand la délicieuse Audrey Hepburn regarde Cary Grant, je m'imagine qu'elle le voit en train de mordre dans un croissant, assis en robe de chambre dans la cour du 44 rue du Bac après m'avoir salué.

Ne pas avoir vingt ans

Il a débarqué comme ça, sans connaître personne, avec sa dégainée de vieux pirate, un samedi de mai 1971. Il a passé la porte du Théâtre du Kaléidoscope, il a demandé à me parler. On est allé boire un verre place Maubert, au café Le Métro.

Il s'appelle René Vautier. Pas tout à fait rasé, casquette de marin d'où s'échappe une touffe de cheveux blanc neige, le visage creusé par d'anciennes fatigues, l'œil perçant, il pue une transpiration âcre. Il est cinéaste. Il se bat depuis des mois pour réaliser son film *Avoir vingt ans dans les Aurès*. La veille, il s'est allongé par terre dans les bureaux du Centre national du cinéma, menaçant de commencer une grève de la faim s'il n'obtenait pas une aide. Ils l'ont viré. C'est le premier film sur la guerre d'Algérie, terminée depuis neuf ans. Personne ne veut en parler. En tout cas pas comme lui ; lui il l'a faite, mais côté FLN. Anticolonialiste acharné, ses premiers films ont été censurés. *Afrique 50* a même fini par le conduire en taule. Je l'écoute à moitié. Comme tous les types de mon âge qui se sont fait réformer pour éviter d'aller se faire buter dans le djebel ou casser de l'Arabe, son histoire de guerre d'Algérie me passe au-dessus de la tête. Le putsch, Massu, les connards de l'OAS, ça je connais, mais le reste, à force de ne jamais l'évoquer, j'ignore. La torture, les ratonnades, les corvées de bois, c'est toujours dans l'ombre, on n'ose pas regarder. Comme pour les camps d'extermination, ça a mis des années avant de devenir la Shoah. Il faut du temps pour penser l'impensable. Vautier m'annonce que même sans argent, il fera son film. Il a créé une petite boîte de production en Bretagne. Il est breton avant tout. C'est d'ailleurs l'histoire d'une section d'appelés bretons dans les Aurès en 1961 qu'il veut raconter. Des types opposés à cette guerre, repris en main par un lieutenant qui va les transformer en tueurs de fellagas. Il est venu me voir parce qu'il cherche des acteurs de notre âge, partants pour jouer dans son film sans être rémunérés autrement que nourris, logés et le voyage payé. Un mois de tournage cet été en Tunisie. « Je te vois bien en aumônier parachutiste ! » éclate-t-il de rire. C'est la première fois qu'on me propose du cinéma, gratis d'accord, mais quand même c'est pas rien acteur de cinéma, surtout pour nous qui essayons de faire rigoler à

peine cent personnes en jouant *Les Fraises musclées* chaque soir avec deux accessoires dans un minuscule théâtre au fond d'une cour. Tout d'un coup, apparaît sur un grand écran dans une salle des Champs-Élysées, et puis un curé qui tire au fusil-mitrailleur, ça ne se refuse pas.

On a tous répondu présents pour sauter dans son film, sans même réclamer de parachute. Jean-Jacques Moreau, Philippe Brizard, Jacques Canselier, Michel Elias et moi, on a rejoint fin juillet à Tunis les autres acteurs bénévoles : Alain Scoff, Alexandre Arcady — futur réalisateur dont la plupart des films évoqueront l'Algérie de son enfance —, les deux fils de Vautier, Hamid Djellouli, un jeune acteur maghrébin et Philippe Léotard qui doit interpréter le lieutenant facho et dont c'est le premier grand rôle. L'équipe est réduite, nous servons de machinistes et d'électros. Pierre Clément, le chef opérateur, a accompagné Vautier dans tous ses crapahutages avec le FLN, l'ingénieur du son est aussi un vieux complice insoumis.

Nous tournons tous les jours à l'aube près de Matmata, ville troglodyte creusée dans le désert au sud de la Tunisie. La température dépasse les cinquante degrés. Nous nous arrêtons vers onze heures, anéantis par un soleil maître du ciel. Philippe Léotard, qui souffre plus que nous de la chaleur, en est à regretter d'avoir appelé la compagnie de théâtre qu'il a créée avec Ariane Mnouchkine le « Théâtre du Soleil », astre qu'il vomit chaque seconde. On dort sous des tentes, Vautier fait la bouffe le soir. Parfois des Tunisiens nous apportent du couscous. Vautier ne dirige pas. Il nous fait improviser sur des canevas. Il cherche à ce que son film soit témoin de ses souvenirs. De nouveaux lui reviennent au moment de tourner une scène. On la modifie. On la recommence : il se souvient d'une attaque de la Légion étrangère qui pourchassait une troupe de combattants de l'Armée de libération nationale qu'il accompagnait. Il les filmait, caméra sur la tête. Surpassés en nombre et en armes, les maquisards algériens décident de battre en retraite. Une rafale atteint la caméra de Vautier, qui explose. Le crâne criblé d'éclats, il perd connaissance. Un Algérien le charge aussitôt et l'entraîne dans sa fuite, le portant comme il peut. Il le cache dans le hammam d'un village et disparaît dans les montagnes. René revient lentement à lui, le visage couvert de sang ; il s'aperçoit qu'il n'est pas seul, il voit des corps se mouvoir dans un halo de fumée. Ils sont nus. Il comprend qu'il est en enfer. Il paye dans l'au-delà son engagement anti-Algérie française. Pêché mortel. Il ne regrette rien. D'autant que la géhenne n'est pas si désagréable que le disent l'Ancien et le Nouveau Testament, on vient même lui verser de l'eau tiède sur le corps pour nettoyer ses plaies...

Les séquences s'enchaînent en chaos, tirs sur de jeunes Algériens, viols de femmes, marches forcées, l'officier gueule, nous on ne sait

plus très bien où on est. Un peu paumés les jeunes acteurs parisiens, comme devaient l'être les gars de cette section à qui on finit par ressembler. Arrive enfin une scène qui nous met en joie : on plonge tous à poil dans l'eau froide d'une petite rivière qui serpente le long d'une oasis où le lieutenant fait installer le campement. La séquence terminée, on continue de se baigner, on parle de nos bites, rien de mieux paraît-il que de baiser dans une feuille d'aloès fendue. Conversation de bidasses, attitude de bidasses... Épuisés certains jours, on attend la fin du film comme la quille. La fatigue parfois est telle qu'elle engendre des propos exaspérés, contraires à toutes les convictions de Vautier. Combien de fois ai-je entendu, lorsqu'un figurant bénévole n'était pas à sa place ou qu'un type passait dans le champ avec son âne : « Ils sont vraiment chiants ces bougnoules ! » Le soir, Léotard gratte une guitare en chantant la ballade du film : « Fous pas les pieds dans cette merde, c'est une histoire de fous... »

Le film est aussi une histoire de fou, mais nous saurons plus tard que nous n'avions pas mis nos pieds dans la merde. Trois jours avant la fin du tournage, Vautier nous apprend que toutes les boîtes de négatifs, envoyées en France pour être développées, ont été ouvertes par les douaniers tunisiens ; c'est foutu. Des mois de batailles pour parvenir à filmer celle de ces jeunes appelés en Algérie anéantis. Il ne restera rien des images saisies par la caméra citoyenne de Vautier. Étrangement, cette nouvelle qui nous dévaste ne semble pas l'abattre. Jusqu'ici il s'en est toujours sorti, même de prison. Il parvient à joindre son monteur à Paris, qui a reçu les rushs endommagés. Il a le sourire, c'est flou, la couleur est devenue sépia, le contour de l'image a disparu. « C'est encore mieux ! » lance-t-il avec cet optimisme qui l'a fait combattre toutes les barbaries depuis l'âge de quatorze ans quand il avait rejoint la résistance : « C'est encore mieux, ça fera bandes d'actualités censurées que j'aurais récupérées ! » On a fait semblant de le croire.

On a pris l'avion du retour à Djerba, une caravelle, élégant jet français que tout le monde nous envoyait. Philippe Léotard, passablement ivre, a consacré les deux heures du voyage à se casser sur le front les poteries qu'il avait achetées à l'aéroport. Terres cuites brisées comme ce film dont il ne restait que des éclats d'images. L'équipage a demandé qu'une ambulance vienne le chercher sur le tarmac dès que l'avion atterrirait.

Nous nous sommes quittés rapidement. Embrassades chaleureuses et tristes de soldats qui croyaient avoir gagné la bataille, mais non, elle était perdue, corps et biens.

La petite troupe des *Fraises musclées* est retournée au fond de la cour du 5 rue Frédéric-Sauton, où le Théâtre du Kaléidoscope l'attendait. Les représentations ont repris dès septembre. Je me faisais remplacer

pour monter au Théâtre de Plaisance *Il faut que le Sycamore coule*, pièce fraîchement écrite que l'extravagante et talentueuse Renée Saint-Cyr avait accepté de jouer. J'avais une Mobylette et tous les soirs je fonçais du Théâtre de Plaisance au Kaléidoscope pour voir un bout de représentation de mes deux spectacles. Je roulais sans tenir le volant, j'étais heureux. *Avoir vingt ans dans les Aurès* avait disparu de ma mémoire.

En mai 1972, très précisément un an après ma première rencontre avec René Vautier, il me téléphone un matin. « C'est Vautier, t'as vu, le film vient de recevoir le prix de la Critique internationale au Festival de Cannes ! »

Diable d'homme. Il a remonté son film avec des bouts de pellicules floutées, il n'a rien lâché, la rage au ventre encore une fois il s'est battu contre la barbarie du destin. Il a ressuscité un film moribond. Je l'ai revu au début des années 2000 à l'occasion d'une sortie de son film en DVD. Le même, le rire en plus. René et la souris qui avait réussi à ne pas se noyer dans le pot au lait, remuant ses pattes jusqu'à l'épuisement créant ainsi sans le savoir du beurre, sont les deux héros auxquels je m'accroche quand la vie me fait trébucher.

J'ai conservé une photo du film. Béret noir, crucifix autour du coup, rampant dans le sable, je tire au fusil-mitrailleur. La découvrant, ma fille Alexie, à l'âge de six ans, me demanda :

« Tu as fais la guerre papa ? »

— Oui chérie, l'Algérie. »

Je n'ai pas eu l'impression de mentir.

Politique

Peu importe

Tout est politique. Pas moi. Au début non. Ma famille non plus. La paternelle en tout cas. La maternelle aussi, disons-le. Bourgeoisie moyenne, les pieds sur la bonne terre de France, les yeux tournés vers la Sainte Vierge. La politique c'est la Lune. Elle est là quoi qu'on fasse. Pas besoin de s'en occuper. On n'a pas envie d'aller marcher dessus. Les idéologies, pareil. Ça existe mais c'est loin. Ça éclaire à peine chez nous. J'ai plus d'entrailles dans le crâne que de pensées. C'est par le cœur qu'on m'attrape. Bien normal que ce soit l'émotion qui m'ait amené à la politique.

Onze ans tout juste, j'écris à René Coty, le président de la République, pour lui dire que je suis triste qu'il s'en aille. Mon père m'avait déjà quitté, celui de la nation s'en allait, c'était trop. Il m'a répondu par retour de courrier pour me dire que ma lettre lui avait fait plaisir, l'avait touché même. Émotif lui aussi.

Après il y a eu de Gaulle. Tout le monde l'aimait autour de moi. Il les avait épatés pendant la guerre. Avec lui c'était couru, la France allait retrouver de la grandeur. Grande comme lui, de sa taille. C'était pas rien. La politique, il s'en chargeait. Pas de soucis, pas de questions, il était la réponse. Il parlait souvent à la télévision, ça me plaisait. Il ressemblait à ces gros animaux des émissions pour enfants qu'on verrait plus tard en couleurs. Lui était encore en noir et blanc et plus intelligent quand même. Il parlait fort et il était drôle souvent.

Maintenant j'ai treize ans, emprisonné, enfermé plutôt à la pension du Montcel, les bruits du monde ne nous parviennent pas. Sauf un matin quand le directeur, un petit gros suisse, nous a rassemblés pour nous annoncer que des parachutistes venus d'Algérie allaient peut-être envahir Paris. Il faudrait rester calme, rien à craindre, il y aurait des chars qui nous protégeraient. On voyait bien qu'il était suisse, il ne connaissait rien à la guerre. Pour nous c'était plutôt une bonne nouvelle. Si des parachutistes rappliquaient, ils nous délivreraient du bahut, on pourrait aller au cinéma, rigoler et fumer sans se cacher.

Mais ils ne sont pas venus. De Gaulle et son Premier ministre leur ont fait peur. Ne pas oublier qu'il était général, de Gaulle, et qu'il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil sur son passé, c'était pas le genre à se laisser marcher sur les pieds. En plus on a vaguement compris qu'il nous avait compris. Il avait compris tout le monde, les Français, les Français-Algériens, les Algériens-Français et les Algériens tout court. Un peu compliqué. « C'est ça la politique », nous a expliqué un professeur, et puis il est passé à autre chose et on a continué à apprendre l'espagnol. Nous étions en 1962.

En 1963, une nuit de novembre, la politique est arrivée une nouvelle fois jusqu'à nous. Le président Kennedy venait d'être assassiné. On a tous eu l'impression que ça devait être important car l'annonce de sa mort a interrompu pour les uns l'émission *Jazz dans la nuit* qu'ils écoutaient sous leur lit, le transistor collé contre l'oreille, et pour les autres, dont j'étais, une masturbation approximative dont nous augmentions les délices par la lecture de *Paris Hollywood*, seul magazine de l'époque qui offrait à ses lecteurs des photos de femmes nues dont les tirages sépia rosissaient à merveille leur colossale poitrine sans, hélas, redonner vie à leur sexe disparu sous un flou pudibond.

Après quatre ans de marche au pas, salut des couleurs à l'aube et j'en passe, je sortais à peu près sain et sauf de cette école pseudo-chic et pour ainsi dire pénitentiaire, fier d'en avoir été renvoyé. Je ratai ensuite sans aucune hésitation mon premier bac — il y en avait deux en ce temps — et rentrai au lycée Janson-de-Sailly, réputé pour enseigner l'art de résoudre les équations à la progéniture d'une bourgeoisie aisée qui s'était regroupée dans le XVI^e arrondissement de la capitale. J'y restai deux ans. Là encore, point de politique si ce n'est quelques monômes pendant lesquels nous scandions « Rendez-lui sa prostate ! » — il s'agissait de celle de de Gaulle qu'il s'était fait ôter entre deux conseils des ministres.

Il n'est pourtant pas impossible qu'en terminale philo, le hasard mêlé à une libido en plein épanouissement m'ait fait commettre un acte politique dont les conséquences se vérifieront plus tard. Redoubleur professionnel, André M. devait avoir plus de vingt ans. Il était assis comme il se doit au fond de la classe, il n'y avait pas de radiateur mais il en faisait office ; c'était un garçon très « chaud » dont la réputation de passionné du sexe dépassait les frontières du lycée. Guidé par un instinct hors norme pour trouver du plaisir, à moins que sa queue fût une sorte de radar, il découvrit à cinquante mètres du lycée, avenue Montespan, voie courte bordée d'arbres et d'hôtels particuliers, un bordel. Un vrai. D'un naturel partageur, il emmena quelques camarades de classe visiter le lieu, leur promettant qu'ils ne seraient pas obligés d'en devenir client, et qu'au cas où ils le

voudraient, il leur obtiendrait non seulement des prix mais un accueil favorisé. Petite maison du siècle dernier entourée d'un jardin propre. Une dame distinguée nous ouvre la porte avec une grande courtoisie et nous conduit dans un salon Louis XVI aux fenêtres bordées de rideaux en taffetas pourpre. J'avais l'impression d'être chez ma grand-mère paternelle. À peine le temps d'interroger du regard André, la porte s'ouvre et six ou sept ravissantes jeunes filles pénètrent dans le salon, légèrement vêtues. Rien à voir avec l'œuvre de Toulouse-Lautrec, ma seule référence question lupanar. Elles avaient toutes notre âge, un peu plus peut-être, mais pas beaucoup. La dame qui nous avait reçus — on aurait dit leur tante — nous proposa d'un signe de main de choisir notre cavalière... Je me suis senti tout à coup à l'extrémité d'un plongeur suspendu à six mètres au-dessus d'un plan d'eau, devant une foule qui me regardait... Impossible de reculer... Je plongeai. Charmante va sans dire, une poitrine exquise, un sourire tendre, Ingrid, à ma grande surprise, eut un orgasme très rapidement. Elle m'avoua qu'elle n'était pas professionnelle : elle faisait partie d'un groupe d'étudiantes allemandes qui, pour payer leurs études en France, venaient tous les jours à l'heure du déjeuner donner du plaisir et manifestement en prendre, en échange de quelques billets reversés aussitôt à une école d'enseignement supérieur. Je la voyais souvent, nous prenions parfois un café ensemble. Nous sommes devenus amis, amitié payante mais plus sincère que bien des gratuites. Ingrid passait une sorte de doctorat d'économie. Européenne convaincue, elle se réjouissait des relations franco-allemandes initiées par de Gaulle et Adenauer. Elle est rentrée à Cologne. Je l'ai perdue de vue. Mais je ne serais pas étonné d'apprendre qu'elle est aujourd'hui l'une des conseillères d'Angela Merkel. J'ai peut-être aidé l'Allemagne à devenir la première puissance d'Europe en finançant la formation d'une de ses plus brillantes économistes.

Dans une douillette indifférence pour les affaires de l'État, je réussissais miraculeusement, grâce à une option dessin, mon bac avec mention bien. L'inconvénient majeur de ce succès inattendu était que cette mention permettait d'entrer sans concours à Sciences Po. Est-ce le mot « politique », même sous sa forme abrégée ou le désir de plus en plus pressant de faire du théâtre qui me fit refuser cette opportunité rêvée par tant d'étudiants ? Toujours est-il que je filai m'inscrire à l'université. Décision qui rendit fou mon père, qui s'était soudain souvenu de moi espérant qu'en m'inscrivant à l'école qui avait été la sienne, j'allais peut-être devenir présentable, acceptable, voire qui sait, le rejoindre dans la société fiduciaire qu'il présidait. Quant à ma mère, l'abandon de cette chance la ravit : tout ce qui pouvait m'empêcher de ressembler à celui qui l'avait délaissée l'enchantait. Une maîtrise de lettres et une autre d'espagnol m'éloignèrent un

certain temps du service militaire et surtout me permirent de monter des presque-spectacles dans le minuscule Théâtre de Plaisance perdu au fin fond du XIV^e arrondissement qu'avait découvert Jean Cortot, mon peintre de beau-père, dont l'atelier était proche. Michel Corvin qui dirigeait l'Institut théâtral de Censier, annexe de la Sorbonne, ne mêlait pas la politique à la dramaturgie qu'il nous enseignait. Il avait surtout cette qualité de venir de temps en temps jeter un œil sur mes supposées mises en scène au Théâtre de Plaisance pour vérifier que ses cours régulièrement séchés profitaient au moins à la création de spectacles acceptables. Il faut avouer que les rares fois où je m'asseyais sur les bancs des amphithéâtres, je somnolais. Non que l'enseignement y fut soporifique, mais j'étais exténué de dépenser mon énergie jusqu'à l'épuisement à répéter des textes improbables, en général des mélodrames de Pixérécourt avec des amis que j'avais convaincus d'être acteurs. Fatigue due aussi aux galopades à en perdre le souffle pour trouver les trois francs six sous destinés à l'achat de cotonnades et vieux vêtements que mon ex-modiste de grand-mère devenue baronne Gasquet transformait en costumes extravagants aidée par la délicieuse Élisabeth Rocheline qui n'était pas encore Mme Gérard Garouste. Lui, le futur mari, inventait les décors avec de la ferraille et des planches que nous chapardions dans des chantiers.

Mon agitation quotidienne pour tenter de faire vivre des histoires entre cour et jardin me rendait sourd aux paroles de Debord, Deleuze, Guattari, Althusser et consorts dont la nouvelle façon de penser la politique tapissait à tour de bras les fraîches cervelles de mes camarades d'université.

Ma non-fréquentation de ces philosophes bousculants était remplacée par le côtoiement régulier d'artistes mal élevés, sans autre morale que celle d'une fantaisie saccageant joyeusement les conventions mortifères de l'esprit de sérieux. Il s'agissait de Jérôme Savary, Fernando Arrabal, Copi, Azerthiope ou Jean-Pierre Bisson, tous rejetés par la culture brechtienne dominante et les ayatollahs néovilaridiens. Nous nous étions réfugiés au Théâtre de Plaisance dont nous partagions la programmation, présentant alternativement nos spectacles devant la centaine de fauteuils le plus souvent inoccupés, récupérés dans les gravats d'un vieux cinéma par le très sympathique, fort myope et drôlement communiste Jean-Jacques Aslanian. Arménien, costaud, les yeux rieurs à peine visibles derrière de toutes petites lunettes épaisses et rondes, il avait transformé à mains nues un hangar poubelle en salle de spectacle. Lieu qu'il dirigeait depuis son bureau où s'entassait un foutoir exemplaire, mêlant dossiers, projecteurs, billetterie, vieux outils, extincteurs, le tout baignant dans une odeur d'huile de moteur dont j'ai encore le goût dans les narines au point qu'à chaque fois que je m'approche d'un garage, j'ai

l'impression qu'il s'agit d'un théâtre.

Jérôme Savary, pour attirer le public, avait eu l'idée de placer devant la scène des postes de télévision allumés pendant le spectacle afin qu'aucun spectateur ne manquât le film du soir tout en profitant de la très bandante strip-teaseuse Rita Renoir qui tenait le rôle principal du *Labyrinthe* d'Arrabal qu'il avait mis en scène ; Copi, clown triste, jouait à moitié nu à côté de Savary en porte-jarretelles ; Azerthiope, lui, montait *Ubu roi* avec des acteurs enfouis dans de la mousse de canapés récupérés aux puces ; quant à moi, je mettais en scène des textes médiévaux dans un style *Holiday on ice* — toute la troupe patinant sur scène sans patins ni glace... Riposte aux passions tristes et aux dires dogmatiques que nous infligeaient sans le moindre humour les scènes nationales et les théâtres populaires. Ces petites rébellions nocturnes qui se déroulaient dans ce théâtre introuvable étaient notre façon à nous de faire de la politique sans le savoir... n'étant pourtant ni bourgeois ni gentilhomme.

En mai, fais ce qu'il te plaît

Avril 1966. La pièce de Jean Genet *Les Paravents*, montée par Jean-Louis Barrault, secoue l'Odéon. Scandale. J'y cours. Gérard et Élisabeth Garouste m'accompagnent. Places au balcon. La pièce n'a pas commencé depuis dix minutes que des spectateurs sifflent, hurlent, insultent les acteurs, jettent sur scène divers projectiles. D'autres soutiennent la troupe en criant : « On est avec vous ! Continuez ! » Des rouleaux de papier toilette enflammés lancés du poulailler se déroulent jusqu'à l'orchestre. Panique. Des membres de l'OAS enjambent les rangées rugissant : « Algérie française ! » Les acteurs quittent le plateau. Pas Madeleine Renaud : impériale dans son costume tout en chiffons, elle élève la voix, demande le calme et le respect des poètes. « Va chier ! » lui répondent en chœur les militants d'extrême droite qui s'apprêtent à monter sur scène. On fonce rejoindre tous ceux qui se sont regroupés pour les en empêcher. Bagarre. Jean-Louis Barrault hurle des paroles inaudibles dans un porte-voix qu'il tente désespérément de régler. Les forces de l'ordre pénètrent dans la salle. Une actrice en larmes me tombe dans les bras, c'est Maria Casarès. Je la raccompagne dans sa loge, plus ému de découvrir les coulisses de l'Odéon et d'avoir la sensation ne serait-ce qu'un instant de faire partie de leur troupe que bouleversé par cette agression fasciste. Je viens de retrouver un exemplaire des *Cahiers de la Compagnie Barrault*, sur lequel Maria Casarès m'avait écrit : « Merci jeune homme d'avoir été avec nous dans ce moment de bruit et de fureur. » J'ignorais à cet instant que quarante-cinq ans plus tard, ce serait au tour du Théâtre du Rond-Point d'être violenté par des hordes d'extrémistes hystériques parce que j'y avais programmé *Golgota Picnic*

de Rodrigo García.

Automne 1967. Biennale de Paris. Réunis par Jérôme Savary, nous délaissions pour la première fois le Théâtre de Plaisance pour les beaux quartiers. Nous jouons au Studio des Champs-Élysées *L'Oratorio macabre du radeau de la Méduse*, œuvre collective signée Savary. Nous sommes une douzaine sur scène, dont Gérard Garouste et Philippe Khorsand, costumes en lambeaux maculés d'hémoglobine, accrochés au mat d'un radeau fait des restes naufragés d'une goélette. Nous nous mangeons le foie, buvons notre urine, ceux qui meurent tombent à la mer, immense filet tendu depuis l'avant-scène jusqu'au balcon, au-dessus de spectateurs terrorisés à l'idée que l'un de ces noyés dégoûtants ne tombe sur leurs beaux costumes qu'ils ont mis pour aller au théâtre. Jérôme en queue-de-pie, chef d'orchestre inspiré, dirige depuis l'avant-scène d'une baguette virtuose nos rôles, nos cris et nos vomis.

Orage. Éclairs. Tonnerre ! Apparaissent à l'horizon nos sauveurs. Mai 68 débarque à Paris ! Cohn-Bendit, Geismar et Sauvageot cassent le décor, changent le texte, l'assistance qui dormait sans rêver se réveille en sursaut. C'est Rabelais qui danse et fait bombance, accrochant partout son enseigne « Fais ce que voudra », Voltaire qui se rit des juges surgit. Molière défie une fois encore le Commandeur qui se taille en douce fuyant la chienlit dans un hélicoptère qui l'emmène à Baden-Baden, Jarry triomphe, Dada griffonne des mots automatiques sur les murs de Paris. Plus de réalité à regarder en face, fini les diktats de la sagesse, la bonne conscience, l'art sacré et ses évêques, les temples de la certitude sont pulvérisés, la presse avariée, les communions solennelles et toute mise en rang de l'esprit s'écroulent. Une jeunesse en refus invente dans l'ennui du temps une cour de récréation qui s'étend de Nanterre à la rue Gay-Lussac. L'air est léger, les rues flambent, les pavés volent, les filles ont les seins nus, la liberté pousse sur les barricades les étudiants qui se prennent pour le peuple. Trotskystes, maoïstes, anarchistes, katangais, déconneurs, drapeaux rouges, noirs, macédoine épicée par les dessins de l'hebdo *Hara Kiri* et de l'atelier des Beaux-Arts. Je suis en apesanteur, la réalité cesse d'être hostile. Ni gêne, ni contrainte, juste la fraîcheur d'être. Il n'y a enfin plus rien à comprendre, à apprendre, à savoir, tout est à imaginer.

Proche de la Sorbonne, Bastille où se pavanent les bienfaits de la culture officielle, l'Odéon est pris d'assaut par les sans-théâtre. Nous y sommes tous, Gérard Garouste et moi au premier rang, enfermés huit jours. Les tribuns se bousculent. Leurs proclamations s'enchaînent en cadavres exquis. Avec un bégaiement ininterrompu, l'émouvant Roger Blin lit un texte qui raconte sa liberté et celle de Beckett, un vieil acteur s'empare du micro et demande que désormais, au théâtre comme au cinéma, les premiers rôles soient distribués à tous les

comédiens de France, chacun son tour. Proposition votée à l'unanimité des présents. Cohn-Bendit déboule sur scène ; sourire goguenard, il désigne le plafond peint par Chagall et s'en moque. Il est l'œuvre de Masson. On le siffle. Il lève le poing rappelant que l'erreur est l'une des principales sources de création. Ovation. Pierrot au visage osseux, éternelle chemise bleu marine à pois blancs, avec un petit côté « je ne voudrais pas vous déranger », Jean-Louis Barrault apparaît. Le patron du lieu s'avance vers la salle, bras écartés, Christ offert à la jeunesse, suivi de Madeleine Renaud, petite Sainte Vierge ridée au sourire pincé. Il déclare que jamais il ne fera appel aux forces de l'ordre pour faire évacuer le théâtre, ajoutant que les jeunes ont toujours raison, ou quelque chose d'approchant. Deux, trois phrases qui lui vaudront d'être viré de l'Odéon, dès que les lampions de la fête seront éteints.

Nous sortons prendre l'air. Les cordons de CRS entourent en la menaçant de plus en plus la petite République libertaire qui s'est implantée au cœur du quartier Latin, mais le joyeux bordel continue d'illuminer les rues. Il nous manque après ces premières semaines de révolte d'en être les héros. Par chance nous apercevons un blessé. Avec un courage dont l'évocation, nous le savons déjà, sera l'un des moments forts du récit de cette révolution que nous conterons à nos petits-enfants, nous nous précipitons secourir un jeune homme blessé à la jambe par une grenade lacrymogène et le sauvons d'une charge des forces de l'ordre. Hélas, celui qui était déjà mon meilleur ami et qui allait le rester ne savait pas encore le grand peintre qu'il était, sinon, dans un geste réflexe, Garouste aurait griffonné notre fait d'armes, et probablement aujourd'hui, dans un des musées nationaux où sont exposées ses œuvres, une guide trilingue commenterait à un groupe de Coréens émus ce tableau représentant deux jeunes gens dont l'un est le peintre lui-même, sautant de barricade en barricade, pour protéger du feu de l'ennemi un camarade blessé. Tous ces jeunes gens magnifiques de Mai 68 dont les idéaux seront vite défaits, poussant la plupart d'entre eux à devenir, par dépit, notaires, banquiers, chirurgiens-dentistes ou pire, écologistes dans le Larzac.

Point de regret, Garouste n'aurait pas eu le temps de sortir une mine de plomb de sa poche. L'hydre des calculs réfléchis, de l'intérêt rassuré, des perspectives bien tracées ne tarda pas à s'infiltrer au cœur de ce printemps nouveau, s'emparant de sa fuite du vieux monde pour la détourner du rêve inaccessible vers lequel elle se dirigeait, et la conduire vers l'utile, l'efficace, le social... Les courses enflammées réclamant l'impossible se muèrent en défilés syndicaux d'un autre siècle, les volcans s'éteignirent et le bonheur se résuma au sourire de cette jeune fille assise sur les épaules de son compagnon, remuant à toute volée un drapeau tricolore au milieu de la foule qui déferlait sur les Champs-Élysées pour soutenir le général de Gaulle. En tête du

cortège, mèche au vent, André Malraux marchant à contresens de lui-même, le regard en feu... Un instant fissurées, voilà les tuyauteries de la nation réparées, soudées, la politique peut à nouveau y couler en toute sécurité. On ne chante plus dans les rues, on négocie dans les ministères. La machine à raisonnements redémarre. Gueule de bois. Pour couronner le tout, j'apprends le 30 juin que mon père vient d'être élu député UDR de la cinquième circonscription des Yvelines. Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui lui a pris ? Il n'y connaît rien en politique, comme moi. Sauf que son ignorance n'est pas du même côté que la mienne. Alors moi, je dis quoi ? Je réponds quoi à ceux qui me demandent ? Ridicule Che Guevara du boulevard Saint-Michel, on m'annonce que mon père est élu gouverneur du Texas. Bien sûr que ça va faire rigoler. Je ne vais quand même pas changer de nom. J'ai eu beau nager dans des citernes de spaghettis avec Jean-Jacques Lebel, crier « CRS : SS ! » à m'en faire péter les poumons, mener des débats à l'Odéon à faire rougir de plaisir la déjà très rouge Rosa Luxembourg, que je le veuille ou non, je suis désormais le fils d'un député gaulliste. Fils à papa sans papa, mais qui le sait ? Mon père a dû se faire harponner par Pompidou, son voisin de résidence secondaire. Ils chassent ensemble, dans les Yvelines justement. Entre deux perdreaux plombés, le bon Georges a dû lui demander de le rejoindre. Il avait dissous l'Assemblée nationale le 30 mai sachant que les Français, glacés par le typhon libertaire du mois du muguet, courraient se chauffer sous le képi du général. Bien vu. Mon père a été élu dans un fauteuil. J'ai dû subir une grande partie de ma vie cette double identité : moi d'un côté, fils de mon père de l'autre. Pour mes détracteurs, j'étais doublement fautif : ne pas être né dans un milieu modeste et avoir un père de droite. Tout était donc facile pour moi. Je ne mourrais pas de faim, c'est vrai, mais j'étais né dans une famille déchirée, ça coupe l'appétit. Je veux bien échanger. Quant à mon père, je ne le voyais pour ainsi dire jamais.

Réponse du berger à la bergère, j'acceptais la proposition de Jean-Jacques Aslanian : devenir régisseur à la Fête de l'Huma. Elle devait se dérouler sur la pelouse de Reuilly en septembre. Je rêvais que mon père soit assailli par les questions de ses amis sidérés : « Tu as un fils communiste ? Non, ne me dis pas ça ! », autant de fois que les miens me demanderaient ahuris : « Ton vieux est député UDR ? ! Non, tu déconnes ! ? »

Premier boulot, vérifier que le son passe dans tous les haut-parleurs accrochés dans les arbres. *Le Vol du bourdon*, écrit et enregistré par Pierre Dac, devait être diffusé tout au long de la Fête. J'avais aidé l'auteur de *L'Os à moelle* à l'enregistrer. Homme sombre traînant une voix sans joie face au micro, il ne levait jamais les yeux de peur que quelqu'un n'aperçoive la tristesse sans fond qui y régnait. « Il vaut

mieux qu'il pleuve aujourd'hui plutôt qu'un jour où il fait beau », avait-il écrit. J'avais l'impression que ce jour de beau temps ne viendrait jamais plus pour lui.

Deuxième mission : m'occuper des artistes qui se produisent en plein air sur la grande scène, devant une marée humaine qui, lorsqu'elle devient haute, atteint l'arrière du plateau où sont installées des baraques de chantier servant de loges. Je suis coincé dans l'une d'elles avec Mireille Mathieu. Nous sommes soudain soulevés de terre par une foule qui vient d'apprendre où se trouvait la vedette. Cris, hurlements, coups sur les parois, on l'appelle, on la veut ! La baraque tangué. Le maigre service d'ordre est englouti. Je tente de rassurer la chanteuse qui s'accroche à moi. Les secousses sont de plus en plus violentes, des dizaines de photos d'elle surgissent entre les planches pour être dédicacées. La baraque penche. Je serre Mireille Mathieu dans mes bras. Le communisme mène à tout. La police intervient. La loge précaire retombe sur ses pieds. Le calme. Mireille Mathieu, dont la coiffure parfaitement laquée n'a subi aucun désordre dans ce chambardement, me fait signe que tout va bien.

Troisième mission : les Chœurs de l'Armée rouge. Ils sont prévus après la diva avignonnaise. Pas de loges pour eux, mais des cars qui stationnent à la lisière de la pelouse. Ils sont un peu plus d'une centaine. Soldats d'opéra, immobiles et muets, assis sur les sièges des cars, vêtus d'imperméables beiges qui dissimulent leurs uniformes, ils tiennent leur casquette sur leurs genoux. Ils attendent. La violence avec laquelle l'armée soviétique a réprimé les émeutes lors du récent « printemps de Prague » n'est pas la meilleure publicité pour ce bataillon de ténors et barytons, même si ni tanks ni kalachnikovs ne font partie de l'orchestre. Un silence aussi impressionnant que leur puissance vocale envahit les cars. Ont-ils peur ? Se sentent-ils coupables ? Le régisseur responsable du plateau me fait signe. C'est leur tour. Les portes des cars s'ouvrent. Ils traversent la pelouse en courant, têtes baissées, jusqu'à l'arrière-scène et se regroupent autour de leur chef. Les impers tombent. Uniformes bleus, bottes montantes, larges casquettes auréolant leur visage, un chant à faire retourner les tripes du pire de leurs ennemis s'échappe des poitrines. Parfaitement alignés, accordéons en tête, ils montent sur scène. À peine apparus, aussitôt sifflés. Ce sont les Français qui ont inventé la Révolution, on ne la leur fait pas, même à coup d'âmes slaves. Ils n'ont pas la larme à l'œil les communistes de chez nous. La gauche n'est plus aveugle. Ce sont les bataillons matant la révolte de Prague qui apparaissent sur le plateau. Les huées se mêlent aux sifflets. Ça tourne court. L'Armée rouge bat en retraite. Elle quitte la scène, renfile ses impers et court vers les cars qui démarrent et disparaissent entre les arbres. La Fête de l'Humanité redevient une fête.

Les rois de la Cinquième

Sans aucun autre projet que celui d'en avoir au plus vite, je m'emprisonne dans une histoire d'amour qui tourne mal. Pause dépression. Un an d'absence.

Retour sur terre. De Gaulle s'en va, j'ai pourtant voté « oui » à son référendum. Sentimental une fois de plus. Comme si je ne voulais pas que ce père que nous n'étions pas parvenus à tuer s'en aille. Décidément, je ne supporte pas l'abandon.

Pompidou rapplique. Banquier, fils d'agriculteur — bonnes joues, gros nez, clope au bec —, normalien n'aimant pas les psychiatres mais sensible à l'art contemporain et ami de Léopold Sédar Senghor. Sa rondeur nous soulage de la grandeur du général. Pompidou, juste le nom, on a déjà envie d'en manger. J'avoue l'avoir aimé lorsqu'il cita un poème d'Éluard en réponse à un journaliste qui lui demandait ce qu'il pensait de l'affaire Gabrielle Russier, cette enseignante qui s'était suicidée dans la prison où elle avait été incarcérée pour avoir aimé follement un de ses élèves âgé de quatorze ans.

Sinon, à part ça, rien ne change, le fleuve tiède d'une droite modérée continue de traverser par méandres plaines et montagnes de l'Hexagone, augmenté de divers affluents qui n'en modifient aucunement le cours. Un peu comme tout le monde, je barbote dedans sans me préoccuper d'aller à contre-courant, trop occupé que je suis de moi-même et de mes tentatives d'écriture. Je m'ajoute parfois, le temps d'un petit kilomètre, à une manifestation dénonçant la guerre du Vietnam. Je dois être de gauche, comme il est aisé de l'être quand on sait qu'elle ne gouvernera pas. Insensiblement, jour après jour, apparitions à la télévision après reportages dans la presse, nous voyons le président de la République gonfler. Sans doute une alimentation trop riche, un appétit d'ogre, un bon coup de fourchette. Pas plus. Il ne pouvait pas être malade, on nous l'aurait dit. Un bon vivant, voilà tout. La seule chose que l'on nous ait dite, c'est qu'il est mort soudain le 2 avril 1974 dans son appartement de l'île Saint-Louis. Je l'ai appris un soir en sortant du Théâtre de la Ville, où j'étais allé donner des notes aux comédiens de ma pièce *L'Odyssée pour une tasse de thé*. Même s'il était responsable de la mise en politique de mon père, j'ai été touché par sa disparition. Sentiment vite équilibré par la satisfaction que sa mort me procurait, en annulant une dette de plus de dix mille francs, somme gigantesque constituée par les contraventions non payées sous son règne. En ce temps béni, chaque nouveau président, en s'asseyant sur le trône, graciait tous ceux qui avaient contrevenu à la loi sous son prédécesseur. Voilà une politique qui me parlait. Premier ministre de de Gaulle, Pompidou était son dauphin et c'est dans le respect des règles d'une royauté réinstallée en France sous le nom de Cinquième République qu'il s'était assis sur le

trône. Sa succession allait se compliquer. Sans dauphin désigné, deux ou trois princes se préparent à prendre le pouvoir. Parmi eux, un joueur d'accordéon, détenteur d'une particule récemment acquise, la tête bien faite, bien pleine, bien hautaine, qui deviendrait, s'il était élu, le plus jeune président que la République ait connu. Il a quarante-sept ans, il est ministre des Finances et a la très bonne idée de s'exprimer avec un léger chuintement condescendant qui permet à la horde montante d'humoristes de l'imiter très facilement, ce qui a pour effet immédiat qu'on l'entend parler sur les ondes beaucoup plus que les autres. Son adversaire, tennisman hors pair, rugbyman international, champion toutes catégories de la présidence de l'Assemblée nationale, Jacques Chaban-Delmas, accompagné de Jacques Delors, développe un programme ambitieux nommé « Nouvelle société », préfiguration de cette troisième voie après laquelle vont se mettre à courir tous les hommes politiques, espérant convaincre leurs électeurs qu'elle est la somme des qualités des deux autres, sans l'addition de leurs défauts. Hélas, Jacques Chaban-Delmas fut victime d'une quatrième voix, la sienne. Il parlait aigu, avec des mots piquants, des phrases courtes et sèches qui lui sortaient du nez, comme de l'eczéma. Pourtant il était lui aussi, comme de Gaulle, général de brigade ; les étoiles ne brillent pas de la même façon pour tout le monde. J'aimais beaucoup la façon dont Chaban montait les escaliers dans la cour de Matignon, grands pas, il semblait voler. Depuis, beaucoup d'hommes politiques l'ont imité, pour montrer l'énergie avec laquelle ils allaient porter le pays aux nues. Bon texte, belles guiboles mais mauvais acteur. Chaban-Delmas laisse face à face pour la course à la fonction suprême Giscard d'Estaing et François Mitterrand. C'est le troisième prétendant. Il dirige le Parti socialiste. Ça fait tout drôle de voir un type de gauche briguer le pouvoir en pensant qu'il a des chances de l'obtenir. La gauche, on savait qu'elle était là quelque part, mais on ne l'entendait pas beaucoup. Un peu comme un orchestre de chambre qui jouerait dans une pièce du fond dont on aurait fermé la porte pour ne pas gêner la fanfare de la droite qui tintamarre dans le grand salon. Mais la gauche sonne la charge et fait du bruit, avec son clairon en soutien : Georges Marchais. Trompette, clown et lutteur à la fois, il a vite retenu la leçon des catcheurs l'Ange blanc et le Bourreau de Béthune, qui redonnèrent élan et succès à leurs combats en y ajoutant la bouffonnerie. Marchais y excelle, sa *vis comica*, son culot et son irrésistible mauvaise foi permettent au Parti communiste dont il est le secrétaire général de se maintenir en France beaucoup plus longtemps que dans les autres démocraties. Marchais histrion sert bien mieux la classe ouvrière que Marchais militant. Développant cette hypothèse récemment sur les ondes, j'ai reçu des dizaines de lettres de camarades du Parti me

traînant dans la boue : l'idéologie mourra de ne pas savoir rire d'elle-même. Autre batailleuse qui me touchait, et au risque de lui déplaire me faisait rire, Arlette Laguiller à califourchon depuis des années sur son utopie trotskyste qu'aucun pic à glace ne fera tomber de cheval.

Le leader des forces dites progressistes n'était ni Arlette ni Georges Marchais, mais Mitterrand qui avait réussi à rassembler toutes les forces de gauche sur un programme dit commun. C'est lui qui allait descendre dans l'arène affronter Giscard d'Estaing pour le premier face-à-face de l'histoire entre deux candidats à la présidence de la République. La société du spectacle est soudain incandescente. Le duel sera télévisé. Jeux du cirque dispensés à des centaines de milliers de téléspectateurs allongés sur leur canapé. Je ne suis pas sûr que tout cela me passionne, j'écris et la douleur mêlée au plaisir de mettre au monde de petites histoires m'éloigne de la grande. De plus, je n'aime pas Mitterrand. Je sais qu'il a lu tous les livres, qu'il en a écrit de talentueux, qu'il est entouré d'hommes que j'admire — Robert Badinter en tête —, qu'il a cette autorité capable de faire d'un mensonge une vérité, mais je ne l'aime pas. Je lui trouve plus de froideur que de hauteur, je ne vois en lui qu'un mécanicien, un ingénieur de la politique capable de construire ou démonter n'importe quelle théorie ou raisonnement. Il a le souffle, la voix, la rhétorique, le lyrisme d'un tribun, mais je ne lui trouve pas de cœur. Lettré, il connaît les chiffres aussi, il sait l'histoire et comment le renard peut manger la poule sans se faire attraper, mais je n'entends pas son cœur battre. Habile arbalétrier, c'est à cet endroit que Giscard d'Estaing le vise lors du débat télévisé. « Vous n'avez pas le monopole du cœur, monsieur Mitterrand. » Flèche mortelle qui traverse l'organe absent.

Giscard d'Estaing fut le premier président à comprendre la nécessité de mettre rapidement en image le changement qu'il incarnait. Avec un sens certain du théâtre pour tous, il enchaîna quelques initiatives destinées à montrer sa modernité et sa proximité avec le peuple. Il pénétra à pied à l'Élysée lors de sa prise de fonction, le mocassin remplaçant la berline présidentielle, costume de ville pour la photo officielle, petits déjeuners avec des éboueurs, accordéon, matchs de foot, il invente le G8, sorte de Club Med réunissant les chefs des États les plus riches de la planète en maillots de bain autour d'une piscine aux Antilles. Il nomme Jacques Chirac, protégé de Pompidou, Premier ministre ; grand gaillard, sorte de gardien de but remplaçant, resté trop longtemps sur le banc de touche d'un club de troisième division. Type sympa, plutôt doué pour arrêter les tirs au but, même s'il en laisse passer quelques-uns quand il a des potes dans le club adverse et dont on saura plus tard qu'il se passionne pour les combats de sumo et a du goût pour l'art chinois. Pour autant, aucune de ces initiatives ne

permet jamais à Valéry Giscard d'Estaing de devenir, comme il l'aurait tant souhaité, le copain des Français. Son obstination à ne pas vouloir paraître roi alors qu'il en avait l'allure et le talent lui a coûté sa popularité. Une touche de Louis XIV chez nos dirigeants est pourtant très appréciée au pays de Danton. D'autant que son naturel monarque revenant parfois au galop, il courut au sacre de Bokassa I^{er}, à côté duquel celui de Napoléon avait l'air d'un bal musette, et ne put s'empêcher en embrassant cet ancien adjudant de la coloniale, ceint de la couronne d'empereur, de l'appeler « mon cousin ». Mais cette accolade entre aristocrates consanguins, qu'on aurait pu au moins saluer comme une participation non négligeable à l'antiracisme, ne favorisa en rien sa complicité avec la France profonde, même si le fait d'avoir encastré sa voiture dans un camion de lait à cinq heures du matin avec, à ses côtés, une sublime meneuse de revue noire, lui apporta un bref moment la sympathie de la population mâle du pays.

Ni le départ de Jacques Chirac, voulant défendre d'autres buts, ni l'arrivée de Raymond Barre, dodu prof d'économie censé nous faire comprendre les joies du sacrifice pour l'intérêt général, ne rapprocha le président du peuple. Il restait loin de tous. Il réussit pourtant des réformes, parfois même contre son camp, que beaucoup d'hommes de gauche auraient été fiers de mettre à leur bilan. L'interruption volontaire de grossesse notamment, portée par Simone Veil, la nomination d'un secrétaire d'État à la Culture atypique et audacieux, Michel Guy, que l'astre solaire Jack Lang fit oublier. Pourtant l'IRCAM, le Festival d'automne, le musée d'Orsay, le centre Pompidou, l'ONDA (Office national de diffusion artistique), le musée Picasso, entre autres, c'est lui... Pas rien quand même... Sans compter que, préférant l'audace à l'académisme, ce ministre nomma Jean-Pierre Bisson, poète voyou, directeur du Centre dramatique national de Nice. Ce dernier, comme on pouvait le prévoir, s'empressa de consacrer une grande partie de sa subvention à se louer un magnifique mas sur les hauteurs de la ville. Il y organisait des fêtes somptueuses où, vêtu d'un smoking en satin rose, il accueillait les plus belles filles de la région, considérant avec raison que, parmi tous les arts, celui de vivre était le plus beau et que l'État devait le soutenir en le finançant plus grassement que les autres. L'auteur de *Sarcelles-sur-Mer* restait le même débrailleur d'idées que celui du Théâtre de Plaisance. Tant mieux.

Au théâtre, Giscard y allait, même avant d'être président, j'en sais quelque chose. La représentation la plus pénible à laquelle il assista fut sans doute un soir de mai 1978 à la Comédie-Française. Non que la pièce fut insipide, mais pendant qu'elle se déroulait, il savait que les parachutistes du deuxième REP étaient en train de sauter à Kolwezi. Il en avait donné l'ordre avant de se diriger vers la Maison de Molière.

Imperturbable, il ne laissa rien paraître de son anxiété et alla féliciter les acteurs, persuadés, comme il le leur assurait, que le président avait passé une excellente soirée. Le stoïcisme ne paie pas.

Le pétrole vint à manquer. Le pays s'essouffla, mais l'habituel petit ballet continua sa chorégraphie à la tête de l'État avec pas de côté, croc-en-jambe et changement de partenaires. Tombé en amour avec Gérard de Nerval, c'est peu dire que le soleil noir de sa mélancolie m'éloignait de ce néogaullisme associé à toutes les cuisines politicardes. J'aurais dû, avec beaucoup de mes amis, le combattre. Sans doute. Tom Stoppard considérait les artistes, dont lui-même, comme ces gens qui, lorsque leur pays était en guerre, allaient habiter en Suisse ; omettant de préciser qu'il faut quand même un certain courage pour vivre en Suisse. Mon père fut nommé secrétaire d'État aux PTT, poste qu'il occupa les six derniers mois du septennat de Giscard. Il nous invita tous à déjeuner dans la grande salle à manger verdâtre du ministère. On ne s'est pas dit grand-chose. Ma belle-mère était fière, mon père tendu. Pourtant, j'avais mis une cravate.

Famille

Giscard dit au revoir aux Français qui ne l'aimaient pas à la télévision, laissant une chaise vide devant la caméra. Pas mal. Il repartit de l'Élysée comme il y était venu, à pied. Hué par une foule aussi nombreuse que celle qui l'avait acclamé sept ans auparavant.

Je n'étais pas mécontent de la victoire de la gauche, disons que j'étais déçu en bien, comme disent les Suisses, expression que j'avais dû apprendre dans le pays où mon manque d'engagement m'avait fait vivre sans que je le sache. J'aurais préféré Rocard à Mitterrand même si j'avais voté pour lui. Je ne l'aimais toujours pas, mais j'avoue qu'il m'avait bluffé pendant sa campagne en maintenant sa proposition de mettre fin à la peine de mort s'il était élu, alors qu'un sondage venait d'indiquer que la majorité des Français était opposée à son abolition.

Je ne suis pas allé le soir du 10 mai place de la Bastille fêter la prise de l'Élysée par Mitterrand, pas plus que je ne suis allé augmenter le nombre de ses partisans qui l'acclamèrent quand il rentra, une rose à la main, dans le Panthéon pour y saluer Jaurès, Schœlcher et Jean Moulin, ce dernier ayant dû légèrement tourner la tête quand il a aperçu l'ami de René Bousquet déposer sa rose sur son tombeau.

Un salut à Philippe Tesson qui par goût du vent contraire et du courant opposé et l'amour du seul contre tous lance *Le Quotidien de Paris*, petit cousin droitisé de *Combat* dont il était l'un des rédacteurs. D'un côté l'enthousiasme libertaire fêtant Mitterrand place de la Bastille, de l'autre côté, seul sur un banc, la liberté d'être contre.

Comme tous ceux de ma génération, je n'avais jamais connu que la droite au pouvoir. Elle était devenue la gouvernance naturelle du

pays, son ADN politique. Après vingt-trois ans d'absence, la gauche ne pouvait être une alternance politique normale. Elle était vécue par les uns comme l'arrivée d'envahisseurs étrangers, par les autres comme le débarquement tant attendu des libérateurs. Sa légitimité à gouverner allait en pâtir. Toujours est-il qu'à la grande fête foraine des élus de la nation, le Parti socialiste et ses alliés de l'Union de la gauche étaient enfin arrivés au sommet du grand huit. Le chariot des forces du progrès était au départ. À son tour de s'élancer. Le nouveau tracé des montagnes russes était plus audacieux voire plus risqué, mais sans grands dangers ; les sorties de route sont rarissimes sur ce genre de manège. Personne n'échappait aux rails. Pas de sauts dans le vide. On resterait une fois de plus sur le plein, avec nos règles à calcul, nos livres de philosophie et notre peur de mourir.

Il est de bon ton aujourd'hui de condamner Mai 68, responsable paraît-il de tous nos maux. Nicolas Sarkozy, qui éclaira si souvent nos esprits de sa pensée indispensable, ne s'en priva pas. Il s'agissait pourtant de s'enfuir vers une autre vie, de proposer un nouveau territoire, de s'emparer de la joie et non de changer de chauffeur en restant dans le même véhicule.

Avec Topor, Gédé, Wolinski et quelques autres on a sauté de la voiture, rejoints quelque temps après par Gourio et Desproges. On fonce vers les immeubles de la télévision. Profitant du tohu-bohu causé par la réorganisation socialiste des directions, on entre par effraction à FR3. Serge Moati est le nouveau directeur des programmes. Pote de Mitterrand, il rêve nuit et jour de devenir son ministre de la Culture. Je lui propose un magazine de vingt-six minutes, un vrai magazine où tout est faux, tout est fou. Intitulé *Merci Bernard*, je lui montre quelques images que j'avais tournées, pilote sous-titré *Humour libre*. Il me répond qu'il n'a pas d'argent, mais que si nous pouvons produire sans argent, il est d'accord. C'est un type qui ne dit ni oui ni non Moati, il se planque, sauf que nous on est d'accord avec son plan pourri. Trop envie de remettre dans le petit écran les barricades de la rue Gay-Lussac et de lancer des pavés sur l'Audimat. Tout le monde vient presque gratos, on parvient à produire l'émission. À la vue du premier numéro, Moati est effrayé. Nous y racontions entre autres la journée d'un exhibitionniste. Trop tard, le vers est dans le fruit. On vient de péter la vitre. Un torrent de téléspectateurs, mal élevés va sans dire, s'y engouffre. Devant cette audience qui submerge toutes les prévisions, le directeur des programmes est obligé de faire semblant d'être content et même fier de nous avoir ouvert sa porte. Les Trente Glorieuses battent de l'aile, les dix nôtres s'envolent. Une impertinente rigolade allait s'emparer des années 1980 à la télévision. Grâce à Christian Fechner et à Pierre Lescure, la série *Palace* allait prendre le relais de *Merci Bernard*, empoisonnant d'irrespect bien des

programmes avec ses nombreuses rediffusions.

Est-ce la présence de Mauroy, de Badinter ou celle de Jack Lang, que je m'amuse aujourd'hui à faire rougir en l'appelant le ministre des ministres de la Culture, qui ont ouvert le ciel des idées nouvelles et embelli leur germination ? Est-ce l'arrivée des quatre ministres communistes doux comme des agneaux qui a fait déguerpir hors des frontières ces meutes de loups réactionnaires traînant derrière eux l'or des bergeries qu'ils ont saignées, ou la reconnaissance des arts et des lettres par un gouvernement qui dote pour la première fois le ministère de la Culture d'un pour cent du budget de la nation, qui ont permis l'arrivée de ce climat où s'épanouit librement le désir d'inventer ? À moins que ce ne soit de longs mois de jachère pendant lesquels a fermenté une créativité qui jaillit aujourd'hui... Comme à tant d'autres, la sève me monte, tout prend, tout naît, tout vit. Je m'empresse, j'écris, j'accélère, ma puissance d'agir s'augmente, impatient je mélange mes rêves, je les engouffre et dans cette course effrénée, je mets en vie, avec la participation active de Sydney Harrison que j'empêche de retourner dans son Vancouver natal pour l'épouser, ma plus belle création, ma fille Alexie qui naît au cœur de cette décennie prolifique.

Quatorze ans. Mitterrand reste. Mitterrand tient. Au départ l'aiguille a fait mal, mais par la suite la transfusion fut indolore. La gauche devient à son tour gouvernance naturelle du pays, Mitterrand en devient l'idole, plus que les idées de gauche. Animal mystérieux qu'aucune cohabitation n'empêchera de gouverner, pas plus qu'un cancer qui se généralise. De Gaulle était un chêne, Mitterrand c'est du cuir. Résistant en ville, solide en montagne, soyeux dans les salons, imperméable à toute intempérie, souple mais rigide, peau de vache ou de serpent, d'ortolan parfois, douce pour les dames, difficile à percer, aime qu'on le cire, réversible, il s'accommode aux forces contraires, accepte le poids des jours sans fléchir, supporte l'écharpe et le feutre, le temps le patine mais ne le vieillit pas. S'il s'amollit, l'esprit le redresse.

Intellectuel subtil, politique orgueilleux, tacticien autoritaire, le véritable talent de Mitterrand fut de parvenir à ce que les Français finissent par l'appeler « Tonton ». Aussi distant du peuple que l'était Giscard, qui aurait tant aimé que tous les citoyens deviennent ses neveux, Mitterrand, lui, a réussi à faire partie de leur famille. Décidément, les Français ne supportent pas d'être orphelins. De Gaulle était un grand-père, Pompidou un père, avec Giscard ils ont tenté la famille recomposée, ça n'a pas marché, Mitterrand malgré lui est devenu leur oncle, Balladur ressemblait trop au châtelain d'à côté qui voulait les adopter. Faute de père, ils ont pris celui qui aurait pu être leur copain, Chirac, le gardien de but sympa qu'ils voyaient jouer

depuis si longtemps dans tant de clubs. Ils n'ont pas voulu de Jospin, dommage, même si les repas de famille du dimanche auraient peut-être été un peu coincés. Lui préférer un vieux cousin borgne et breton spécialiste du détail historique était une erreur, ils l'ont compris. Refusant par la suite une mère guerrière trop jeune et pas assez maternelle, ils ont écarté à la dernière minute Ségolène Royal. Là encore, faute de père à l'horizon, ils se sont rabattus sur un parrain, Nicolas Sarkozy, que je remercie au passage de m'avoir pour la première fois fait découvrir la rage de m'engager pour le combattre. Il est remplacé au bout de cinq ans par le fils spirituel de Tonton Mitterrand, un cousin donc, François Hollande, drôle, brillant ; personne ne s'attendait à ce qu'il le soit autant. Qu'on ne s'y trompe pas, Hollande, comme certains l'ont cru, n'est pas un adepte de l'immobilisme, ni de la synthèse molle, c'est un homme de combat qui avance à son rythme et se bat à sa façon. Il ne pratique pas la canonnade, c'est un escrimeur, sport qui nécessite vivacité d'esprit, désir de vaincre et virtuosité dans l'esquive. À la fin de l'envoi, il touche le plus souvent avec humour.

Sarkozy, qui avait enfermé le pays dans une forteresse de certitudes, lui imposant une réalité dont il était la seule incarnation, l'a constaté à ses dépens. Le contredire apparaissait comme une offense à la vérité. S'opposer à sa politique de bon sens voire de sens unique était nier l'évidence. Quant au courage il en était chaque jour l'exemple vivant, s'adressant sans peur aux Français pour leur expliquer que ses contradictions répétées n'étaient qu'un effet de barre salutaire pour sauver le pays. Il fallait le croire, car il ne mentait jamais. François Hollande a vaincu celui dont le principal conseiller était Patrick Buisson, chantre de l'extrême droite qui finira par le trahir. Il l'a mis à terre lors d'un débat télévisé où Sarkozy s'est aperçu que ce qu'il prenait pour de l'hésitation était de la réflexion et qu'on pouvait se faire comprendre du peuple sans faire de faute de français tous les trois mots.

Pendant les trois premières années de son règne, il a rendu l'immense service aux Français de devenir le tout-à-l'égout de leurs mauvaises humeurs, les allégeant d'une bile noire dont ils sont génétiquement pourvus, sans pour autant, hélas, leur redonner encore le sourire. La bataille se prépare déjà entre ceux qui veulent monter sur le trône à sa place, mais une fois de plus, par-delà les discours raisonnants et les promesses enflammées, c'est vers le père que se tournent les regards, quoi qu'il dise ou qu'il fasse, c'est lui qui attire. Juppé a l'âge requis. Ses rides donnent à son visage la sagesse tranquille qui efface toutes celles qui l'avaient creusé pour avoir été vingt ans auparavant l'homme le plus détesté de France, mais c'est oublier que souvent sur le visage de François Hollande apparaît un

sourire d'enfant... sans doute plus rassurant que les grimaces d'un vieux singe.

Sentimentale, d'abord, la politique.

Fanfaronnades

Content d'avoir un de mes caleçons exposé au musée du Slip de Bruxelles, dont l'excellent Bucquoy est le conservateur.

Content, assis sur le cochon, d'avoir attrapé à trois ans tous les anneaux du manège de la Muette.

Content d'avoir fait découvrir Alexandre Vialatte à Pierre Desproges.

Content de m'être procuré une énorme boîte de Cohiba, allongé par terre sous une voiture à trois heures du matin à La Havane.

Content d'avoir vu des Cadillac tomber des cintres sur le plateau de l'Odéon dans un spectacle de Romeo Castellucci.

Content d'appartenir à un pays dont le drapeau est brûlé par des fondamentalistes.

Content de ne jamais avoir fait de jogging ni porté de survêtements.

Content d'avoir entassé six ministres de la Culture dans le monte-charge de la scène du Rond-Point et de leur avoir fait fredonner ensuite des chansonnettes.

Content d'avoir vu apparaître au fin fond de la Birmanie parmi vingt mille moines marchant, un bol de riz dans les mains, vers un temple perdu dans la montagne, Jean-Pierre Marielle qui fumait une cigarette.

Content d'avoir lu les cours de littérature anglaise de Borges.

Content de ne pas avoir aimé *Le Métier de vivre* de Cesare Pavese.

Content d'aimer le Japon et Brive-la-Gaillarde.

Content de pleurer souvent au cinéma et pas trop aux enterrements.

Content qu'Aung San Suu Kyi m'ait dit : « Vous êtes fou, mais continuez. »

Content d'être souvent déçu quand je comprends.

Content d'avoir écrit *Venise zigouillée* pour la divine Judith Magre.

Content d'avoir cette si bonne boulangerie en face de chez moi.

Content d'avoir eu la mère que j'ai eue.

Content de pouvoir encore aimer.

Content d'avoir connu Raymond Queneau et son épouse Jacqueline.

Content de n'avoir été scout qu'un seul jour juste pour le déguisement.

Content que Valérie Bouchez ait pu rendre possible quelques-unes de mes folies.

Content lors d'un meeting dans un gymnase du XIX^e arrondissement, organisé pour soutenir la réélection de Bertrand Delanoë à la mairie de Paris, à la question « Qu'est-ce que la culture ? », d'avoir répondu devant deux mille personnes : « La culture, c'est tout ce que n'est pas Nicolas Sarkozy. »

Delanoë a ri. Jospin m'a dit que je charriais. Je ne sais pas pourquoi Lionel Jospin était agacé à chaque fois que je me moquais de Sarkozy avec un peu de véhémence. En septembre 2011, au Théâtre du Rond-Point, lors de la première de *René l'énervé, opéra-bouffe et tumultueux* que j'avais commis pour raconter, avec drôlerie j'espère, les quatre ans que nous venions de subir avec à la tête de l'État le mari de Carla Bruni et, d'une certaine façon, pour ouvrir en fanfare l'imminente campagne pour la présidence d'Hollande, Jospin partit à l'entracte. Hollande, lui, était enchanté, même Mme Trierweiler s'était amusée au point qu'elle n'a pas jugé utile de lui faire une scène quand il a félicité les actrices du spectacle.

Depuis ce jour, je fais parvenir les invitations pour les pièces du Rond-Point à Lionel Jospin accompagnées de la mention « Attention cher Lionel, spectacle sans entracte ». Il en a ri. Malgré ma mauvaise éducation, nous nous voyons régulièrement. C'est un homme que

j'apprécie, même si je regrette qu'il n'ait pas charrié un peu plus face à Le Pen en 2002.

Content de retrouver une photo où nous dînons tous les trois, Wolinski, Topor et moi. Je ne suis pas certain d'être le seul vivant.

Je suis souvent content d'être content.

Roland Blanche

Si frère est plus qu'ami, plus que complice, plus que joie immédiate, plus que paratonnerre, plus que fou rire, plus qu'épate, qu'issue de secours, plus que peines ensemble et chagrins aussi, plus que haines jumelles, plus que tendresse et batailles, plus que femmes aimées, plus que jours qui s'allongent, plus qu'ivresse, plus que gloire et fortune, plus qu'Éros mon teckel, plus qu'un gigot aillé, plus que les coraux de la Polynésie, plus que Naples, Lisbonne ou Madurai, plus que les fraises des bois, plus qu'un poème de Tristan Corbière, plus que la rosée au réveil, plus que toi, plus que moi, alors Roland Blanche était mon frère, et le reste.

Rire de Résistance

L'homme a souvent du respect et de la gratitude pour tous ceux qui, parfois au péril de leur vie, armes à la main, l'ont débarrassé de l'envahisseur, du barbare ou du tyran. Reconnaisant, il inscrit leurs noms sur des temples de la liberté, il les figure sur les places de village, il les célèbre dans ses arts et, parfois, il les représente sur des gaufrettes pour que les enfants se nourrissent de leur gloire à la récréation.

Mais il est d'autres libérateurs que l'on oublie. Sans fusil ni canon mais par impertinence, espièglerie, satire, comédie, humour, joyeuse iconoclastie, ils ont résisté par le rire à toutes les dictatures du raisonnement tueuses de pensées, à l'étouffement du formatage, à cette réalité obligatoire que l'on nous dit définitive. Par le rire, ils ont fait trébucher la violence, dérailler l'impérialisme — tous les impérialismes, celui du bon goût et du mauvais —, les intégrismes et, par bombes rigolardes, ils sont parvenus à fendre l'esprit de sérieux, cholestérol de l'imaginaire qui, à force de certitude, a fini par boucher les idées. C'est le rire qui fait passer la lumière, fendillant le bon sens qui nous noie dans la tiédeur du consensus. C'est le rire qui abat les gibets où tant de gens vont se pendre au sérieux.

« Les gens sérieux ont une petite odeur de charogne », disait Picabia. Et Roland Topor surenchérisait : « Le sérieux n'est que la crasse accumulée dans des crânes vides. »

Ami du diable, frère du scandale, fierté des faibles, trappe à bêtises, tueur de chagrin, terreur du juge, repousse raison, feu de l'émeute, rebond de l'âme, bourreau des cons, jour dans la nuit, trace d'enfance, bonheur frivole, plaisir infâme, contrepoison, brûleur d'ennui, cri de détresse, fête de soi, libre en éclats, nous te saluons Le Rire !

Départs

Il y a des vies épatantes, mais des morts qui ne sont pas mal non plus. En voici quelques-unes qui m'ont donné du sursaut.

Patrice Alexsandre

Acteur prousto-wildien dont le dandysme incandescent allait jusqu'à lui faire ajouter un « s » derrière le « x » de son nom pour le rendre plus scintillant. Il a joué Nerval jeune dans ma pièce *On loge la nuit-café à l'eau*, mais il était surtout un des comédiens fidèles et l'ami de Nina Companeez qui l'avait fait débiter avec Fanny Ardant dans sa série *Les Dames de la côte*. Un matin, Nina m'appelle : « Tu n'as pas de nouvelles de Patrice ? Ça fait huit jours qu'il ne m'a pas téléphoné. »

Après avoir fait un rapide tour de ses amis, ne trouvant aucune explication à ce silence qui se prolonge, Nina Companeez se résout à aller à la morgue. Personne n'y gît au nom d'Alexsandre. Elle demande par acquit de conscience à se rendre au département des anonymes, des inconnus. Au quatrième tiroir que l'employé des pompes funèbres municipales ouvre devant elle, Nina découvre horrifiée le cadavre de son ami. Il s'était fait renverser quinze jours plus tôt par une voiture place Clichy. Il n'avait aucun papier sur lui.

Il ne suffit pas de toujours porter un slip propre au cas où il vous arrive un accident, comme le répétait ma grand-mère, il faut aussi se munir d'une carte d'identité si l'on ne veut pas finir dans une fosse commune.

Michel Berto

Ce comédien de petite taille et de grand talent fut mon ami, mon complice et mon associé. Nous avons mêlé pendant dix ans (de 1974 à 1984) nos deux compagnies de théâtre pour n'en faire qu'une dont le nom devint la « compagnie Berto-Ribes ». En cadeau de mariage je lui donnai ma pièce *Omphalos hôtel*, lui m'offrit de la mettre en scène au Théâtre national de Chaillot. Coïncidence, deux ans auparavant, il jouait avec Patrice Alexsandre Nerval vieux dans *On loge la nuit-café à l'eau*. Michel, souvent joyeux mais plus souvent encore perdu dans une

solitude que seule la boisson rendait supportable, avait la mélancolie discrète mais permanente. L'hiver 1996, il répétait au Théâtre de Chaillot. Une pause fut décrétée pendant la période des fêtes. Noël, famille, amis obligent. Michel n'avait pas de famille et ses amis n'étaient pas du genre à réveillonner. Plutôt que de noircir encore ses états d'âme en se promenant dans Paris dont les illuminations célébraient une joie qui lui était étrangère, Michel resta chez lui le 24 décembre, se souvenant sans doute que le lendemain, jour de Noël, il fêterait seul ses cinquante-six ans.

Les répétitions reprirent le 29. Michel ne vint pas ; on tenta de le joindre sans y parvenir. Il ne se rendit pas non plus au théâtre les jours suivants. Qui appeler, à qui demander, comment savoir ? Personne ne connaissait quelqu'un qui lui soit proche. Après une semaine d'absence, le 2 janvier, un comédien décida de se rendre chez lui. Il sonna plusieurs fois, en vain. Un serrurier ouvrit sa porte. Michel était allongé sur son lit tout habillé, une bouteille de whisky vide et une boîte de médicaments pour dormir coincée dans les plis de l'oreiller. L'écran de la petite télévision grésillait. Le programme de ce 25 décembre, date à laquelle il fut établi qu'il mourut, n'avait pas dû être plus fameux que celui de sa vie. « Le hasard fait bien les choses », avait-il l'habitude de dire quand un court instant de bonheur posait un sourire sur son visage d'enfant triste. Là encore, il l'avait bien fait, né un 25 décembre, il mourut un 25 décembre. Boucle parfaite pour clore une existence d'où il avait enfin réussi à s'échapper. Finir à la morgue est tout compte fait un sort préférable à celui de mourir seul chez soi, au moins on a de la compagnie.

Étouffé par les sanglots, je ne réussis par à lire le petit texte que j'avais écrit lorsqu'il fut inhumé au Père-Lachaise. La peine qu'il garda secrète au fond de lui toute sa vie me submergeait.

Jean Carmet

J'ai beaucoup aimé Jean Carmet, grand amateur de platitude et du sans intérêt, fasciné par les instants où il ne se passait rien, qu'il savourait avec délice. Carmet ne supportait pas mon allergie à l'alcool : il m'engueulait de ne pas savoir m'amuser avec le vin, lui qui savait s'amuser de tout. Comme ce jour où il entra dans le café où nous tournions *B. comme Bolo*, portrait d'un flic épicurien pour qui, si tuer quelqu'un était un assassinat, mal manger était un crime — il m'avait demandé de lui écrire ce rôle —, il tenait par le bras une dame âgée, vêtue de noir, coiffée d'un béret sombre rencontrée dans la rue. « J'ai rencontré la maréchale de Tassigny ! » clama-t-il, triomphant. La dame hagarde tentait maladroitement de prononcer deux-trois mots : « Mais non, vous vous trompez, bégaya-t-elle, je ne suis pas...

— Et vous vous rendez compte, coupa Jean, elle ne le sait même

pas ! »

À la fin du tournage, remarquant la fatigue de Carmet, pour qu'il ne se lève plus aux aurores je proposai qu'on lui réserve une chambre dans un hôtel proche des décors où il devait jouer tôt le matin. Il refusa catégoriquement. Il m'envoya un fax le soir même où il m'expliquait ne plus vouloir dormir, de peur que la grande faucheuse lui rende visite pendant son sommeil. Quelques semaines après le dernier jour du tournage, le 20 avril 1994, Jean eut le tort de s'endormir, il avait pressenti juste, ce fut pour toujours. Sa compagne Catherine le trouva allongé dans son bureau, il avait sombré dans le sommeil la veille à vingt et une heures. Je me suis précipité à Sèvres avec mon assistant Patrick Cartoux, que Jean aimait. Gérard Depardieu, son ami, son fils, était là, il me dit d'aller voir Jean. Il reposait dans son bureau. Pour y accéder, il fallait traverser la petite pièce qu'il avait transformée, pour rigoler, en sacristie. Il s'habillait de temps en temps en prêtre. Soutanes, crucifix et divers objets saint-sulpiciens flottaient un peu partout. Jean était allongé sur un lit, les yeux fermés par des petits papiers collants coupés en fines lamelles. Il n'était pas habillé comme un mort. Pantalon de velours côtelé bleu marine, baskets noires et un col roulé vert bouteille (bien sûr). Pourtant, ce corps inerte, cette figure molle, n'étaient pas Jean. Il en manquait 90 %. Sa drôlerie, son flot de paroles cocasses, ses mimes, ses expressions ahuries, sa malice, tout ce qu'il était... envolé... Où était-il passé ? Il ne pouvait pas avoir disparu, pas plus que son reliquat de chair posé sur ce couvre-lit. Je suis sûr qu'un de ces quatre, il va débarquer, tenant par le bras un grand type barbu en criant : « C'est saint Pierre, il adore le chablis ! »

Philippe

Il y eut aussi Philippe, mon voisin rue Ménilmontant, qui tenait une petite maison de la presse. Je le voyais chaque matin, il me recommandait les livres qu'il avait lus, il aimait les *Brèves de comptoir*, le théâtre et se moquait des hebdomadaires qu'il vendait. De l'oxygène pur, Philippe. J'en avalais une goulée tous les jours en achetant le journal. Un matin, une dame aux cheveux courts se tient à sa place derrière la caisse. « Il est où Philippe ? » demandai-je, impatient qu'il me rempaille le moral comme d'habitude. « En bas, me répondit la dame aux cheveux courts, il vient de se pendre dans sa cave. » Je n'ai pas demandé la raison, je n'ai posé aucune question, je devinais, il avait tant donné à tous ses clients l'envie de vivre. Hier soir il n'en restait plus pour lui.

Ronny Coutteure

Et Ronny Coutteure, ce gros et gentil Flamand rose qui reçut sans piper un nombre considérable de tartes à la crème, seaux de moutarde, bœuf en sauce et autres dégueulades sur la tête dans les séries *Merci Bernard* et *Palace*, et qui fut engagé par les Américains pour tourner les *Aventures du jeune Indiana Jones*. Il écrivit et joua sur scène son solo *L'Échappé belge*. Après avoir vécu des années avec sa compagne Coco, son soutien de vie indéfectible, il la quitta pour une autre qui pouvait lui donner un enfant. Est-ce simplement parce qu'il était trop triste de ne pas être devenu l'acteur célèbre qu'on lui avait prédit qu'il serait qu'il se pendit à l'une des poutres du grenier de sa maison de Lambersart dans le Nord, où il s'était réfugié avec sa femme et sa toute jeune petite fille, faute de trouver des rôles à Paris ?

La façon dont il mourut fut largement diffusée par les télévisions locales ; il a dû penser que c'était mieux que rien.

Miettes

Jacques Villeret

Jacques Villeret, grand acteur et bon vivant qui avait tant de mal à vivre, est mort jeune. Il avait cinquante et un ans. Mais il a vécu beaucoup plus. Si l'on compte ses nuits blanches, sa vie a duré presque cent ans. J'aimais tant quand il riait pour des raisons que lui seul comprenait.

Pierre Arditi

Pierre Arditi est lui sur scène, dans la vie il joue un rôle. Acteur au talent latex, tout personnage lui seyant comme un gant, généreux et coupable d'être au sommet sans les autres, il offre des repas palace sans que jamais son âme en soit ternie. Son rire infini est entré dans *Le Livre Guinness des records*, la plus grande partie de son cœur est à sa mère, le reste à la femme qu'il aime. Il répète toujours la même plaisanterie, pendant ce temps il n'a pas peur de mourir.

S'écouter

Dès qu'il se taisait, les oreilles de Daniel Toscan du Plantier se bouchaient. Il n'aimait écouter que lui. Il avait raison, il était le plus drôle, le plus intelligent et souvent le plus émouvant.

Reinhardt Wagner

Reinhardt Wagner a les doigts potelés des grands gourmands, mais peu lui importe, ils sont si légers quand ils dansent sur son clavier pour jouer la musique qu'il compose.

Fellini

Nous avons treize ans à peine quand Gérard Garouste et moi passons des vacances à Boulouris, non loin de Saint-Raphaël, où ma mère possède une petite mesure au bord de l'eau. *Pouic Pouic*, dont Louis de Funès est la vedette, est programmé au cinéma du coin. On se

précipite à la séance de vingt et une heures, c'est la seule. Horreur, la salle est pleine, plus un strapontin. On ne va quand même pas retourner à la maison ! On fonce dans la deuxième salle. Foutu pour foutu, au moins on aura vu un film. On se glisse dans l'obscurité, les rangées sont vides. La projection vient de débiter. Sur l'écran apparaît le titre : *Huit et demi*.

Deux heures après, nous sortons de la salle, demandant à la caissière si elle connaît l'adresse de De Funès. Nous voulions tout de suite lui écrire pour le remercier d'avoir réussi à remplir jusqu'à la gueule la salle où était projeté *Pouic Pouic*, nous en interdisant ainsi l'entrée. Grâce à lui nous n'avons plus peur de rien, ni des gendarmes, ni des voleurs, ni du monde, nous savons que Fellini existe. Nous rentrons. La musique de Nino Rota nous fait sauter d'un trottoir à l'autre, nous suivons la fanfare. La nuit semble le jour.

Dedans, dehors, partout

Bonbon rose, jaune, rouge, bonbon salé, bonbon au poivre, enfant charmant et normand, capricieux, rieur, zigzaguant d'un désir à une colère, Dominique Besnehard se regarde, regarde les autres, il préfère les autres, il aime les talents futiles et les génies profonds, il est au centre et dans la marge, il ne découvre pas les acteurs, il sait simplement avant les autres ceux qui le sont. Son esprit lui vient du cœur. Il le mit au service d'une femme qu'il aimait pour l'aider à conquérir l'Élysée, elle fut battue, le rejeta. Il en sortit vainqueur, la générosité ne connaît pas la défaite. Amoureux d'Angoulême dont il dirige le festival qu'il a créé et de Brides-les-Bains au point de reprendre vite les kilos que la ville lui a fait perdre pour la retrouver chaque année. Il colore le monde du spectacle d'idées pétillantes et tendres qu'il exprime le plus souvent sans terminer ses phrases.

À connaître

Tendre épervier qui n'a goûté de meilleure proie que lui-même, Pierre Notte va vite. Il entre en lui, sort, revient, ressort, se mange au passage. Son théâtre fait de rimes et de rythmes nous tache de répliques polissonnes et des bruits tristes de l'enfance. Il a le don du sourire et de l'amitié. Si son bureau est rangé, lui ne l'est pas. Pierre m'aide souvent à ne pas me noyer dans les marécages malodorants des haines jalouses ou des doxas revanchardes. C'est un homme plein de caramel, de baisers et de bonne mauvaise éducation, dont la férocité augmente la gentillesse. J'avais envie qu'on le connaisse mieux.

Maître d'hôtel

Sébastien Thiéry, auteur de théâtre politique, avait coutume à ses

débuts de réveiller les metteurs en scène, producteurs, qu'il ne parvenait pas à rencontrer en leur apportant à sept heures du matin un petit déjeuner sur un plateau d'argent, lui-même étant vêtu en maître d'hôtel de palace. « Cela vous obligera à me recevoir enfin pour me rendre cette vaisselle en argent que vous n'aurez pas, j'en suis certain, la malhonnêteté de garder pour vous », disait-il à sa malheureuse victime qu'il venait de sortir de son sommeil le plus profond, espérant obtenir un rôle...

Je fus une de ses victimes. Désarmé par son culot, je montai sa première pièce, *Sans ascenseur*, puis plus tard *L'Origine du monde* où il apparut nu pour la première fois sur scène. Après avoir confié l'interprétation de ses farces absurdes à des acteurs célèbres remplissant les salles, fortune faite, Sébastien Thiéry ne s'habille plus en maître d'hôtel, il se déshabille le plus souvent possible. C'est ainsi qu'il s'adressa tout nu à la ministre de la Culture, Fleur Pellerin, lors de la cérémonie des Molières 2015. Humble provocation, dans son plus simple appareil. Il m'envoie souvent de brefs SMS pour me demander si je suis heureux. C'est un ami fidèle et tendre comme seuls le sont les vrais diables.

Arrabal, mai 1969

Passage obligé pour tout jeune metteur en scène de la fin des années 1960, monter une pièce du génie transcendantal espagnol Fernando Arrabal. à minuit, cape de satin noir, habit, haut-de-forme, magicien mi-banquier, il pouvait courir des heures autour du Panthéon avec le comédien Roland Blanche lançant des paroles automatiques à la Lune. Un soir que nous dînions chez lui avec Topor, je lui proposai de monter une de ses pièces intitulée *Le Lai de Barrabas*. Il accepta aussitôt. Arrabal ne refusait jamais qu'on l'admire. Il était d'autant plus heureux que cette pièce avait déjà été jouée sous un autre titre, *Le Couronnement*, ce que bien sûr il ne me dit pas, se contentant d'exprimer sa joie de découvrir enfin ce texte sur scène... Je n'avais pas compris grand-chose à ce poème mystico-sadomasochiste, mais j'étais certain qu'il en sortirait certaines scènes qui me donneraient la carte certifiée « avant-garde ». Le brave Maurice Jacquemont qui dirigeait le studio des Champs-Élysées chez qui, quelques années plus tôt, nous avions joué *L'Oratorio macabre du radeau de la Méduse* avec Savary, s'était laissé tenter par cette aventure destinée à réveiller son petit théâtre s'assoupissant de plus en plus dans une programmation blette. Je rassemblai une distribution de jeunes comédiens inconscients qui acceptaient de proférer des paroles incantatoires et abstraites couverts d'hémoglobine, d'accoucher sur scène attachés à une croix et d'interpréter d'autres situations improbables dans une scénographie qui l'était tout autant. Les répétitions avançaient dans une sorte de chaos dans lequel j'essayais de trouver le plaisir du désordre et le bonheur de perdre le sens de la perspective. La première approchait lorsque soudain, Arrabal, craignant sans doute que la présentation de sa pièce dans un petit théâtre de la très chic avenue Montaigne n'écorne son image d'icône de l'insolite, me fit dire qu'il voulait me parler d'urgence. Place de la Contrescarpe un matin tôt devant un café, Fernando m'annonce qu'il veut absolument que les ouvreuses soient remplacées par des catcheurs en tutus roses et que les programmes soient imprimés dans une langue inventée. Je lui dis que je trouvais bien évidemment l'idée intéressante mais n'étais pas certain que le directeur du théâtre, déjà

sous tranquilisants après avoir assisté à deux répétitions, la partagerait avec enthousiasme. Je lui promis néanmoins d'en parler à Jacquemont qui me demanda si on voulait sa mort. Lorsque j'annonçai à Arrabal le refus inébranlable du directeur, il me regarda sans prononcer un mot puis, après quelques minutes de ce silence qui précède la mise à mort du taureau, il me dit : « Jean-Michel, tu as le talent mais tu n'as pas le yénie ! » et il quitta la table...

Les représentations durèrent ce que dure la curiosité d'un public pour un insolite qui s'affadit plus vite que prévu. Dans la confusion symbolique des images scéniques, certains soirs Gérard Garouste qui avait créé décor et costumes traversait lentement la scène entièrement nu, une grande plume d'autruche coincée entre les fesses... C'était finalement ce qui nous amusait le plus nous et le public qui soudain retrouvait l'envie de rire. L'humour avait fini par reprendre le dessus, sauvant ce qui aurait pu n'être qu'un cafouillage à la mode, en le transformant en une satire de l'avant-garde postmoderne. Arrabal est aussi un grand rigolard.

Encore et encore

Françoise Sagan quitta la table une dizaine de fois, m'entraînant dans un petit salon contigu où trônait une télévision posée sur un magnétoscope. Elle y introduisait une cassette, plantait son index sur la touche lecture et, le cœur battant, s'asseyait à moitié sur un fauteuil face à l'écran. L'image hoquetait puis se stabilisait, laissant apparaître un champ de course. Douze pur-sang piaffaient sous les ordres. Françoise Sagan m'attrapait alors la main et la serrait en fermant les yeux. Elle ne pouvait pas regarder le départ, la peur qu'il soit catastrophique la paralysait. Cloche, hop ! C'est parti. Le commentaire du journaliste démarre aussi vite que les chevaux, ses mots s'accrochent au rythme effréné de la course. Elle ne quitte pas des yeux un petit anglo-arabe alezan, panse fumante, cou tendu. Le jockey couché sur son encolure tente de ne pas se faire distancer par les autres. C'est son cheval, elle l'a acheté il y a quelques mois. Elle n'en a qu'un, c'est celui-là, le plus petit de tous, celui qui se bat et commence peu à peu à dépasser les autres. Elle pâlit, le souffle court elle se redresse lentement, murmure des mots incompréhensibles, elle joint ses mains. Le petit cheval accélère. Sagan pousse un cri qu'elle étouffe en plaquant une main sur sa bouche. Au passage des tribunes on distingue la casaque bleu pâle qui se faufile au milieu du peloton. Avant d'aborder le dernier virage, le cheval échappe à ceux qui le collent à la corde, fait un écart, se place à l'extérieur, l'herbe jaillit sous ses sabots, Sagan hurle, saute sur place, lance une bordée d'encouragements au jockey. Son cheval remonte un par un ceux de tête, elle ne respire plus. Elle n'y croit pas. Son pur-sang lutte avec celui qui mène la course. Encore une trentaine de mètres avant le poteau d'arrivée, ils sont nez à nez, mais soudain il passe, elle ne rêve pas, il double son adversaire, c'est fait, il est devant, il remporte la course ! Sagan en larmes se jette dans mes bras. « On a gagné ! Tu te rends compte, c'est sa première course et il la gagne ! » Folle de joie elle court vers la pièce que nous avons quittée. « Il les a tous dépassés ! Il est premier avec au moins une longueur d'avance ! » Tout le monde applaudit gentiment.

C'est la cinquième fois depuis le début de la partie de poker que

Françoise les quitte pour revoir la course et revient leur annoncer la victoire de son cheval. Elle s'assied, on distribue les cartes. Peggy Roche qui l'adore l'embrasse. C'est elle qui nous a conviés pour qu'on apprenne le poker à Sagan qui rêve d'y jouer depuis toujours. Elle ouvre son jeu. « Tu as un brelan, lui souffle Peggy à l'oreille, c'est pas mal, mets deux cents et s'ils suivent tu demandes deux cartes. » Françoise pousse vingt jetons devant elle. Agathe Godard, qui m'a présenté Sagan, lui distribue deux cartes. Elle ne les prend pas. Elle est ailleurs. Elle est sur le champ de course, son cheval entre sous les ordres pour la première fois. Elle veut voir ça ! On ne sait jamais, s'il gagnait. Elle quitte la table et me fait signe de la suivre dans le petit salon d'à côté. Elle rembobine la cassette et, tremblante, pousse le bouton lecture. Encore et encore.

Miettes

Solidarnosc, 22 décembre 1981

Il pleut. Une foule se presse devant l'Opéra. Soirée de soutien au peuple polonais organisée par Jack Lang. À l'entrée, Monique Lang, épouse du tout nouveau ministre, accueille chaque invité comme si elle était chez elle, avec un côté « Entrez chers amis, mon mari va se mettre au piano ». Les orateurs se succèdent sur scène. Eugène Ionesco, Michel Piccoli, Marguerite Yourcenar, Joan Baez, etc. Une collecte est organisée pour envoyer aux Polonais des vêtements, de la nourriture, des livres, des médicaments... À côté de moi au fond de la salle, Roland Topor hausse les épaules. « La seule chose dont ont vraiment besoin les Polonais, ce sont des voyelles ! »

Imbécillité

Le lieu commun, le dogme et une touche d'imbécillité sont bienvenus au Front national.

Nature

L'homme n'est pas naturel, il est culturel, ce qui nous évite d'être asperges mais ne nous empêche pas d'aimer le football.

Terrorisme

Fondamentalisme théâtral, Shakespeare-Akbar !

Phrases courtes qui m'en disent long

« Je vous demande maintenant si elle est bien juste la loi qui ordonne à celui qui n'a rien de respecter celui qui a tout. »

Marquis de Sade

« L'art nous protège de la vérité qui tue. »

Nietzsche

« On aura beau tout savoir, tout manigancer, tout organiser, tout manipuler, penser à tout, le sexe nous déborde. »

Philip Roth

« Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien. »

Fernando Pessoa

« Personne n'ignore l'origine crapuleuse du chant grégorien. »

André Frédérique

« Ce que j'ai appris, je l'ai oublié, ce que je sais, je l'ai inventé. »

Chamfort

« Être seul, c'est-à-dire en mauvaise compagnie. »

Ambrose Bierce

« Quelle horreur que le point-virgule ! »

Samuel Beckett

« Aimer vos ennemis, ça les rendra fous. »

Lenny Bruce

« La célébrité m'a apporté un gros avantage, les femmes qui me disent non sont plus belles qu'autrefois. »

Woody Allen

« Il adorait nuit et jour celle qui l'appelait Poupick. »

« Vivre pour la raconter. »

Gabriel García Márquez

« Supposez que vous n'êtes pas et trouvez-vous un remplaçant. »

Jean Tardieu

« Je choisirai le paradis pour le climat et l'enfer pour la compagnie. »

Mark Twain

« Ce que j'aime le plus chez les autres, c'est moi ! »

Francis Picabia

« Mon Dieu, mon Dieu, pourvu que tout ne se tienne pas ! »

Roland Dubillard

« Je reviens juste de Boston, c'est la seule chose à faire si vous allez là-bas. »

Fred Allen

« Dès qu'on parle, on devient un autre. »

Roland Topor

« On me croit ici et calme, je suis aussi ailleurs en des régions bouleversantes inconnues de tous. »

Robert Desnos

« Les prévisions sont des souvenirs masqués. »

Louis Scutenaire

« Il y a théâtre quand on entend plus que le théâtre. »

Ariane Mnouchkine

« Je suis en train de mettre au point l'interruption volontaire de vieillesse. »

Jean-Louis Fournier

Pyla

Rien n'a bougé. La dune du Pyla, les parcs à huîtres du banc d'Arguin, les pinasses, l'île aux Oiseaux, le club Mickey sur la plage du Moulleau, la pâtisserie Foulon à Arcachon, les rouleaux de l'océan, le mini-golf et le ball-trap des Abatilles, l'odeur âcre de la cellulose du pin quand le vent tourne, les pantalons en laine rouge des ostréiculteurs, la course des crabes à marée basse et les jetées couvertes de moules d'où partent les vedettes qui traversent le bassin. Tout est là, sauf eux.

Comment aurais-je pu croire enfant, lorsque je jouais sur la plage devant la villa Les Flots bleus que mon père louait chaque été au Pyla que, cinquante ans plus tard, je reviendrais au même endroit et que ni mon père, ni ma belle-mère, ni mes oncles Bernard, Jean-Baptiste et Jean-Claude ne seraient de ce monde. Eux qui gigotaient dans l'eau avec mon frère et moi, nageaient, couraient dès le matin le long des dunes, le corps rosi, lançaient des ballons en riant, pêchaient coustus, grisets et bars de ligne dans la passe sud, nous emmenaient manger des cannelés et des araignées de mer au Cap-Ferret, nous portaient sur leurs épaules et nous séchaient en sortant de l'eau dans des serviettes-éponges de toutes les couleurs. Comment aurais-je pu croire qu'un jour, revenu ici, eux qui marchaient dans les embruns et s'assoupissaient à l'ombre de grands pins seraient en train de pourrir sous terre. Si le monde était équitable, le bassin d'Arcachon aurait dû disparaître avec eux pour que je n'y revienne jamais sans qu'ils soient là. Mais non, rien n'avait bougé, tout continuait à être sans eux. Quelle imposture la nature.

Écrire, vraiment ?

Je ne suis pas écrivain. Je suis auteur, ce n'est pas autant, mais c'est plus rapide. Je suis auteur pour acteurs. J'écris pour la voix, avec la voix, j'écris de la parole, cet endroit où se mélangent la viande et la pensée, le mouvement et les idées, quelque chose qui vient tout de suite... je n'ai aucun don pour la description des paysages ou les accompagnements psychologiques : « pensa-t-il ? », « elle comprit soudain ! », « tandis que le jour s'en allait », etc. Comme les plans, les constructions, les modes d'emploi, je n'y arrive pas. Je me demande d'ailleurs qui écrit les modes d'emploi. C'est un exercice stylistique extrêmement subtil et complexe. Ça doit être clair, ça doit vous intéresser, vous apprendre, vous tranquilliser, vous permettre de faire démarrer correctement un four à micro-ondes ou une chaîne hi-fi. On sous-estime les auteurs de modes d'emploi. Ils font une œuvre, une vraie, qui nous aide à vivre peut-être plus que celle de Platon. Je trouverais juste qu'il y ait un auteur de modes d'emploi à l'Académie française.

Si j'écris, c'est au réveil. J'essaye de récupérer ce que j'ai attrapé en dormant. Quand ça remue encore. Ce sont rarement des rêves. Mes rêves sont médiocres. À la différence de Topor, je n'ai aucun talent pour les rêves. Je récupère le plus souvent des phrases, des petits dialogues curieux, insolites, qui m'épatent comme ceux qui les disent et qui m'entraînent dans une histoire qu'ils racontent.

Je n'ai jamais décidé en amont de personnages, je suis incapable de les décréter, de les charger de porter je ne sais quelle idée ou message moral. Ils sont toujours venus à moi, s'efforçant de m'intéresser, de me surprendre, de me désennuyer, zigzagant, en sursaut, un peu comme on fait pour tenir en éveil les jeunes enfants en inventant de nouveaux jeux sans arrêt. Et puis parfois au bout d'une dizaine de répliques, silence, plus rien. Ils n'ont plus rien à dire, alors je prends le relais, c'est moi qui parle, plus eux, et très vite le sens m'apparaît, je prends conscience, je retourne sur terre et ça s'arrête... Dès que le réel apparaît, j'arrête.

Mes personnages me rendent visite, parce que nous sommes proches mais pas forcément de la même famille. C'est un peu comme la météo.

Un nuage se gonfle, se remplit, se condense sans très bien savoir pourquoi et puis soudain il pleut. Chaque goutte de pluie vient du nuage mais aucune ne lui appartient. Je m'efforce de ne pas être le marionnettiste de mes personnages. J'essaye de m'oublier pour laisser passer des idées ou des mots beaucoup plus forts ou drôles que les miens, que ceux que j'aurais construits, fabriqués consciemment.

Ce que j'ai écrit de mieux — si toutefois j'ai écrit quelque chose de mieux —, j'y suis parvenu sans m'en apercevoir, en arrivant à être un autre que moi. Ce sont ceux qui rêvent le monde qui le disent, pas ceux qui le décrivent. L'astrophysicien Jean Audouze m'a confié un jour que la seule personne qui avait réussi à dire le trou noir était Gérard de Nerval dans *Aurélia*.

Les personnages ne m'appartiennent pas, la pièce non plus, elle est aux spectateurs. C'est une chose que j'aime beaucoup au théâtre, on dresse la table mais souvent le spectateur apporte son dîner. Je ne sais plus qui disait : « L'auteur écrit une pièce, l'acteur en joue une autre et le spectateur en voit une troisième. » Je me souviens au début des années 1970, un soir en sortant du théâtre où se jouait *Les Fraises musclées*, pièce composée d'une série de sketches déconnants que nous jouions dans le minuscule Théâtre du Kaléidoscope rue Frédéric-Sauton, aujourd'hui disparu — il y a une banque à la place... —, toujours est-il qu'à la fin d'une représentation, un gros monsieur, célèbre philosophe marxiste (dont hélas j'ai oublié le nom) s'est approché de moi visiblement ému, a pris mes mains entre les siennes et m'a remercié d'avoir écrit le pamphlet le plus violent qu'il ait jamais vu contre la guerre au Vietnam. Je le regardai stupéfait, sans voix... Il me serra contre lui les larmes aux yeux en murmurant à mon oreille : « Merci pour ce que vous faites, il faut qu'on s'y mette tous... » Sans doute dans le seul espoir qu'il relâchât la pression de son étreinte, je me suis entendu bégayer : « C'est bien normal, c'est une guerre tellement ignoble. » Pendant des mois j'ai cherché en quoi *Les Fraises musclées* était un brûlot contre la guerre au Vietnam. À part Roland Blanche qui jouait un garçon de café frustré d'avoir été réformé au service militaire et qui servait des Coca-Cola aux clients en les dégoupillant comme des grenades, je n'ai rien trouvé. Cela dit je suis assez fier d'avoir participé sans le savoir à l'arrêt du massacre de la population indochinoise.

Miettes

Moins une

Mardi matin, je grimpe les quatre étages de la rue Boulainvilliers. Je sonne chez Topor. Il m'a promis une affiche que j'attends depuis trois mois. Il faut que je l'apporte avant quatorze heures à l'imprimeur sinon c'est foutu, trop tard. Roland ouvre la porte en même temps qu'un œil. Il est pieds nus, enveloppé dans un vieux peignoir éponge blanc. « Je ne l'ai pas faite », murmure-t-il, puis éclate aussitôt de son rire antipanique. Devant mon visage qui tombe en lambeaux, il plonge sa main dans une commode, en sort des bombes de peinture acrylique et arrose en gesticulant un grand morceau de papier blanc qui traîne sur le sol puis va se recoucher. *La Nuit des alligators* est une des plus belles affiches de théâtre que je connaisse.

Voyance

Sinon de la voyance, plutôt de la divination, la seule fois où j'en ai été saisi c'est avec William Leymergie, dont l'insubmersible émission *Télématin* sur France 2 me réveille depuis la nuit des temps ; c'était sur une plage de Tunisie en 2009. En plein sarkozysme triomphant nous avions prédit lui et moi que le prochain président de la République serait François Hollande. Je l'ai immédiatement prévenu pas SMS pour qu'il se prépare à entrer à l'Élysée en 2012. Quand on pense qu'il ne nous a plus jamais consultés sur son avenir !

Réalité

La réalité est supportable si on en doute.

Philosophes

Les philosophes hélas ne parviennent pas à penser sans raisonner.

Origine

On descend tous des poissons. Le singe, c'est bien après. Ma famille est-elle d'eau douce ou d'eau salée ? Je n'en sais rien. Quand je regarde certains de mes oncles, je pencherais vers la limande, en même temps, beaucoup de mes cousins frétille, ils sont vifs, bondissants, remonteurs de courant, caractères qui les rapprocheraient plutôt des salmonidés. Il y a certainement du poisson volant chez ma tante Néma, amie des poètes... Je me demande parfois si tous les miens sont parvenus à sortir de l'eau ? Je l'espère, pourtant j'ai toujours un petit frisson quand je regarde un maître d'hôtel préparer une daurade dans un restaurant.

Ma grand-mère paternelle est morte en hurlant sa douleur d'avoir sacrifié à sa famille sa vocation de chanteuse d'opéra. Son hurlement nous a rassurés : elle n'avait rien à regretter.

Il y eut aussi quelques individus cocasses et plutôt rigolos qui ont apporté un peu d'extravagance à la composition sanguine de ma famille. Par exemple mon grand-père maternel, Fernando Bernardet, argentin et joueur invétéré qui passa sa courte existence le ventre collé à des tables de jeux. Ma grand-mère, une femme pleine d'esprit, qui passait du rire aux larmes avec une rapidité exceptionnelle, devint modiste par obligation et confectionna un nombre incalculable de chapeaux pour payer ses dettes. Un soir à Monaco, Fernando perdit tout. La direction du casino, comme il était d'usage, lui offrit un billet de train pour son retour à Paris. À l'aube, il monta dans un wagon, en descendit à Nice, se fit rembourser et courut au casino de la Croisette jouer son trajet inutilisé. Il mourut à quarante-sept ans sur le bateau qui le ramenait d'Argentine.

Imposant, *pater familias* despotique, homme d'affaires, de toutes les affaires bonnes à prendre, Jean-Martial Ribes, mon grand-père paternel, était une sorte d'aventurier. Après avoir vendu des camions à l'armée pendant la Première Guerre mondiale, il devint, à la suite de Rolland-Pilain, éphémère constructeur de voitures. Il n'en sortit que la petite cylindrée « Pierre-Bernard », du nom de ses deux premiers fils, qui tomba en panne aussi vite que l'usine. Il se tourna vers la production de cinéma, probablement pour les beaux yeux de sa

maîtresse, l'actrice Dita Parlo. À chaque fois qu'un des films de la belle comédienne repassait, un sentiment de fierté envahissait la famille et l'admiration pour mon grand-père redoublait. Avant la guerre, comment, je l'ignore, il fonda une très sérieuse et honorable société comptable et fiduciaire, qu'il nomma « Compagnie générale de garantie », entreprise qui finit par gérer les comptes d'un nombre incalculable de pharmacies. La légende veut — et j'espère du fond du cœur qu'elle est vraie — que certains mois d'hiver, mon grand-père, soucieux de vérifier, voire de fortifier la virilité de ses quatre fils, les emmenait avec lui au bordel. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans faute d'avoir trop fumé, destin de saumon.

Philippe Khorsand

Philippe, mon cher Philippe. Que puis-je te dire aujourd'hui que tu ne saches déjà, quelle parole puis-je prononcer que nous n'ayons pas partagée, quelle émotion, quel sentiment n'avons-nous pas échangés pendant ces quarante ans d'amitié fusionnelle, que nous avons traversés, complices de toutes folies et douleurs ? Mon chagrin est immense d'imaginer une pièce, un film, ou simplement demain sans toi, tu le sais.

Tu avais seize ans, moi dix-sept, je débarquais au cours Simon et c'est là que je t'ai vu pour la première fois, grand beau jeune homme brun. Tu étais sur scène en train d'interpréter le rôle de Titus devant une vingtaine d'élèves qui découvraient en t'écoutant, ahuris, que Racine était un auteur comique. Non que tu caricaturais l'amour de Bérénice, pas plus que tu ne massacrais les alexandrins par une diction drolatique mais je ne sais par quel génie, sans rien ôter de la passion de l'empereur, tu parvenais à nous montrer que sous la tragédie palpitait un léger souffle d'humour, c'est-à-dire de vie, qui permettait d'échapper aux destins les plus sombres.

Cette façon sensible, cocasse, légèrement détachée de ne pas regarder la réalité comme une certitude t'a toujours permis d'échapper à la dictature du sérieux en faisant rire tes amis d'abord et très vite ensuite le public, sans que personne n'ait jamais eu honte de rire.

Alors donc, nous voilà adolescents fous de théâtre ou fous tout court, fondant la Compagnie du Pallium avec Gérard Garouste. Toi, sans jamais prétendre à rien, sans réclamer quelque faveur, cavalcadant d'un spectacle à l'autre, tu attrapes chacun de tes rôles, créant aussitôt des personnages insolites et irrésistibles.

Ainsi commençait à bas bruit ta carrière de comédien qui, avec discrétion, à l'écart des magazines, des fêtes et des modes d'un jour, des plastronnages et des paillettes, avec la dignité de quelqu'un qui se montre mais qui n'aime pas qu'on le regarde, allait se poursuivre sans interruption pendant quarante ans. Grand voyage d'acteur qui te mena de Molière à Jean-Luc Godard, de Beaumarchais à Jean Poiret, de Rostand à Lelouch, Murat, Heynemann, Weber, Offenbach, Lauzier.

Et puis il y eut notre aventure à nous Philippe, tu aimais la mettre à

part sans doute parce qu'elle t'appartenait pleinement tant tu savais combien nous avions besoin l'un de l'autre pour placer nos récréations au cœur de ce métier parfois si difficile.

Tu me fis la joie d'apporter ton talent à presque toutes mes pièces et mes films qui te doivent beaucoup. Jusqu'à ta présence joyeusement iconoclaste chaque dimanche soir dans *Merci Bernard*, émission qui mit le foutoir pendant trois ans sur FR3 et qui enfanta bientôt une série intitulée *Palace*, chronique d'un hôtel déjanté dont toi seul pouvais orchestrer la loufoquerie en interprétant son directeur.

Théâtre minuscule, grande scène du Théâtre de la Ville, charmant Théâtre La Bruyère, par chemins de traverse ou vastes routes nous avons parcouru ensemble tous les plateaux, studios et décors jusqu'à ceux de l'opéra-bouffe où tu triomphas en créant l'inoubliable « président du Conseil des dix » dans *Le Pont des soupirs* d'Offenbach. Je savais que si tu étais là je pouvais prendre tous les risques ; la grande drôlerie, celle qui nous permet de ne jamais tomber, serait là. Alors quoi d'étonnant, lorsque Jean Le Poulain me proposa de monter *La Cagnotte* de Labiche à la Comédie-Française dont il était l'Administrateur, que je m'entende lui répondre : « J'accepte si Philippe Khorsand fait partie de la distribution. » Ainsi devins-tu pendant un an pensionnaire de la Maison de Molière. Antoine Vitez qui avait succédé à Jean Le Poulain venait souvent jeter un œil pendant les répétitions et je l'entends encore me souffler à l'oreille : « Quel étonnant comédien ce Khorsand ! » Étonnant oui, jusqu'à donner aux films publicitaires que tu interprétais la grâce de la comédie.

Tu fus aussi un fragile habitant de la vie dont tu te protégeais des intempéries en te réfugiant dans des ivresses apaisantes ; elles blanchirent tant de tes nuits en compagnie de ceux que nous aimions, sans doute parce que comme toi, ils n'avaient pas les dimensions exactes du raisonnable, de l'ennuyeux raisonnable. Je veux parler de Roland Blanche, de Roland Topor, de Jacques Villeret avec qui sans doute tu es en train de rigoler encore une fois.

Nous étions ensemble quand tu interprétras ton premier rôle, nous étions ensemble quand tu interprétras ton dernier rôle... jusqu'à ce projet dont tu me parlais, que tu voulais réaliser, cette pièce méconnue d'Albert Cohen que tu me demandais de monter avec toi. L'histoire d'un rabbin à Jérusalem qui se réjouissait de retrouver son fils parti en Amérique depuis dix ans. Le fils revient par bateau, mais meurt pendant la traversée, et l'on charge un jeune marin d'aller annoncer la nouvelle à son père. Le jeune marin se rend chez le rabbin et reste chez lui tout l'après-midi sans jamais parvenir à lui dire que son fils est mort.

Moi non plus Philippe, comme tes nombreux amis, je n'arrive pas à

me dire que tu n'es plus là.

Miettes

Truites

Elles n'étaient faites ni de sucre, ni d'œuf et de farine, pourtant je ressens encore aujourd'hui le ventre soyeux des truites que je caressais pour les saisir entre les rochers de la rivière Adour quand j'avais huit ans. Ce sont mes madeleines à moi.

Maisons de famille

Les maisons de famille où, enfant, on passe ses vacances, sont des buvards. Des années plus tard, lorsqu'on y retourne, l'encre a séché mais les dessins de nos rires, le visage de nos grands-parents, les plongeurs dans la rivière, les courses à bicyclette, les petits cochons noirs, le gros édredon, sont intacts. Nostalgie de retrouver les traces de sa jeunesse qui ignorait tout du temps si court qui était le sien.

La faute à qui ?

Longtemps je n'ai pas eu de souvenirs d'enfance. Ma jeunesse m'apparaît depuis peu. Sans doute est-elle guérie. Les plaies sont cicatrisées. Elles ne font plus mal. Est-ce si grave d'avoir oublié les douleurs du tout début ? Je ne suis pas certain qu'elles soient si importantes que ça, les premières années de la vie, tellement plus déterminantes que les autres. Beaucoup de chocs, de rencontres, de joies, de blessures, de peurs qui ont modifié mon existence et l'ont sans doute construite, me sont tombés dessus après mes vingt ans. Je ne parviens pas à imaginer que la façon dont je refusais de faire caca ou mon envie goulue de m'emparer du téton de ma mère ont été plus déterminantes que ma découverte de Buñuel, Topor, Saul Steinberg, Alain Resnais ou les Marx Brothers.

Non-alignés

Topor et moi revendiquions notre statut de non-alignés. Ni sur l'avant-garde, ni sur l'arrière, ni sur le côté, ni dans la marge, bref

nulle part où il y avait des lignes.

Pigeon

Mon père, dont le père était chasseur, l'est devenu à son tour naturellement. Il se révéla très vite un « grand fusil », selon l'expression réservée à ceux qui avaient le don de ne jamais manquer une cible et surtout de tuer proprement l'animal visé sans jamais le blesser. Hors des périodes d'ouverture de la chasse, plus par passion du tir que pour ne pas perdre la main, mon père et mon grand-père participaient régulièrement à des compétitions de tir aux pigeons. Il ne s'agissait pas de ball-trap, mais de pigeons vivants qui s'envolaient au hasard d'une des cinq boîtes placées à trente mètres du tireur et qu'il fallait abattre avant qu'ils ne dépassent une certaine limite. Sport (si l'on peut dire) interdit aujourd'hui où, sans être totalement protégé, l'animal est de plus en plus considéré comme un être vivant. Au milieu des années 1950, mon père devint, à trente-cinq ans, champion du monde de tir aux pigeons à Saint-Sébastien, en Espagne.

Bien des années plus tard, en juillet, mois où il nous emmenait en vacances au Pyla sur le bassin d'Arcachon — août étant réservé à ma mère —, nous nous rendions certains après-midi au tir aux pigeons des Abatilles. Persuadé que bon sang ne saurait mentir, mon père me demanda d'essayer en me mettant dans les mains le fusil de calibre 16 de son épouse Jany. Je devais avoir tout juste quinze ans. Après m'avoir rapidement appris la façon d'épauler, il m'accompagna sur le pas de tir. Il fallait crier « Pull ! » pour qu'une des boîtes libère le pigeon qui s'envolait aussitôt. Je criai donc « Pull ! » et, confirmant l'intuition de mon père, aucune des bestioles qui s'envola devant moi ne survécut. Ravi et fier de son fils, ce qui ne serait pas toujours le cas quelques années plus tard, mon père m'inscrivit aussitôt à une compétition qui se déroulait la semaine suivante. À la surprise générale, je l'emportai, réussissant cent pour cent de mes tirs. On me remit une coupe, une immense bouteille de Cointreau et ma photo passa dans toutes les feuilles de chou du coin. Cette victoire prouvait définitivement que j'étais le digne descendant de la lignée de chasseurs de la famille et que j'allais sans aucun doute prendre la relève de mes pères en honorant leur réputation de grands fusils. Pendant quelques années, les week-ends où il avait ma garde,

j'accompagnais mon père à la chasse dans les Yvelines. Le gibier y était abondant. Ce n'est pas tant la chasse qui me plaisait, c'était d'être avec mon père. Nous étions ensemble, habillés pareils, marchions côte à côte, vite ou lentement selon l'approche ou l'arrêt d'un chien, nous retenions notre respiration, nous communiquions par des gestes brefs ou même simplement grâce à un regard complice dans un silence propice à l'écoute du moindre battement d'ailes d'un faisan.

Les chemins des bois qui entouraient cette maison de Bonneville se nommaient l'allée Royale, l'allée des Sapins. Combien de fois les ai-je parcourus, les dimanches de mon adolescence à côté de mon père dont je sentais que j'étais enfin le fils.

Georges Moustaki, 1984

J'habite rue Maître-Albert, voie étroite qui relie la place Maubert à la Seine. Parfois le dimanche je descends sur les quais face à Notre-Dame pour y jouer au ping-pong avec Georges Moustaki. Il vit en face sur l'île Saint-Louis. Un après-midi de septembre, après m'avoir battu pour la dix millième fois, il me propose un verre chez lui, Cartier-Bresson doit venir le photographeur. « Si ça t'amuse... »

Dix-huit heures. On sonne. Il est à l'heure. Veste en tweed, cheveux gris, Cartier-Bresson s'assied sur un canapé en face de Georges. Voix douce, il boit du thé et dit connaître par cœur toutes les chansons de Moustaki. Il fredonne. Après trente minutes d'une conversation aimable, Henri Cartier-Bresson plonge sa main dans la poche droite de sa veste, en sort rapidement un petit appareil photo, place le viseur sur son œil, fixe Moustaki. Clic. Un cliché, un seul, puis remet l'appareil dans sa poche. Ni Moustaki ni moi n'avons posé la moindre question. Il parle de peinture, envie Georges d'avoir cette belle vue sur la Seine, se lève, le remercie pour le temps qu'il lui a consacré et s'en va. Deux semaines plus tard, lors d'un de nos rendez-vous autour des tables de ping-pong du quai de la Tournelle, Georges m'annonce qu'il a reçu la photo de Cartier-Bresson. « Tu sais, pour la première fois j'ai l'impression que c'est moi. »

Alexie ma fille

A.I.O.

14 mai 1991. Hier, Alexie, trois ans et demi, a écrit sur une feuille de papier ses trois premières lettres. A.I.O. Peut-être sera-t-elle écrivain, ou comédienne, elle joue des personnages très amusants dans sa chambre. Ou les deux. La semaine dernière, à sa mère qui la grondait, elle a répondu : « Tu sais ce que tu es maman ? Tu es la guerre du Golfe. » Oui, elle sera les deux.

Alexie invente le cinéma sans caméra

Alexie a six ans. Garance, la fille de Roland Blanche, en a cinq. Elles ne se quittent pas. Ce sont des sœurs. Nous sommes souvent appelés pour assister aux spectacles qu'elles inventent et jouent déguisées dans leur chambre.

Sollicités une fois de plus un matin comme spectateurs, Alexie nous annonce qu'il ne s'agit plus de théâtre mais de cinéma. Un film sur un caméléon, qu'elle a réalisé sans caméra ni pellicule et dont la vision ne nécessite pas de projecteur. Elle a simplement découpé une photo de caméléon dans un magazine consacré aux animaux. Elle la colle ensuite sur l'écran de la télévision avec du papier adhésif, allume le poste, le programme qui défile soudain sous la photo l'anime, les parties les plus colorées du caméléon remuent au gré des images changeantes qui les éclairent. Alexie place alors le CD du *Roi Lion* dans son lecteur, prend la télécommande et zappe, passant d'une chaîne à l'autre : au rythme de la musique, le caméléon se met à danser, à rire, à parler, et même à rugir parfois comme un fauve ! Du beau cinéma.

Alexie découvre la poésie

Peu importe le sens, seules la musique et l'assonance sont l'âme de la poésie, c'est sans doute ce qu'a dû sentir Alexie lorsqu'un matin à l'âge de quatre ans elle m'appela « Ratatouille de couilles ».

Alexie fait de la politique

Automne 2005. Pour cause de succès, selon l'expression consacrée, nous reprenons la saison suivant sa création ma pièce *Musée haut, musée bas* au Théâtre du Rond-Point. Alexie, dix-huit ans tout juste, élève au cours Florent, remplace une figurante indisponible et dit trois mots à la fin de la pièce. Anne Sinclair et Dominique Strauss-Kahn sont ce soir-là dans la salle. Nous dînons ensemble après la représentation. Je demande à Alexie de venir les saluer quand elle sortira des loges. Ma fille nous rejoint. Nous sommes à table. Intimidée, elle se présente en restant debout. Strauss-Kahn rugit : « Ah mais oui, c'est vous la petite aux jolies gambettes, dites-moi, il faudra un jour qu'on déjeune ensemble. » Pour direct, ça l'était. La présence de sa femme et du père de la jeune fille qu'il dévorait des yeux ne le gênait en rien. Alexie, cramoisie, lui répond : « Soyez déjà président de la République et ensuite on en reparle. » Et elle s'en va en courant. Fort heureusement, François Hollande fut élu.

Alexie découvre la philosophie

Le 12 mai 1993. Elle me dit : « J'en ai marre, mais je ne sais pas de quoi ! Pas toi ? »

Rêver ensemble

J'ai rencontré doucement Jean-Claude Grumberg. Peu à peu. Notre amitié a mijoté longtemps, comme les bons plats. Depuis qu'elle est à point, à la température idéale, nous nous en offrons souvent un festin.

Il venait de triompher avec sa pièce *L'Atelier* quand je l'ai rencontré au début des années 1970. C'était chez mon ami le scénographe Yannis Kokkos, qui avait réalisé le décor de *L'Odyssée pour une tasse de thé*. Grumberg râlait, je ne sais plus pourquoi mais il râlait. J'ignorais qu'il était un spécialiste de la « râle », un professionnel même. Pendant des années nous sommes restés côte à côte au conseil d'administration de la Société des auteurs et lorsque, d'une voix feutrée, à peine audible, il demandait la parole en levant le doigt, tout le monde savait que ladite voix allait rapidement s'enfler pour finir en éclat de rire ou exploser dans une colère qui le propulserait hors de la table. Il proposait des réformes fort judicieuses, s'empressant de préciser aussitôt qu'il n'était pas question qu'il se charge de les réaliser. « Demandez à Ribes, il saura très bien s'en occuper », lançait-il ensuite. C'est avec ce genre de déclarations que je me suis retrouvé à organiser pendant sept ans, avec l'aide de l'indispensable Valérie-Anne Expert, « Texte nu » au Festival d'Avignon, manifestation destinée à révéler des auteurs vivants lus par des acteurs célèbres et néanmoins talentueux.

La talibannerie intégriste qui conspua Jean-Claude à ses débuts pour avoir fait rire avec des sujets sérieux favorisa notre rapprochement. J'étais coupable du même blasphème. Nous étions proches sans le savoir, éloignés dans ce métier qui cloisonne souvent dans des chapelles étanches ceux qui en font partie. Embarqués chacun de notre côté dans nos créations, moi me tournant vers l'image, nous nous sommes moins vus pendant quelque temps, pour nous retrouver en 1983. Je le croise devant chez lui, rue de Seine, lui jure que j'ai vu et aimé toutes ses pièces notamment *Dreyfus* et *En revenant de l'expo*. Il m'assure ne manquer aucun épisode de *Merci Bernard* à la télé, il est fan. Je lui propose aussitôt d'écrire pour notre magazine *fondue et déchaînée*. Il veut bien essayer. Il me rappelle huit jours après. Il n'y arrive pas. « Écris des trucs avec des juifs, je lui dis, dès qu'il n'y a pas

de juifs tu cales, c'est pas un magazine de goys Jean-Claude, quand même, l'humour juif, vous êtes les plus forts !

— T'as raison, mais j'y arrive pas... Ne le répète pas... me répond-il déçu. J'aime tellement Topor ! » On dîne tous les trois ensemble à la maison. Fou rire ininterrompu toute la soirée. Complicité de vie mais pas d'écriture. Grumberg n'y arrive toujours pas. Bloqué. On a essayé d'inventer des scénarios ensemble ; sans succès. Et puis un beau matin, il m'apporte une dizaine de feuillets, le début de quelque chose qu'il ne parvenait pas à finir. Il voulait en faire un petit spectacle pour un café-théâtre. Le décor, juste un lit, avec quelqu'un qui rêvait qu'il était Hamlet à la recherche de son père. Mélange de fiction, de réalité et d'onirisme. Ça m'a tout de suite plu. Je lui ai dit qu'il fallait en faire une pièce et la jouer dans un grand théâtre. Je ne l'ai plus quitté, devenant son compagnon d'écriture. Peu à peu, il acceptait de parler, de se laisser parler, sans maîtrise de lui-même, les idées s'associaient librement. Lui, dont le talent est de réinventer le vrai pour être certain de ne pas l'abandonner tout à fait, lâchait les amarres. Bien sûr, il disait à nouveau la perte de son père déporté par les nazis, chagrin sans fin qui le laissait inconsolable, mais à la différence de *L'Atelier* ou de *Zone libre* qui en portait le témoignage dans un récit réaliste, là, soudain, l'évocation de cette douleur apparaissait dans l'inconscience d'un songe. La pièce s'appellera *Rêver peut-être*. Jean-Claude s'était échappé de lui-même pour se dire.

Le Cado d'Orléans, ma compagnie, et le Théâtre du Rond-Point qu'anime Marcel Maréchal coproduisent la pièce. Pierre Arditi, Michel Aumont, Chantal Neuwirth, Claire Borotra en interprètent les rôles principaux, Juliette Chanaud crée les costumes et nous inventons avec le magnifique Jean-Marc Stehlé, grand rêveur devant l'éternel, une scénographie en déséquilibre permettant de voler d'un château en flammes à la solennité d'un tribunal ou d'une scène d'accouchement à la Seconde Guerre mondiale. Je mets en scène le rêve qui m'habite depuis des mois, prouvant à Jean-Claude que sa pièce méritait un plateau de vingt-deux mètres d'ouverture et non deux projecteurs et un rideau de café-théâtre.

Le succès fut grand. *Rêver peut-être* reçut le prix de la Critique, Stehlé le Molière du décor. J'en fis un film pour Arte. Jean-Claude assista à chaque représentation avec le regard d'un enfant qui se découvrait sur scène.

Nous ne nous sommes plus quittés depuis cette année 1988. Jean-Claude me demanda de monter *Amorphe d'Ottenburg* à la Comédie-Française où Jean-Pierre Miquel venait de l'inscrire au répertoire de la Maison de Molière pour le passage à l'an 2000. Je fus touché qu'il me propose de l'aider à devenir immortel, la Comédie-Française étant l'Académie française des dramaturges. Thierry Hancisse interpréta ce

fou moyenâgeux avec la vigueur des monstres, Patrick Dutertre réalisa une imagerie médiévale haute en couleur qui, sans jamais le montrer, laissait filtrer l'horreur du nazisme.

Notre compagnonnage se poursuit chez le merveilleux Félix Ascot, qui avait acquis le Théâtre Hébertot, où je monte *L'Enfant Do*, comédie sur l'enfance et les enfants que François Berléand, Chantal Neuwirth et Jonathan Zaccai joueront dans le ventre d'un nounours de huit mètres de haut inventé par Stehlé...

L'aventure du Rond-Point débutante m'accapare, je ne peux plus mettre en scène les pièces de Jean-Claude, mais je lui ouvre le théâtre que je dirige et où nous avons pour la première fois rêvé ensemble.

Miettes

Raffarinade

Je suis de garde pour tenir le stand de la Société des auteurs le jour de l'inauguration du Salon du livre. Visite du Premier ministre Jean-Pierre Raffarin guidé par son ministre de l'Intérieur, qui lui présente ses confrères poètes. Une halte devant notre espace. Villepin se tourne vers Raffarin : « Ah, monsieur le Premier ministre, je vous présente Jean-Michel Ribes, auteur et metteur en scène qui dirige le Théâtre du Rond-Point. » Raffarin me tend la main : « Enchanté, j'ai beaucoup entendu parler de votre théâtre, il paraît qu'on y mange très bien. »

À l'envers

15 décembre 2014. À dix-sept heures, inauguration par François Hollande du musée de l'Immigration, anciennement musée des Colonies, porte Dorée à Paris. Aucune des fresques datant des années 1930 vantant les bienfaits de la colonisation sur l'ensemble des murs et des plafonds n'a été recouverte. Ces peintures sont, sans qu'une retouche y soit apportée, devenues soudain un hommage aux apports de l'immigration à la nation... et hop là ! Comme le rappelait Marcel Duchamp, « l'œuvre étant faite par celui qui la regarde ».

Picasso

Tous les chemins mènent à Picasso et les autoroutes à Disneyland.

Au secours

Je cours de plus en plus lentement vers les issues de secours dont les couloirs de fuite se rétrécissent.

Ma marraine

Il est des êtres clairs qui chassent le poids des ombres et les tensions du ciel. Ils sont le début de l'été toute l'année. Ma marraine, Louise Delfortrie, était de ceux-là. Grande femme solide originaire du nord de la France, la chevelure blonde ondulée, des lèvres fortes et un grand nez. Je croyais qu'elle était une fée. Elle attrapait la lumière que les autres ne reçoivent pas et la leur donnait. Elle habitait au 31 rue Raynouard et nous au 23. Elle ôtait tous les chagrins de cœur de ma mère, qui la considérait comme la sienne. Son mari, Jacques, était un grand gros type rigolo. Quand il s'est fait opérer d'un cancer de la gorge, il avait demandé au chirurgien de lui garder un peu de sa graisse s'il en trouvait, pour qu'il fasse des frites avec. Ma marraine racontait souvent cette histoire pour nous faire rire, elle ne voulait pas que l'histoire soit triste quand on parlait de son mari qui mourut quelques mois après sa sortie de l'hôpital. Elle s'installa près de Fontainebleau, dans une maison à côté d'une rivière où son mari aimait pêcher. Ma mère l'invitait souvent en juillet chez elle aux Chabannes, près de Martel, dans le Lot. Un été, Louise était âgée, elle est tombée et s'est cassé la jambe. Une ambulance est arrivée pour la conduire chez elle. Elle a remercié tout le monde pour ces bonnes vacances et a félicité le médecin, grâce à lui, elle n'avait pas souffert. Il faisait beau et doux le jour où on l'a enterrée dans le petit cimetière proche de son village. Personne n'a pleuré pour lui faire plaisir. Ce n'était pas facile, mais on lui devait bien ça.

Belgrade

Automne 1976. Belgrade. La porte avant du Tupolev bascule. Chamane de la mise en scène, le Polonais Jerzy Grotowski sort le premier de l'avion. Barbe effilochée, tunique blanche, il s'avance sur la passerelle suivi d'Eugenio Barba son ami et disciple, accompagné d'une quinzaine d'enfants autistes, déficients mentaux, voire trisomiques. Sans doute impressionné par sa réputation de prince de la spiritualité, j'ai l'impression que le maître polonais arrive sur le tarmac porté par un nuage, tandis que les autres passagers descendent de la passerelle marche après marche.

Philippe Adrien et moi les attendons à l'aéroport pour les conduire à leur hôtel. Nous avons été conviés en tant que jeunes auteurs par Mira Trailovic, directrice et grande prêtresse du Festival international de théâtre de Belgrade, pour participer à des débats et accueillir certains participants de marque.

Mira Trailovic est une magnifique Serbe mesurant deux mètres, à la beauté surdimensionnée, d'autant plus impressionnante que cette considérable statue de viande dont la plus grande partie est constituée par sa poitrine, a le charme et la voix d'une petite fille. En 1967, elle a créé avec l'aide de Jovan Cirilov un festival de théâtre et de danse contemporaine à Belgrade qui est rapidement devenu le passage obligé de tout ce que l'avant-garde internationale compte comme génies, voire icônes, voire gourous.

Tout le monde s'engouffre dans la camionnette. Le regard doux, un sourire immobile posé sur un visage dont le masque grave de sage oriental cache à peine quelque chose d'enfantin, Jerzy Grotowski silencieux, assis à l'avant, regarde défiler la banlieue de Belgrade à travers la vitre embuée de la portière. Après quelques kilomètres il se tourne vers moi et me dit qu'il préfère qu'on l'accompagne directement sur le lieu des répétitions sans passer par l'hôtel.

Tout le monde descend devant l'université de Belgrade dont une partie du hall et un très large couloir ont été réservés pour les répétitions du maître et de son disciple.

Les handicapés mentaux se réunissent au centre de l'espace et le travail commence. À l'extrémité du couloir, me faisant le plus discret

possible, je regarde le maître enseigner son art à ces jeunes gens en difficultés de vie. Je mords de temps en temps dans un sandwich à la saucisse acheté à un vendeur de rue devant l'université. Il est quinze heures, je meurs de faim. Soudain un homme se détache du groupe et longe le couloir jusqu'à me rejoindre. Avec un fort accent polonais il m'explique que Jerzy Grotowski supporte mal qu'on mange de la viande pendant qu'il travaille et qu'il souhaite que je finisse mon sandwich dehors à moins que je ne préfère le jeter dans la poubelle qui se trouve derrière moi. La censure de ma saucisse ordonnée par l'un des esprits les plus concernés par l'humain me laisse sans voix. Optant sans hésiter pour la saucisse, je quitte aussitôt l'université et saute dans un bus savourant d'autant plus ce sandwich, objet d'opprobre d'un grand prêtre de la scène. Je constate que cela n'empêche visiblement personne de jouer son rôle de voyageur assis ou debout dans un transport en commun. Ne pouvoir créer que dans un environnement végétarien me semble le résultat d'une inquiétante addiction à la seule partie chlorophyllienne de l'univers peu susceptible d'embrasser l'art dans son entier. Sans sa vitalité carnassière, sanguinolente, hémoglobinesque, intestinale voire charognarde, l'œuvre risque de s'évanouir dans la poésie pâle du champ de pâquerettes. Ne pas s'y tromper : les tournesols de Van Gogh, les arbres de Corot, les nymphéas de Monet, ne sont que muscles, nerfs et tendons, la forêt de Macbeth est une armée, la rose de Ronsard un cœur qui saigne, quant au Chêne et au Roseau, sans le cerveau tout en bidoche du grand Lafontaine, ils n'existeraient pas.

Le soir de ce même jour est programmé dans le grand théâtre de Belgrade la dernière création de Bob Wilson *Einstein on the beach*. Musique de Philip Glass. Philippe Adrien et moi y assistons. Je lévite au-dessus de mon fauteuil pendant quatre heures. Bonheur absolu. Le théâtre, la danse, la musique, la scénographie envahissent la scène dans un élan jusque-là inconnu inventé par ce géant américain qui voulait être peintre.

Nous sortons du théâtre brinquebalant comme deux astronautes revenant sur terre. Les rues de Belgrade sont noires. Les étincelles des maïs, qui grillent çà et là sur des bidons, sont les seules lumières de la ville. Nous avons faim. Un bénévole du festival nous indique un restaurant encore ouvert. Ils accueillent les artistes et techniciens à l'issue des représentations. La salle est sombre, enfumée, les gens se pressent les uns contre les autres autour de tables en bois. Un murmure grave, où se mêlent un grand nombre de langues étrangères, roule autour du bar. Bière, bortsch, charcuterie couvrent les tables. Je m'approche d'un des serveurs, il m'indique un couloir menant aux toilettes. Je m'y rends à tâtons. Une minuscule ampoule grésille au plafond. Je n'y vois pas grand-chose. Je distingue une porte. Je

l'ouvre. Je tombe nez à nez avec Grotowski et Eugenio Barba attablés face à face en train de manger un steak saignant. Silence. Je les regarde, ils me dévisagent. Je referme la porte doucement. Le gourou et son grand prêtre sont nus ! À poil !

Tout est rigoureusement exact dans cette histoire, la vérité pure, sauf peut-être la toute fin, mais j'ai tellement rêvé qu'elle soit vraie que je n'ai pas pu m'empêcher de l'écrire.

Chance

Je n'ai jamais eu la chance de croiser ce professeur qui soudain vous révèle Villon, Spinoza, Jarry, vous fait aimer l'algèbre et la trigonométrie, vous met à portée de main Saturne et Platon, vous passionne avec Esculape, fait basculer votre existence en parlant de Kandinsky, vous demande de continuer à être différent, vous donne la parole sans la reprendre, ne vous reproche pas d'utiliser l'ovale pour dessiner le cercle et termine son cours en riant pour alléger la nuit qui survient.

Non, je n'ai pas eu la chance de le connaître ni même de l'apercevoir. Je sais qu'il existe pourtant. Beaucoup de mes amis, connus ou inconnus, l'ont rencontré et il a changé leur vie.

Pour moi, du jardin d'enfants à l'université, l'école a toujours été un lieu contre, opposé, obligé, une charrue à tirer, un temps de contrainte, de format, où il fallait se plier, attendre, supporter, accepter, comprendre... Si les récréations permettaient parfois d'apercevoir une issue de secours, ces presque vingt années qui ficellent votre jeunesse dans l'acquisition du savoir ne m'ont jamais apporté ni joie, ni révélation, ni bonheur sinon celui de me lier d'amitié avec des élèves transportés de force comme moi dans cette inconfortable école obligatoire pour tous.

Même Marc de Lacharrière, dont on sait pourtant l'homme d'affaires avisé et le subtil mécène qu'il est devenu, n'a pas réussi à me faire trouver le moindre intérêt aux mathématiques qu'il m'enseignait en cours privé lorsqu'il était étudiant. Il est vrai que peu lui importait si je comprenais ou non le carré de l'hypoténuse, il n'avait d'yeux que pour ma mère dont il était follement amoureux. Je suis fier aujourd'hui d'être le seul échec de sa brillante carrière.

Point donc de professeur pour me donner envie de vivre. Faute de grive, allais-je m'en sortir en mangeant du merle ? Non, par bonheur le plat fut beaucoup plus goûteux que ce piaf obscur. Préparé par ma mère et Jean Cortot, ce fut la peinture, qu'il me fit découvrir, et le théâtre où elle me conduisit dès l'âge de cinq ans, deux mets qui me donnèrent de l'appétit pour le restant de mes jours.

Ami

Topor adorait les quenelles ; les meilleures de Paris étaient celles que cuisinait le chef du restaurant Chez Pierre Traiteur, rue de Richelieu, à quelques pas de la Comédie-Française. Nous y allions souvent dîner quand, invités à une première de la Maison de Molière, nous arrivions en retard et faisons marche arrière pour ne déranger ni les acteurs ni les spectateurs par une entrée intempestive dans la salle.

Un soir que nous partagions l'un des plats préférés de Roland, un inconnu est entré dans le restaurant, nous a aperçus et aussitôt rejoints avec la mine réjouie de celui qui par le plus grand des hasards vient de tomber sur ses meilleurs amis. « Ça alors, si je m'attendais, vous deux en plus ! » Il pose ses deux mains sur notre table et débite une logorrhée sans fin sur l'amitié qu'il nous porte, ne percevant aucun des signes d'exaspération que Roland et moi lui destinons de plus en plus distinctement. Inépuisable, enthousiaste, éreintant. Nous ne savons pas de qui il parle, de quoi non plus. Il clame anecdotes et souvenirs dont nous sommes soi-disant les complices avec ce ton bon camarade qui donne envie de tuer. Soudain épuisé par le déferlement de sympathie qu'il nous prodigue, il se tait et n'insiste pas quand, d'un mouvement de tête nerveux, nous lui refusons pour la dixième fois le verre qu'il veut nous offrir. Il quitte le restaurant après nous avoir lancé un insupportable : « Alors à très vite les amis, ça m'a fait plaisir », suffisamment haut pour que pas une seule des personnes qui dînaient là puisse ignorer nos liens d'affection. Sonnés comme des boxeurs quittant le ring après avoir frôlé le K-O, nous sommes restés muets quelques minutes pour récupérer. Un verre de bourgogne l'aidant à revenir à la surface, Roland me confie : « Tu as vu, quand il est parti, on aurait dit qu'un ami était entré. »

Aux armes ! (17 février 1997)

L'émoi est grand ! Jean-Marie Le Chevallier, maire Front national de Toulon, soutenu par le très chrétien préfet du Var Jean-Charles Marchiani, met fin aux fonctions de Gérard Paquet, directeur du Théâtre national de la danse et de l'image de Châteauvallon pour divers motifs qui pourraient se résumer à un seul, celui de sale gueule. Sale gueule d'un directeur qui s'est élevé contre l'élection d'un maire Front national à Toulon, refusant aussitôt la subvention de la ville, sale gueule d'un responsable culturel qui programme le groupe de rap Nique Ta Mère, sale gueule d'un animateur qui rend un vibrant hommage à Marek Halter alors que Jean-Marie Le Chevallier a refusé que la fête du livre de Toulon lui décerne son prix jugeant l'écrivain « trop mondialiste » — il voulait qu'il soit remis à Brigitte Bardot... ! Sale gueule parce que, depuis deux ans qu'il dirige ce centre culturel favorisant l'émergence et soutenant la création contemporaine, rien ne soutient la culture propre, droite et sans tache que le Front national s'efforce de diffuser à travers ses mairies récemment conquises, que ce soit Orange, Vitrolles, Marignane ou Toulon.

Le 1^{er} février 1997, les édiles varois parviennent à leurs fins et limogent Gérard Paquet de ses fonctions de directeur du centre culturel de Châteauvallon. Motif, il a publié le programme du centre sans l'autorisation de l'Administrateur provisoire... Décidément, le fascisme français est désespérément médiocre, même le plus minable fonctionnaire du national-socialisme trouvait des prétextes plus inventés pour justifier ses décisions abjectes.

L'émoi envahit la grande famille de la culture. Les tambours de la révolte se mêlent aux trompettes de la solidarité. Aux armes citoyens, courons faire barrage de nos corps et de nos esprits en révolte au dictateur de Toulon. Appel à manifester dans la ville le 17 février. Un train est réservé gare de Lyon pour conduire au combat artistes et militants parisiens. Départ prévu à vingt heures. Caméras, photographes, journalistes se pressent sur le quai. Les célébrités sont là, on scande « La culture vivra ! », les militants s'engouffrent dans les wagons. Calicots, pancartes, étendards jaillissent des compartiments. « Dehors le FN ! » « Non à l'art national ! » « Rabelais avec nous ! »

« Nique ta mère au lieu d'être facho ! » Deux ou trois slogans sont peints à même la locomotive. « Une photo de vous tous s'il vous plaît », hurle un paparazzi aux sympathisants connus. Aussitôt, les « célébrités militantes », avant de monter dans le train, se groupent devant l'entrée d'un wagon. Il y a Bertrand Tavernier, Tonie Marshall, Roger Hanin, des stars de télé, des actrices de cinéma, des hommes et femmes de théâtre... Les flashes crépitent. Un haut-parleur annonce : « Attention, mesdames et messieurs, le train va partir, veuillez regagner vos places dans les compartiments ! » Les photographes disparaissent, on se groupe tous à l'intérieur du train, qui démarre. Tous ? Pas sûr. J'avance dans le couloir d'un wagon du haut pour rejoindre Roger Hanin, je croise Tavernier qui me demande : « Tu les as vus les autres ? »

Nous comprenons alors que nous sommes les deux seuls à être montés dans le train. Dès les photos prises, les célébrités se sont carapatées en douce, toutes restées à Paris en faisant croire qu'elles portaient au front. Qui aurait pu croire, en ouvrant son journal le lendemain, qu'aucune des stars posant pour la photo devant le train des combattants anti-Front national n'était monté dedans ? ! Bertrand Tavernier et moi avons trouvé deux couchettes libres. Nous nous sommes endormis côte à côte. Inoubliable nuit de noce militante ! Tavernier est bavard de jour, mais de nuit il est intarissable !

Depuis, je ne peux plus regarder une seule photo dans un journal sans ressentir une supercherie. Aussi bien celle d'un match de foot, d'un gouvernement sur le perron de l'Élysée, d'une catastrophe climatique, et même celle de mon épouse avec ou sans train derrière elle.

Savary

Un soir de mars 2008, j'assiste à la dernière création de Jérôme Savary, *Don Quichotte et le Moulin Rouge*, qu'il présente au Théâtre de Paris. Depuis qu'il a quitté la direction de l'Opéra-Comique, Jérôme erre ça et là, sans grands moyens ni belle imagination, d'un théâtre à l'autre. Nous avons rendez-vous après le spectacle pour parler d'un projet au Rond-Point où je souhaite l'inviter, plus pour célébrer ce qu'il a été que ce qu'il est devenu, espérant au fond de moi que nos retrouvailles feront à nouveau jaillir l'étincelle avec laquelle lui, son Magic Circus et ses animaux tristes, pendant vingt ans, ont incendié de plaisir les lieux où ils se produisaient.

Le spectacle, sorte d'accumulation des restes de ce qu'il a su faire avec insolence et brio, permet à Arielle Dombasle, insecte fragile, de promener sur scène sa silhouette de poupée Barbie, heureusement plus fausse que la vraie. Elle parle, remue et chante avec charme au milieu d'un vague foutoir de music-hall fané, où l'à-peu-près n'a plus rien d'émouvant. Jérôme, vieux clown en vrac, maître de sa cérémonie, maquillé de blanc, cigare au bec, traverse la scène, commentant comme à son habitude les couacs et les ratages du spectacle, présente les personnages, essayant de redonner couleurs et fantaisie aux rôles que ni l'histoire absente, ni les dialogues insipides ne parviennent à rendre vivants. Le pathétique, qu'il réussissait si souvent à transformer en merveilleux burlesque, était ce soir-là trop pathétique.

Rendez-vous à la sortie du théâtre, dans un restaurant coincé au fond d'une impasse de la rue Blanche. Jérôme débarque, tonitruant, de loin il commande un whisky au bar, parle fort, rigole, m'aperçoit : « Alors, t'es là Chouchou... ! » me lance-t-il comme toujours. Il me rejoint, s'assied, me souffle à l'oreille qu'il a passé la nuit avec la petite Black qui n'arrête pas de rire derrière nous. Il râle, ne comprend pas pourquoi son assistante de fille qui dîne à la table d'à côté est servie avant lui, son autre fille qui joue dans le spectacle passe dans son dos et l'embrasse... On ne parle pas de ce dont on devait parler, on ne parle pas non plus de *Don Quichotte et le Moulin Rouge*, il sait que je sais qu'il sait. Je le regarde avec tendresse ce Jérôme que je connais depuis si longtemps, je le regarde se battant comme il peut

pour rester lui-même. Son deuxième whisky à la main, quelques paillettes s'accrochant encore à ses paupières, son cigare, son gros rire et sa légion d'honneur accrochée à la boutonnière comme une serpillière. Il est magnifique !

Palace

Mars 1986. Frédérique Noiret, ma fidèle et dévouée première assistante, qui a galopé à mes côtés pendant les quatre ans qu'a duré la folle aventure de *Merci Bernard*, court vers moi entre deux plans de la série *M'as-tu vu ?* que je réalise pour TF1. Christian Fechner veut me parler au plus vite, il lui a laissé son numéro de téléphone. Pensant qu'elle avait mal compris, je lui demande de répéter le nom. Fechner, elle en est certaine. C'était comme si on m'annonçait que Cecil B. De Mille cherchait à me joindre ; pas tout à fait, mais un petit peu quand même. Fechner est le producteur le plus prolifique et probablement le plus puissant de l'époque. Entouré des meilleurs metteurs en scène de comédie populaire, Claude Zidi, Patrice Leconte, Jean Giraud ou Jean-Marie Poiré, il est à l'origine des grands succès du cinéma français. Producteur de la quasi-totalité des films de Louis de Funès, il a déjà mis la main sur la toute jeune troupe du Splendid avec laquelle il va entraîner des millions de spectateurs dans les salles obscures. Et ce n'est pas l'échec de *Calmos*, film de Bertrand Blier, qui faillit mettre à bas sa maison de production, qui le détournera d'une réussite qui lui était définitivement acquise. Fils d'un aristocrate autrichien ayant fui l'Anschluss, c'est le cirque qui fascine Christian Fechner : il devient ventriloque et illusionniste. Cet homme mille-feuille est avant tout un magicien. Capable de faire disparaître un Boeing sur le tarmac d'un aéroport pour remporter le championnat du monde de magie, de transformer les quatre musiciens du chanteur Antoine — qu'il découvre et produit — en un groupe de comiques, Les Charlots, Marx Brothers aux petits pieds qui deviendront aussi célèbres à Buenos Aires qu'à Tokyo, de se passionner pour Camille Claudel proposant à Isabelle Adjani de l'interpréter, de fumer un cigare sans l'allumer, de racheter le cabaret L'Alcazar, de reconstruire l'île de la Cité en pleine nature pour que Leos Carax puisse terminer son film *Les Amants du Pont-Neuf*, et tant d'autres faits et gestes hors normes comme rembourser sur ses biens personnels les pertes du *Bâtard de Dieu*, le seul film qu'il ait réalisé, ne voulant pas faire supporter à ses partenaires un échec dont il se jugeait seul responsable.

Un seigneur, un magicien, un parrain, homme impénétrable dont le

sourire courtois ne laisse jamais rien paraître de lui-même. Le seul conseil qu'il me donna fut à l'issue d'un déjeuner avec des acteurs qu'il souhaitait que j'engage. J'avais, pour les séduire, manifesté un enthousiasme à leur endroit qui n'avait pas déclenché de réciprocité. Dans sa limousine en route vers ses bureaux, Fechner me dit : « Vous vous découvrez trop, il ne faut jamais se découvrir. » Je le remerciai, me gardant bien de lui faire remarquer qu'en me donnant ce conseil il venait de se découvrir à son tour, sans doute un témoignage de confiance et d'amitié.

C'est donc cet homme-là, considérable et mystérieux, qui souhaitait me parler. J'en étais d'autant plus surpris qu'il devait savoir que nous ne partagions pas les mêmes préoccupations, disons, esthétiques.

La secrétaire fixa le rendez-vous en fin d'après-midi. « Les Films Christian Fechner » occupaient le deuxième étage d'un immeuble cossu proche des Champs-Élysées. On me conduisit dans un salon immense dont les murs, les meubles et le sol étaient laqués blanc. Seules des affiches miniatures, luxueusement encadrées, éparpillaient çà et là des touches de couleurs. Noyé dans un long canapé en cuir blanc, j'avais la sensation de salir ce lieu immaculé. Fechner apparut, sourire aux lèvres, cigare entre les doigts ; il s'approcha d'un pas alerte, se confondant en excuses de m'avoir fait attendre, enchaînant les courtoisies d'usage. Cheveux bruns — avait-il déjà des implants ? —, la quarantaine passée sans dégâts, taille moyenne, mince, jeans, baskets de cuir noir, chemise à pressions nacrées, il ouvre un réfrigérateur géant, me propose un Coca et se cale dans un fauteuil Eames en face de moi. Au milieu de son impressionnante salle du trône, le roi, jouant de sa décontraction à l'américaine, essayait de me mettre à l'aise. En vain. « Cela ne vous a pas échappé, me dit-il en allumant son cigare, qu'à la télévision aucune émission d'humour n'est produite avec des moyens équivalents aux fictions dramatiques. La comédie est le parent pauvre du petit écran. C'est pourtant ce dont le public raffole. Mon idée est de produire une série comique avec un budget digne des talents qui la composent afin d'obtenir un taux d'audience égal aux grands shows américains. Redonner une vraie place au divertissement à grand spectacle... » Plus il avançait dans l'énoncé de son projet grandiose, plus il mordillait son cigare en tirant de longues bouffées, ses yeux brillaient, il était déjà le boss, le big boss, celui qui s'emparerait d'une chaîne de télé comme il l'avait fait avec le cinéma. Il termina l'exposé de son plan de conquête par ces mots : « On m'a dit que cela pourrait vous intéresser... »

Le « on » en question, je l'ai su par la suite, n'était autre que Françoise Verny, la papesse de l'édition, la dénicheuse de talents, le coach d'écrivains célèbres en panne d'inspiration. Une grosse dame vêtue de noir à qui aucun alcool ne faisait peur, que s'arrachaient

Gallimard, Albin Michel ou Grasset. Fuyant les penseurs de tout poil, elle aimait à répéter qu'elle détestait aborder l'essentiel. Avec Claude Sarraute, elle faisait partie de ces dames de l'intelligentsia impertinente et mal élevée de Saint-Germain-des-Prés, fans de *Merci Bernard*. Elle avait conseillé à son copain Fechner de faire le saut vers une équipe qui, sans être sa tasse de thé, pourrait répondre à son projet pharaonique. L'impérialisme de Fechner m'avait immédiatement donné envie de lui résister, de poser mes conditions au risque d'en rester là. Face à ce lion, mes ergots de coq se dressaient.

Pour éviter tout malentendu sans perdre de temps, je lui annonçais mon incapacité à tout traitement rigolard de l'actualité et mon absence de plaisir face aux situations boulevardières et ricanantes. Mon penchant allait, comme avait tenté de le montrer *Merci Bernard*, vers le non-sens, l'absurde, le cocasse. « Je vous suis, interrompit Fechner, mais ne pensez-vous pas qu'à la différence de *Merci Bernard* qui se déployait dans de multiples décors, rassembler toutes vos idées dans un lieu unique serait intéressant, un endroit qui fasse rêver les gens ? » Je ne sais pas qui de lui ou de moi a prononcé le premier le mot, « palace », mais l'apparition soudaine de cet hôtel de luxe dans la conversation nous parut à l'un comme à l'autre un gisement de situations comiques inépuisables. Il suffisait d'y faire entrer le monde entier. « Avec qui aimeriez-vous travailler ? » poursuivit-il. Je sentis aussitôt le piège se refermer. Il allait m'imposer ses équipes de scénaristes qui, pour efficaces qu'elles fussent, n'allaient pas me faire rire. Bloquant ma respiration, je lui jetai tout de go des noms qu'au mieux il ne connaissait pas, au pire il détestait. Topor, Gébé, Gourio, Willem, Wolinski et quelques autres complices de *Merci Bernard*. « Parfait ! » lança-t-il à ma grande surprise.

Un contrat d'écriture fut rapidement signé. Nous étions début avril, il voulait un script développant deux épisodes de la série et une proposition de construction pour l'ensemble à la fin de l'été. Avec pour seule obligation que la série se nomme *Palace*.

Quatre mois d'écriture chez les uns ou chez les autres, parties de mains chaudes, les idées s'empilaient, dessins, saynètes, gags, personnages décalés, musiques se bouscuaient dans des réunions qui se terminaient à l'aube. Tout ce qui ne déclenchait pas un fou rire était aussitôt jeté à la poubelle. Nous retrouvions la liberté joyeuse des cancres dans la cour de récréation et des galopades de Mai 68.

Mi-septembre, comme convenu et à l'heure, j'apportais le manuscrit à la production. Christian Fechner était absent. La secrétaire qui me reçut regarda d'un air inquiet. « Vous n'êtes pas au courant je suppose. », me dit-elle à voix basse. Je ne comprenais pas. « M. Fechner n'aime pas le vert, il en a peur, il est très superstitieux, vous pouvez remarquer, aucun meuble ou objet vert n'entre ici...

Alors je ne sais pas si remettre un manuscrit dans une chemise verte est une bonne idée... » Je lui propose aussitôt de le lui rapporter dans la minute avec une couverture d'une autre couleur. « Non, non, ne vous dérangez pas, je lui dirai que vous ne saviez pas. J'espère que ça ne vous portera pas malchance... Sachez-le, le vert ce n'est jamais bon, je l'ai constaté moi-même. » Et elle classa le texte dans un placard qu'elle ferma à clef.

Aucune réponse le lendemain ni le surlendemain. Ni oui ni non, rien. Les semaines passaient. La couverture verte du scénario aurait-elle été à ce point dissuasive qu'il n'aurait pas pu s'en approcher sans craindre d'être victime de je ne sais quelle malédiction ?

Au bout de trois mois, n'y tenant plus, je l'appelle. Il me supplie de lui pardonner son inexcusable mutisme mais il a été vampirisé par la production d'un très gros film. Il a lu bien sûr. Il aime beaucoup. C'est très exactement ce qu'il attendait. Il va bien évidemment produire *Palace*. Je ne peux m'empêcher de lui demander quand ? Où ? Comment ? Allons-nous investir le Crillon, le Ritz, le Bristol ? « Non, me répond-il en riant, je vais acheter les studios de Boulogne et nous y construirons tous les décors. » Je comprends aussitôt que c'est la façon la plus habile de nous dire non, de refuser le projet sans qu'il soit responsable d'un lâche abandon. Comment lui reprocher l'arrêt de *Palace* dû à une tractation immobilière devenue soudainement inabordable. C'était oublier que Fechner était Fechner, toujours au-dessus de sa réputation. Il devint, comme il l'avait promis, propriétaire des studios et fit construire le palace sur plus de mille mètres carrés, respectant la maquette de mon ami Patrick Dutertre, le très talentueux scénographe du *Pont des soupirs* d'Offenbach, dont c'était le premier décor pour la caméra. Il inventa un hôtel tout de marbre rose, hall, réception, ascenseur, salle à manger, bar, cuisine, suites, un de ces lieux de rêve et de drôlerie où le luxe avait la splendeur de l'exagération et la beauté du ridicule, comme lui seul pouvait le concevoir. Il créa aussi tous les costumes, des grooms danseurs à l'homme aux clefs d'or (merveilleux Claude Piéplu), des cuisiniers au directeur (génial Philippe Khorsand). Je confiais la chorégraphie à Jean Moussy, la musique à Germinal Tebas, la lumière à Bernard Dechet et le son à Christian Vallé.

Trois mois furent nécessaires pour construire ce palais prêt à accueillir tous nos délires. Inspection des travaux finis par Fechner qui ajoute une fontaine murale et des palmiers, touche hollywoodienne oblige, on devait faire mieux et plus que les Américains. Les principaux acteurs sont engagés, les *guests* répondent présents, le noyau dur de *Merci Bernard* est à son poste : Éva Darlan, Ronny Coutteure, Tonie Marshall, Philippe Khorsand, tout est prêt. Début de tournage prévu fin avril, un an jour pour jour après le premier coup de

fil de Fechner.

Deux semaines avant la mise à feu, je le croise marchant dans le studio, visage fermé. Il vient d'apprendre que les chaînes qui avaient pris une option pour coproduire la série se retirent. Aucune diffusion possible. Il se retrouve seul. À moins de produire la cassette la plus chère du monde, aucune issue possible. Il va falloir renoncer. Je ne parviens pas à prononcer un mot, j'ai la sensation de tomber dans le vide. « Je vais essayer Canal +, mais ça m'étonnerait qu'ils viennent », murmure-t-il comme pour m'offrir une petite branche à laquelle m'accrocher dans ma chute.

Nous rencontrons Pierre Lescure qui dirige la toute jeune chaîne payante. Je me souviens de son bureau rempli de juke-box qu'il collectionne. Vif, instinctif, Lescure comprend tout de suite que l'esprit de *Palace* colle avec le ton impertinent qu'il insuffle dans ses programmes. Il est aussitôt de la partie. Un accord est conclu. Canal + proposera à ses abonnés six épisodes de soixante-quinze minutes en multidiffusion. Antenne 2, rassurée par ce partenariat, nous rejoint en échange de dix épisodes de cinquante-deux minutes, diffusables après Canal +. Fechner monte le projet et le porte. Nous l'avons inventé, Lescure le sauve. Cette aventure faite de rêves incongrus et de désirs fous s'envole à l'heure dite. Emmenés par une équipe enthousiaste, nous partons pour huit mois de tournage où vont s'engouffrer des centaines de danseurs et de comédiens célèbres ou anonymes. De Pierre Arditi à André Dussollier, de Jacqueline Maillan à Jean Carmet, de Carole Laure à Jean Yanne, de Daniel Prévost à Sylvie Joly, Roger Hanin, Christian Clavier, Gérard Lanvin, Michel Blanc et tant d'autres. Tous acceptent avec gourmandise les rôles tordus que nous leur proposons. Seule Dominique Lavanant, à qui nous avons offert le personnage de Lady Palace, se retire après deux jours de tournage pour cause de chagrin d'amour. Pour la remplacer, j'avais remarqué dans la troupe des petits rôles une jeune comédienne irrésistible qui, lors d'un casting précédent, m'avait envoyé une photo d'elle grimaçante, percée par un petit ruban où étaient inscrits son nom et son numéro de téléphone. Elle se nomme Valérie Lemercier. Invraisemblable génie comique, urticante et tendre, capable de tous les culots. Elle deviendra l'une des icônes de la série, nous inspirant des monologues insensés qu'elle seule pouvait interpréter. D'autres acteurs encore peu connus allaient faire jaillir leur talent à travers des personnages brisant toute règle de logique, comme François Morel, Valérie Benguigui, Laurent Spielvogel ou François Rollin.

Ce type de tournage pléthorique, habituellement générateur de stress, fut un moment de grâce, d'apaisement, l'envers de l'inquiétude. Chaque matin j'arrivais dans le studio comme dans un magasin de jouets. L'enfant peut s'amuser avec tous, pas de parents pour le

gronder ni professeurs pour le brider, le bonheur n'est pas loin. J'avais obtenu qu'aucun producteur ne vienne sur le plateau, seul Christian Fechner dans son bureau pouvait jeter un œil sur le tournage à travers un petit écran relié à l'une des caméras. Personne ne devait goûter le gâteau avant qu'on ait fini de le cuisiner.

La fête de fin de film fut grandiose. Fechner grand seigneur offrit un dîner de gala dans le décor à tous les acteurs, danseurs et techniciens. Des magiciens passaient entre les tables, faisant apparaître ou disparaître montres, portefeuilles ou colombes et, luxe suprême, Johnny Hallyday vint chanter sur le grand escalier à la fin du repas. Rires, pleurs, nostalgie d'un équipage arrivé à bon port qui doit se séparer après une longue traversée heureuse. On parle déjà de recommencer. Le montage débute immédiatement. J'y suis de sept heures du matin à treize heures puis saute sur mon scooter pour rejoindre la Comédie-Française où je répète *La Cagnotte* de quatorze à vingt-trois heures.

Le premier épisode à peine mis en forme est diffusé sur Canal+. Petite audience mais bon accueil. Satisfaction de Lescure et de Contamine, respectivement patron de Canal+ et d'Antenne 2. Sans attendre d'autres résultats, Fechner décide de nous commander la suite, six nouveaux épisodes. Il faut aller vite. Nous écrivons jour et nuit. Le producteur conserve le décor. Le studio inoccupé lui coûte plus de trente mille francs par jour. Contamine abandonne la présidence d'Antenne 2. La décision de la chaîne de poursuivre la coproduction est suspendue à la nomination du nouveau président. Aucune décision n'est prise. Personne à la tête d'Antenne 2 pendant deux mois. Fechner tient bon, il conserve le décor. Il attend. Nous aussi. Un mois passe encore, toujours pas d'exécutif désigné pour diriger la deuxième chaîne. Fechner me téléphone, il ne peut plus garder son studio vide, les frais deviennent insupportables. Il doit le louer pour d'autres tournages. Pendant quinze jours, j'assiste effondré à la destruction du décor. Les lustres s'éteignent. Panneau après panneau, le luxe tombe en poussière. *Palace* redevient utopie. Une fois le tout à terre, Ève Ruggieri, nommée présidente intérimaire d'Antenne 2, m'appelle me demandant ce qu'il en est de *Palace*. Trop tard ! Il a disparu des studios de Boulogne, mais pas des petits écrans, qu'il ne quittera plus. Trente ans après, il surgit encore au creux d'un réseau hertzien ou d'une chaîne câblée, faisant danser ses grooms et rugir son directeur. *Palace* se moquait des Golden Boys et de l'argent roi de la fin des années 1980, un manifeste anti-Sarkozy avant l'heure devenu à notre plus grand étonnement une série que les médias allaient nommer « culte ».

Décembre 2008. Lorsque j'aperçois le service funèbre pénétrer dans

l'église Saint-Roch, mon cœur se serre.

Le cercueil de Christian Fechner est blanc laqué.

Pub

Les films publicitaires ont pillé *Merci Bernard*. Nous avons retrouvé des dizaines de nos idées dans des spots de réclame. Topor me disait : « La publicité s'est emparée de *Merci Bernard*, il faudra un jour que *Palace* s'empare de la publicité. » La rencontre avec Anne Storch, Jacques Lemarchand et Olivier Pierre nous a permis de réaliser ce hold-up vengeur invitant la MAAF à vanter drôlement ses qualités dans la folie de *Palace*.

Voisinage

Arc-bouté sur ma Mobylette, je me rendais comme chaque soir excepté le lundi, jour de relâche, au 114 rue du Château où se trouvait le Théâtre de Plaisance. J'y avais mis en scène ma pièce *Il faut que le Sycomore coule*. Je me gelais en ce mois de février 1971 ; l'hiver en était un et d'une certaine façon ça m'arrangeait. C'était évidemment lui et sa froidure les responsables des salles désertes devant lesquelles nous jouions malgré la présence dans la distribution de la pétulante et joyeuse Renée Saint-Cyr. Star du cinéma des années 1940, elle avait, entre autres talents, donné naissance au père des *Tontons flingueurs*, Georges Lautner, grand ami de mes parents. C'est lui qui m'avait fait savoir combien sa bondissante maman à la voix cristalline, dont l'âge avancé était le cadet de ses soucis, aimerait remonter sur scène. Folle de joie, elle avait accepté aussitôt le rôle d'une mondaine illuminée, passagère d'un paquebot naufragé. Entourée de jeunes acteurs dont Jean-Jacques Moreau, Jean-Paul Farré, Sandra Draï, André Valardy entre autres, elle menait la danse sur ce minuscule plateau qu'elle quittait entre chaque scène pour se remaquiller rapidement devant un lavabo fixé au-dessus d'un urinoir, les loges consistant en un morceau de hangar en tôle collé à l'arrière du décor.

Transi de froid, je fonçais courbé sur mon guidon, une écharpe devant le visage, pressé d'arriver au théâtre. La rue du Château habituellement vide était ce soir-là encombrée par un nombre impressionnant de voitures stationnées sur les trottoirs. J'imaginai un accident, un incendie, voire même un braquage. Ni voitures de police, ni camions de pompiers à l'horizon. J'entrais dans le hall du théâtre ; la pièce se jouait depuis une demi-heure. « Qu'est-ce qui se passe ? » demandais-je à Aslanian qui s'avavançait vers moi les yeux rieurs. « C'est pour nous, me répond le directeur. La salle est pleine. » Je le regarde ahuri. « Tu veux dire de spectateurs ? » Il m'entraîne vers un panneau qu'il a fixé sur un mur où sont agrandis quatre articles de journaux du jour. *Combat*, *Le Monde*, *Le Figaro littéraire*, *Les Nouvelles littéraires*. Les textes étaient signés de noms inconnus. Des critiques. Je n'en connaissais aucun. Attirés par la présence insolite de Renée Saint-Cyr, des journalistes s'étaient sans doute glissés un soir sans le dire dans ce

théâtre brinquebalant, au fin fond du XIV^e arrondissement.

C'était ce qu'on appelle une presse unanime, expression généralement employée dès la parution des premiers bons articles, sans attendre les suivants au cas où... Le genre de critiques dont rêvent tous ceux qui jettent en pâture leur nombril sur une scène. C'est la première fois qu'on parle d'un de mes spectacles dans les journaux. Les grands juges s'étaient déplacés sans prévenir. Passé sans m'en rendre compte de petit délinquant blagueur, auteur de bêtises sans gravité faites devant un public qui n'avait pas porté plainte, à bandit plus inquiétant voire chef de bande dont les méfaits pouvaient en contrarier plusieurs ou, pire, séduire certains, j'étais passable de tribunal. Il était temps de me juger.

Je lus les articles sans comprendre qu'ils parlaient de moi, comme s'il s'agissait d'un autre. Ils expliquaient tout ce que contenait cette pièce, combien derrière la satire on percevait l'angoisse d'un monde qui coulait, l'insolence du langage, le salutaire non-respect d'une dramaturgie à message, que tel ou tel personnage était la métaphore de je ne sais plus quoi, il y avait des formules définitives, ils me traitaient de poète, de charmeur et d'un tas d'autres qualificatifs ahurissants. Pourtant, je n'avais jamais écrit tout ce qu'ils racontaient. *Il faut que le Sycomore coule* était juste une escapade de l'ennui, une récréation, un plaisir en douce, une histoire pour faire rire des amis, connus ou inconnus. Pas une réplique destinée à donner des leçons, à dénoncer ou même à « dire ». Je n'écris jamais pour dire, j'écris pour m'étonner, être ailleurs, pour m'enfuir.

Aslanian me serre contre lui. Il est fier. Fier de m'avoir choisi. Fier que je fasse mes trucs chez lui. Fier d'être mon ami. Je suis quelqu'un d'autre pour lui. Pour moi aussi. Je ne me reconnais pas bien. Non que je me découvre une soudaine valeur ajoutée par ces journalistes, mais accoutumé jusqu'ici à flotter au-dessus des contingences, déraciné des réalités, adepte des chemins de traverse, des embuscades, échappant aux formats établis et aux corps constitués, me savoir soudain repéré, découvert, inscrit sur la liste officielle avec le matricule « auteur-metteur en scène à suivre », me retourne l'estomac. C'est désormais devant des « spectateurs assermentés », comme appelait les critiques Jean-Pierre Leonardini qui en était un, qu'il faudrait s'emparer des territoires du plaisir. Ils seront aux aguets. Ce n'est pas rien pour quelqu'un qui avançait en cavalier seul, sans jamais rendre de comptes à qui que ce soit, de se savoir engagé dans le grand rodéo du spectacle, épié à chacune de ses acrobaties par un jury. J'habitais loin et seul et me voilà installé dans un immeuble, entouré de voisins. Le critique est un voisin de palier qui vous épie. Il peut vous apprécier, vous aider à monter vos valises, vous conseiller une sonnette moins

bruyante, vous suggérer d'égayer vos fenêtres en les fleurissant, vous signaler une poussière dans votre œil, être sinon un ami du moins une connaissance attentive et à qui, en cas de besoin, vous pourriez vous confier. Mais attention, ils sont plusieurs et rien ne vous garantit que la dame à l'air revêche qui vient d'acquérir l'appartement en face du vôtre ne va pas transformer votre vie en enfer. Elle vous déteste d'emblée, vous reproche de faire du bruit, ne supporte pas la façon que vous avez de monter quatre à quatre les escaliers, est agacée par votre boîte à lettres plus volumineuse que la sienne, n'aime pas votre parfum, se plaint au syndic lorsqu'elle découvre votre manière approximative de trier les poubelles, elle exècre vos joyeux dîners entre amis dont les rires insupportent son oreille ventousée contre le mur qui sépare vos deux logements. Vous n'êtes pas à l'abri, si l'allergie qu'elle développe à votre endroit amplifiée d'une haine acide n'accélère pas son décès, de devoir subir la détestation de cette voisine pendant des années.

La chance a voulu que les quatre premiers qui se sont installés devant ma pièce ont éprouvé de l'empathie pour le tout nouveau locataire de l'art dramatique que j'étais. Ils se nommaient Philippe Tesson, Matthieu Galey, Jacques Lemarchand et Bertrand Poirot-Delpech. L'indulgence de leur jugement était due, je le suppose, au fait qu'ils avaient ri sans honte de rire. C'est les avoir surpris, je crois, qui m'a donné confiance. Ils m'ont accompagné longtemps, rejoints ensuite par Georges Lerminier, Fabienne Pascaud, Pierre Marcabru, Paul-Louis Mignon, Gilles Costaz, Armelle Héliot et le fantasque José Artur qui le premier m'offrit un micro à la radio. J'étais sensible à leurs remarques, leurs remontrances, leurs encouragements. Après un compte rendu favorable de l'un d'eux, je ressentais cette fierté de l'enfance lorsque l'instituteur me rendait ma copie avec, écrit en rouge dans la marge, « c'est bien ». Les lire ou les écouter sur les ondes m'importait. Ils m'ont aidé à ne pas devenir adulte. Les autres aussi m'ont donné un sacré coup de main, tous ceux qui, avec une constance qui les honore, ont massacré tout ce que j'écrivais, mettais en scène, réalisais. En m'assassinant mille fois, ils m'ont appris à ressusciter mille et une fois.

De Wilde à Aragon, de Pagnol à Théophile Gautier, de Cocteau à Marc Twain, combien de grands esprits ont tenté à coups d'aphorismes sanglants d'égorger le critique. Rien n'y fait, il est toujours là. Mal nécessaire, ennemi indispensable ou conseiller avisé. D'une importance que la plupart d'entre eux ne soupçonnent pas.

Adolescent je rencontrais souvent Jacques Audiberti, qui vivait chez ma tante Néma dont le mari Jacques Baratier venait de réaliser le film *La Poupée* tiré d'un de ses romans. Ses pièces étaient régulièrement

montées au Théâtre La Bruyère par le metteur en scène qui en était aussi le directeur, Georges Vitaly. Je me souviens de la terreur que déclenchaient les critiques chez Audiberti. Quand il en récoltait de mauvaises, il n'osait plus sortir dans la rue, craignant que les passants lui jettent des pierres. Parfois, n'y tenant plus, il s'échappait pour aller boire un verre dans un bistrot. Après avoir vérifié que la voie était libre, il se précipitait derrière un arbre pour éviter les regards. Il attendait, s'assurait qu'aucun passant ne le remarquait et il courait se cacher derrière un autre arbre. De platanes en marronniers, il rejoignait le café ni vu ni connu, terrorisé à l'idée que quelqu'un reconnaisse celui qui venait d'être vilipendé dans le journal.

Je me souviens aussi de François Billetdoux à la fin des années 1970 vers quatre heures du matin chez Castel, restaurant-club privé de Saint-Germain-des-Prés où se pressaient chaque nuit les artistes noctambules, les larmes aux yeux devant sa bouteille de whisky, m'avouant qu'il ne parvenait plus à écrire pour le théâtre. Dès qu'il imaginait une scène, il savait déjà comment Gabriel Marcel allait la massacrer dans *L'Express*.

Finalement, l'art est facile et la critique difficile. Il faut plus de talent pour rédiger une critique que pour écrire une pièce. Ceci expliquant peut-être cela.

Au choix

1. Le Théâtre est un truc fait par des gens qui vont bien pour des gens qui vont bien.
2. Le Théâtre est un truc fait par des gens qui vont mal pour des gens qui vont mal.
3. Le Théâtre est un truc fait par des gens qui vont mal pour des gens qui vont bien.
4. Le Théâtre est un truc fait par des gens qui vont bien pour des gens qui vont mal.
5. Le Théâtre n'est pas un truc.

Lieux communs

J'ai assisté l'autre soir à une pièce où quatre acteurs de talent proféraient avec force et conviction un nombre considérable de lieux communs comme s'il s'agissait de pensées neuves et fécondes. La pièce a duré deux heures quarante. Effaré pendant un long moment d'entendre cette litanie de clichés éculés, puis faute de mieux, intéressé par la naïveté de l'auteur pensant qu'il pensait, je me suis peu à peu aperçu qu'à force de les cogner les uns aux autres, de les répéter, de les accumuler, les lieux communs finissaient par s'ouvrir, laissant s'échapper les idées premières qui les avaient fondés. Est-ce par la grâce de l'addition, de leur bousculade dans un enchaînement ininterrompu, toujours est-il que plus la représentation avançait, plus les vieux clichés reprenaient force et saveur, se délestant de l'inaudible banalité dont le bon sens populaire, en les mâchouillant à tout bout de champ, les avait voilés. Soudain nus, crus même, ils apparaissaient vifs, audacieux, bataillant contre bien des idées reçues dont on les accusait d'être porteurs, renvoyant une avant-garde essoufflée à l'obsolescence et s'emparant, avec la force tranquille de l'évidence, de la modernité. Il est grand temps de réhabiliter le lieu commun. Comme beaucoup d'autres choses oubliées ou injustement décriées. Les lèche-cul par exemple. Il faut de toute urgence redonner considération à ces hommes qui, d'une caresse de langue finement déposée entre les fesses du prince, lui apportent la sérénité du bien-être, la confiance en ses dons pour l'hédonisme et surtout la belle humeur, celle qui lui ôte de l'idée toute envie de faire la guerre et annule sa fâcheuse propension à l'intolérance. Telle la coccinelle qui débarrasse la vigne de ses prédateurs, le lèche-cul doit être protégé, peut-être même faut-il l'augmenter par l'élevage et le réintroduire en grand nombre dans une société à qui il apporte de la douceur de vivre en attendrissant par l'anus le caractère détestable des puissants qui la gouvernent.

Miettes

Manque

Combien de rencontres n'ont-elles pas eu lieu, hasard et destin frôlés, routes ignorées, horizons perdus, amours manquées à un carrefour près, blessures ou morts évitées pour avoir relacé un soulier. Tant de choses ne me sont pas arrivées, ai-je encore le temps d'en manquer d'autres ?

Naïveté

J'ai la naïveté d'être et souvent ce qui recommence m'apparaît comme la première fois.

Aujourd'hui

Passé, futur, présent sont aujourd'hui, nous ne vivons qu'aujourd'hui.

Garantie

Le public est rassuré lorsqu'il apprend que l'humoriste a mis fin à ses jours. Le suicide est à l'amuseur ce que le poinçon est à l'argenterie. Ça prouve que c'est du vrai.

Comment ?

Comment faire pour ne pas mourir vivant ?

Nuque

L'épingle dans la botte de foin je l'ai trouvée. Naples, 2003. Fin d'automne. Rien ne sort, rien ne vient. Je froisse feuille après feuille de mauvaises écritures. Des idées fades, ni situation, ni personnages. Isolé sur les hauteurs, dans un petit hôtel, je cherche avec acharnement à composer une comédie sur les musées. La vie dans les musées où André Breton aimait tant glisser la sienne. Velléité nourrie de vide, je me meurs dans une totale absence d'idées. Rien dans la tête, il me reste mes jambes. Je cours dans la ville, l'inspiration montant parfois des pieds. Les rues du vieux Naples sont bondées, les gens roulent les uns sur les autres. Foule compacte, lave coulant lentement entre les échoppes remplies de crèches de Noël. La crèche de Noël est à Naples ce que le nougat est à Montélimar. Chaque santón sculpté à la main est une œuvre d'art que les églises et familles chrétiennes du monde entier s'arrachent. Concassé, tel un grain de blé avançant vers son destin de farine, je ne sais plus où je me dirige.

Soudain, à une trentaine de mètres devant moi, mon œil est attiré par la nuque grise et le crâne chauve d'un homme lui aussi happé par ce fleuve en crue. Arrière de tête ordinaire, comme il y en a mille, pourquoi je n'en sais rien mais je suis certain qu'il s'agit d'Umberto Eco. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, sauf à la télévision. Soudain, après un coude, la ruelle est percée sur son flanc par une petite place. S'y échappent des grappes de personnes libérées de cette coulée de lave. Mon homme à la calvitie bordée de cheveux gris fait partie d'un groupe d'évadés. M'abritant derrière un grand type qui ouvre une brèche dans ce troupeau humain, je parviens à rejoindre la place. Je cours aussitôt pour rattraper mon homme. Il est là, assis à la terrasse d'un petit café, discutant avec trois amis. Il est de dos. Je le tiens. Je m'approche, m'immobilise un quart de seconde pour profiter encore un instant du délice de l'incertitude, puis bondis devant la table. C'est lui ! Je m'entends crier : « Je savais que c'était vous !

— Comment tu vas ? » me répond du tac au tac Umberto Eco sans doute persuadé qu'un individu qui s'adresse à lui de cette façon ne peut être qu'un ami. Il me fait signe de m'asseoir. Pour qu'il ne réalise pas soudain qu'il ne m'a jamais rencontré, je lui parle de Jean-Claude

Carrière qui est son ami et aussi le mien. « Ah voilà, j'y suis, je t'ai vu avec Jean-Claude, se rassure-t-il, tu sais la mémoire à mon âge... » Il me présente les trois hommes attablés avec lui. Ce sont des collègues de l'université de Naples. Lui qui en est le président les a rejoints pour tenter de résoudre un dilemme. Ils doivent remettre le grand prix de l'université à un étudiant, seulement, trois lauréats sont possibles ! Trois se valent. Indépartageables. Eco en est malade, « *Le choix de Sophie* ! Ça, je ne peux pas », dit-il. « Surtout qu'aucun ne s'appelle Sophie ! » lui répond un de ses collègues en éclatant de rire... Je suis resté avec Umberto Eco et ses amis, l'air était léger, les mots aussi, le café parfumé, il faisait déjà nuit, les crèches s'allumaient.

Rentré à mon hôtel, je trouvai le titre de ma pièce, *Musée haut, musée bas*. Paul Valéry disait : « L'Homme de génie est celui qui m'en donne. »

Échec et mat

J'essaye en vain de retrouver l'auteur de cet adage fort répandu : « Le succès nuit, l'échec grandit. » Variante : « L'échec apprend à vivre », ou encore « Le réel est l'échec, la réussite est illusion ». J'aimerais beaucoup qu'il m'explique en quoi une vie sans échec est pire, voire plus néfaste qu'une existence bastonnée par les ratages. En quoi la honte, le désespoir, la tristesse même momentanée sont les meilleures armes pour affronter notre destin. Quel épanouissement tire-t-on du ridicule, du bannissement, de l'exclusion ? Le temps nécessaire à panser nos blessures, à cicatriser nos traumatismes dus au refus des autres n'est-il pas un temps perdu que nous aurions pu utiliser plus joyeusement à ensoleiller notre petite promenade sur terre ? Est-ce une si grande satisfaction de surmonter avec héroïsme la souffrance de l'échec qu'il faille la préférer à la joie de vaincre ? La réhabilitation du plantage, de l'erreur, de la gourance ou du cassage de gueule en une gratifiante augmentation de notre résistance face aux intempéries de l'existence n'est en vérité que l'expression d'un masochisme sans panache ou un piètre placebo qui n'apaise en rien la douleur du rêve effondré. Si la connaissance de la vie nécessite une succession d'échecs, je préfère rester ignorant et ne rien savoir de rien pour la simple raison que le prix à payer pour retomber sur mon cul à chaque fois qu'il faut sauter une barrière est trop douloureux.

Cela étant dit, au vu du nombre des ratages que j'ai enquillés depuis plus de soixante ans, je devrais être un expert en existence et tout savoir sur la composition de son ADN. Bien sûr il n'en est rien et l'économie de mes échecs ne m'aurait pas rendu moins savant ni plus ignorant sur la complexe nature de ce voyage qui nous paraît si court quand il touche à son terme.

Dans l'univers des gens de spectacle dont le nombril est proéminent, l'échec est synonyme de ce que l'on nomme couramment un « bide ». Fréquentation faible voire nulle d'une pièce de théâtre, refus du public d'assister à tel opéra ou spectacle de cirque, assassinat par la critique d'une comédie ou d'un drame qui vide le théâtre où il se donne. Pour moi, le bide n'est pas l'échec. C'est la sanction plus ou moins juste d'une œuvre par son public. La règle du jeu est connue, on peut perdre

comme on peut gagner, il ne s'agit pas là d'une défaite ; l'échec aurait été que la pièce ne puisse être montée. L'enfant qui ne parvient pas à voir le jour, voilà l'échec ; une fois né, qu'il devienne Montaigne ou personne, là n'est plus la question, c'est gagné puisqu'il vit. Il fait partie du cirque et le rideau se lève pour lui comme pour les autres.

Dans l'ordre d'idée d'un projet avorté après une longue gestation (ma liste est longue), j'ai souvenir d'un projet dont l'issue fut particulièrement obscure.

Après l'adaptation destinée à une comédie musicale du chef-d'œuvre d'Alphonse Daudet *Tartarin de Tarascon* que l'on m'avait demandée pour le Palais des Congrès de Paris, je me pris de passion pour ce personnage qui avec de Gaulle me semblait être le portrait du Français dans toute sa splendeur héroïque, grotesque et attendrissante. Le chanteur Carlos devait en interpréter le rôle-titre, Jean-Jacques Debout était pressenti pour en composer la musique, puis ce fut au tour de Vladimir Cosma. Mon ami Jean-Marc Stehlé avait conçu une scénographie autour d'un chemin de fer qui traversait des montagnes en carton... Et puis tout est tombé à l'eau après la défenestration de l'assistante du directeur du Palais des Congrès, trop amoureuse de son patron qui lui ne l'était pas, en tout cas pas devant tout le monde. Il dut démissionner. La chute de sa maîtresse entraîna la sienne et la sienne celle de la comédie musicale.

Ne pouvant me séparer de Tartarin, je décide d'en faire un scénario, deux fois quatre-vingt-dix minutes pour la télévision, service public. Daniel Toscan du Plantier séduit par l'idée m'accompagne dans l'aventure. Il produit. Produire signifie financer le film avec l'argent de la télévision. Nous proposons le rôle à Ticky Holgado. Enthousiaste. Lecture du scénario à haute voix. Il est Tartarin.

Film trop lourd pour FR3. Nous envoyons le scénario à TF1. Après moult demandes, le responsable des programmes nous accorde un rendez-vous. Toscan et moi attendons dans une salle. Dentiste, Sécurité sociale, hôpital, notaire, mairie, les salles d'attente sont toutes les mêmes. On n'y parle pas, les magazines du mois dernier sont éparpillés sur une table basse, on sursaute dès qu'une porte s'ouvre. Non ce n'est pas pour nous. Lentement on rapetisse. On finit par se demander pourquoi on est là. Enfin, une secrétaire nous accompagne jusqu'à son bureau.

Un peu blond, parka d'étudiant, le responsable des programmes a la panoplie complète du type sympa, du chef qui ne veut pas montrer qu'il l'est. Les pires. Il aime beaucoup le scénario. Vraiment beaucoup. Il l'a lu d'une traite, ça ne lui arrive pas souvent. « Le problème c'est Ticky Holgado. » Toscan me regarde surpris. Quel problème ? « Public féminin », répond le chef sympa, avec le ton d'un juge qui prononce une sentence, sans appel. « Il ne passe pas avec les femmes », poursuit-

il. Avant même que nous puissions nous élever contre cette affirmation aussi stupide qu'infondée, il décroche son téléphone et demande à l'une de ses adjointes de venir le rejoindre dans son bureau. « Vous allez en avoir la preuve », dit-il avec une pointe de suffisance. Entre Mme P., physique de collaboratrice dévouée, ni vieille ni jeune, pas laide pas belle, travailleuse sûrement, chaussures plates et gilet de laine, bref, le genre de bonne femme dont on est sûr que même torturé par une soudaine poussée libidinale, son patron ne l'invitera pas à dîner. Rapide présentation. Le responsable, frontal, s'adresse à Mme P. : « Josiane, merci de me répondre franchement, auriez-vous envie d'embrasser Ticky Holgado sur la bouche ? » Sans le moindre trouble — la scène a dû être répétée avant notre arrivée —, Mme P. répond d'une voix posée : « Non monsieur, pas du tout.

— Je vous remercie Josiane. »

Mme P., après nous avoir salués d'un bref mouvement de tête, sort du bureau. Le responsable des programmes se tourne vers nous en écartant les bras, impuissant ; que dire, que faire face à l'évidence ?

Devant l'obscénité du procédé et la lâcheté du décideur allant jusqu'à employer le délit de faciès pour se défausser de la responsabilité de son refus, Daniel et moi sommes sortis du bureau sans argumenter ni céder au désir de dire à cet expert du désir féminin qu'il n'existait aucune femme au monde qui aurait envie de l'embrasser, même de loin.

Après deux ans de combat pour tenter de donner vie à ce projet, il mourut sans apparaître jamais sur aucun écran de télé. Échec et mat.

Meurtre à Rio

L'anniversaire des cinq cents ans de la découverte de l'Amérique se prépare. Jack Lang m'envoie inventer un spectacle avec une troupe de Rio. Je souhaite écrire une version scénique du *Gargantua* de Rabelais dont l'extravagance me semble faire écho à je ne sais quelle bombance carnavalesque des cariocas.

Rendez-vous dès mon arrivée à Rio avec Roberto Athayde, rencontré quelque temps auparavant à Paris. Jeune auteur ou plus tout à fait jeune mais le paraissant encore. Il a écrit entre autres *Madame Marguerite*, pièce où triompha Annie Girardot pendant deux ans à Paris. Roberto m'a plusieurs fois proposé de monter ses pièces. Je ne l'ai jamais fait. Pourquoi ? Sans doute parce que je ne parvenais pas à les lire, ce qui par ailleurs ne prouve en rien qu'elles étaient mauvaises. Malgré mes refus répétés, Roberto continuait d'éprouver de la sympathie pour moi et elle était presque réciproque. Presque. Je dis « presque » parce qu'il s'exprimait si lentement en français, balançant toutes ses phrases sur le rythme lancinant de la saudade, qu'il finissait par m'épuiser. Tous ses propos, même les plus joyeux, étaient teintés par cette petite musique de la désespérance, envoûtante, certes, mais au bout d'un moment harassante. C'est un peu comme ces gens qui conduisent devant vous à trente kilomètres heure alors que la vitesse autorisée est de cinquante et que vous, en général, vous roulez à quatre-vingt-dix... très éprouvant pour les nerfs. Moins horrifant tout de même que l'accent québécois, n'exagérons rien, mais si Roberto ne m'avait pas à plusieurs reprises montré des signes d'affection sincère, il n'est pas impossible qu'au bout d'une heure de conversation avec lui, l'idée de le tuer me soit venue.

Dandy longiligne, l'œil langoureux, front haut surmonté d'une tignasse brune à la densité tropicale, portant chemise et pantalon en jean qui sur lui paraissaient habit de soirée, Roberto Athayde avait l'allure d'un aristocrate miraculeusement épargné par toutes les révolutions et dont l'homosexualité distinguée n'avait jamais entaché la réputation de l'excellente famille dont il était issu. Son père, qui aurait pu être son grand-père, dirigeait énergiquement à quatre-vingt-dix ans un grand théâtre à Rio dont il était propriétaire. Il avait eu la

judicieuse idée d'y produire *La Cage aux folles* de Jean Poiret qui se joua à guichets fermés pendant plus de quatre ans et dont les bénéfices lui permirent de se faire construire un autre théâtre à Brasília.

À cette époque, Rio n'était pas une ville très sûre, comme disent les dames à colliers de perles du XVI^e arrondissement de Paris pour justifier leur refus de prendre le métro, pourtant direct, jusqu'au salon de leur coiffeur de l'avenue Montaigne. À Rio, il était cependant recommandé à partir d'une certaine heure de ne pas s'arrêter au feu rouge, ni de se promener seul, même et surtout à Copacabana. Pour autant ce ne sont pas quelques meurtres quotidiens qui allaient empêcher la vie nocturne de battre son plein jusqu'à ce que l'aube blanchisse l'immense Christ du Corcovado, les bras écartés au-dessus de la ville, pardonnant aux derniers fêtards ivres de caipirinha de continuer à embrasser des travestis au lieu de se préparer à aller enseigner à l'université ou à rajeunir une vieille Américaine en lui tirant la peau dans l'une des nombreuses cliniques de chirurgie esthétique de la ville.

Vers 23 h 30, le deuxième jour de mon arrivée, Roberto tint absolument à m'inviter à dîner au Banana Club, restaurant très prisé de Leblon, quartier le plus chic et le mieux sécurisé de Rio, sorte de favela pour millionnaires où toute la jeunesse dorée et la vieillesse qui ne l'était pas moins se réunissaient dans les bars et les boîtes jusqu'à plus d'heure.

Même dans les films américains où les muscles de Sylvester Stalone sont au firmament, aucun réalisateur n'aurait osé engager des acteurs de la taille des deux Noirs qui nous ont fouillés à l'entrée du Banana Club. Toutes les parties de mon anatomie ainsi que celles de Roberto avaient été minutieusement palpées. Nous sommes entrés très apaisés dans ce luxueux restaurant, conscients qu'à part se faire mordre par un détraqué dont le handicap mental n'avait pu être détecté par les deux cerbères de l'entrée, tout danger était écarté d'ici.

Une table réservée pour Roberto nous attendait au premier étage. L'endroit grouillait d'une clientèle aisée. À notre droite, deux couples débattaient vivement en mangeant avec appétit des fruits de mer. Nous avons partagé une succulente feijoada. J'avoue avoir monopolisé la parole et fait de longs monologues dans le seul but de conduire la conversation à une vitesse qui, sans ébouriffer mon ami, l'empêcherait d'y infiltrer sa mélancolie. Des éclats de voix m'interrompirent plusieurs fois. Ils provenaient de la table voisine où les deux couples avaient abandonné le débat pour le conflit. Le plus nerveux des deux hommes, le visage convulsé, tapait du poing sur la table en criant sur son vis-à-vis. Sa compagne tentait en vain de le calmer. Secoué par la rage, ses phrases sont devenues incompréhensibles. Leur violence

faisait vibrer l'air. Roberto m'a fait un sourire en écartant nonchalamment les mains : « Voilà, ça c'est le Brésil, la douceur et la colère ensemble. » J'ai constaté qu'il parlait plus vite avec les mains qu'avec la bouche. J'en étais là de mes réflexions sur l'amélioration de la communication par le geste de mon ami brésilien lorsqu'une détonation assourdissante me fit sursauter. Roberto se leva, blême, il regarda la table d'à côté où l'homme furieux venait de s'écrouler dans ses gambas, sa cervelle se mêlant aux crustacés. Une immense gerbe de sang dégoulinait sur le mur derrière lui. Les deux femmes se mirent à hurler tandis que les molosses de l'entrée se jetèrent sur l'autre homme et lui arrachèrent son revolver des mains.

Assister à l'assassinat de votre voisin de table, tué à bout portant par un projectile de gros calibre, dans le restaurant le plus à la mode et le plus sûr de Rio de Janeiro est un privilège rare, réservé à peu d'élus. Après avoir maîtrisé une irrépressible envie de vomir, j'eus conscience que ce drame était salubre, il remettait la mort à portée de main, il redonnait vie à la fulgurance du décès qui, à force d'être ignoré, avait disparu de notre petite conscience d'homme pourtant mortel. D'autant que le motif de ce crime n'avait rien de crapuleux. On finit par savoir que l'homme qui avait tiré dans la tête de son vis-à-vis l'avait fait pour lui imposer le silence. Il insultait sa belle-mère. Rude coup porté à la tradition du gendre détestant la mère de sa femme et à la conviction de ceux qui pensaient que le crime était seule propriété de la mafia, des trafiquants de drogue et des amants passionnés. Non, une exaspération familiale lors d'un dîner dans un restaurant peut aussi aboutir à un meurtre, rappelant à notre attention la place très banale du crime qui reste, comme le bon sens, une des choses les mieux partagées au monde.

Ignorant les dangers des rues mal éclairées, nous sommes rentrés à pied. Roberto, très choqué, reste silencieux tout au long de la traversée nocturne de la ville. Je savoure le mutisme de mon ami Athayde. Je le dois au meurtrier de ce pauvre type qui finalement n'est pas mort pour rien. Il m'a sauvé d'une overdose de saudade.

Animal d'écriture et bête de scène

« Qui pourrait lire ce truc sur scène ? Piéplu en a lu des passages à la radio, sur scène aussi à mon avis ce serait jouable, mais par qui ? » La question est directe, nette, Daniel Pennac est un homme qui parle comme il écrit, clair. Il tient un petit livre à la main intitulé *Merci*. Il s'est assis en face de moi, dos à la fenêtre dans mon bureau du Rond-Point. Est-ce le fait d'avoir enseigné le français à tant de jeunes gens qui lui donne ce physique d'étudiant joyeusement installé dans une jeunesse définitive ? Est-il l'héritier d'un ADN miraculeux qui, tel un brise-glace, écarte les gelures du temps sur la vie qui passe ? Je demande à cet éternel jeune homme de me lire un passage de *Merci*, le recueil qu'il a en main, puisque c'est de cela qu'il s'agit et que je n'en connais rien. « Ça ne va pas t'aider », me répond-il. « Si, juste pour entendre à haute voix tes phrases, ça me donnera peut-être l'idée d'un acteur. » Sans être convaincu, il ouvre le livre et lit. Emporté par ses mots dont il retrouve la musique qui l'animait en les écrivant, Daniel parcourt son livre pendant une dizaine de minutes puis s'interrompt. Il me regarde sans attendre autre chose qu'une réponse courtoise de ma part, masquant mon accablement. « Alors ? » me demande-t-il. « Toi », je lui réponds sans hésiter. Il ne comprend pas. « Toi. Personne d'autre ne lira mieux ton texte, tu galopes dedans, tu en connais toutes les chicanes et les chicaneries, tu ne rates aucun virage, tu dis fort quand il le faut, tu sais où lever le pied, tu connais la route par cœur... Aucun comédien n'aura ta maîtrise pour donner esprit et chair à ce texte. » Ahuri, sonné presque, il murmure : « Mais je n'ai jamais fait ça ! » Il oublie bien sûr les nombreuses années où en lisant, dictant, expliquant des textes, il fut contraint de séduire le public le plus exigeant sur terre que sont les enfants, de plus élèves, c'est-à-dire guettant le moindre faux pas d'un professeur qui se dit leur maître. En entendant la parfaite diction de Daniel, je me demandais si on ne devrait pas remplacer la plupart des cours privés de théâtre qui dévorent abusivement tant de jeunes et surtout leur portefeuille en leur faisant ânonner le récit de Thérémène, les stances du *Cid* ou *Les Femmes savantes*, affirmant à tous ceux qui n'ont aucune aptitude à devenir comédien que la pratique de Molière à haute voix leur

donnera beaucoup plus d'aisance dans la vie ! Foutaises ! Donc pourquoi ne pas les remplacer par des scènes à jouer devant une classe de cinquième jusqu'à ce que l'apprenti-acteur parvienne à obtenir un silence parfait, témoignage de l'intérêt voire même de l'émotion qu'il provoque sur son premier et difficile public ? Si rires et chahut se déclenchent à chaque fois qu'il ouvre la bouche, il abandonnera de lui-même ce métier cruel dans lequel certains veulent lui faire croire qu'après trois ou quatre années de cours chèrement payés, il pourra réussir. Perte d'argent pour les cours, mais temps gagné pour beaucoup de jeunes gens dont le rêve pourrait devenir cauchemar.

Daniel, contre toute attente, me fit confiance. Nous étions en juin et je lui proposai de commencer sa lecture sur scène à la rentrée. Il passa l'été dans sa maison du Vercors, hurlant son texte dans les bois alentours, au mépris d'une faune terrifiée, pour s'affermir la voix. Il revint en septembre, me demanda de l'écouter lire pour vérifier si je n'avais pas changé d'avis. Je constate qu'il oublie de tourner les pages. Il sait son texte par cœur. « Plus question de lire Daniel, tu vas jouer. » Il pâlit, me supplie de l'accompagner dans ce qu'il considère comme un saut à l'élastique sans élastique. Nous allons élaborer un véritable spectacle. Je le mets en scène. Il découvre les joies variables des répétitions et le soir de la première, dans un état de panique proche de la paralysie, il se jette sur scène face aux huit cents spectateurs de la grande salle du Rond-Point. Avec la précision d'un maître horloger réglant le temps à son rythme, il joua parfaitement cette variation sur la gratitude et les diverses façons de remercier. Les rires fusèrent là où nous l'avions prévu, il éprouva un tel plaisir, une jouissance même, d'abandonner la solitude de l'écrivain pour enfin partager ses écrits avec des amis inconnus, ses lecteurs qui étaient là devant lui et le remerciaient de son *Merci* en l'applaudissant à tout rompre. C'est ainsi que Daniel Pennac devint acteur. Un véritable acteur avec toute la panoplie, trac, caprices, repos dans sa loge avant de jouer, rituel de l'orange pressée dans l'après-midi, complicité avec James qui depuis la régie assurait la lumière tout en suivant le texte et le criant depuis sa cabine au moindre trou, commentaire chaque soir sur les réactions d'un public à qui il trouvait selon les représentations, du talent ou pas... *Merci* fut un succès, que Daniel tourna partout en France, jouant un été au Théâtre du Chêne noir pendant le Festival d'Avignon. Addict peut-être pas mais accroché par le seul plaisir d'incarner ses écrits, Daniel continua d'arpenter les scènes au point de ne plus être auteur-acteur mais acteur seulement en disant les textes d'autres auteurs. Il excella notamment dans *Bartleby* puis revint me voir pour dire son *Journal d'un corps*, sans me demander cette fois : « À ton avis, qui pourrait lire ce truc sur scène ? » Bernard Pivot, Régis Jauffret, Roger-Pol Droit entre autres, imitèrent Pennac sans même se demander qui

allait interpréter leur texte ? Ils savaient déjà que ce ne pouvait être qu'eux.

Ionesco

La première fois que j'ai rencontré Ionesco, j'ai renversé sur son pantalon le contenu d'une cafetière pleine, un pot de lait et plusieurs confitures. C'était à la brasserie La Coupole à Montparnasse, un matin vers dix heures. En retard à un rendez-vous, je suis entré en courant, percutant par inadvertance la table où il prenait son petit déjeuner. Je me suis confondu en excuses. Il m'a regardé sans prononcer un mot. Le grand Ionesco, le falzar inondé de café au lait jusqu'aux chaussettes, la braguette couverte de marmelade, quoi de plus absurde ! Il a dû adorer.

La seconde fois, c'était dans le restaurant du Théâtre du Rond-Point en 1986. Il n'y prenait pas, fort heureusement, son petit déjeuner. Il attendait, assis sur un grand fauteuil, entouré d'un aréopage d'écrivains, d'artistes et de journalistes, François Léotard, ministre de la Culture qui devait lui remettre une décoration d'importance. Selon l'insupportable habitude des hommes politiques, toujours plus occupés que le reste du genre humain, le ministre attendu à midi arriva avec quarante-cinq minutes de retard. À peine un pied dans le théâtre, il se précipita sur Ionesco et l'embrassa en lui disant combien il était honoré de le rencontrer, sauf que le vieux monsieur qu'il venait de serrer dans ses bras n'était pas Ionesco mais l'un de ses invités. Jean-Louis Barrault, maître de maison, courut le diriger vers le véritable auteur de *La Cantatrice chauve*, qui parut amusé d'avoir été confondu avec un autre. Il faut accorder à François Léotard quelques circonstances atténuantes : tout nouveau ministre de la Culture, il avait fait savoir combien il souhaitait le portefeuille de la Défense. Heureusement, Jacques Chirac eut la bonne idée de ne pas le lui confier. En temps de guerre, il aurait sans doute fait tirer sur nos alliés pensant qu'il s'agissait de l'ennemi.

Asile

Avignon. Hôtel de l'Europe. Été 1999. Chaleur. Un peu d'ombre sous le grand platane au centre de la cour. Je bois une orangeade en gardant le glaçon dans la bouche, encore retourné par *Rwanda 1994*, spectacle de Jacques Delcuvellerie, interprété par une trentaine de survivants du génocide. Mon portable vibre. « Allô ?

— Bonjour, c'est Bernard Tapie.

— Qui ?

— Tapie, j'aimerais vous rencontrer, demain vous avez un moment ? »

J'ai tout de suite réalisé que ce n'était pas un canular. Voix de bronze plaquée or qui cogne direct à l'estomac de son interlocuteur, c'est la sienne. Je n'avais rencontré qu'une seule fois Bernard Tapie des années auparavant, à Bruxelles. Il était l'invité principal d'une émission de radio à laquelle je participais. Je l'écoutai, sidéré, expliquer aux Belges comment gouverner la Belgique, ce qu'il fallait faire pour que ce petit pays devienne grand, comment prendre le taureau par les cornes et s'il refusait d'avancer, par les couilles.

Je quitte la cité des Papes. Arrivé Gare de Lyon, je saute dans un taxi et file chez lui. Il m'avait dit fin d'après-midi. Il habite rue des Saints-Pères dans la seule aile de son hôtel particulier qui n'a pas été saisie. Il savait que je ne résisterais pas à l'envie de le connaître. Il avait raison, mais pas plus. Ça m'amuse, mais pas plus. Ça il ne le sait pas. C'est sa femme qui m'ouvre. Petite brune jolie, du charme, presque distinguée. On gravit quelques marches d'un escalier en pierre qui mène à un salon. L'endroit est meublé avec goût, meubles XVII^e et tapisseries. Ils sont une dizaine autour de lui, parmi eux je reconnais mon ami Dominique Besnehard. Tapie s'approche de moi main tendue, sourire de fauve. « Comment ça va ? Merci d'être venu. Bon voyage ? » Il présente rapidement son entourage, producteurs, agents d'artistes, collaborateurs, puis m'attrape par l'épaule : « Et voilà mon metteur en scène ! » Il éclate de rire. « Vous ne le saviez pas, me dit-il, eh bien maintenant vous êtes au courant. Qu'est-ce que vous buvez ? » Sûr de lui, content de son effet, il me tend une eau gazeuse et enchaîne en m'annonçant qu'il va jouer *Vol au-dessus d'un nid de*

coucou, le rôle qu'a interprété Jack Nicholson au cinéma. Un truc pile pour lui, il sent bien le personnage, il a toujours vécu entouré de fous. Il rit. L'entourage rit aussi. Moins fort, juste pour lui signaler qu'ils sont toujours d'accord avec lui, même quand c'est drôle. « J'ai pensé, poursuit-il, et puis on me l'a confirmé, que personne à part vous ne pourrait mettre en scène cette pièce. Vous êtes le seul paraît-il à pouvoir diriger Bernard Tapie ! Vous savez que personne n'a jamais dirigé Bernard Tapie ! Vous le savez ? » Silence. Il continue : « On va faire ça au Théâtre de Paris dans trois mois. Ça vous va ? Je vous plais ? » Je ne réponds pas. « Alors, tope là ? » rugit-il en me tendant la paume de sa main. « Désolé, je ne vais pas pouvoir », dis-je de ma voix la plus tranquille. Tapie ne bronche pas, son visage reste immobile, l'entourage retient son souffle. Je continue : « Pour trois raisons, la première, je dois commencer les répétitions des *Brèves de comptoir* que je mets en scène au Théâtre Fontaine, la deuxième, vous n'avez besoin ni de moi ni de personne, montez sur des tréteaux boulevard Saint-Germain à côté de chez vous, la foule va accourir, et la troisième, je ne suis pas sûr que ce rôle soit fait pour vous. » Temps suspendu. Tapie ne dit rien. L'entourage, les yeux rivés sur le sol, attend que l'orage éclate. Tapie se tourne vers eux en hochant la tête. « Vous avez entendu, personne ne m'a jamais parlé comme ça... J'avais raison, il est le seul à pouvoir diriger Bernard Tapie... et il va le faire ! » À cet instant, j'ai compris qu'il n'allait plus me lâcher. Et il ne me lâcha pas. Il me téléphonait trois fois par jour, m'attendait dans sa voiture rue Fontaine à la sortie de mes répétitions, me proposa qu'on recule *Vol au-dessus d'un nid de coucou* jusqu'à ce que je sois libre... Épuisé, je finis par accepter de l'aider à trouver des acteurs et à assister aux lectures de la pièce organisées le soir chez son producteur. Régulièrement, Tapie interrompait les séances à peine quelques pages lues et remerciait les acteurs qu'il ne supportait pas. Ce fut le cas pour Éva Darlan, que je lui avais recommandée pour le rôle de l'infirmière Mildred Ratched. Après l'avoir accueillie comme une star d'Hollywood, il la vira au bout de quinze minutes de lecture. Je revois encore le regard ulcéré d'Éva quittant la pièce. Il refusa toutes les actrices convoquées pour ce rôle. Pendant un mois, des dizaines de prétendantes furent auditionnées et recrachées aussitôt. Il me téléphone un matin, agacé. « C'est Tapie, dis-moi, pourquoi on ne demanderait pas à Éva Darlan ? » Je lui rappelle qu'il l'a éconduite avec une goujaterie rare. « Moi ? S'étouffe-il, mais je ne l'ai jamais vue ! » Là, je découvrais que Tapie possédait un organe supplémentaire, un gène, une spirale d'ADN absent chez la plupart des humains, une capacité à mentir qui touche aux beaux-arts. J'en avais comme tout le monde entendu parler, mais le vivre en vrai est impressionnant. Il peut nier l'évidence sans ciller, au point de vous

faire douter de votre propre existence. Ce n'est ni un mythomane ni un fourbe, c'est un homme dont la volonté de transformer le réel en ce qui l'arrange est vitale. La seule vérité est celle qu'il décrète et il la défend avec une sincérité d'autant plus grande qu'il n'en connaît plus d'autre.

Je parvins jour après jour à m'exfiltrer de la forteresse Tapie. Il réunit un après-midi la distribution qu'il avait enfin validée et Thomas Le Douarec, metteur en scène style cow-boy qui venait de remporter un succès avec *Le Cid*, monté en flamenco. Le producteur, comprenant que je ne reviendrais pas sur ma décision, le lui avait présenté. La date de la première approchait et Tapie décida de s'y mettre, même sans moi, à qui il parvint quand même à ne pas renoncer. Voici ce qu'il déclara devant l'équipe rassemblée cet après-midi-là : « Je voulais vous dire comment nous allons procéder, Thomas Le Douarec va mettre en scène la pièce, sauf qu'il ne me parlera pas, il ne me donnera aucune indication, il vous dirigera vous. Le seul qui s'adressera à moi, c'est Ribes à qui je téléphonerai tous les matins, lui rendant compte du travail et qui me dira ce qu'il faut que je fasse et comment je dois jouer. Compris ? » Personne ne broncha. Tous étaient conscients qu'émettre le moindre doute sur cette stratégie absurde n'aboutirait à rien. Je fis un signe discret à Le Douarec, lui indiquant que je n'interviendrais bien sûr jamais. Le rideau se leva sur *Vol au-dessus d'un nid de coucou* à l'heure dite.

Domage que la folie que nous venions de vivre pendant deux mois n'ait pas continué sur le plateau du Théâtre de Paris. Bas les masques, sur scène, le grand Tapie avait rapetissé. Plus question de gouverner la Belgique, là il s'agissait d'être fou, vraiment fou, comme le sont les poètes. Je ne devais plus jamais le revoir.

Bianciotti, 2009

Visite privée tôt le matin de l'exposition du peintre Giorgio De Chirico au musée d'Art moderne de la ville de Paris, organisée par Jérôme Clément, président d'Arte. Dans le hall, longue table couverte de petits pains, croissants, café, thé et jus d'orange. Certains visiteurs restent beaucoup plus longtemps devant ce buffet que dans les salles de l'exposition. Chirico m'agrippe, m'embarque, me trouble. Je bascule dans ses perspectives improbables, comme dans les poèmes de Tzara. Mon ami-frère Gérard Garouste éprouve une passion pour lui, les soudaines dérobades de sa raison doivent se promener apaisées au milieu des paysages illogiques du maître italien.

La salle est déserte, j'aperçois au loin l'académicien Hector Bianciotti flânant devant les toiles, attentif et rêveur. Je ne l'ai pas vu depuis deux ans, il venait voir sa compatriote Marilú Marini au Théâtre du Rond-Point qui jouait *Divino Amore*, fantasquerie d'Alfredo Arias. Je m'approche de l'académicien, il est accompagné d'un jeune homme au physique de paysan dodu, vêtu d'un anorak noir molletonné qui contraste avec l'élégant costume anthracite d'Hector. Ravi de le retrouver, je lui tends la main. Il me regarde, ouvre la bouche d'où sort un étrange « Bée, bée, bée... ». Je souris, pensant qu'il s'agit de je ne sais quelle facétie inventée par l'écrivain pour renouveler la façon un peu périmée de se dire bonjour. Je demande de ses nouvelles, de nouveau il me répond par un « Bée, bée, bée... ». Son jeune accompagnateur se précipite alors vers moi, il parle vite et fort pour couvrir les sons inarticulés de Bianciotti. Il m'attrape par le bras, m'entraîne à l'écart. Son léger mouvement de tête et son regard triste me font comprendre que le cerveau de Bianciotti a fondu... Plus de mémoire, plus de paroles... fini. Choqué, je regarde Hector. Il s'est approché d'une grande toile. Il sourit. Il rêve. Ses lèvres remuent. Il parle avec Chirico, créateur d'un monde où la maladie n'existe pas. Il n'est plus seul... Je vais boire un café, rassuré.

Miettes

Marcel

Seraient-ce les lecteurs de Proust qui m'ont éloigné de Proust ?

Cigare

1992. Je refume à nouveau le cigare pour m'aider à maigrir. Le tabac coupe l'appétit. Risque de cancer contre prise de poids. Merde pour merde, autant mourir léger.

Livre d'or

Ma mère, dès mon plus jeune âge, m'avait offert un carnet dont la couverture de cuir rouge protégeait des pages de couleur coquille d'œuf. Il était destiné à recevoir la signature, voire même un court texte ou un dessin, des artistes que je rencontrerais. Ma mère l'emportait à chaque vernissage où nous étions conviés. À l'un d'entre eux, galerie Maeght, rue du Bac, un ami de mon beau-père Jean Cortot, un petit homme sans âge, à l'accent espagnol, me fit avec un stylo-bille qu'il sortit de sa poche un dessin sur toute une page, signa et m'embrassa sur le front. Je le remerciai sans oser lui dire que je trouvais son gribouillis très moche. « Tu en as de la chance », me dit une dame qui avait assisté à la dédicace. Le soir, dans ma chambre, je ne sais pas ce qui m'a retenu d'arracher cette page griffonnée par ce petit monsieur dont je venais de déchiffrer la signature : Joan Miró. Aujourd'hui, elle est encadrée dans mon bureau. L'aurait-elle été si elle avait été signée d'un autre nom ?

Adieu

Je m'endors pour ne plus être. C'est le seul vrai repos.

Parler

S'il n'y a pas de non-dit quand on dit, à quoi sert de parler ?

Salon de mai

Jeune homme, j'aimais me rendre au Salon de mai à Paris. Il avait lieu au musée d'Art moderne de la ville. J'étais fier d'y voir exposer les toiles de mon beau-père Jean Cortot et de son ami Jacques Busse.

Oubli

J'avoue avoir une propension à mettre la charrue avant les bœufs, sans doute de peur qu'une fois les bœufs placés en premier, la charrue n'arrive pas, ce qui advint de nombreuses fois à mes dépens, alors que les bœufs, bon an mal an, finissent toujours par se pointer.

Inverser ce proverbe populaire n'est toutefois pas sans risque.

Fin mai 1976, Jean Mercure me donne rendez-vous. Il prépare la saison 1977-1978 du Théâtre de la Ville. Satisfait de notre première collaboration avec *L'Odyssée pour une tasse de thé*, il m'interroge sur mon travail pour savoir si je n'ai pas une pièce à lui faire lire. Je n'en ai pas. « Même pas une idée ? » me demande-t-il à ma grande surprise. L'intérêt qu'il me porte m'en donne aussitôt dix. Nous convenons d'un synopsis que je dois lui remettre dans les quinze jours. Je le quitte touché, heureux même de la confiance qu'il me fait, mais aussi la boule au ventre car maintenant que la charrue est là, il allait falloir trouver les bœufs pour la tirer. Je finis par écrire en vingt pages l'histoire d'un jeune provincial révolté, quittant famille et village pour venir changer le monde à Paris, ville de toutes les libertés. Le seul endroit où il trouve à donner de la voix est un cabaret de strip-tease. Il y est engagé comme aboyeur. Faute d'y déclencher la révolution, il y rencontre un amour impossible puis l'amitié d'un voyou qui croit en son génie rimbaldien et la mort qu'il finira par se donner. J'ai le titre : *Jacky Parady*. C'est court, c'est maigre, mais à mon grand étonnement, Mercure aime, au point de me commander la pièce et de la programmer pour sa prochaine saison. « Tu me trouveras de grands acteurs, très grands même, on en aura besoin », me dit-il en me raccompagnant, comme le capitaine qui s'assure que son navire est bien pourvu d'embarcations de sauvetage avant de traverser une mer dont il ignore tout.

Ne pas se presser, ne rien forcer, laisser remonter l'histoire, écouter les personnages, ne pas écrire trop tôt, attendre d'être fécondé, laisser faire, ne pas y penser, quand le fruit sera mûr je le sentirai et l'exprimerai avec le plaisir que donne l'écriture dictée d'une pièce achevée en soi. Conscient de la nécessité de cette fermentation secrète, j'accepte la proposition de Jean Gosselin qui souhaite organiser une

tournée de ma pièce *Les Fraises musclées* aux Antilles et en Amérique centrale.

Je demande à la délicieuse et fantasque Micheline Presle, qui a déjà joué cette facétie, si elle veut faire partie de l'aventure. Folle de joie à l'idée de ce voyage incongru qui réunira Éva Darlan, Philippe Khorsand, Hervé Palud et moi, elle accepte. Nous partons début octobre jusqu'à fin décembre, date à laquelle nous devons revenir en France. Mais un télex de l'AFAA, l'Association française des affaires artistiques, liée au ministère des Affaires étrangères, nous parvient. Il nous informe qu'ils souhaitent, si nous sommes d'accord, que nous poursuivions notre tournée jusqu'en Polynésie, la Maison de la culture de Papeete à Tahiti réclamant notre venue. Aucun d'entre nous n'ayant d'obligations hexagonales, l'idée d'aller donner l'aubade sur ces îles réputées paradisiaques nous paraît une initiative culturelle des plus pertinentes.

Hibiscus, corail, colliers de fleurs, atolls, plongée, Moorea, hydravion, tortues, Rangiroa, vahinés, réré... Le langoureux balancement des journées polynésiennes peu à peu nous montre combien nous sommes doués pour nous laisser vivre, réduisant notre activité cérébrale à commander une autre caïpirinha quand malgré l'envie nous n'en avons plus la force. Vers le début du mois de mars, nous nous retrouvons dans un avion qui fait route vers Paris, sans doute poussés par Jean Gosselin qui a réussi à conserver la mémoire d'un retour évaporé de la nôtre.

Atterrissage à Roissy. Des palmes tahitiennes encore plein les yeux, nous roulons vers la jungle parisienne. Le taxi passe la porte de la Chapelle. Gare de l'Est. Feu rouge. Et là, mon cœur s'arrête net. De l'autre côté de la rue, une colonne Morris annonce la saison prochaine du Théâtre de la Ville, en lettres rouges se détache *Jacky Paradý*. Oublié ! Un trou. Les tropiques ont tout effacé. L'hémisphère Sud de la planète a balayé l'hémisphère nord de ma cervelle. Je ne me souviens même plus de l'histoire. Je devais rendre la pièce à Jean Mercure fin décembre, nous sommes en mars et je n'ai pas imaginé la moindre scène. Arrivé chez moi, pile de courriers. La moitié des lettres sont de mon agent, l'autre du Théâtre de la Ville. « Faites-nous signe ! », « Où en êtes-vous de l'écriture ? », « Au théâtre ils commencent à s'inquiéter », etc. Mensonges express en réponse : « Pas de panique, j'y suis, ça vient bien, laissez-moi encore quinze jours, je suis très content de la première version, j'avais besoin de m'éloigner, je ne suis pas une machine, je n'ai jamais manqué à ma parole », etc. À la vitesse du SAMU, les excuses-sauvetages me traversaient l'esprit. Elles finirent momentanément par rassurer tout le monde, sauf moi. Le supplice de la page blanche, à côté de ce que je m'apprêtais à vivre, est un baiser de fée. Je m'enferme, je commence à écrire ou plutôt à ne pas écrire :

rien, pas la moindre idée, vide. Je tourne, je marche, je lis, j'essaye, nul. Je cours dans Paris, méthode Socrate. Pas une ligne. Les pages blanches sont responsables, j'achète des cahiers lignés. Pas mieux. Mon bronzage des tropiques mélangé à l'angoisse devient gris. J'ai l'air d'un âne. J'en suis un. Dire tout ? Tout avouer ? Abandonner ! Peut-être l'étranger. Repartir loin. J'étais heureux loin. Avion immédiatement pour Marrakech. Achat de nouveaux stylos avant de partir. Un gros Montblanc, celui d'Hemingway. Il n'y a pas de raison qu'il me laisse tomber. Face à la palmeraie, des fiacres remplis de touristes passent sous ma fenêtre. Ils m'agacent. Je ne peux pas écrire à cause d'eux.

Café place Jemma el-Fna. Une table, seul. Thé à la menthe. Je cherche à me remémorer les écrivains qui sont venus dans le coin. Je n'en trouve pas. Il y a trop de bruit, vendeurs d'eau, charmeurs de serpents, gosses qui quémangent, invasion d'Européens, tout me dérange, tout me distrait. Je renverse le thé sur ma page raturée. Je pars. Je m'en vais. Où ? Je ne sais plus. Le temps passe, il m'étouffe, me compresse, je ne dors plus. Tous les matins à l'aube, je tente d'accoucher sans être enceint. Un Marocain à qui j'achète des cigarettes me parle d'un village peul, dans la montagne où vivent ses parents. Il m'y invite. Pourquoi pas. Longue route dans une vieille guimbarde, puis deux heures de rochers sur le dos d'un âne. Je ne vois ni la beauté du désert, ni le soleil rouge qui se noie dans le sable, je ne pense qu'à cette pièce qui se meurt dans ma tête avant d'y être née. Voilà presque deux mois que je me cogne contre la vitre de mon impuissance. On m'accueille dans des huttes faites de boue séchée, le sol est en terre. Nous nous parlons par gestes. Une femme âgée, dont le henné dessine admirablement la vieillesse sur son visage, m'offre sa petite maison, elle s'installe chez sa fille. Ni eau, ni électricité. Ce détour par la vie primitive me transforme un peu plus en primate. Ma pensée atrophiée par l'anxiété, percevant qu'il n'y a plus d'espoir, comme par réflexe, me pousse à l'abandon. Décision définitive. La douleur de l'échec se mêle à une sorte de soulagement, celui que doit ressentir le suicidaire avant de se jeter du dixième étage.

Paris de nouveau. Chez moi. J'arrive, hagard. Le téléphone sonne. Je vais tout dire, tout avouer. Aucune excuse, aucune circonstance atténuante, stop, fini, basta. « Allô Jean-Michel, c'est Serge Rousseau... » Serge Rousseau, homme doux, rieur et cultivé, fondateur avec Gérard Lebovici de l'agence Artmedia, agent et ami de Jacques Villeret. Je pense que c'est lui qu'ils ont envoyé faire le sale boulot. Non. Il veut me présenter quelqu'un, il est sûr que nous sommes faits l'un pour l'autre. C'est un musicien, Lewis Furey, il vient de débarquer de Montréal avec Carole Laure dont il est le compagnon. Sans savoir pourquoi, comme une boule de billard poussée par une autre, je me

retrouve le soir même rue d'Alésia dans la belle maison de Carole. Ses yeux pétillent de malice, sourire rapide, c'est un jeune Lucifer avec un fort accent anglais qui m'ouvre la porte. « C'est Lewis ! » crie Carole de loin. « Embrassez-vous ! » Nous le faisons. Il se met aussitôt au piano et chante sa dernière composition. Leonard Cohen, Lou Reed, Bob Dylan, Gainsbourg, tous sont de la famille, mais le petit dernier a un truc à lui qui me touche. Pour la première fois depuis longtemps, il me sort de moi. « Serge Rousseau m'a dit que tu avais écrit une pièce pour le Théâtre de la Ville », lance Carole, entreprenante et amoureuse, en nous servant une salade champignons-agrumes. « C'est quoi l'histoire ? » Je n'avais pas flairé le piège ! Ma poitrine se serre. Je ferme les yeux. Je ne sais plus rien. Je parviens à articuler deux ou trois idées très floues qui me collent encore dans la cervelle... Lewis s'exalte aussitôt : « J'adore les gens perdus, c'est les histoires que je préfère... » Il sort de table et se met à nouveau au piano. Il compose puis se retourne : « Ça m'évoque cette musique ta pièce, c'est ça non ? » Sans que je m'en rende compte, chacune des notes qui s'assemblent va insensiblement me déficeler, me décongeler peu à peu, c'est un piano micro-ondes, il me redonne du jus, du sang. Comme sorties d'une vase fossilisée qui s'amollit, mes idées remontent lentement... Il me propose une chanson *Jacky Parady*, titre qui l'excite, j'en griffonne les paroles. Il chante, sa voix me plaît, il tire le personnage de mon ventre, il le sort... Pourquoi pas une comédie musicale ? C'est d'accord. Nous ne finissons même pas le dîner.

Les personnages endormis au fond de moi se réveillent, se bousculent même pour dire, parler, chanter. Sauvé ! Trois semaines plus tard, la pièce est terminée, la partition achevée. Jacky gueule sa révolte contre les Boufaks et les Mangistous. Mercure m'assassine pour le retard, mais la lecture que nous lui faisons, accompagnée de la musique, lui plaît. Gérard Desarthe accepte le premier rôle, le splendide Roland Blanche est son comparse. Pour l'aider à sortir d'une dépression délirante, je demande à Gérard Garouste de créer la scénographie : il dessine un songe noir et gris envoûtant, les prisons de Piranèse enveloppées par Christo, l'ailleurs de Gérard en plus. David Rocheline invente les costumes tout en interprétant le travesti Rosa Luxembourg. C'est un autre compositeur, Jean-Claude Vannier, comparse de Gainsbourg avec qui il a écrit *Melody Nelson*, qui dirige l'orchestre, dont font partie deux musiciens d'exception, le saxophoniste Jean-Louis Chautemps et le batteur Christian Lété.

Les bœufs sont enfin arrivés et terminent de se placer devant la charrue pendant deux mois de répétitions. Roland Blanche, Jean-Paul Muel, Éva Darlan, Maurice Chevit enflamment les scènes. La première représentation fait scandale. La moitié de la salle siffle et injurie les acteurs, l'autre hurle bravo. Cette petite bataille d'Hernani se répétera

chaque soir. Roland Blanche, pour la première fois de sa vie, saluera avec la jubilation de faire des bras d'honneur au public. Tout cela valait bien la torture de l'impuissance à écrire cette pièce.

Quelques années plus tard, lors du tournage de *Chacun pour toi*, je racontais à Albert Dupontel, qui faisait un formidable duo avec Jean Yanne dans ce film sur le championnat du monde des coiffeurs à Prague, le supplice que j'avais vécu pour écrire cette pièce. Il en a tiré un film intitulé *Le Créateur*, qui témoigne que cette situation peut rendre fou.

Autre conséquence de *Jacky Parady*, Patrick Bruel, lors d'un déjeuner au Rond-Point où il venait me dire son envie de jouer dans ce théâtre, m'avoua qu'il avait vu *Jacky Parady* avec son lycée et qu'ensuite il avait assisté à douze représentations consécutives. C'est ce spectacle qui lui donna l'envie de devenir chanteur. J'en suis ravi pour lui et pour ses fans, pour les autres, désolé, on ne peut pas tout prévoir.

Moyen-Orient, très moyen

Il était en jean, chemise à carreaux, des santiags, il fumait des Lucky Strike. Un Américain, on aurait dit. Exactement. Relax. Très relax. Chez lui c'est une belle maison en pierres blanches, comme en Grèce chez les armateurs, avec des antiquités dans des vitrines et un maître d'hôtel qui passait des orangeades sur un plateau en argent. Il nous avait invités à déjeuner. Il y avait l'ambassadeur d'Argentine et sa femme, les Pico, assis sur les canapés en daim bleu, et une journaliste de *L'Express*, Laurence Liban. Ça tombait bien, parce que justement on y était au Liban. C'était un moment où ça chauffait entre le Hezbollah et les Israéliens, la guerre était finie mais encore chaude. Lui, Walid Joumblatt, il était relax comme un Américain. Pourtant c'était le chef des Druzes, même plus, leur roi et pourtant les Druzes ne sont pas américains. Mais ils le vénèrent. Les gardes du corps qui nous avaient conduits chez lui dans la montagne du Chouf, des kalachnikovs planquées sous le siège de leur 4 × 4, avaient des portables avec en fond d'écran des photos du fils de Walid Joumblatt, qui faisait ses études en Angleterre. Ils anticipaient, les gardes du corps, ils savaient que ce serait bientôt leur prochain roi. Aucun Joumblatt n'était mort dans son lit depuis cinq générations et ils se disaient que Walid, à force d'être un jour avec les Syriens, un jour avec Gemayel, un autre avec les sunnites d'Hariri, ne mourrait pas sur son oreiller non plus, et ça n'allait sans doute pas tarder. Deux cent mille personnes, son peuple. C'est tout, même pas la population de Nantes, et pourtant il comptait comme le président des États-Unis dans l'échiquier politique du Moyen-Orient, comme on dit au journal télévisé en France. C'est pour ça qu'il était relax comme un Américain.

Nous, on était là avec dix spectacles du Rond-Point, une sorte de festival qui s'appelait « Rond-Point Paris-Beyrouth, Théâtre ville ouverte », organisé et préparé depuis longtemps par Culturesfrance, la ville de Paris, celle de la capitale libanaise, les deux ministères de la Culture et des sponsors.

Quand Valérie Bouchez, Pierre-Yves Lenoir et moi sommes arrivés à l'aéroport de Beyrouth avec tous les acteurs — les techniciens, emmenés par Antoine Picq et Arnaud Lacoste, étaient partis une

semaine avant —, il n'y avait personne pour nous accueillir. On a essayé de téléphoner, mais nos portables ne fonctionnaient plus. Gemayel venait de se faire assassiner dans sa voiture trente minutes avant notre atterrissage. Tout était bloqué, immobilisé, la ville ne respirait plus. On a fini par nous transporter à l'ambassade. L'attaché culturel, Bernard Baños Robles, qui avait baroudé un peu partout dans des coins d'Afrique compliqués, était inquiet. Le gouvernement venait de décréter un deuil national de trois jours renouvelable. Ça patrouillait partout dans Beyrouth. On allait devoir annuler les premiers spectacles, celui de François Morel, celui de Daniel Pennac et la pièce de Thierry Illouz *J'ai tout* que jouait Jean-Damien Barbin ; on verrait après pour les autres. Aussitôt une réunion officielle a été organisée dans le théâtre Cham de Roger Assaf pour saluer nos hôtes meurtris. Olivier Poivre d'Arvor, qui dirigeait Culturesfrance au ministère des Affaires étrangères, et Christophe Girard, adjoint à la Culture à la mairie de Paris, ont fait des discours pour dire combien le Liban et la France s'aimaient, ils ont parlé aussi de l'importance de mêler nos cultures. Ensuite, les directeurs des théâtres Almadiha, Monnot et Cham, nos hôtes, Nidal Al Achkar, Paul Mahar et Roger Assaf se sont mis devant les micros. Ils n'ont pas dit la même chose, ils étaient contents qu'on soit là mais bon, on n'allait rien leur apprendre, ils en savaient autant que nous sur le théâtre, en tout cas beaucoup plus que ce que nous connaissions de l'art libanais. On était bienvenus, mais attention, à égalité. On les a écoutés un peu étonnés : on ne se sentait pas vraiment colonisateurs, on était plutôt paumés avec nos spectacles au milieu des attentats et des automitrailleuses.

La nuit tombée, ils nous ont tous emmenés dans un restaurant près de la Grand-Place. Là, c'était la fête, tout le monde rigolait. À Beyrouth, le jour c'est la guerre, la nuit c'est le contraire, c'est la paix joyeuse. Personne, ni les milices chrétiennes, ni le Hezbollah, ni les Israéliens, n'empêchera les Libanais de s'amuser le soir venu. Nous sommes restés quinze jours à attendre que ça se calme. On a réussi à jouer deux ou trois pièces sur les douze prévues. Un samedi, une manifestation du Hezbollah déboula dans la ville. Des milliers de voitures remplies de familles, des motos, des camions venus de villages alentours et de la plaine de la Bekaa ont déversé les troupes de sympathisants pro-Masrala. Ils ont envahi la ville en chantant dans des haut-parleurs et en remuant des drapeaux verts. Ils se sont ensuite installés sous des tentes un peu partout dans Beyrouth. Ils offraient des merguez et des fruits aux passants, distribuaient des tracts en riant, les femmes chantaient en chœur, ça ressemblait plus à un mélange de Foire du Trône et de bal de village qu'à une provocation terroriste, comme l'affirmaient les bourgeois des quartiers ouest. Le soir, dans nos chambres d'hôtel, on s'amusait à regarder comment CNN parvenait

à transformer les images de jeunes qui dansaient comme des fous en reportage sur les fous de Dieu. En regardant cette foule couchée par terre sous leurs tentes faites de vieux sacs récupérés sur des chantiers, il était difficile de croire que le Hezbollah était l'islam barbare radical face à la chrétienté civilisée. Il s'agissait simplement des pauvres d'un côté et des riches de l'autre.

Trois 4 × 4 blindés identiques quittaient chaque matin la résidence des pins, où habitait l'ambassadeur Bernard Émié. Il était dans l'un d'eux. Lequel ? Jeu de bonneteau proposé aux terroristes qui souhaiteraient l'assassiner comme l'un de ses prédécesseurs. Le soir, Émié organisait de beaux dîners dans cet ancien palais du gouverneur du Liban. Artistes, hommes d'affaires, politiciens y assistaient. L'usage voulait qu'à la fin du repas un invité fasse un bref discours pour saluer l'amitié franco-libanaise. Ce soir-là, c'était mon tour. Au moment de lever mon verre, je suis foudroyé par une douleur à l'estomac qui me plie en deux. Je quitte la table précipitamment, parvenant à peine à m'excuser et cours dans le vaste hall de l'ambassade cherchant désespérément les toilettes. Dans mon affolement, je glisse sur le sol en marbre, tombe et vomis tripes et boyaux mais surtout l'intégralité du dîner offert par l'ambassadeur. Par quel miracle aucun serviteur, membre de la sécurité, maître d'hôtel n'est passé à ce moment-là dans le hall, je me le demande encore. Tel un phoque malade, je rampe jusqu'au canapé le plus proche couvert d'un grand plaid en soie, que j'attrape et dont je me sers comme serpillière pour éponger la flaque sortie de mon estomac. Je porte le tout très vite dans les toilettes dont j'aperçois enfin l'entrée. J'asperge mon visage d'eau fraîche, rince ma bouche, m'essuie et retourne dans la salle à manger. L'ambassadeur m'interroge discrètement du regard pour savoir si tout va bien. Je le rassure et reprends mon verre que je lève, prononçant quelques mots sur la magnificence du pays, évitant d'en vanter trop longtemps la gastronomie dont une partie venait de m'assaillir. Applaudissements polis autant que chaleureux des convives. À l'extrémité de la table, un gros parlementaire pro-Gémayel lance : « Vous devriez être président du Liban ! »

La vacance de notre emploi du temps, due au climat d'insécurité qui annule chaque soir un de nos spectacles, nous permet quelques excursions. Nous visitons des ruines, celles de Baalbek datant du III^e millénaire avant Jésus-Christ et celles du quartier de Beyrouth datant d'il y a trois mois à peine, après un bombardement par Israël. Rencontre d'une femme admirable, musulmane travaillant pour l'UNICEF. Elle sait qu'un riche commerçant de la ville abuse de ses enfants. Elle en a fait part à l'imam, juridiction suprême, pour qu'il arrête ce père-monstre. Mais elle s'entend répondre que tant qu'il est chez lui il a droit de faire ce qu'il veut, personne ne peut intervenir

dans l'espace privé, c'est la loi. Elle éclate en sanglots. Rencontre aussi de Pedro Pico, l'ambassadeur d'Argentine, ami de ma Franco-Argentine de mère. Il passe ses journées à la piscine du Jockey Club qui continue imperturbablement à offrir ses transats et ses cocktails aux nantis de Beyrouth au milieu des milices de toutes sortes qui s'entre-tuent. Il me propose de me présenter Walid Joumblatt, un de ses amis, il sera ravi, il adore le théâtre.

C'est ainsi que nous nous retrouvons à quelques-uns dans cette forteresse accrochée au sommet d'une montagne du Chouf, palais où vit le leader des Druzes. Il est en jean, porte des santiags, il est relax comme un Américain. Sa femme est délicieuse, c'est aussitôt une amie. Walid Joumblatt est charmant, cultivé, parfois tendre, comment imaginer qu'il a fait massacrer un nombre considérable de ses opposants mais aussi de ses amis, les uns devenant les autres au gré de ses intérêts politiques.

Le Liban est incompréhensible. Comme lui, et sans doute comme nous.

Ils m'ont aidé à continuer

Federico Fellini, Luis Buñuel, Samuel Beckett, Roland Dubillard, Poiret et Serrault, Offenbach, Aragon, Dino Buzzati, Voltaire, Bonnard, Rabelais, Jacques Fabbri, Copi, Louis Guilloux, Philip Glass, Chaval, la Callas, Desnos, Georges Fourest, Alphonse Allais, Jean Dubuffet, Gabriel García Márquez, António Lobo Antunes, Jules Laforgue, Verdi, Stravinski, Édouard Manet, Godard, Jean Tardieu, les Marx Brothers, Picabia, Reverdy, Barbara, Oscar Wilde, André Frédérique, Robert de Billy, Saul Steinberg, Gébé, Reiser, Jules Vallès, Victor Hugo, Tzara, Michel Serres, Labiche, Montesquieu, Kandinsky, Ariane Mnouchkine, Pina Bausch, Chopin, Ambrose Bierce, Nerval, Erik Satie, Georges Perec, le chevalier de La Barre, le kabuki, Flaubert, Queneau, Alechinski, Léo Ferré, Feydeau, Félix Fénéon, le Caravage, Louis Juvet, Danton, Alexandre Vialatte, Nietzsche, Hanokh Levin, Jules Renard, Jonathan Swift, Boris Vian, Marlon Brando, Claude Piéplu, Willem, Jérôme Savary, W.C. Fields, Sempé, Prévert, Françoise Sagan, les Monty Python, Érasme, Juliette Gréco, Kafka, Verlaine, Jack Nicholson, Renoir (père et fils), Bertrand Blier, Benjamin Constant, Michel Onfray, Pierre Guyotat, Turner, Marcel Duchamp, Giorgio Strehler, Roger Planchon, Peter Brook, Bobby Lapointe, Bob Wilson, Dave Brubeck, Akira Kurosawa, Maurice Béjart, Aretha Franklin, Ray Charles, Matisse, Orson Welles, Picasso, Cyrano de Bergerac, Ronsard, Dante Alighieri, Jean-Christophe Averty, David Hockney, Basquiat, Andy Warhol, Mondrian, Keith Jarrett, Brassens, Robert Desnos et surtout tous ceux que j'oublie.

Mon père

Le mercredi 12 août 1998, je pars pour Deauville rendre visite à mon père. Il passe l'été dans cet appartement ni petit ni grand face à la mer, avec Jany, sa femme. Je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an. J'imagine son état qui doit avoir empiré. Je souhaite pour lui comme pour moi que cette visite soit la dernière. Surtout pour lui. Jany a acquis cet appartement deux ans plus tôt, ni pour le climat ni pour la vue mais pour donner à mon père le sentiment que rien n'avait changé, qu'il n'était pas ruiné, qu'il était toujours là comme autrefois, lorsque leurs chevaux participaient aux courses de la saison estivale, et qu'ils se rendaient aux célèbres ventes de yearlings où des poulains élevés dans leur haras de Mortrée étaient acquis par de riches propriétaires d'écuries, venus des quatre coins de la planète. Qu'il puisse encore rêver au fond de sa déchéance à ces instants où il était un prince dont le royaume s'étendait d'un champ de course à une piste d'entraînement et d'un gala à Longchamp à une remise de trophée.

Je suis arrivé à l'heure du déjeuner. Mon père est assis sur un fauteuil roulant face à son assiette. Il a l'air d'un vieil animal. Ses mains sont horriblement déformées. Il porte son verre et ses aliments à sa bouche en tremblant. Il n'a pas tourné la tête quand je suis entré. Il ne regarde rien. Sa peau est distendue, il semble enfermé dedans. Je l'embrasse. Je fais tout pour que l'émotion ne me gagne pas, mais elle monte doucement la salope. Je croise le regard désespéré de ma belle-mère, la banalité vient à mon secours pour calmer mon cœur qui se met à battre. « Tu as le moral ? », question dont la stupidité témoigne de mon trouble. Il remue ses lèvres qui parviennent à formuler une phrase : « Le ciel n'est pas toujours bleu », dit-il. Mon père n'est pas un artiste, mais il n'a jamais parlé « réel ». La métaphore, l'image lui ont toujours servi d'issues de secours pour échapper à l'exactitude de ses dires au cas où il aurait besoin d'en changer le sens. Mon père est un déformeur. Il appartient à cette race de grands menteurs pratiquant l'art de la pensée réversible au cas où. Mon père était allergique à l'immuable. Il considérait la vérité comme une prison dont on ne pouvait ni sortir ni s'échapper une fois qu'on l'avait dite. Il savait que la vérité n'existait pas, ni son contraire. Tout cela n'était que

l'ondoyance des multiples reflets de l'océan instable dans lequel il nous fallait nager.

À la fin du repas, mon père pique du bec. Il s'endort comme un mort. Ma belle-mère, un doigt sur les lèvres pour m'indiquer de la suivre en silence, se dirige vers le salon. « Comment le trouves-tu ? » chuchote-t-elle. Que lui répondre ? Je ne le trouvais pas, voilà des années que je ne le trouve plus, et ce n'est pas faute de l'avoir cherché, depuis que j'ai l'âge de sept ans je le cherche sans le trouver. Avant même que j'aie prononcé une parole, ma belle-mère se lève et rejoint mon père pour replacer sur ses épaules son plaid qui a glissé. Elle attrape délicatement son poignet et ferme les yeux pour mieux écouter son pouls.

Ils se sont rencontrés au début des années 1950 dans le club de tir aux pigeons du bois de Boulogne où se réunissait une bourgeoisie aisée qui, lorsque la chasse était fermée, pour ne pas perdre ni la main ni le plaisir de tuer des oiseaux, venait tirer sur des pigeons qui s'envolaient soudain et de façon aléatoire de petites boîtes en fer installées à l'extrémité d'une pelouse parfaitement entretenue.

Jany avait été l'épouse de Jean-Louis Renault avec qui elle avait eu une fille, Annick, que j'avais rencontrée tout à fait par hasard dans un home d'enfants en Suisse pendant des vacances d'hiver deux ou trois ans plus tôt. Comment aurais-je pu deviner que cette petite jeune fille de deux ans mon aînée qui râlait quand on voulait la coucher et jouait avec moi dans la neige allait devenir six ou sept ans plus tard ma demi-sœur par alliance ? Je ne sais pas si le hasard fait bien les choses, en tout cas il les fait.

Jean-Louis Renault, le premier mari de ma future belle-mère, n'était autre que le fils de Louis Renault qui, malgré sa fin tragique après guerre dans une geôle de la République et la nationalisation de ses usines par de Gaulle, avait laissé une fortune considérable à son épouse Christiane, à son fils Jean-Louis et par ricochet à sa petite-fille Annick. Mon père et Mme Jean-Louis Renault, entre deux coups de feu, eurent un coup de foudre. Rien n'y résista, ni ma mère, ni moi, ni mon frère, ni Jean-Louis Renault, ni même la fureur de mon grand-père paternel qui, s'il n'avait rien contre les amours parallèles, en ayant été lui-même un fervent pratiquant, ne supportait pas l'idée de divorce qui, par-delà l'éventuelle image néfaste que cette rupture officielle pouvait porter à sa famille très catholique, pensait qu'il engendrait un véritable affaiblissement pour cause d'éparpillement, du clan Ribes dont il était le parrain incontesté.

Un cancer du poumon eut raison peu après de ce patriarche un tantinet despotique dans les bras duquel j'adorais sauter le dimanche quand nous allions déjeuner au 4 avenue Raymond-Poincaré, où il habitait avec ma grand-mère toujours inquiète de savoir si mon frère

et moi avions pris notre température au cas où un début de rhume voire même de grippe se serait glissé en nous sans que nous nous en soyons aperçus.

Ma grand-mère paternelle, piquante Bordelaise fort pieuse qui donna à son époux quatre fils, était douée pour l'hypocondrie comme d'autres le sont pour le violon ou le lancer du javelot. Elle était parvenue à découvrir des maladies non encore répertoriées par le corps médical comme par exemple la « pigeonite », affection des bronches et des voies respiratoires provenant de la présence occasionnelle de pigeons sur son balcon. Madeleine du Buisson — ainsi se nommait ma grand-mère — n'émit aucun avis sur le divorce. À la mort de son mari, mon père, son fils aîné, devenait de fait le chef de famille. Habitée à un patriarcat conjugal contre lequel elle ne se révolta jamais, elle ne s'opposa en rien à l'officialisation des amours adultérines de mon père, même si à l'époque le divorcé prenait le risque d'être excommunié. Ma très pieuse grand-mère préférait s'arranger avec Dieu en augmentant ses bonnes œuvres plutôt que de se fâcher avec sa famille qui, faute d'être sainte, n'en était pas moins nécessaire à son bien-être.

Le divorce eut donc lieu. Courage des femmes, lâcheté des hommes, ce fut ma mère qui le demanda et partit, préférant mettre fin au plus vite à cette situation qui la faisait tant souffrir et dont elle ne doutait pas de l'issue. Jany Renault, triomphante, fit aussitôt de même, elle largua le naïf et gentil Jean-Louis Renault qui lui offrit en cadeau de rupture l'équivalent d'un cadeau de mariage, c'est-à-dire une dot conséquente et la possibilité de s'installer avec mon père dans un vaste appartement au cinquième étage d'un immeuble cossu de l'avenue Foch qui lui appartenait et qu'il légua à sa fille Annick. Affaire rondement menée. De maîtresse, Jany devint maîtresse de maison puis maîtresse femme lorsqu'elle épousa enfin mon père à qui peu de temps après elle donna un fils, Jean-Pierre, qui allait débarquer dans une famille d'où ses deux frères — demis certes mais deux demi-frères valent bien un entier — avaient été écartés.

Ma mère nous prit mon frère et moi sous le bras et quitta l'appartement où nous vivions avec mon père, trop grand, trop cher. Nous nous sommes réfugiés chez des amis, Yann et Lisbeth Caillard, couple très britannique, qui nous recueillit tous les trois avec un flegme dont l'élégance tranquille nous interdit d'imaginer un seul instant que nous les dérangions.

La coupable, celle qui noya de chagrin notre famille en l'amputant de mon père qu'elle empoisonna de son amour, plongeant ma mère dans une tristesse qui encore aujourd'hui, cinquante ans après ce déchirement, lui pique parfois le cœur, était sans conteste cette femme riche, puissante, sensuelle, prête à tout pour que Pierre Ribes devienne

sien, ce qu'il finit par être. Le plus naturellement, j'allais dire le plus sainement du monde, nous nous mîmes mon frère Patrice et moi à la détester, à lui vouer une haine qui augmentait chaque fois que nous percevions la souffrance de notre mère. Mon père, qui n'avait jamais été très présent, s'éloigna peu à peu de nous. Moi pas de lui, il me manquait. Il devint le père d'un week-end sur deux, et encore pas toujours. Je lui écrivais des lettres, il ne m'a jamais répondu. Il m'a avoué plus tard ne pas les avoir ouvertes pour ne pas souffrir...

Le ciel de la côte normande s'assombrit soudain. Des chevaux galopent sur la plage. Un orage éclate. Ma belle-mère se lève et va fermer une fenêtre. Elle s'inquiète du tonnerre qui pourrait réveiller mon père, assoupi sur son fauteuil d'infirme. Elle retourne s'asseoir en face de moi. Nous sommes seuls, peut-être pour la première fois. Personne entre nous pour parler d'autre chose, pour faire écran à ce que nous avons vécu elle et moi. Elle ne m'a pas adoré, je ne l'ai pas aimée. Au fil des ans, nous sommes parvenus à établir entre nous une absence de relation courtoise, une indifférence maquillée de savoir-vivre, sans doute pour épargner nos rancœurs à mon père. Mais aujourd'hui, rien ne nous empêche de nous dire ce que nous savons elle et moi. Mais il est trop tard. Mon père, comme pour nous délivrer d'une explication que nous voulons fuir, pousse un gémissement. Jany le rejoint. Elle lui caresse le front, s'assure qu'il dort et retourne s'asseoir. Je regarde cette femme âgée et pour la première fois elle m'émeut. Elle ne lâche pas, elle continue de se battre pour qu'il ne manque de rien et surtout pas d'elle. Elle l'a porté toute sa vie, l'a soutenu, suivi, accompagné, elle a payé ses dettes, accepté ses caprices, ses folies. Pour la première fois je réalise combien elle l'a aimé et continue de l'aimer. Cet homme détruit reste l'homme de sa vie. Presque par automatisme, sans l'espoir d'une réponse qui pourrait lui apporter un court instant de réconfort, elle lève les yeux vers moi et me demande à nouveau : « Comment le trouves-tu ? » Pour la première fois je lui dis ce que je pense, je lui parle comme à quelqu'un pour qui je n'éprouve plus aucun sentiment de rejet, nous sommes tout à coup de la même famille. « Il a beaucoup baissé, je le reconnais à peine, c'est un désastre. » Les yeux de ma belle-mère se remplissent de larmes, elle respire profondément pour tenter de les retenir puis murmure : « C'est vrai, tu as raison. » Elle se lève et me serre dans ses bras. Elle ne l'avait jamais fait.

Je pars sans attendre la nuit pour éviter les embouteillages. À peine arrivé sur l'autoroute, la petite sonnerie idiote de mon portable retentit. C'est ma belle-mère. « Je voulais te dire que j'avais été heureuse de te voir. Merci d'être venu. Ça m'a fait du bien. Vraiment. » J'ignorais qu'elle puisse avoir mon numéro.

L'autoroute A14 est fluide, comme l'indiquent les panneaux

lumineux. Porte Maillot je tourne à droite pour rejoindre l'avenue Foch. Je ralentis devant l'immeuble du 41 en levant les yeux vers le cinquième étage pour tenter d'apercevoir cet appartement où vivaient mon père et Jany et dans lequel je me suis si souvent senti étranger. Les volets sont clos. Ils n'y reviendront plus et mon père n'ouvrira pas mes lettres. Je me mets à pleurer.

Amour

Je n'y arrivais pas. Pendant des années, je ne pouvais imaginer avoir un enfant. L'idée de me reproduire, ou plutôt de me recommencer, provoquait en moi une peur panique. Le mot même « procréer » m'était insupportable. La psychologie, machine à tout comprendre, détient sûrement la clef de mon incapacité à vouloir donner la vie, carence qui me fit hélas quitter plusieurs compagnes auxquelles j'étais très attaché. Peu doué pour habiter l'existence avec sérénité et trop occupé à tenter de l'oublier par une suractivité permanente, je n'étais pas enclin à faire naître un autre moi-même. Pourtant, le 26 octobre 1987, ma fille Alexie vint au monde. Lorsque j'accourus à la clinique et la découvris dans les bras de sa maman, j'éprouvai de la joie et fus surpris de n'avoir aucune appréhension en regardant ce bébé qui tortillait déjà du bout d'un doigt une petite mèche de cheveux précoce. Je réalisais que ce petit être qui venait de débarquer sur terre n'était ni sa mère ni moi, mais quelqu'un d'autre que nous aimions déjà sans le connaître. Quelle prétention de penser que nous nous dupliquons, que d'enfanter c'est nous cloner. Le hasard et des centaines d'ancêtres qui se battent pour réapparaître en glissant un de leur gène dans ce nouveau-né sont aussi, si ce n'est plus, responsables de son identité que ses parents. À l'âge de quarante ans, comprendre cela me soulageait d'une culpabilité qui m'interdisait d'avoir eu le bonheur de connaître Alexie qui, fort heureusement pour elle, n'est pas un autre moi-même. Encore que l'adage « les chiens ne font pas des chats » aura tendance plus tard à se vérifier pour un quart au moins.

Ma fille qui est aujourd'hui une comédienne fort douée — voilà le quart — s'étonnait l'autre jour que je raconte souvent des histoires d'amitié dans mes pièces ou mes films, mais que je ne parle jamais d'amour. Elle a raison. Là encore, un handicap, une angoisse, une terreur que je ne suis pas encore parvenu à surmonter. L'amour, je ne sais même pas si ce mot trop souvent mâchouillé pour dire une émotion indicible a encore le moindre sens. Comme tout un chacun, j'ai vécu, éprouvé, subi, enduré les violences et parfois le bonheur de la passion, je suis tombé amoureux sans toujours pouvoir m'en relever,

parfois préféré à d'autres, souvent rejeté, j'ai été lâche, odieux, menteur mais aussi dévoué jusqu'à l'os, fidèle et désirant infiniment. Voilà, je commence à verser dans une évocation plate, confite de mots vides, des sentiments qui donnent à la vie son chaos et sa part d'Éden. Par respect pour ces moments partagés et pour celles avec qui je les ai vécus, je ne les évoquerai pas. Non que je veuille les cacher, je n'ai ni honte ni pudeur, mais les dire serait les trahir tant le talent me manque pour peindre les volcans et les cieux lumineux.

Même si l'origine en est souvent l'amour (puisque'il n'y a d'autre mot), le mariage, façon approximative de socialiser l'accouplement, est plus racontable dans la mesure où il affiche devant tout un chacun le bonheur souvent figé par une photographie saisie sur les marches de l'église ou de la mairie, de deux êtres souriants d'avoir succombé à une attirance mutuelle qu'ils ignorent encore être temporaire. Je me suis marié deux fois.

La première à vingt-cinq ans, ma grand-mère paternelle, toute ridée de catholicisme et d'hypocondrie, aimante au demeurant, m'ayant répété chaque dimanche où nous lui rendions visite qu'un homme digne de ce nom devait fonder une famille avant l'âge de vingt-cinq ans. Je n'étais pas hors limite, il est vrai il s'en fallut de peu, lorsque j'épousai Laurence Vincendon, ravissante comédienne rencontrée dans un café. André Dussollier, il y a quelques jours, me disait m'en vouloir encore de lui avoir volé Laurence autour de laquelle, ayant succombé à ses charmes, il dansait depuis un moment comme un certain nombre de prétendants, séducteurs habitués à ce qu'aucune femme ne leur résistât. Le fait qu'elle ait porté son choix sur moi reste encore un mystère qui aurait dû m'alerter sur l'éventuelle bizarrerie de sa personne. Le jour du mariage, j'ai failli rater la messe, je ne trouvais plus mes chaussures, signe que ça n'allait pas marcher. Voyage de noces oblige, nous sommes partis en Grèce, pays d'origine de sa mère, puissante et belle brune qui avait hérité des gènes guerriers de la déesse Athéna. Son père Daniel était journaliste scientifique à *L'Express*, sa sœur Sybille allait le devenir à *Libération*, quant à son frère, grand beau mec à l'homosexualité discrète, étudiant, on le retrouva quelques années plus tard, à un retour de New York, pendu dans son studio. Dans une lettre laissée sur une table, il disait avoir contracté le sida. Le cœur trop encombré de whisky de son père avait lâché avant le sien. Une vraie vie de famille donc. Après avoir proposé à Laurence de partager la mienne et mon petit appartement rue de Beaune, je lui offrais le rôle de Nausicâa dans *L'Odyssée pour une tasse de thé*, que je montais au Théâtre de la Ville après ce dîner dadaïste qui célébra la rencontre de Jean Mercure, directeur du théâtre et de mon chat Odeur, repas que Laurence avait préparé avec un soin tout particulier. Elle interpréta le rôle de cette jeune fille, dont Ulysse

tombe amoureux, avec une grâce telle qu'un grand nombre de spectateurs eurent en la voyant un fort désir de devenir roi d'Ithaque. Notre conjugat, trop secoué par le don exceptionnel qu'avait Laurence pour la jalousie et mon talent à porter l'exaspération à une hauteur rarement atteinte, finit par s'achever deux ans après son envol. J'en garde un souvenir sans amertume et une cicatrice sur ma jambe droite due à une série de coups portés à quatre heures du matin par trois forts des Halles ivres morts croisés boulevard Suchet qui voulaient violer Laurence alors que je la raccompagnais chez ses parents. Avec un héroïsme réflexe, je me suis jeté sur eux ; par miracle un car de police passait par là, me sauvant d'un équarrissage certain (ces trois porcs étaient bouchers) et surtout évitant à Laurence d'écrire plus tard un livre ennuyeux pour se délivrer d'un traumatisme encombrant.

Après un entracte de quinze ans pendant lequel mon célibat polygame résista à toute tentation d'accouplement définitif, mais aussi au désespoir de ne pas pouvoir le réaliser, je me mariai pour la seconde fois. Il y a un côté « Jésus tombe pour la deuxième fois » dans la phrase précédente qui est sans doute un peu exagéré, mais il faut reconnaître que sans l'obligation d'être le fils de Dieu, il est préférable de posséder les qualités d'abnégation d'un saint ou d'une sainte pour s'arrimer au mariage, même si le miracle de l'amour donne un coup de main quand on lève l'ancre.

J'ai rencontré Sydney en décembre 1984. Elle promenait sa jolie silhouette non loin de chez moi à l'extrémité lugubre de l'avenue des Ternes, faisant claquer les talons de ses bottes cavalières sur la chaussée. Nous étions voisins. Une tresse maintenait ses cheveux blonds, elle portait un chapeau d'homme ce qui ne les empêchait pas — les hommes — de tous se retourner sur son passage. Avant que l'un d'eux ne le fasse, je me décide à l'aborder, prétextant l'inviter à la dernière représentation de *L'Ouest, le vrai* de Sam Shepard que j'avais mis en scène au Théâtre de l'Athénée. Elle me remercia, mais étant sur le départ pour Vancouver, dont elle était originaire, il lui serait sans doute impossible de venir nous applaudir. Elle était en train de se séparer de son compagnon, homme d'affaires très investi dans le pétrole mais encore plus dans l'alcool. Elle ne vint pas à l'Athénée, mais ne partit pas non plus pour le Canada. Elle préféra venir s'installer chez moi avec Peggy sa petite chienne, une cairn blonde qu'elle ne quittait jamais. Je les emmenais aussitôt sur le lac de Côme, non pour y passer une lune de miel, mais pour m'accompagner pendant que je réaliserais *La Galette du roi*, film écrit avec Roland Topor. Happé par les acteurs, la caméra et les soucis inhérents à tout tournage, je la délaissais un peu, ne réalisant pas qu'elle était perdue dans ce monde très à part qu'est le cinéma en train de se faire. Pour lui prouver mon attachement et la rassurer sur cet éloignement

momentané, je lui proposai de nous marier, ce que nous fîmes le 8 novembre 1985. Ariel Zeitoun, producteur du film, était mon témoin, le sien fut Debbie Maduck, sa plus vieille amie, future marraine d'Alexie, débarquée à toute vitesse de Vancouver avec la sœur, le frère et la mère de Sydney. Bague au doigt, présentation des familles, tension entre Sydney et Nancy sa mère, séjour aux Seychelles qui se passe mal pour une partie, bien pour une autre. Sydney ne s'intéresse ni au théâtre ni au cinéma, mais elle a un formidable sens de l'humour, le vrai, celui du non-sens, cela reste et restera la passerelle la plus solide entre nous dont les centres d'intérêt ne coïncident pas toujours. Je me demandais parfois si ces épousailles n'avaient pas été un peu trop précipitées et si nous n'aurions pas dû, comme le recommandait Marcel Duchamp aux personnes à qui il donnait rendez-vous, nous regarder un peu plus longtemps avant. Alexie vint, hors de question de renouveler la fuite de mon père et de faire supporter à ma fille l'abandon que j'avais subi. Sydney fut une bonne mère, concurrencée par la mienne qui éprouva une passion dévorante pour sa petite-fille. J'ai tenté d'être un père présent. J'ai accompagné Alexie tous les matins de sa scolarité dans les écoles où elle détestait se rendre. Nous nous sommes installés à Ménilmontant dans une ancienne fabrique de chaussures, puis de boîtes en plastique, qui avait brûlé. Il fallut cinq ans de travaux, aidé par des copains machinistes et les peintres du décor de *Palace* pour la remettre à peu près debout. Nous y sommes toujours vingt-sept ans après. Que dire de ces longues années, sans risquer en les décrivant de les réduire à la banalité de l'existence, ce qu'elles ne furent pas. Disons que nous avons vécu. Ce fut souvent une réussite et souvent un échec, comme pour tous ceux qui n'ont pas été téléportés par des fées dans leurs contes. Au milieu de ce monde de théâtre et de cinéma qui était le mien, Sydney m'apparaissait comme un petit ours polaire perdu dans le Sahara, cherchant désespérément un morceau de banquise. Bonheur, Alexie est là, Sydney m'a fait partager l'amitié de son amie Valérie Bouchez, femme de cœur, de tête, de caractère, bref de presque tout, à qui je dois beaucoup et qui aujourd'hui codirige le Rond-Point avec moi. Et puis, peu à peu, à l'humeur souvent douloureuse de Sydney que le Prozac, pilule du bonheur à la mode, ne parvenait pas tout à fait à stabiliser se mêla le poison de l'oubli. Elle ne conservait plus le temps qu'elle venait de traverser, le passé juste vécu s'évaporait. Inquiet, je l'emmenai chez un ami psychiatre qui pensa qu'il s'agissait de troubles dus à un état dépressif. Persuadé qu'il n'en était rien, je lui demandai de m'obtenir un rendez-vous chez un neurologue. Nous nous sommes rendus à l'hôpital de la Salpêtrière. Le docteur qui nous reçut hésita, puis se résolut à prescrire des examens approfondis à Sydney, dont une ponction lombaire. Test radical. On

nous convoqua le mardi 12 avril 2011 à dix heures du matin. Le docteur, femme d'âge moyen, cheveux courts, blond vénitien, nous reçoit, Sydney, Alexie, son compagnon et moi dans un bureau propre du pavillon François-Lhermitte de l'Institut neurologique de l'hôpital de la Salpêtrière. Après quelques digressions d'usage, un dossier dans les mains qu'elle ouvre sans le regarder, d'une voix douce, la neurologue nous annonce qu'aux vues des résultats des examens subis par Sydney, il s'avère que son dysfonctionnement mémoriel et ses troubles de l'humeur sont dus à une maladie dégénérative du cerveau.

« Pas Alzheimer quand même... », murmure Sydney avec un regard d'enfant perdu. Le docteur répondit par l'affirmative, s'empressant de préciser qu'il s'agissait d'un handicap qu'il était possible de stabiliser par la chimiothérapie et l'orthophonie. Sydney laissa tomber sa tête entre ses mains. Sa tête qu'elle allait perdre. Des larmes inondèrent les yeux d'Alexie. Elle était pâle. Une douleur brûlait ma poitrine, comme si elle venait d'être percutée par une masse. Le court silence qui suivit cette sentence sans appel fut une noyade, une chute sans fin. Puis, comme une sorte de pilote automatique qui se déclenche en cas de perte de contrôle de soi, nous nous sommes mis à poser une série de questions machinales, sans écouter les réponses que formulait la neurologue de la façon la plus rassurante possible. Il y avait quelque chose d'irréel, mais aussi de grotesque dans cette situation sans issue, on échangeait des paroles qui ne servaient à rien. Avec cet humour qui lui a toujours permis de rester digne en se moquant de ses propres malheurs, Sydney cacha sa douleur derrière l'adage britannique « ni plainte, ni complainte ». Nous sommes rentrés. Dévasté par la détresse, je ne parvenais pas à prononcer un mot de réconfort. Conscient que montrer de la compassion n'aboutit qu'à raviver les plaies de celle pour qui on l'éprouve, je conduisais muet dans des rues sans nom ni forme. Le clignotant d'une croix verte accrochée à un immeuble me rappela l'ordonnance prescrite par la neurologue. Je m'y arrêtais. « Pourquoi tu vas chercher des médicaments ? » me demanda Sydney... L'oubli qui allait effacer peu à peu sa vie eut la délicatesse ce jour-là d'ôter de sa mémoire le verdict inhumain qu'elle venait d'entendre.

La prise du Rond-Point

Prise de conscience tardive, mais au printemps 2000 un groupe d'auteurs de théâtre (je préfère à auteur dramatique vu qu'il y a aussi des auteurs comiques qui écrivent pour la scène) se sont unis pour décider de s'échapper du temple Théâtre ouvert dirigé par les pontifes Lucien et Micheline Attoun, seuls à décider pendant quarante ans qui était ou non un auteur digne d'être représenté sur une scène, c'est-à-dire tout simplement un auteur de théâtre. Les EAT (Écrivains associés du théâtre) furent créés. Vingt membres, puis bientôt une centaine. De Xavier Durringer à Philippe Minyana en passant par Jean-Claude Carrière, Serge Valletti ou Véronique Olmi. Deux ans de débats, combats pour tenter de redonner place à l'auteur vivant dans le théâtre public. Un audit nous fait découvrir qu'au début du XXI^e siècle, quatre-vingt-douze pour cent des auteurs joués dans les lieux subventionnés sont morts. On me demande de présider l'association ; idée de Louise Doutreligne, votée à une unanimité d'autant plus large que personne ne voulait se colleter ce rôle d'aboyeur pour défendre notre cause dans les médias.

Automne 2000. Illumination, je passe devant le Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées à l'abandon ou presque depuis que Marcel Maréchal l'a quitté. C'est l'évidence, voilà notre théâtre, celui des auteurs vivants. Il faut se porter candidat, mais vite, une rumeur court comme quoi les couturiers de l'avenue Montaigne sont prêts à déboursier des sommes considérables pour en faire un showroom en le louant à la mairie. L'assemblée des EAT vote à l'unanimité le projet Rond-Point. À l'assaut, sans autorisation aucune, une centaine d'entre nous se fait photographier devant le théâtre. La photo circule dans la presse qui titre : « Bonne nouvelle, ça bouge dans le théâtre français ! » Catherine Tasca, ministre de la Culture, invite à déjeuner une délégation de l'association. Elle écoute. Elle entend. Elle comprend. Soutien de la Société des auteurs grâce à son président Laurent Heynemann qui fait voter une aide financière aux EAT. Avec l'aide d'Actes Sud, nous publions un livre intitulé *Quoi de neuf ? L'auteur vivant !* où nos désirs mêlés à nos revendications sont rédigés avec les mots de nos assemblées. Les élections municipales sont

proches. Course d'un candidat à l'autre. Bertrand Delanoë reçoit une dizaine d'entre nous. Entretien convivial et chaleureux, le futur maire de Paris se montre très attentif à toute prise de risque qui ira dans le sens d'un renouveau culturel dans la capitale. Le ministère nous fait savoir que selon les règles en vigueur, un établissement public ne peut être dirigé par un collectif. Ils ne veulent qu'un seul responsable. Nous devons désigner un candidat pour diriger le théâtre.

14 avril 2001, assemblée plénière des EAT pour que se fassent connaître ceux qui veulent se présenter à ce poste. Pour moi, il n'en est pas question. En janvier 2002, date à laquelle le nouveau directeur doit prendre ses fonctions, j'ai le projet de réaliser un film. Je m'attends à une réunion compliquée. Les candidats vont se bousculer. Comment choisir celui que nous enverrons à la bataille ? Sur quel critère ? J'ouvre la séance et demande aussitôt que les candidats à la direction du Rond-Point lèvent la main. Silence. Personne ne bouge. Pensant qu'un excès de modestie paralyse les prétendants, je pose à nouveau la question. Aucune main ne se lève. J'interpelle alors un par un ceux qui me semblent les plus aptes à conduire un théâtre. Xavier Durringer répond que ça ne l'intéresse pas, il soutiendra le Rond-Point mais veut rester libre. Même réponse de Minyana, Gildas Milin ne se sent pas gestionnaire, Valletti hésite puis refuse, Jean-Claude Grumberg ne peut même pas l'imaginer, pour Véronique Olmi la responsabilité est trop lourde, Azama même chose, Jean-Claude Carrière a déjà trop de responsabilités à la SACD, Haïm, Wenzel, Rouabhi, Renaude, Nordmann... tous sont enthousiastes pour participer, pour apporter leur pierre à l'édifice, mais aucun ne veut en assumer la charge. Éberlué, je n'arrive pas à croire qu'après un an de combat pour mettre sur scène la vivacité des écritures dramatiques d'aujourd'hui, à l'instant où nous entrevoyons la possibilité d'obtenir un théâtre, nous abandonnions faute sinon de combattants mais d'un possible directeur. Nous venons de grimper l'Himalaya en espadrilles et au moment de planter le drapeau sur le sommet, personne ! Jean-Claude Carrière se lève alors. Il pointe son index sur moi et de sa belle voix grave me lance : « Tout te désigne, ton âge, ce que tu as fait, ton expérience avec ta compagnie... si tu ne te présentes pas, on se demande ce que tu fais là ! Moi je te désigne... » Lemahieu s'engouffre dans la brèche : « Tu auras les coudées franches, on sera là mais c'est toi qui décideras. » Je me défends. « Désolé mais moi aussi j'ai d'autres projets, j'ai accepté d'être président, j'ai fait mon boulot, maintenant je passe la main. » Carrière refuse mon refus. « Tu es notre seule chance, mais c'en est une aussi pour toi. » Il insiste, convainc, entraîne les autres, il demande un vote sur ma candidature. Là, tout le monde lève la main. Oppressé, je demande une semaine de réflexion. À bout d'arguments, Carrière me donne le seul qui me rassure. « De

toute façon tu ne risques pas grand-chose en te présentant, tu ne seras jamais élu, tu sais bien qu'ils pensent qu'il n'y a plus d'auteurs aujourd'hui. Alors pourquoi leur donner un théâtre ? » Plusieurs nuits difficiles. Pour ne pas ridiculiser notre cause en l'anéantissant par une incapacité à présenter un candidat, j'accepte d'y aller au soulagement général des membres de l'association qui m'applaudissent beaucoup, trop même.

Je mesure le changement de vie qu'entraînera pour moi cette fort peu probable nomination. Alors, avant de sortir tout seul de la tranchée j'ai voulu être clair et même précis. « Au cas où par un miracle que je ne souhaite pas, je sois nommé à la tête du Théâtre du Rond-Point, pas question de diriger à deux cents en sous-main, je consacrerai l'endroit aux seuls auteurs vivants comme nous l'avons voulu mais c'est moi qui déciderai de la programmation, choisirai mon équipe et fixerai les perspectives et buts à atteindre. Si j'échoue ce sera moi le responsable, pas les EAT, si je réussis j'espère que cela profitera à tous. » Carrière surenchérit : « Et attention, tu devras monter tes pièces au Rond-Point, les metteurs en scène qui dirigent mettent en scène dans leur théâtre, un auteur devra écrire pour le sien... Moi j'aurais une de ces trouilles ! » Rires, applaudissements, on boit tous un coup au bar de la SACD. Il ne reste plus qu'à rédiger le projet. Je m'y attelle pendant un mois avec Jean-Daniel Magnin. Valérie Bouchez qui administre ma compagnie nous donne un fier coup de main. Nous déposons à temps notre dossier à la mairie et au ministère. Point final, terminé, je souffle, je respire, j'oublie, je suis épuisé par cette année de militantisme pour une cause que je découvrais en me battant pour elle.

Il y a chez moi des sursauts d'énergie, une puissance d'agir, un goût pour le combat contre les certitudes, un penchant vers l'utopie que je ne contrôle pas toujours. Cela m'emporte tout entier jusqu'à la chute ou l'accomplissement de l'élan.

La mairie et le ministère lancent un appel à candidature pour la direction du Rond-Point. Trente-huit dossiers sont déposés. Quelques semaines plus tard, seules trois candidatures sont retenues. Celle de Gildas Bourdet, de Jacques Weber et la mienne. J'ai envie d'envoyer un message de félicitations à Weber, persuadé que le tour est joué. Le jury doit se réunir dans les dix jours pour désigner celui de nous trois qui s'installera aux Champs-Élysées.

Audition d'embauche oblige, nous sommes reçus chacun notre tour par le maire de Paris. Christophe Girard, déjà notre soutien, me prévient qu'il faut surtout laisser parler Delanoë. Le bureau du maire est celui d'un empereur. Espace immense où la lumière s'engouffre par de larges fenêtres donnant sur la Seine, on aperçoit à peine le plafond tant il est haut. Je distingue au loin le maire. Je remarque sur les murs

de grandes toiles d'artistes vivants dont une de Garouste. Je n'ose interpréter ce choix comme un bon présage. Delanoë me dit que mon projet est fou, qu'il n' imagine même pas comment il est réalisable, qu'il ne conçoit pas que le Rond-Point puisse attirer le moindre public sans la présence même occasionnelle d'un grand nom du patrimoine... Je sens pourtant derrière sa perplexité affichée que quelque chose le séduit, le titille, c'est une idée risquée, mais neuve. Ma conviction le trouble. Il serait le premier à faire bouger les lignes, à offrir aux Parisiens un lieu de culture inhabituel. Il sait qu'il est plus dangereux de ne prendre aucun risque que d'oser. J'ai la sensation que plus je m'écarte du consensuel, plus je le rassure. Mon culot l'apaise. J'en rajoute. Il s'intéresse aux jardins qui entourent le théâtre. Je lui expose mon idée d'un labyrinthe sonore à travers la végétation. Ça l'amuse. Il a des idées plus dérangeantes que les miennes, nous devenons complices dans l'audace.

Retour au sérieux. Si je suis choisi, il me demande de l'aider à redonner à Paris la lumière qui l'a quitté, et surtout faire que les Champs-Élysées deviennent un quartier pour tous. Nous nous quittons. Quoi qu'il décide, je suis content de l'avoir rencontré. Il est très différent des autres politiques. Il est clair, droit dans ses bottes, et ses bottes ne sont pas en plomb, elles ont même des ailes aux chevilles.

Je n'y pense plus, ne regrettant en rien cette année de révolte qui a surtout permis de nous connaître un peu mieux ou simplement de nous rencontrer.

Le 21 novembre 2001 à 7 heures du matin, je décroche le téléphone. Dans un demi-sommeil, j'entends Catherine Tasca m'annoncer que je suis nommé directeur du Rond-Point. Je la prie de m'excuser, je n'ai pas tout compris. Elle répète me demandant de ne rien en dire avant que le communiqué de presse du ministère et de la mairie ne soit paru. Ce sera à midi.

Je ne saute pas de joie ni ne tremble d'angoisse. Je m'assieds sur mon lit, reste quelques minutes immobile, je ne pense à rien. L'inattendu débarque une fois de plus dans ma vie.

J'apprends avec plaisir qu'Alain Crombecque et Josyane Horville, membres du jury, ont beaucoup fait pour que je sois choisi.

Il me faut constituer une équipe dans l'urgence. Je commence dans trois semaines. Mon amie et fidèle collaboratrice Valérie Bouchez accepte, rechignant un tantinet, de m'accompagner dans l'aventure. Cela me rassure. Elle a les pieds sur terre et la tête aussi, elle sera codirectrice. Je propose à Jean-Daniel Magnin le secrétariat général, un jeune homme, Pierre-Yves Lenoir, qui a fait ses armes à Saint-Étienne et au Théâtre de la Colline, devient Administrateur. Je nomme à sa demande Antoine Picq directeur technique ; il est l'un des derniers régisseurs resté à son poste dans ce théâtre à moitié mort.

Corinne Peron qui s'était chargée de la presse pour les EAT s'empare de la communication. Elle sera vite remplacée par Nathalie Sultan et Hélène Ducharne. Jean-François Tracq viendra lui aussi nous rejoindre. Mon editrice, Françoise Nyssen, accompagnée de Jean-Paul Capitani et Claire David, associe Actes Sud au Rond-Point en accédant à mon souhait d'y installer dans ses murs une librairie. Stanislas Dewynter et Philippe Sadeler acceptent de réinventer le restaurant avec nous. Patrick Dutertre colore murs et plafonds, imagine des lumières et un mobilier qui donne vie aux espaces, Juliette Chanaud offre sa gaieté aux costumes des ouvriers et mon ami de toujours Gérard Garouste dessine le logo du nouveau Rond-Point. Persuadé que pour déséchouer ce navire embourbé dans les sables de l'oubli et de l'indifférence, il faut hisser toutes les voiles et ajouter des mâts, je transforme une série de bureaux au premier étage côté façade en une salle de cent places, grenier à rêves bien nommé salle Topor. La salle moyenne s'appellera Jean Tardieu, quant à la grande, celle de huit cents places, elle continuera de porter le nom de Renaud-Barrault, hommage à ceux qui, les premiers, ont fait de cette ancienne patinoire un théâtre. Le nom de mon ami, mon frère disparu, le grand acteur Roland Blanche, sera posé sur la porte de la salle de répétition. Me souvenant de Jean Mercure, créant avec succès au Théâtre de la Ville l'horaire de 18 h 30 pour accueillir des spectacles multiformes avant la pièce du soir, je décide que nous ferons de même, donnant au Rond-Point la possibilité de présenter à plein régime six spectacles par jour.

La nouvelle de ma nomination est applaudie par beaucoup, mais en fait s'étrangler d'autres. Les chefs talibans de la culture considèrent que nommer l'auteur de *Merci Bernard* et de *Palace* à la tête d'un théâtre public est une offense à l'art. C'est Zavatta qui entre à Notre-Dame de Paris. Je me réjouis à l'idée d'y célébrer des messes joyeuses, d'ouvrir ses portes à des prêtres audacieux, d'y faire entrer les mauvaises herbes de la culture bien plus parfumées que les glaïeuls de l'institution, de briser les chapelles, de résister par le rire, de creuser des « galeries vers le ciel » — mais pas le leur —, d'y prouver que désir et plaisir sont sève de création, de faire résonner ses voûtes du chant des poètes vivants, d'y organiser le tumulte nécessaire à l'évasion, d'y faire souffler les vents contraires aux réalités définitives, d'y installer des issues de secours et des pistes d'envol, de tout tenter pour faire de cet endroit un lieu de vie et d'envies et enfin et surtout j'y convie le diable pour qu'il nous protège de toutes les religions sans nous imposer la sienne.

Le 1^{er} janvier 2002, le Rond-Point, bateau pirate, toutes voiles dehors prend la mer. Elle lui est inconnue. Sa boussole le guide par des routes peu fréquentées vers des horizons vierges. Aujourd'hui,

treize ans après, le voyage continue. Nous avons abordé des rivages oubliés dans la brume, découvert les pays ignorés des grands capitaines, beaucoup appris du chant des peuples rencontrés, traversé l'orage et la tempête mais surtout vogué par temps de plaisir. Nous ne sommes arrivés nulle part, nous poursuivons notre aventure qui est l'une des plus belles de ma vie, une fois arrivé à bon port je la raconterai par le menu dans un livre pour d'abord saluer cet équipage qui n'a jamais voulu mettre pied à terre.

Vie

Et si tout ce qui avait réussi à s'échapper de ma mémoire comme pour ne pas réduire mes souvenirs à quelques racontars prisonniers de la syntaxe était ma vraie vie ?

Du même auteur

Pièces détachées, Actes Sud-Papiers, 1986

L'Odyssée pour une tasse de thé, Actes Sud-Papiers, 1987

Tout contre un petit bois, Actes Sud-Papiers, 1990

La Cuisse du steward, Actes Sud-Papiers, 1990

Il faut que le Sycomore coule, Actes Sud-Papiers, 1993

Monologues, Bilogues, Trilogues, Actes Sud, coll. « Babel », 1997

Palace, Actes Sud, coll. « Babel », 1999

Merci Bernard, Actes Sud, coll. « Babel », 2001

Théâtre sans animaux, Actes Sud, coll. « Babel », 2001

Sursauts, brindilles et pétards, Grasset, 2004

Je n'aime pas la campagne sauf dans le TGV elle va plus vite, ill. Stéphane Trapier, éd. Xavier Barral, 2006

Le Rire de résistance, Beaux Arts éditions/Théâtre du Rond-Point, 2007

Monsieur Monde, Actes Sud Junior, 2008

Musée haut, musée bas, Actes Sud, coll. « Babel », 2008

Mois par moi, Actes Sud, 2008

Voyages hors de soi, Actes Sud, 2009

J'ai encore oublié saint Louis !, ill. Stéphane Trapier, Actes Sud, 2009

Le Rire de résistance, tome II, Beaux Arts éditions/Théâtre du Rond-Point, 2010

René l'énervé, Actes Sud, 2011

Les Mots que j'aime et quelques autres, Points, 2013

Édition
Hélène de Virieu

Coordination éditoriale
Maude Sapin

Conception graphique
Quintin Leeds

Mise en page
Dominique Guillaumin
(In Folio)

Révision
Nathalie Sawmy

Dessin de couverture
Saul Steinberg, *Untitled*, 1954
Ink on paper

Originally published in *The New Yorker*, February 27, 1954
© The Saul Steinberg Foundation/Artists Rights Society (ARS),
New York/ADAGP Paris 2015

ISBN papier : 978-2-91336-690-9
ISBN numérique : 978-2-91336-698-5

Dépôt légal : Août 2015